Armoire A
tablette 2

SE TROUVE A PARIS,

Chez { DIDOT LE JEUNE, quai des Augustins, n.° 22.
ONFROY, rue Saint-Victor, n.° 3.
FUCHS, rue des Mathurins, maison de Cluni.

L'AN IV. — 1796.

Mancini-Mazarini, Louis
Oeuvres
Vol 7
Lb F
-M2636.

RICHARDET,

POÈME ITALIEN

DE CARTEROMACO,

TRADUIT

EN VERS FRANÇAIS.

TOME PREMIER.

.....Ut, si occupati profuimus aliquid civibus nostris, prosimus etiam, si possumus, otiosi.

CICER. Tuscul. lib. j.

370527
23.8.39

A PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE DIDOT JEUNE.

M. DCC. XCVI.

PQ
2015
N4
1796
t.7

AVERTISSEMENT.

L'AUTEUR du poème de RICHARDET était un prélat de la cour de Rome, où il jouissait de l'estime universelle due à sa naissance, à ses talents et à l'aménité de son caractère. Il s'appelait Mgr Fortinguerra ; et le nom qu'il porte à la tête de son ouvrage (Carteromaco), en est la traduction grecque. * Il était Florentin, et particulièrement aimé du pape Corsini (Clément XII), Florentin lui-même, qui aimait et protégeait par prédilection ses compatriotes, et spécialement le prélat Fortinguerra, dont il connaissait tout le mérite.

La faveur du Souverain ne manqua pas d'attirer à celui qui en jouissait,

* Καρτερὸς, μάχη.

nombre de jaloux et d'envieux; en même temps qu'elle lui attirait beaucoup de considération dans Rome, où on le regardait comme prochainement destiné au cardinalat. On ne doutait pas qu'il ne fût bientôt décoré de la pourpre romaine; mais malheureusement Fortinguerra mourut jeune, le 17 février 1735, avant que son protecteur eût eu le temps d'en imposer aux envieux du prélat. Ils se servaient, pour attaquer sa réputation, d'une arme bien redoutable : ils l'accusaient d'irréligion, et son poème de Richardet faisait la base de leur accusation. C'était un ouvrage de sa jeunesse ; il l'avait commencé en 1716, étant à la campagne en Toscane, avec quelques amis, gens de lettres comme lui. C'étaient des jeunes gens qui s'ex-

tasiaient à la lecture du Berni et de l'Arioste ; ils prétendaient que de pareils ouvrages avaient dû coûter infiniment à leurs auteurs ; et Fortinguerra, qui pensait le contraire, leur dit, pour appuyer son sentiment, qu'il s'engageait à leur lire le lendemain au soir un chant tout entier qu'il composerait dans le même goût et du même style. Il remplit cet engagement singulier avec une facilité vraiment merveilleuse ; et ce fut là l'origine et le commencement du poème de Richardet, que les amis de l'auteur le pressèrent de continuer, et qu'il porta jusqu'à trente chants. Il n'avait jamais pensé à le faire imprimer ; et en effet il ne l'a été que trois ans après sa mort.

Comme il le composait pour l'amu-

sement de ses amis, il s'était laissé aller à des traits d'une gaieté philosophique sur les moines de son temps ; et ses ennemis n'ont pas manqué de s'en servir pour arrêter sa fortune, en l'accusant d'une liberté peu religieuse. Il n'a pas eu le chapeau de cardinal, mais il a acquis une place à côté de l'Arioste dans l'estime de la postérité.

RICHARDET,

POÈME.

CHANT PREMIER.

Il m'est venu certaine fantaisie
Que je ne puis ôter de mon cerveau ;
C'est de rimer quelque conte nouveau,
Ou peu connu, pour amuser Silvie.
Ma Muse n'est ni fille d'Apollon,
Ni de ces Sœurs que le sacré vallon
Voit accorder au bord de l'Hippocrène
La lyre d'or et le sistre d'ébène :
Née au village, elle en a les façons,
Vivant de glands au milieu des buissons,
Et s'abreuvant au ruisseau qui les mouille.
Elle est sans art, et sa voix ne gazouille
Que par instinct de rustiques chansons.
Or elle veut du sein de ses broussailles
Chanter ici les héros, leurs batailles,
Et leurs amours, et leurs faits éclatants.
Elle y pourra broncher de temps en temps.
Pardonnez-lui, messieurs, son ineptie ;

Elle a passé tout le temps de sa vie
Au pied d'un hêtre ou bien d'un cornouiller.
Surtout au fait de la géographie
Vous la verrez trop souvent se brouiller,
Comme l'on voit fourmi s'embarbouiller
Quand par hasard la pauvrette chemine
Sur plâtre fin, ou poussière, ou farine.
Souvent aussi vous verrez ses récits
Vous rappeler ce peintre mal appris
Au haut des monts posant une baleine,
Ou des buissons sur la liquide plaine.
Pour tout cela n'allez pas la gronder,
La baffouer ni la vilipender ;
Car la pauvrette (et vous pouvez m'en croire)
N'a nuls moyens d'embellir une histoire.
Au grand jamais elle n'a su puiser
Dans les trésors de la Grèce et de Rome ;
Et qui plus est, elle ne sait user
Des beaux écrits que chez nous on renomme :
Ecrits dictés par un esprit divin,
Et qu'a gravés un immortel burin.
La pauvre enfant ne chante que pour rire,
Et divertir son monde à peu de frais,
Ne connaissant ni règle à son délire,
Ni peur de blâme, ou desir de succès :
Frivole amour d'un peu de renommée,
Dont maint auteur va se rongeant les doigts,
Et s'arrachant les cheveux maintes fois,

Pour attraper la légère fumée
Qu'un bel-esprit compte parmi ses droits.
A tout moment vous verrez la follette
De çà, de là, comme une grenouillette
Aller sautant. Ce n'est point un travers ;
N'imputez point cette allure à folie.
Vous savez bien que dame Poésie,
Ailes au dos, voltige par les airs.
En un clin d'œil sur mille objets divers
Elle s'élance, et par cette merveille
Charme à la fois et l'esprit et l'oreille.
La voyons-nous au milieu des combats,
Teinte de sang s'acharner au carnage ?
Un seul instant ramène la volage
Aux doux plaisirs, aux amoureux ébats ;
Puis elle vole à l'enceinte sacrée
Des saints autels, et sur des tons dévots
Nous entretient d'édifiants propos ;
Puis, dirigeant son effort vers les flots,
Elle y rencontre Ariane éplorée,
Et nous attache au récit de ses maux.
Mais je l'entends fredonner en sourdine,
Et je lui vois la guitare à la main.
N'approchez pas ; vous la verriez soudain
Se colorer de rougeur enfantine.
Un peu de honte est promptement passé ;
Ce n'est plus rien quand on a commencé.
Elle commence, avançons auprès d'elle,

Et s'il vous plaît marchons à pas de loup
Pour ménager la pudeur de la belle.

Je veux chanter une guerre cruelle
Que je lisais un jour je ne sais où,
Et je ne sais si le conte est fidelle;
Mais je sais bien que j'en fus presque fou,
Tant j'avais peur de ces grandes batailles
Des bons Français assiégés dans Paris
Par un ramas de cent mille canailles,
Méchantes gens des plus lointains pays.
Le grave auteur de ces belles histoires
Avait pour nom messire Garbolin :
Sur les lieux même il faisait ses mémoires
Qu'il écrivait sur de vieux parchemin.
Mon père aurait donné pour un vieux livre
Bien, femme, enfants, et même par-delà.
Un chaudronnier qui gardait celui-là,
Le lui troqua contre un poëlon de cuivre.
C'est là qu'on voit armés peuples et rois,
Le froid Lapon, la gent de Négrerie,
Sous les drapeaux du roi de Cafrerie
Mettre en péril une seconde fois
La sainte Eglise et le preux Charlemagne.
Tous ces gens-là se mirent en campagne,
D'autres avec, et je les nommerai
Une autre fois; mais d'abord je dirai
Que s'il m'échappe en cette conjoncture

Quelques détails d'amoureuse aventure,
Il ne faut pas s'en aller présumant
Que c'est mon fait qu'alors je vous répète :
Vous me feriez grand tort assurément ;
Je suis trop sage, et parlant d'amourette,
Du fait d'autrui je parle seulement.
Or sachez donc qu'après l'horrible guerre
Où Charlemagne eut tant à besogner,
L'enfer maudit se plut à déchaîner
Contre ce prince encor toute la terre,
Pour mettre à sac sa ville et ses états.
Voici l'objet de ces sanglants débats.
Le Scric était roi de la Cafrerie ;
Et ce monarque avait un fils si beau,
Que si Vénus eût vu le jouvenceau,
Elle l'eût pris aussitôt, je parie,
Pour son mignon. Il avait une sœur
Belle à charmer, que l'on nommait Despine.
Elle l'aimait d'une si vive ardeur,
L'allait baisant, caressant d'un tel cœur,
Que tous les gens qui jugent à la mine,
La soupçonnaient d'être sa concubine :
Pour moi, je crois qu'il n'en fut jamais rien.
Quoi qu'il en soit, ce beau jeune payen
Cherchant la gloire et fier de sa vaillance,
Etait allé sur les pas d'Agramant
Se signaler dans les guerres de France.
Le pauvre enfant n'y parut qu'un moment,

Et Richardet le perça de sa lance.
Bientôt au Scric la nouvelle en parvient :
Le vieillard pleure et se tord la moustache :
Despine crie, et s'emporte, et s'arrache
Ses beaux cheveux, et de son père obtient
Qu'il vengera cette perte cruelle.
Princes et rois qui soupiraient pour elle,
Font le serment de servir son dessein ;
Et de sa part elle promet soudain
Que son beau corps deviendra la conquête
De celui-là d'entr'eux, qui de sa main
A Richardet aura coupé la tête.
Lors à l'envi son trépas est juré.
Le roi Bolas, géant démesuré,
Joint tous ses Noirs aux Cafres de Despine,
Et secouant dans les airs un vieux tronc
D'arbre noueux qui lui sert de houssine :
Voici, dit-il, un remède assez prompt
Pour votre mal, beauté plus que divine ;
Incessamment il vous fera raison
De ce vilain qui tue en trahison.
Semblablement le petit roi de Nège
Grafignolin, Lapon court et velu,
Fera venir de leur pays perdu
Ses Esquimaux et ses gens de Norvège.
En même temps un fils assez bien fait
Du grand Soudan que l'Egypte révère,
Monte à cheval, et s'en va chez son père

Chercher des gens dévots à Mahomet,
Pour les mener sous son ordre à la guerre
Contre la France et le bon Richardet;
Car de Despine il est fou tout-à-fait.
D'aventuriers, cadets et volontaires,
Dit Garbolin, il en vint par milliers,
Et par milliers aussi des ouvriers.
On ne voit plus qu'ateliers militaires :
Là des harnois, ici des boucliers,
Casques, hauberts, lances et baudriers.
Cet appareil enchante fort Despine
Qui s'encourage, et déja s'imagine
Qu'elle se baigne au sang du paladin
Qui de son frère a tranché le destin.
Pendant ceci, la noblesse française,
Sur les traités s'endormant à son aise,
La lance au croc, se donnait du bon temps.
Ainsi qu'on voit au retour du printemps
S'évaltonner pasteurs et pastourelles
Quand les oiseaux recommencent leurs chants,
Et sur les prés parés de fleurs nouvelles
S'abandonner à des jeux innocents :
C'était ainsi qu'aux rives de la Seine
Les chevaliers sous des ombrages frais,
Cueillant le thym, l'œillet, la marjolaine,
Pour leur maîtresse en formaient des bouquets.
Puis sur le soir assis au clair de lune,
Chacun à table auprès de sa chacune

Boit de bon vin, chante le tendre amour,
Et de la paix célèbre le retour.
Tout au rebours l'empereur Charlemagne
Ne riait point. On lui donnait avis
Que son neveu qu'il aimait comme un fils,
Le bon Roland, de campagne en campagne,
Nu comme un ver et reconnu pour fou,
Allait courant sans jamais savoir où.
Charles d'abord s'était mis dans la tête
D'aller lui-même en personne à la quête
De son neveu; mais on l'en empêcha:
Tant et si bien toute sa baronnie
La larme à l'œil sur ce point le prêcha.
Lors en tous lieux ce prince dépêcha
Ses paladins; et selon son génie
Chacun courut et l'Europe et l'Asie,
L'Afrique aussi; qui de çà, qui de là.
Le duc Renaud tout seul en Perse alla:
Astolphe, Alard, s'en furent en Espagne,
Et Richardet avec eux fit chemin.
Olivier fut aux marches d'Allemagne,
D'autres ailleurs: l'univers en fut plein.
Deux mois après un héraut se présente
Insolemment, et s'en vient déclarer
Au nom du Scric une guerre sanglante,
Si l'on ne veut sur l'heure lui livrer
Ce Richardet, qui par fraude méchante
A mis à mort le fils du roi payen.

Charles répond : Vous mentez comme un chien.
Mon Richardet ne fait point d'infamie.
Cherchant la gloire au péril de sa vie,
S'il a tué quelqu'un, c'est en tout bien
Et tout honneur. Dites à votre maître
Qu'il peut venir quand il voudra chez moi :
Il n'y verra ni déloyal ni traître ;
Mais s'il y vient pour y donner la loi,
On l'en fera sortir par la fenêtre.
Lors le héraut gromèle entre ses dents
Quelque blasphème, et retourne en Afrique ;
Et le roi Charle incessamment s'applique
A tout régler au dehors, au dedans ;
Fait travailler aux murs, aux équipages ;
Fait ramasser vivres, grains et fourrages ;
Et sur le tout, pour ravoir ses guerriers,
Par tout pays dépêche des couriers.
Laissons cela, pour passer les montagnes
Avec Astolphe, Alard et Richardet,
Qui font état, par un instinct secret,
De rencontrer Roland dans les Espagnes.
Certain quidam leur dit en Arragon
Que vers Valence il avait vu le comte
Sale et tout nud, en plein jour et sans honte
Courir les champs, hurlant comme un démon.
Les paladins ne se sentent pas d'aise
A ce discours ; et changeant de chemin,
Sur la main gauche ils détournent soudain,

Et vont entrer au désert d'Oropèse.
C'était le soir, et déja les oiseaux
Cherchaient l'appui des solides rameaux ;
L'ombre des monts s'avançait dans la plaine
Où par milliers s'assemblaient les corbeaux ;
Et les hiboux sortaient de leur domaine.
Les paladins virent briller des feux
Dans ce désert, et tout droit ils y furent :
C'étaient pasteurs ; ou du moins ils le crurent.
Chemin faisant, un nain s'approche d'eux
Portant en main bouquets de fleurs nouvelles ;
Trois justement, qu'il donne aux trois guerriers,
En leur disant : Illustres chevaliers,
C'est de la part de la reine des belles,
Pour notre bien dame de ces quartiers,
Qui veut mêler ces fleurs à vos lauriers.
Madame Estelle est son nom : sa richesse
Est infinie ainsi que sa beauté,
Et mille amants la recherchent sans cesse ;
Mais c'est en vain, nul n'aura sa tendresse ;
Elle ne veut que paix et liberté.
Elle se plaît à la danse, à la chasse ;
C'est Terpsicore et Diane à la fois :
Quand elle chante, elle attire et surpasse
Par ses accents le rossignol des bois.
A ce récit Astolphe se travaille,
Cherche en sa poche un vieux peigne d'écaille,
Et de son mieux arrange ses cheveux.

Ses compagnons en badinaient entr'eux,
Quand tout-à-coup gentilles bachelettes,
A la lueur d'un millier de flambeaux,
Viennent danser au son des chalumeaux,
Et répéter de douces chansonnettes.
Estelle vint, et parut au milieu
Comme la lune au milieu des étoiles.
Son juste-au-corps est de taffetas bleu;
Ses blonds cheveux tressés avec ses voiles,
Négligemment retombent sur son sein
Plus blanc que lait, plus brillant que satin;
Ses bras sont nus, et sa robe entr'ouverte
Laisse entrevoir sa jambe mal couverte:
Ainsi l'on peint la déesse des bois,
Dans ses atours leste et noble à la fois.
Mais à son cou la charmante Espagnole
Portait un sistre en guise de carquois,
Dont avec grace accompagnant sa voix,
Elle chantait, non l'amour qui s'envole,
Non les plaisirs que suivent les regrets,
Mais le bonheur, l'innocence, la paix,
La liberté d'un cœur fier et tranquille,
Qui des vertus saint et paisible asile,
Aux passions est fermé pour jamais.
Quand elle vit les trois guerriers de France,
Elle se tut; et vers eux s'avançant
D'un pas qui n'est ni vif ni nonchalant,
Mais où la grace est jointe à la décence,

Elle enchanta les chevaliers, épris
De son air noble et de son fin souris.
L'Anglais se pâme, et dit à ses amis :
Oh ! pour le coup voici le paradis.
Quelle aventure ou quel bonheur, dit-elle,
Vous a conduits au domaine d'Estelle ?
Si vous aimez faucons ou lévriers,
Vous trouverez, nobles aventuriers,
Auprès de moi ce qui pourra vous plaire :
J'ai sur ce point de quoi vous satisfaire ;
Mais si vos cœurs forment d'autres desirs,
Ne cherchez pas avec moi vos plaisirs.
L'Anglais répond que ce n'est pas son compte ;
Qu'il ne lui faut lévriers ni faucons ;
Que de la dame il attend d'autres dons ;
Et la rougeur au visage lui monte.
En devisant on arrive au palais :
La dame y monte ; Astolphe suit de près,
Et de si près qu'il est sur ses épaules.
En la suivant il lui disait tout bas :
Beauté du ciel, dont les divins appas
N'ont leurs pareils dans l'empire des Gaules,
Je vais mourir si vous ne m'aimez pas.
A ce propos la dame fut muette,
Et fit semblant de n'en entendre rien.
Filles d'honneur qui l'entendirent bien,
Riaient sous cape en portant la serviette ;
Car le festin est déja préparé,

Le couvert mis et la table servie.
Astolphe est là, le regard effaré,
Le cœur tremblant et l'esprit égaré;
Il ne voit rien, et lui-même s'oublie.
Après souper la noble compagnie
S'asseoit en rond : chacun fait son récit.
Astolphe rêve, ou bien il balbutie ;
Il rit, il pleure, il a perdu l'esprit.
En vain Richard le tire par la basque;
Rien ne peut plus ramener le fantasque.
Alard se fâche, et la dame sourit;
Puis tire à part le Français, et lui dit :
Prenez ceci, vous en verrez merveille :
C'est une noix de magique vertu.
Raclez un peu cette noix sans pareille;
Puis à votre homme, et devant qu'il sommeille,
Répandez-en sur sa poitrine à nu,
Vous le verrez tôt après revenu
Dans son bon sens, et n'ayant souvenance
De moi ni d'autre : ayez-y confiance ;
Depuis longtemps ce secret m'est connu.
Certain vieillard qui venait d'Amérique,
Me le donna pour me guérir d'amour.
J'allais périr, je devenais étique;
Le désespoir me minait nuit et jour :
Ce fruit divin sut finir ma détresse,
Et me rendit santé, fleur de jeunesse,
Avec ce peu que vous voyez d'appas.

Servez-vous-en pour dissiper l'ivresse
De votre ami, mais ne l'emportez pas.
Disant ces mots la dame se retire,
Et poliment souhaite le bon soir
Aux trois guerriers qu'on mène à leur dortoir.
Comme un enfant le duc pleure et soupire.
Ses deux amis alors n'en font que rire,
Sûrs de la noix qui fera son devoir.
Elle le fit. L'Anglais dort comme un loir,
Sans nul regret de la rigueur d'Estelle,
Et sans rêver seulement à la belle ;
Tant le remède est actif et puissant !
Le lendemain au lever de l'aurore
Astolphe dit : Que faisons-nous encore
Dans ce logis ? allons chercher Roland,
Et s'il se peut guérissons sa folie.
Bon, notre ami ! la tienne est donc guérie,
Dit Richardet ? nous t'apprendrons comment
Un de ces jours ; l'histoire en est jolie.
A ce propos Astolphe n'entend rien,
Baisse les yeux et se signe en chrétien.
Les deux Français à la dame repo tent
Sa noix magique, et puis tous les trois sortent
De son palais, reprenant leur chemin.
Laissons-lès faire, et cherchons le cousin
Du bon Roland, Renaud qu'un vaisseau berce
Dressant la proue au rivage de Perse.
Il arriva bientôt au Pont-Euxin :

Il y débarque, et sur son Veillantin [1]
Au point du jour il commence sa quête,
Puis sur le soir au cabaret s'arrête.
Les cabarets du pays levantin
Ne sont pas bons ; mais Renaud avait faim,
Et puis l'hôtesse était de bonne mine.
Le paladin va droit à la cuisine,
Fait serviteur, aide à tourner le rôt ;
Se divertit à paraître un rustaut.
Mais l'hôte vint, qui voyant sa peau fine
Le soupçonna d'être d'un cran plus haut.
Seigneur, dit-il, si de votre vaillance
On doit ici juger par l'apparence,
Vous arrivez ma foi bien à propos.
Un vilain monstre, une exécrable Fée
Depuis longtemps opprime la contrée
Et deux amants seigneurs de ces côteaux :
Tendres amants qu'elle accable de maux.
Bon ! dit Renaud, contez-moi l'aventure ;
Car en soupant les contes font plaisir.
J'obéirai, dit l'autre, et sans mentir :
Voici, seigneur, toute la tablature.
Ce gros château que vous voyez là-haut
Appartenait au chevalier Bacole,
Brave seigneur, et fait, ou peu s'en faut,
Tout comme vous. La Fée en devint folle,

[1] C'est le nom de son cheval.

Et le comptait par son art abuser ;
Mais le garçon la sut bien mépriser ;
Car il avait en foi d'amour parfaite
Donné son cœur à madame Brunette,
Et la devait tout à l'heure épouser.
La Fée alors s'étant mise à ruser,
Consent à tout, veut être de la noce,
Le jour venu prend son plus beau carrosse,
Et va se rendre où sont les deux époux
Prêts à s'unir des serments les plus doux.
Au rendez-vous Brunette est la première.
Tous ses vassaux en chœur l'environnaient ;
Tous à l'envi de fleurs la couronnaient.
Bacole arrive, et la fête est entière.
Les deux amants, le plaisir dans les yeux,
S'allaient jurer d'être à jamais heureux ;
Quand tout-à-coup la méchante sorcière
Trouble les airs, fait pâlir la lumière,
Et des enfers évoque un farfadet
Qui lui présente un vase d'eau bouillante.
Puisant alors au fatal gobelet,
Elle en répand sur l'amant, sur l'amante,
Et tous les deux disparaissent soudain ;
On ne voit plus qu'une chienne et qu'un daim.
Le daim s'élance et se livre à la fuite :
La chienne court et vole à sa poursuite.
Depuis dix ans voilà quel est leur sort,
Et l'on ne peut y porter de remède :

Car la sorcière est cachée en un fort
Tout au sommet d'un grand rocher si roide,
Qu'il faut voler pour en trouver l'abord.
Et puis après, sa porte est défendue
Par deux géants d'épouvantable vue
Qui feraient peur aux saints du paradis.
Leur peau qui sert et d'armure et d'habits,
Est à la fois écailleuse et velue ;
Mâts de vaisseau leur servent de massue,
Et sous leurs coups pulvérisent l'acier.
Les mettre à mort en combat singulier,
Saisir la Fée en sa dernière cache
Et mettre à fin son noir enchantement ;
Voyez, seigneur, à ce fait éclatant
Que de péril et que d'honneur s'attache.
Bon ! dit Renaud riant dans sa moustache,
Ce n'est pas moi que vous mènerez là.
Me croyez-vous des paladins de France ?
Je meurs de peur en songeant à cela.
Votre récit m'a mis en telle transe,
Que je crois voir à toute heure céans
Votre sorcière et ses vilains géants.
Vous n'êtes pas, je crois, d'humeur jalouse ;
Permettez-moi pour cette seule nuit
D'aller coucher auprès de votre épouse ;
Je n'oserais rester seul dans un lit.
Non, de par Dieu ! dit l'hôte, ou que je meure ;
On ne vient pas planter sur mon terrain.

Puis, l'œil en feu saisissant un gourdin,
Payez, dit-il, votre écot tout à l'heure,
Et détalez sans attendre à demain.
Le bon Renaud qui ne cherchait qu'à rire
Feint d'avoir peur, et demande pardon
S'agenouillant tout plat aux pieds du sire;
Et l'insolent qui le croit un poltron,
A poing fermé lui frappe le chignon.
Du paladin ce n'était pas l'usage
Qu'on le menât ainsi haut à la main.
Rouge de feu colore son visage;
Puis empoignant les jambes du vilain,
Dans son taudis il le porte à la ronde,
Le balançant en manière de fronde,
Et lui fait faire en l'air le moulinet.
La femme accourt, intercède, et se met
A sanglotter. Renaud que cela touche,
Prend seulement un baiser sur sa bouche,
Et sur le lit jette comme un paquet
Son cher époux; puis monte à sa chambrette,
Dort quelque peu tout seul en sa couchette,
Avant le jour s'arme en vrai paladin,
Quitte l'auberge, et le long du chemin
S'en va songeant à Bacole et Brunette.
Renaud portait toujours dans sa pochette
Certain livret qu'il reçut autrefois
D'une matrône assez docte en férie,
Court agenda de périls et d'exploits,

Oeuvres d'amour et de sorcellerie.
Il y trouva, page sept cent et trois,
Des deux amants l'affaire toute entière ;
Et comme il faut enchaîner la sorcière,
Puis la brûler sans nul retardement,
Puis avoir soin d'en recueillir la cendre,
Et puis enfin avec soin la répandre
Sur le chemin que font incessamment
La dame chienne et le daim son amant.
Passant dessus, vous les verrez reprendre
Leurs premiers traits. Mais sachez vous défendre
De la pitié, car vous auriez grand tort :
Brûlez la Fée, ou bien vous êtes mort.
Le bon Renaud ayant pris sa doctrine
Ferme son livre, et grimpe au boulevard.
Un des géants, posté sur la colline,
Le voit venir, et d'un ton goguenard :
Veux-tu, dit-il, tâter de ma cuisine ?
Tiens, je t'envoie un pain de bonne mine :
Il est tout frais ; je veux t'en faire part.
Disant ces mots, le pendart lui décoche
En ricannant un gros quartier de roche.
Renaud l'esquive et s'approche en rusant.
Attends, dit-il, exécrable charogne,
Je vais t'apprendre à faire le plaisant ;
Lors il se baisse, et perce le géant
A cet endroit que cache la vergogne,
Ce même endroit qu'au patriarche ivrogne

Vint découvrir un fils impertinent.
L'animal tombe, et roule pesamment
En rugissant comme un bœuf qu'on assomme.
Au son affreux de ce mugissement,
Du haut des tours l'autre bête de somme
Son camarade, accourt en blasphémant.
C'est un éclair, un foudre, un ouragan;
Il n'est abri contre telle tempête.
Déja levant son affreux casse-tête
Le monstre allait mettre en poudre Renaud:
Le paladin l'esquive avec un saut,
Et d'un revers de son bon cimeterre
Met au géant les deux poignets par terre.
Le forcené s'acharnait au combat,
Tout rugissant de douleur et de rage:
Bientôt Renaud lui fait perdre courage,
Et le réduit en si piteux état,
Qu'à toute jambe enfin il prend la fuite
Comme un brigand qui sent à sa poursuite
Tous les records. Renaud le suit de près,
Entre avec lui dans le fort de la Fée,
Et le frappant sur le seuil du palais,
Lui plonge au cœur sa redoutable épée
Que d'un sang noir il retire trempée.
Lors il l'essuie, et suivant son chemin
Il est déja dans un riant jardin.
Là sous un myrte une nymphe soupire.
Le chevalier s'attendrit et l'admire.

La nymphe n'est couverte qu'à demi :
Un voile clair, tissu de gaze fine,
Laisse entrevoir le contour arrondi
D'un corps plus blanc que la plus blanche hermine.
Ses blonds cheveux sur son sein retombants
Volent épars sans tresse et sans rubans ;
Ses yeux charmants sont noyés dans les larmes,
Et la langueur en redouble les charmes.
Renaud s'approche, et la belle en pâlit ;
Et la pâleur encore l'embellit.
Du chevalier la colère est usée
A cet aspect ; et la nymphe rusée
D'un ton de voix qui pénètre le cœur
Implore, touche, attendrit le vainqueur.
Le bon Renaud ne se sent plus de haine,
Et son épée échappe de sa main.
La Fée alors se croyant hors de peine
Change de ton, reprend son air hautain.
Un feu subit pétille en sa prunelle,
Et son regard où la rage étincelle
Semble annoncer la mort au paladin.
Il se remet alors, et se rappelle
Son agenda ; puis se saisissant d'elle,
L'attache en hâte à quelque arbre voisin ;
Puis, lorsqu'il a coupé sa chevelure
Comme le livre expressément portait,
Il ne voit plus l'aimable créature
Dont la beauté naguère l'enchantait :

Ce n'était plus que la carcasse impure
D'une sorcière en qui tout dégoûtait.
Lors il la brûle, il recueille sa cendre,
Et sans tarder il s'en va la répandre
Sur le terrain qu'indique son livret.
Les deux amants y passent comme un trait ;
Et dans l'instant on voit tous deux reprendre
Leurs premiers traits, leurs premiers sentiments,
Et resserrer par mille embrassements
Le doux lien de leurs tendresse pure.
Le paladin leur conte l'aventure ;
Ils rendent grace à leur libérateur,
Et chacun d'eux tour-à-tour le conjure
D'être témoin de leur prochain bonheur,
Fruit de sa peine, œuvre de sa valeur.
Dans ce moment, un courier tout en nage
Vient à Renaud, et lui dit : Monseigneur,
Je vous informe au nom de l'empereur
Qu'il a besoin de votre grand courage :
Les Sarrasins contre lui faisant rage,
Tout de nouveau l'assiégent dans Paris.
A ce récit, le paladin surpris
Fait ses adieux, va chercher son bagage
Et son cheval ; et reprend son vaisseau,
Trouvant plus court de s'en aller par eau.
Par Dieu ! dit-il en montant sa patache,
Je leur saurai donner sur la moustache
A ces faquins ; il n'y manquera rien.

Comme il lẽ dit il le fera très bien.
Ne croyez pas toutefois qu'il arrive
Tout droit aux lieux où son prince l'attend;
Vous le verrez aller à la dérive
Plus d'une fois, par plus d'un accident.
J'espère bien vous conter toute chose
Par le menu ; mais souffrez maintenant
Que le conteur quelque peu se repose.

FIN DU PREMIER CHANT.

CHANT II.

Le coeur me bat de n'avoir pu vous plaire,
Mes chers lecteurs, dans mon premier essai :
J'aurais mieux fait peut-être de me taire ;
Dites-le-moi tout franc, parlez-moi vrai ;
Mais un moment encor daignez entendre
Ce chant nouveau que j'ai fait tout exprès.
A cet honneur j'ose aujourd'hui prétendre :
Si vous voulez vous partirez après,
Sans qu'à vos lois un instant je m'oppose.
Mais vous savez, messieurs, que toute chose
Est comme nous chétive à son berceau ;
Puis le temps vient, et le faible arbrisseau
S'étend, se lève, et donne un bel ombrage.
Peut-être ainsi quelque jour mon ouvrage
Pourra vous plaire, et par votre suffrage
Fera l'honneur de mon petit cerveau.

Dès que Renaud eut appris la détresse
De Charlemagne assiégé dans Paris,
Il court au port, il s'embarque, et s'empresse
De retourner par mer en son pays.
Le vent d'abord fut assez favorable ;
Puis un assaut de tempête effroyable
Epouvantant les plus hardis nochers,
Tourna la tête à tous les passagers.

L'un dans l'accès de la peur qui l'accable
Se donne à Dieu, l'autre se donne au diable.
Le vaisseau perd mâts, voiles et haubans,
Et court les mers au caprice des vents.
Quand l'ouragan appaisa sa furie,
On se trouva près de la Barbarie.
Le fils d'Aymon, ennuyé de la mer,
Se fit mener et descendre au rivage,
Prit son cheval aussi prompt que l'éclair,
Et resta seul sur l'africaine plage.
Ce n'était pas son chemin le plus droit
Pour s'en aller rejoindre son monarque :
Il lui fallait traverser le détroit,
Et Veillantin n'y vaut pas une barque ;
Mais le guerrier n'en fit pas la remarque :
Il n'était pas géographe savant.
Il cheminait vers Maroc bonnement,
Quand au milieu d'une vaste prairie
Il s'arrêta frappé d'étonnement
Sous un grand arbre, où Garbolin prétend
Que sans mentir un gros d'infanterie
Aurait bien pu se camper aisément ;
Tant s'étendait de tout côté l'espace
Dont son feuillage ombrageait la surface !
Au pied de l'arbre une jeune beauté
Etait liée, et de chaque côté
Un animal de terrible figure
En sentinelle est fièrement posté.

C'étaient crapauds, à ce que l'on assure :
Non pas de ceux qui dans les jours d'été
Vont sautillant le soir sur la verdure ;
Ces deux crapauds étaient d'une stature
A faire peur aux plus hardis guerriers.
Leur vaste gueule avait une ouverture
Pour engloutir quatre bœufs tout entiers,
Et de leurs dents les doubles rateliers
Auraient broyé la pierre la plus dure.
Jugez l'effroi qu'avait la créature
A la merci de pareils ouvriers.
Elle arrachait sa blonde chevelure,
Et de ses pleurs inondait son beau sein
Plus dur que marbre et plus blanc que jasmin.
Le paladin qui voit cette merveille,
Sent en son cœur l'appétit qui s'éveille.
Oh, sur mon Dieu ! dit-il, pareils morceaux
Sont mets de prince et non pas de crapauds.
Puis tout d'un temps il empoigne sa lance,
Et jusqu'au fût l'enfonce dans la panse
D'un des crapauds, sans pouvoir traverser
Ce vaste corps : le fer ne put passer
Jusqu'au-delà de l'énorme carcasse ;
Il s'en fallait encor plus d'une brasse.
Lors à grands flots coule sur le terrain
Un fleuve noir de sang et de venin
Que l'animal verse par sa blessure.
Il en hurla de rage et de douleur ;

Puis il se dresse et sifle avec fureur,
Charge Renaud, ouvre sa gueule impure,
Et dans ce gouffre engloutit à-la-fois
Le beau cheval avec tout son harnois,
Le cavalier et toute son armure.
Qui fut surpris? ce fut le bon Renaud
D'être à cheval dans le corps d'un crapaud.
L'intérieur de l'effroyable bête
Etait à sec par le fer nettoyé;
Sans ce bonheur on s'y serait noyé.
Renaud ne perd ni le cœur ni la tête,
Pique des deux, parcourt le vaste égoût.
Il est entré, comme on sait, par le faîte
De l'édifice : il sort par l'autre bout.
C'est fort bien fait; mais ce n'est pas là tout.
Le paladin se retourne, et travaille,
Fusberte en main, à finir la bataille
Tant qu'à la fin l'animal tomba mort.
Mais le défunt avait un camarade
Plus dangereux et plus terrible encor;
Car celui-là ne craint pas l'estocade,
Ayant la peau plus dure que l'acier.
Prenez pitié, bon Dieu, du chevalier!
Pendant ceci la belle prisonnière,
Tantôt joyeuse et tantôt palpitant,
Faisait des vœux pour que son combattant
Pût remporter une victoire entière.
Mais quel moyen trouver? le monstre est dur.

Le grand Renaud déja se déconcerte.
Accoutumé de frapper à coup sûr,
Il voit faillir l'infaillible Fusberte :
Autant vaudrait qu'on frappât contre un mur.
A pareille œuvre il faut vertu divine,
Humains efforts n'y pourront jamais rien ;
Lors une voix de céleste origine
Se fit entendre, et dit : Brave chrétien,
Auprès de toi vois-tu cette racine ?
Vas la cueillir et la serre en ta main ;
Tu lui devras ton salut. Sois alerte :
Quand le crapaud viendra la gueule ouverte
Pour t'engloutir, enfonce-la soudain
Dans son gosier, tu verras le mâtin
Tout aussitôt tomber en léthargie,
Puis à tes pieds tu l'étendras sans vie,
Lui crevant l'œil avec ton coutelas :
Je te promets qu'il n'en reviendra pas.
La voix se taît. La chose est besognée
De point en point comme elle l'a prescrit.
La bête vient, s'endort, est éborgnée,
Et rend à Dieu ce qu'elle avait d'esprit.
Renaud triomphe, et sans cérémonie
S'en va tout droit à la nymphe jolie,
Lui prend les bras, songe à la caresser ;
Mais sans façon il s'en voit repousser.
Fi donc, monsieur ! vous sentez trop la bête,
Lui dit la belle, et vous êtes ma foi

Mal outillé pour faire une conquête ;
Et j'ai vraiment bien autre chose en tête.
Renaud sourit, et dit : Pardonnez-moi.
Puis, avisant un ruisseau d'onde pure,
Il y va droit, dépouille son armure,
Se jette à l'eau, s'y plonge tout entier,
Puis en ressort propre comme un denier.
Comme il volait pour rejoindre la dame,
Voici venir deux énormes géants :
C'était Bafusse et Cagnasque sa femme,
Qui s'en venaient pour venger leurs enfants,
Ces deux crapauds que Renaud de sa lame
Avait occis par moyens différents.
Le noir Bafusse et Cagnasque la rousse
Ne promettaient rien-moins que poire douce.
Peau de serpent couvre leur corps hideux,
Arbres entiers leur servent de massue :
Mal avisé qui se tient trop près d'eux ;
Sa dernière heure est promptement venue.
Renaud les voit et rit de leur dessein.
Il se remet et s'affermit en selle,
Serre la main en passant à sa belle
D'un air vainqueur, et pique avec dédain
Aux deux géants, traverse l'un au sein,
Et du second perce l'énorme panse :
Le tout se fit en deux beaux coups de lance.
Puis il descend, attache Veillantin,
Et s'en revient à l'objet qui l'enchante.

Ecoutez-moi, dit-il, beauté touchante.
Je conçois bien quel est votre chagrin
D'avoir été par un cruel destin
A vos parents méchamment enlevée ;
Mais quant à moi, je ne puis partager
Le juste deuil qui peut vous affliger :
Car sans cela vous aurais-je trouvée ?
Aurais-je vu ces membres délicats,
Ce cou si blanc, ce beau sein, ces beaux bras
Qu'en paradis on ne trouverait pas ?
Discours pareil n'a pas besoin de glose.
La demoiselle entend bien le projet ;
Elle en rougit : on dirait une rose
Qui nagerait dans un vase de lait.
Ne gâtez pas, monsieur, votre bienfait,
S'écria-t-elle, et laissez-moi sans tache :
Promettez-moi d'être sage et discret.
Renaud rougit à son tour : il détache
La prisonnière honnête, et lui promet
Ce qu'elle veut ; mais il en a regret.
En détachant la tendre bachelette,
Et la voyant si blanche et grassouillette,
Hélas ! dit-il, madame, qu'ai-je fait ?
A mon serment pourrai-je être fidelle ?
Je le tiendrais si vous étiez moins belle ;
Mais je ne puis : la faute en est à vous.
Disant ces mots il faisait les yeux doux :
Doux, mais ardents, et jusque dans la moëlle

Il se sentait brûler par tous les bouts.
Il presse, il pleure, il se jette à genoux ;
Puis il se fâche, il s'emporte, il menace :
La belle tremble, et doute dans son cœur
Si ses efforts pourront sauver la place.
Un bruit soudain vint rompre l'entretien,
Et dans la plaine une troupe s'avance,
Troupe nombreuse et de fière apparence.
Le paladin, qui comme on le sait bien
En aucun cas n'eut jamais peur de rien,
Quitte la dame, et marche en diligence
Au devant d'eux, demandant qui va là ?
La troupe en chœur répondit à cela :
Ce sont les gens de l'île Grifanie,
Qu'a si longtemps vexés la tyrannie
Des deux géants que vous avez occis,
Et des crapauds leurs effroyables fils
Qui dévastaient cette île infortunée.
Notre bétail ne croissait que pour eux ;
En un seul jour ces crapauds monstrueux
Nous dévoraient le produit d'une année.
Ils sont tombés, grace au ciel, sous vos coups :
Brave seigneur, venez régner sur nous ;
A vous servir tout le pays s'apprête.
Non, dit Renaud, je ne veux point régner :
J'ai dans ce lieu toute autre chose en tête.
Si vous voulez au vrai me faire fête,
Le seul moyen c'est de vous éloigner

Et me laisser seul ici besogner.
Les Grifanois dont le cœur est honnête
Prennent congé, s'en vont sur ce discours ;
Et le guerrier retourne à ses amours.
Eh bien ! dit-il, pendant ceci, ma reine,
N'avez-vous point changé de sentiment ?
Elle répond : Ah monsieur, nullement.
Savez-vous bien que je suis souveraine,
Que je naquis fille de Galafron,
Et que moi-même en un riche domaine
J'ai droit d'avoir une couronne au front ?
Si la fortune injuste me l'arrache,
Et de tout bien ici bas me détache,
Je n'en suis pas moins digne de respect :
Ainsi, monsieur, soyez plus circonspect.
Quand le chasseur au loin sur la fougère
A vu s'ébattre une biche légère,
Il guette, il tourne, il marche à pas de loup
Pour la surprendre et mieux frapper son coup :
En approchant, s'il la voit décorée
D'un collier d'or qui la lui rend sacrée,
Cachet du prince auquel elle appartient,
Il la respecte, et tristement revient
A sa maison, ayant manqué la proie
Dont l'appétit faisait toute sa joie.
Ainsi Renaud revient à la raison ;
Non pas guéri de sa démangeaison,
Mais tout confus de son étourderie.

Pardonnez-moi, madame, je vous prie,
Dit-il alors, je ne vous croyais pas
D'un rang si haut. Je voyais vos appas :
Eh ! le moyen quand on les voit, madame,
De conserver l'empire de ses sens ?
Il n'en est point, madame, je le sens.
Mais, s'il vous plaît, racontez-moi la trame
De vos malheurs. Je vous en vengerai,
J'en fais serment, et je le maintiendrai.
La belle alors : Certes je dois le croire,
Et vos exploits confirment mon espoir.
Ecoutez donc ma lamentable histoire :
Vous saurez tout, je m'en fais un devoir.
C'est l'amour seul qu'il faut que l'on accuse
De tous mes maux. Toute fille est recluse
Dans mon pays au paternel manoir,
Sans en sortir et sans se laisser voir :
Hors un seul jour ; un jour dans chaque année
Dès le matin chaque belle est menée
Par ses parents au temple de Vénus.
Les jeunes gens alors y sont reçus
Pour leur parler d'amour et d'hyménée;
Mais arrivant la fin de la journée
On se sépare, on ne se revoit plus.
J'y fus un jour : heureuse si la vie
Avant ce jour m'avait été ravie !
J'y fus enfin. Dieux ! quel objet j'y vis !
C'était Pâris, Ganimède, Adonis :

C'est trop peu dire, et la nature entière
N'offrit jamais tant d'atraits réunis :
C'était le fils du roi de la Rivière.
Ses doux regards me parlèrent d'amour.
Bientôt les miens apprirent à leur tour
Ce doux langage ; et toute la journée
Nos yeux fixés sur nos yeux, et nos cœurs
Se pénétrant des plus vives ardeurs,
Il fut content, je me crus fortunée.
Mais il fallut nous séparer le soir :
Nous séparer pour ne plus nous revoir ;
C'était la loi. Mais mon amant trop tendre
Sut l'éluder : l'amour ingénieux
L'aida bientôt à tromper tous les yeux.
Il se déguise, et vient se faire prendre
A mon service, en fille travesti.
Ce qui suivit, il est bon de le taire ;
Mais le moyen de cacher un mystère
Dont par ma taille on serait averti !
Lindor me dit : Il faut prendre un parti ;
Fuyons d'ici, venez dans mon royaume ;
De votre père évitez le courroux,
Belle Lucine, et suivez votre époux.
Je n'ai besoin d'états ni de royaume,
Repris-je alors, et sous un toit de chaume
Je voudrais vivre et mourir avec vous.
Nous attendons une nuit ténébreuse,
Et nous partons, cheminant vers la mer

Par les halliers d'une forêt affreuse.
Que ne peut point une femme amoureuse !
Autour de nous un horrible concert
Du hurlement des tigres en furie,
A chaque pas menaçait notre vie :
J'étais sans crainte et je bravais la mort.
Qu'aurais-je craint ? j'étais avec Lindor.
Nous échappons aux tigres sanguinaires,
Et hors du bois nous approchions d'un port,
Quand de la côte un essaim de corsaires
Nous voit, débarque, environne Lindor,
De mille coups à la fois le transperce.
Lindor succombe, et l'on m'entraîne à bord.
Puis dans ce lieu, vil objet de commerce
On m'a vendue à cet affreux géant
Que vous avez si bien mis à néant ;
Et puis enfin pour dernière traverse,
Le vilain Ogre et sa femme perverse
M'avaient donnée en garde aux deux crapauds,
Fruit monstrueux de leurs œuvres impures.
Voilà, monsieur, toutes mes aventures.
Daignez aussi me dire en quatre mots,
Et la naissance et le nom du héros
A qui je dois mon honneur et ma vie.
C'est un secret, reprit-il, important
A bien garder ; mais je vous le confie.
Je suis Renaud, seigneur de Montauban,
Et le cousin du paladin Roland.

J'en fais ici serment, belle princesse :
Dans vos états je vous reconduirai,
Soyez-en sûre, et je vous y rendrai
De Galafron la première tendresse.
Mais à présent que Lindor a péri,
Ayez pitié de l'ardeur qui me presse,
Et m'acceptez en ce jour pour mari.
Oh que nenni, monsieur, reprit Lucine :
Y pensez-vous ? j'ai trop méchante mine.
Voyez un peu mes cheveux mal peignés,
Mes yeux bouffis, rouges et renfrognés,
Et mes habits sales comme un cloaque.
Pour un hymen sont-ce là des apprêts ?
Remenez-moi, s'il vous plaît, à Baldaque ;
Nous parlerons de noce en mon palais.
A ce discours Renaud fait la grimace
Comme un enfant qui mord du chicotin ;
Puis il repart : J'aime autant votre crasse
Que votre corps tout frais sortant du bain.
Au demeurant je ne puis me défendre
Contre vos lois, et tâcherai d'attendre ;
Mais, s'il vous plaît, mettons-nous en chemin.
Disant ces mots, sur une haquenée
Il met la dame, et lui sur Veillantin
A ses côtés trotte d'un air chagrin.
Ils n'étaient pas au tiers de la journée,
Quand tout-à-coup la foudre et les éclairs
En traits de feu dont s'embrâsent les airs

Semblent tracer la colère céleste.
Renaud pâlit à ce signe funeste.
Le bon Renaud qui n'avait peur de rien,
Craignait très fort le tonnerre, et si bien,
Qu'à chaque éclat tout pantois il se signe,
Se déclarant tout haut pécheur insigne,
Et s'affligeant de n'avoir pas moyen
D'avoir l'absoute en manière plus digne.
Lucine était du costume payen :
Elle s'étonne à chaque dévot acte ;
Et supposant qu'il a fait quelque pacte,
Elle lui dit : Etes-vous magicien ?
Renaud répond : Non, mais je suis chrétien.
Tout à propos une grotte profonde
S'offre à leurs yeux ; ils s'y cachent tous deux.
Et cependant le tonnerre qui gronde,
Le sifflement des Aquilons fougueux,
Et les Autans qui se heurtent entre eux
Semblent vouloir bouleverser le monde.
Lucine a peur, et presque en pâmoison
Se jette aux bras de Renaud qu'elle embrasse.
Que fait Renaud ? Renaud fait la grimace,
Et le fier coq n'est plus qu'un vil oison.
Combien de fois depuis cette journée
Se repentit le galant paladin
De n'avoir su se rendre fortunée
L'occasion qu'il eut lors à la main !
Mais par ma foi que voulez-vous qu'on fasse

Quand on a peur ? On grelotte de froid ;
Le corps, le cœur, les sens, tout est de glace :
On n'oserait lever le bout du doigt.
Quand la tempête eut calmé sa furie,
La peur cessa. L'on se mit à causer.
Lucine dit : Monsieur, je vous en prie,
Expliquez-moi ce qui peut diviser
La gent chrétienne et la gent sarrasine.
Renaud reprit : Ma foi je n'en sais rien ;
Je n'eus jamais étude ni doctrine.
Ce que je sais, c'est que je suis chrétien ;
Que tous chrétiens par graces ineffables
Suivront le Christ en son saint paradis,
Et que de Dieu tous sarrasins maudits
Avec payens iront à tous les diables.
On approchait de la fin de la nuit,
Lorsqu'en la grotte on entend certain bruit ;
Et par le trou d'un roc qui se détache
On voit sortir d'une profonde cache
Un homme noir, pâle et défiguré,
Qui se traînait d'un pas mal assuré.
Il apparut portant une lanterne,
Et traversait lentement la caverne
En soupirant d'angoisse et de douleur.
Comme il passait, par hasard la donzelle
Eternua ; le fantôme en eut peur,
Et la frayeur fit tomber sa chandelle.
Le bon Renaud était courtois et doux.

Homme affligé, dit-il, remettez-vous,
N'ayez pas peur, et nous faites entendre
Par quel malheur, quel étrange hasard
Vous êtes là blotti comme un renard.
L'homme reprit : Je m'en vais vous l'apprendre.
Puis il s'exhale en soupirs, en sanglots,
Soupire encore, et poursuit en ces mots :
Vous me voyez dans ce séjour atroce
Vivre à l'égal d'une bête féroce,
Me nourrissant de l'herbe des forêts,
Et m'abreuvant au ruisseau qui les baigne.
Et cependant je suis d'un sang qui règne
Depuis longtemps sur de nombreux sujets ;
Et si je veux, je puis contre un palais
Changer soudain ma funeste demeure.
Mais quel éclat peut avoir des attraits
Pour qui n'attend, ne demande à toute heure
Rien que la mort ! Il fut un temps heureux
Où tout semblait conspirer à mes vœux.
L'amour exprès m'avait fait une belle :
Grace, beauté, doux et noble maintien,
Talents, vertus, il ne lui manquait rien ;
Tout est charmant, tout est parfait en elle.
Je l'adorai : pouvais-je faire moins ?
La belle aussi daigna souffrir mes soins ;
Elle m'aima d'une égale tendresse ;
Bientôt j'obtins et sa main et sa foi.

Les dieux alors furent jaloux de moi :
D'un tour de main la fortune traîtresse
M'enleva tout en m'ôtant ma maîtresse.
En la perdant que ne pus-je périr !
Le sort voulut prolonger ma détresse.
Je vis ici pour pleurer, pour souffrir,
En attendant que j'y puisse mourir.
A ce récit Lucine est attendrie ;
Elle y croit voir un cas pareil au sien.
Elle s'approche, et dit : Je vous en prie,
Nommez-vous donc, et ne nous cachez rien.
Lors l'inconnu : Que voulez-vous encore
Savoir de plus ? je suis un malheureux,
Triste jouet de la haine des dieux ;
Un malheureux qui lui-même s'abhorre.
Si cependant vous exigez de moi
Le triste aveu de ma fortune entière,
Je l'oserai fier à votre foi.
Je suis le fils du roi de la Rivière.
Ah ! s'écria Lucine, est-ce bien toi,
Mon cher Lindor ? toi, mon bien et ma vie !
Comment vis-tu ? quelle est la main amie
Qui t'a sauvé, qui t'a conduit ici ?
C'était Lindor en effet. On devine
Ce qu'il sentit en retrouvant Lucine.
Il se pâma : qui n'aurait fait ainsi ?
Puis il conta, comment sur la marine

Un vieux pasteur l'avait trouvé gissant ;
Comme au moyen d'un baume tout-puissant,
Le bon vieillard expert en médecine
Sut le tirer de l'état languissant
Où l'avait mis une troupe assassine ;
Et puis enfin comme en son désespoir
D'avoir perdu pour jamais sa Lucine,
Il s'enferma dans ce souterrain noir
Pour y pleurer du matin jusqu'au soir.
Renaud savait toute la tablature,
Et vit fort bien ce qu'il fallait conclure ;
Il s'en alla : j'en eusse fait autant.
Car qui voudrait manger dans l'amertume
Son pain tout sec auprès du rôt qui fume?
Renaud s'éloigne ; et dans le même instant
Vous eussiez vu cet antre détestable
Changé soudain en séjour délectable
Où les amants s'enivrent de plaisirs :
Plaisirs si doux après tant de soupirs.
Mais détournons nos regards d'une image
Dont le danger éloigne un peintre sage.
Suivons Renaud qui s'en va tout chagrin.
Vous le verrez dès le même matin
Au beau milieu du peuple des Harpies,
Suant d'angoisse et perdant son latin
Pour échapper à leurs griffes impies ;
Et qui pis est, y perdant Veillantin.

Je veux vous dire un fait d'armes si rare ;
Mais, s'il vous plaît, remettons à demain ;
Car je m'endors, et sens que ma guitare
Est toute prête à tomber de ma main.

FIN DU CHANT II.

CHANT III.

Qui vit longtemps voit mainte chose étrange,
Et ne saurait en préjuger la fin.
Tel rit ce soir, qui pleurera demain ;
Tel à son aise à table boit et mange,
Fait bonne chère et boit du meilleur vin,
Qui dans deux jours se trouvera sans pain.
Peine et plaisir se tiennent par la main :
Ainsi de tout en ce monde volage.
J'ai vu moi-même, et je ne suis pas vieux,
Trotter dans Rome attirant tous les yeux
Gens brodés d'or, en superbe équipage,
Brillant cortège et fringant attelage ;
Vous auriez dit : Ou ce sont quelques dieux,
Ou cardinaux qui vont au consistoire.
Deux jours après, vêtus comme des gueux,
Je les ai vus me demander pour boire.
Mais la vertu, ferme en son pas égal,
Est à l'abri de la dévergondée
A qui le monde en sa frivole idée
Soumet l'empire et du bien et du mal.
Vous connaissez à ces traits la Fortune,
Femme sans frein, suppôt de mauvais lieu :
A tous venants jouissance commune
De l'un, de l'autre, et s'en faisant un jeu.
Renaud qui fut toujours un pauvre hère,

Et n'eut jamais deux sous en son pouvoir,
Ou s'il les eut n'en sut profiter guère,
Mangeant, buvant, jouant tout son avoir;
Renaud doué de valeur non commune,
L'épée au poing sut narguer la fortune.
Cette arme-là faisait bien son devoir;
Coupant, taillant, tranchant, il fallait voir,
Ou marbre ou fer, aussi net qu'une rave:
C'était le fruit d'un magique savoir.
Or si Renaud dut jamais être brave,
Et bien savoir jouer de l'espadon
Pour réussir à sauver son chignon,
Ce fut le jour qu'au partir de Lucine
Et de Lindor, il fit si grise mine.
Le paladin gravissait contre mont,
Quand tout-à-coup une effroyable bête,
Oiseau du Styx, (Harpie était son nom)
Avec fureur vint fondre sur sa tête.
Un cri perçant de ce monstre infernal
A ses pareils donne alors un signal,
Et leur volée obscurcit l'atmosphère.
Avez-vous vu s'abattre le gerfaut
Sur la colombe errante et solitaire?
Ainsi la horde impure et sanguinaire
Tombant à plomb justement sur Renaud,
Avec fureur s'accroche à sa visière.
Renaud qui sent la griffe meurtrière,
Bon dieu! dit-il, que diable est tout ceci?

Il lève un bras, et prenant dans la foule
Un des vilains dont son casque est farci,
Lui tord le cou comme on fait d'une poule.
Puis dégaînant son acier flamboyant,
A droite, à gauche il s'en va foudroyant
Sans s'arrêter : chaque monstre femelle
En a sa part. Tantôt il coupe une aîle,
Tantôt un bec : nul coup ne porte à faux.
Bientôt s'élève à l'entour du héros
Un vaste amas de griffes et de têtes,
D'aîles, de corps, de cadavres entiers.
Mais à quoi bon, si les maudites bêtes
En face, à dos, l'assaillent par milliers ?
Cent mille au moins (la somme en fut comptée)
Cent mille au moins s'acharnent sur Renaud :
Imaginez s'il devait avoir chaud.
Heureusement son armure enchantée
Le préserva ; car c'était fait de lui.
Mais Veillantin qui n'avait rien de fée
Fut déchiré. Figurez-vous l'ennui
Du bon Renaud dans cette conjoncture ;
Il est en presse et se voit sans monture.
Ni plus ni moins il donne sur le nez
Aux assaillants, à coups bien assenés,
Faisant au mieux la part de chaque bête.
Les coups sont sûrs, et sont tous variés :
L'une d'abord dégringole sans tête,
Et l'autre meurt fendue en deux moitiés ;

Toutes enfin tombent de mort frappées,
Diversement par le fer découpées.
Après cela, de fatigue accablé
Renaud se pâme et tombe à plate terre;
Mais, à lui-même aussitôt rappelé :
A quoi, dit-il, un si beau fait de guerre
Servira-t-il si Veillantin est mort ?
Mon Veillantin, mon ami, mon trésor !
Puis, sans tarder il rassemble, il ramasse
Du beau coursier jusqu'au moindre lambeau.
Deux monts laissaient entr'eux un peu d'espace;
Renaud le voit; il y forme un tombeau
Parmi les fleurs qui naissent sur la place,
Elève autour un rempart de cailloux
Mêlés de terre, et puis à deux genoux
Dévotement en baise la surface.
Pour conserver, propager à jamais
Le souvenir de sa bête chérie,
Il se promet de marcher désormais
Vêtu de deuil, à pied toute sa vie,
Partout à tous disant à quel propos.
Enfin, voulant d'une vie aussi belle
A l'avenir laisser note éternelle,
La larme à l'œil il écrivit ces mots,
Tant bien que mal : « Ci gît le vrai modèle
« Des bons chevaux; ici gît Veillantin
« Terrible en guerre, en paix doux et benin.
« Il était né dans les marches d'Espagne,

« Servit Renaud en France, en Allemagne ;
« Et fut si leste en tous ses mouvements,
« Qu'en son allure aussi fine que belle,
« Il aurait pu fort bien par passe-temps
« Avec ses pieds faire de la dentelle. »
Renaud grava ceci sur un caillou
Avec le bout de sa terrible épée,
Au sang impur des monstres bien trempée ;
Et le cœur gros s'en fut sans savoir où.
Comme il marchait pas à pas d'un air morne,
Il aperçut de loin près d'une borne
Un homme assis en hermite vêtu,
Les yeux au ciel en posture d'élu.
Renaud gardait prudemment sa visière,
Se défiant de quelque nouveau choc.
Il salua tout armé l'homme au froc,
Lui dit bonjour. L'autre en humble manière
Répond : *Ave !* je suis un grand pécheur.
Moi, dit Renaud, je serais bien d'humeur
A vous tenir cette nuit compagnie.
D'accord, dit l'autre ; et sans cérémonie
Dans l'hermitage ils entrent de bon cœur.
Débarrassé de sa pesante armure,
Le bon Renaud se mit à raconter
En peu de mots sa dernière aventure,
Dont il avait bon droit de se vanter.
Quoi ! dit l'hermite avec de grosses larmes,
Ces monstres-là sont tous sur le carreau,

Vaillant guerrier ? tous par vos seules armes ?
Honneur à Dieu d'un exploit aussi beau !
Lors à grand bruit tous les deux épelèrent
Un *Te Deum* si discordant, si faux,
Qu'il souffrit plus tandis qu'ils le hurlèrent,
Que Veillantin déchiré par lambeaux.
Renaud n'avait un seul brin de clergie ;
L'autre était neuf à toute liturgie ;
Bref, tous les deux étaient francs animaux.
En finissant la bruyante prière :
Çà, dit Renaud, déclinez votre nom,
Saint pénitent. L'hermite répond : Non,
Je ne le puis ; je veux toujours le taire,
Et pour cela me suis battu vingt fois.
Puis il rougit. Puis tous deux, l'air narquois
Et l'œil malin, se fixent sans rien dire ;
Et puis tous deux ils éclatent de rire.
Quoi ! s'écria tout-à-coup le chrétien,
C'est donc le loup qui porte la houlette !
Saint Ferragus ! Ferragus le payen !
Rends-moi raison, pour Dieu, de ta jaquette.
Je crois ma foi, je crois perdre l'esprit :
Suis-je à l'église ou bien à la guinguette ?
Toi, le fléau des gens de Jésus-Christ,
Sous un capuche en froc d'anachorète !
Si ton humeur est celle d'autrefois,
Gare l'honneur des jeunes pastourelles
Qui cueilleront champignons dans les bois,

Ou dans les prés bouquets de fleurs nouvelles !
Tu lèveras aussi bien leur jupon,
Tout aussi bien quand il serait de plomb,
Que si c'était cotillon de dentelles.
Paris le sait : tu fis tant la leçon
A son troupeau de gentes demoiselles,
Qu'on n'y voit plus aujourd'hui de pucelles.
Ah mon ami ! je suis, dit Ferragus,
Mort à ce monde et loin de tels abus.
Ces choses-là sont grosses infamies
Qui font plaisir ; mais qui mènent les gens
Droit en enfer, où sont d'autres harpies
Pires cent fois que celles de céans.
Tout libertin, dit le reclus modeste,
Doit être exclu du paradis céleste.
J'ai su cela, reprit le paladin,
Au temps passé quand je servais la messe,
Et que disant mes péchés à confesse
On me donnait le nom de petit saint.
Mais toi, l'ami, comment toi, sarrasin,
Du saint baptême as-tu pris la livrée ?
Dis-moi cela. L'histoire est de durée,
Dit Ferragus. Renaud reprit : Eh bien !
Conte toujours ; je n'ai presse de rien.
Mais toutefois avant ta longue histoire
Nous devrions un peu manger et boire.
L'hermite alors : Je ne bois que de l'eau,
Et de charnage il n'entre ici morceau :

Je me macère en jeûnes et fatigues
Pour mes péchés. Si vous voulez des figues,
Des raisins secs, j'en ai dans un tonneau.
Puisque tu n'as ni broche ni marmite,
Cher Ferragus, dit Renaud sans fierté,
Tes raisins secs auront bien leur mérite.
Puis de la tonne il s'approche; et l'hermite
Dévotement dit *Benedicite*.
Renaud dévore, et sans reprendre haleine
Vide le sac jusqu'au dernier raisin;
Puis sans façon s'abreuve à la fontaine
Qui jaillissait sous un rocher voisin.
Ayant fini de manger et de boire :
Oh çà ! dit-il, commence ton histoire;
A mon avis le conte sera beau.
Le pénitent fouille dans son cerveau,
Gratte son front, rappelle sa mémoire,
Et dit : Je suis un homme tout nouveau;
Mais qu'à Dieu seul en soit toute la gloire !
Il faut savoir, noble et vaillant Renaud,
Qu'un jour mon cœur pour la belle Angélique
Brûla si fort, qu'il en était plus chaud
Que dans le feu n'est le fer qu'on fabrique :
Folles amours, pleurs et soupirs perdus,
Qui de mon Dieu bravant les saints statuts,
Ont mérité les peines de l'impie.
Le mal est fait : plaise à Dieu qu'il l'oublie !
Je fis pour elle alors, s'il t'en souvient,

Nombre d'exploits en nombre de batailles
Contre toi-même et d'autres gens de bien,
Tant, qu'à compter ce tas de funérailles
Un mois entier ne sûffirait pas bien.
Elle, toujours rebelle à ma poursuite,
Me dédaigna, me traita comme un chien,
Et prit enfin avec Médor la fuite.
En l'apprenant je me désespérai,
Et de mourir j'eus une telle envie,
Que pour finir ma détresse ou ma vie
Je résolus d'aller droit au Catay
Y conquérir par services l'ingrate
Et par exploits ; ou terminer mon sort,
Assouvissant sa haine par ma mort.
Ce parti pris, je cherche une frégate ;
C'est à Valence où j'en trouve une au port :
Gens de tout sexe ainsi que de tout âge
Y prenaient place avec grand équipage,
Pour s'en aller au Catay justement.
Le nautonnier m'accorda le passage
A certain prix, et dès le jour suivant
On mit en mer, où nous eûmes le vent
Bon et mauvais tour à tour. Les tempêtes,
Tous les dangers n'étaient pour moi que fêtes,
Tant me pressait l'appétit de mourir.
J'aurais pourtant avant que de périr
Voulu revoir encor ce beau visage,
Du paradis qui me semblait l'image.

Je ne dis rien de cent monstres divers
Dont j'eus la vue en de lointaines mers.
De nos pays les plus grosses baleines
Seraient auprès imperceptibles naines :
On en voit là d'une telle façon,
Qu'il faut avoir la visière bien nette,
Coup-d'œil bien sûr ou bien bonne lunette,
Pour distinguer si c'est île ou poisson.
Or, une nuit que Neptune en colère
Nous attirait dans ses gouffres profonds,
La nef toucha, se brisa comme un verre
Contre un écueil, et coula presque à fonds.
On crut la perdre : on descendit à terre
Pour l'alléger de ses poids les plus lourds ;
Et sur la place on resta quelques jours
Pour travailler au radoub nécessaire.
Un soin pressant fut d'allumer grand feu
Pour la cuisine : indispensable ouvrage
A tant de gens logés en même lieu.
Quand tout-à-coup voilà l'île qui nage,
La nef avec ; et nous vîmes d'en haut
Que cet écueil était chose ayant vie.
Chacun alors l'âme d'effroi saisie
Veut sur la nef s'élancer par un saut ;
Mais l'un se noye, et l'autre s'estropie.
Après avoir tournoyé quelque temps,
L'Orque leva son effroyable hure,
Ouvrit sa gueule et nous montra ses dents :

Gueule si vaste et de telle ouverture,
Qu'aux plus beaux ponts (j'en ai vu cent de près)
Arches ne sont de semblable mesure.
De là-dessous sortaient troncs de cyprès
Bien affilés, bien longs et bien épais,
Et bien serrés, qui formaient la denture.
Le patron dit : Nous sommes tous perdus ;
Elle s'en va nous avaler tout crus ;
Et n'espérons ni secours ni défense :
Ici ne sert ni bouclier ni lance ;
Tout est égal, goujat ou paladin,
Couvert de fer ou nu comme la main.
En ce moment la gueule se referme,
Et le vaisseau soudain est englouti
Comme une amande. Alors d'une main ferme
J'arrache un mât, et j'en tire parti
En le fichant dans un œil de la bête,
Ayant sauté lestement sur sa tête.
L'Orque gémit, et hurle, en s'agitant
Pour s'affranchir de la petite arête.
Pareil outil que j'enfonce à l'instant
Dans son autre œil, achève ma conquête ;
La gueule s'ouvre, et le vaisseau flottant
Sort sain et sauf du gouffre des entrailles.
Ces poissons-là ne sont pas menuailles,
Entendez-vous ? . . . Enfin jusqu'au Catay
Nous fîmes route ; et quand j'y débarquai,
Je cheminai sur le champ vers Baldaque,

Ce fort château le but de mainte attaque,
Qui sous ses murs vit verser tant de sang :
Murs trop fameux, où la reine des belles
Pour mille amants guerriers du plus haut rang,
Etait l'objet de jalouses querelles.
J'entre à Baldaque où tout parlait de mort.
On y pleurait le trépas de Médor :
Ses courtisans étaient dans la tristesse ;
Et l'un d'entr'eux m'apprit que la princesse
Au désespoir, s'arrachant les cheveux,
De pleurs amers inondant ses beaux yeux,
Et languissant en un coin solitaire,
Avait horreur de fêtes et de jeux.
Mais, me dit-il, Galafron son vieux père
Veut s'appuyer sur un gendre nouveau,
Et fait chercher, non pas un damoiseau,
Mais un guerrier formidable à la guerre.
Voisins jaloux menacent sa frontière ;
Il a besoin d'un héros, et son plan
Est d'envoyer courriers par toute terre
Pour amener le paladin Roland.
Je répondis : Va-t-en dire à ton maître
Que c'est jeter l'argent par la fenêtre :
Le bon Roland est fou de son métier,
A sa cervelle ayant mainte félure.
Mais dis encor qu'un valeureux guerrier
Se trouve ici, qui seul et sans armure,
De tout échec, tout choc et toute injure

Préservera le Catay tout entier.
A ce propos l'homme éclata de rire.
Le malotru me croyait en délire ;
Pourtant il dit : Soit fait comme il vous plaît.
Vous êtes fier, à ce qu'il me paraît ;
Mais je ne sais après vos hyberboles
Si les effets répondront aux paroles.
Vigne à grand bois porte peu de raisin :
Du dire au faire il est bien du chemin.
Moi qui ne suis homme de patience
Et n'aime pas qu'on me dispute rien,
Voyant ce sot me refuser croyance,
Je l'empoignai par la gorge, si bien
Qu'il rendit l'ame aussitôt sur la place.
On voit le fait : toute la populace
Tombe sur moi, criant à l'assassin.
Je n'en tiens compte, et le cadavre en main,
Du moulinet j'écarte la cohue,
Je me fais jour et traverse la rue.
Lors je le jette et le lance si loin,
Que Galafron, debout à sa fenêtre
Pour voir l'émeute et veiller au besoin,
En fut atteint, et l'eût été peut-être
Avec danger ; mais le mort fut adroit :
Car le cadavre en retombant à terre
Aurait brisé le bon roi comme un verre,
S'il l'eût atteint par un tout autre endroit
Que celui-là sur lequel on s'asseoit.

Par Apollon ! dit le roi qui s'étonne,
Fait-on ainsi voler une personne ?
Nous ne sentons ni Sciroc ni Garbin,
Et les humains ne sont feuilles d'automne
Qui par les airs font souvent leur chemin.
Lors il commande au vieux duc de Cordone
D'approfondir ce prodige nouveau ;
Et cependant fait panser son bobo.
Le duc était encor loin de la place,
Que mon épée était hors du fourreau ;
Et n'y donnant que demi-efficace,
J'avais déja jeté sur le carreau
Plus d'un millier de cette sotte race.
Chacun s'enfuit, se tapit dans un coin,
D'où l'on criait en me montrant le poing :
Tuons ! tuons ! ne lui faisons pas grace !
Et l'on tremblait en criant de si loin.
Le duc arrive, oculaire témoin
De l'abattis qu'avait fait la bataille.
Il me salue, et m'ôtant son chapeau :
Pourquoi, dit-il, quittant votre niveau,
Vous avilir parmi cette canaille ?
Ou morte ou vive, elle n'a rien qui vaille
Pour satisfaire un héros tel que vous
Dont elle aurait provoqué le courroux.
Puis au palais il demande que j'aille,
En m'assurant que le roi son seigneur
De m'accueillir se fera grand honneur.

Je répondis : Courtoisie et prouesse
Vont bien ensemble ; et rengaînant le fer
Je le suivis. Un coureur de bon air
Droit au palais fut de toute vitesse
Pour annoncer mon arrivée au roi.
Lors Galafron vient au devant de moi,
Au fond du cœur maudissant la rencontre ;
Mais de son mieux il cache son émoi :
Il me sourit, il m'embrasse, et me montre
Desir ardent de m'avoir pour appui,
Me fait asseoir tout à côté de lui ;
Et sous ses yeux toute sa baronnie
Avec respect devant moi s'humilie.
Il me demande : Etes-vous sarrasin
Ou bien français ? Sarrasin, répondis-je ;
De Mahomet c'est la loi qui m'oblige
Et qui me met le cimeterre en main.
Je lui contai comme aux joûtes de Franco
Me mesurant avec tout paladin,
Nul n'avait pu surmonter ma vaillance,
Ni toi Renaud, ni Maugis ton cousin,
Lui qui soumet l'enfer à sa puissance.
Enfin je dis comme aux murs de Paris,
D'un fol amour pour Angélique épris
J'étais venu jusques dans son empire
La voir encor, l'adorer et mourir.
Disant cela, je pleure, je soupire ;
Et le vieux roi se sentit attendrir.

Mon fils, dit-il, tout mal se peut guérir ;
Qu'un doux espoir t'anime et te console.
Tu veux la main de ma fille, ou périr?
Elle est à toi, recois-en ma parole,
Mon trône avec ; puisqu'enfin je n'ai plus
Mon autre fille. Elle avait nom Lucine;
Elle me fuit, hélas ! pour sa ruine.
Renaud alors interrompt Ferragus.
Non, non, dit-il, elle n'est pas perdue ;
Et je sais gens qui près d'ici l'ont vue
Entre les bras d'un cher et tendre époux.
Il en conta la mémorable histoire,
Et finissant il dit : Achève-nous
La tienne aussi ; car la nuit se fait noire,
Et ta chandelle est à son dernier brin.
Sur quoi l'hermite : Oh ! quand elle prend fin
J'en mets une autre, et j'en ai cent pareilles ;
Car je possède ici nombre d'abeilles,
Et tout l'hiver j'occupe mon loisir
A façonner la cire par plaisir.
Cher Ferragus, tu me donnes la fièvre,
Lui dit Renaud, et j'en deviendrais chèvre.
Toi que j'ai vu dans Paris courailler
Par cabarets, mauvais lieux et tavernes,
Tu veux ici te mettre à travailler
En cire blanche, et faire des lanternes ?
Tes bons propos ne sont que balivernes;
Tu reviendras à tes vieilles erreurs :

Tout peut changer en nous, hormis les mœurs.
Non ; du Seigneur la grace ici m'applique,
Dit Ferragus. Mais revenons un peu
A Galafron, qui jure par son dieu
De me donner soudain son Angélique.
En l'écoutant je pâmai de plaisir,
Et tellement je me sentis saisir
Que comme un plomb je tombe à plate terre.
On m'y crut mort, mais je n'y restai guère ;
Je me relève et reprends ma vigueur.
Pendant ceci, Galafron plein d'honneur
Dit à ses gens d'amener Angélique ;
Or écoutez une merveille unique.
En ce moment l'air me parut si pur,
Je vis le ciel d'un si brillant azur,
Si rayonnant d'éclatante lumière,
Que malgré moi je fermai la paupière.
Je la r'ouvris quand Angélique vint.
De quel transport mon cœur fut-il atteint !
Que crus-je voir quand je revis la belle !
Je ne crus pas, je ne croirai jamais
Que ce pût être une femme mortelle.
Un voile obscur couvrait en vain ses traits,
Quelque partie en échappait encore.
Close à moitié, moitié s'ouvrant aussi,
Telle est la rose au lever de l'aurore,
Tel le soleil par la nue obscurci.
Sa belle bouche et son menton d'albâtre,

Et son beau sein, pouvaient s'apercevoir.
Même à travers les plis d'un voile noir
J'entrevoyais ces yeux que j'idolâtre ;
Toujours charmants, quoique dans la langueur
Fruit du chagrin qui dévorait son cœur.
Ainsi voit-on à travers la rosée
Briller l'étoile au brouillard exposée.
Mais à quoi bon vous peindre en ce moment
Une beauté qui vous est si connue?
Il me suffit de dire qu'à sa vue
Je demeurai sans voix, sans mouvement;
Comme jadis au sol enracinée
Certaine nymphe [1] aux rives du Pénée,
Tige d'arbuste à feuillage tremblant,
Qui de nos jours sert de prix au talent.
Je veux parler : ma défaite s'achève,
Ma voix s'éteint. Mais le voile odieux
De ma princesse à la fin se relève,
Et je la vois sur moi jeter les yeux
D'un air qui semble un peu moins soucieux.
Mais à l'instant certain nuage sombre
Sur ce beau ciel vient étendre son ombre.
C'est une fleur prête à s'épanouir,
Qu'un coup de vent force à s'évanouir.
En me voyant, les souvenirs de France,
Du bon Roland et du charmant Médor,

[1] Daphné.

A son esprit se retracent encor.
Elle pâlit, elle perd connaissance
Comme un guerrier frappé d'un coup de lance.
Je la soutiens, et je l'ose exhorter
A faire effort pour se réconforter.
A son secours vient mainte demoiselle,
Et sans tarder on la met dans son lit.
Le médecin qu'on amène auprès d'elle
Tâte le pouls, et demeure interdit.
Il n'est plus temps, dit-il, pleurons la belle:
Elle n'entend, ne voit ni ne sent plus;
Elle est sans vie.... A cet arrêt funeste,
Des assistants le deuil se manifeste
Par mille cris jusqu'au ciel entendus;
Et moi, Renaud, jugez comment je reste
En ce moment! Je voulus tout de bon
Finir mes jours, en sautant un balcon
Haut pour le moins de cinquante coudées;
Mais le Seigneur qui voulait me sauver,
De ce forfait daigna me préserver
Pour me conduire à des mœurs amendées,
Et par sa grace il changea mes idées.
Il m'inspira de retourner chez moi,
Puisque j'avais fortune si cruelle.
Je fus encore un mois auprès du roi,
Puis je partis à la saison nouvelle
Dans un vaisseau que je pris à mes frais
Pour être seul, car je n'aimai jamais

A faire en foule une longue campagne;
Et sain et sauf je regagnai l'Espagne.
Alors Renaud regardant de travers :
Ma foi, dit-il, tu la fis grosse et lourde,
Et fus payé d'une assez belle bourde.
Ton Angélique a les yeux bien ouverts,
Le teint bien frais, et fait joyeuse vie,
S'étant pourvue en manière de jeu
D'un autre amant qui lui tient compagnie.
Tu me ferais retomber en folie,
Dit Ferragus; et rends graces à Dieu
Qu'aux saints autels j'aye été faire vœu
D'être humble et doux avec qui m'humilie.
Oh ! sans ton vœu, pénitent mon mignon,
Reprit Renaud lui faisant grise mine,
Tu voudrais donc me frotter le chignon?
Lors Ferragus : Le Christ qui me domine
Daigne empêcher que la tentation
Ne me ramène à me faire justice
De tes propos; mais rends-moi le service
De ne me plus mettre à l'occasion.
Je ne t'y mets, ma foi, ni ne t'en ôte,
Reprit Renaud; mais je veux, mon cher hôte,
Te dire encore un mot de vérité.
Ton Angélique a pour toi même haine,
Te fuit, te craint, comme on voit dans la plaine,
Du lévrier le lièvre épouvanté.
Comment crois-tu que ton air de bravache,

Ta barbe épaisse et ta sale moustache,
Ton teint de cuivre et ton corps mal planté,
Puissent toucher le cœur d'une beauté?
Si je trouvais femme qui fût semblable
Aux traits hideux que chacun voit en toi,
Et qui voulût s'appareiller à moi,
J'aimerais mieux coucher dans une étable.
La belle reine aurait fait par ma foi,
(Elle en qui sont tous les dons de nature)
De sa jeunesse un agréable emploi
En s'accouplant à ta laide figure!
L'hermite alors : Je te veux pardonner,
Et sur mon dos ferai ta pénitence.
Lors il se frappe, et de telle importance,
Avec tel bruit, qu'il paraissait tonner.
Bon, dit Renaud, c'est fait d'anachorète,
Et tu devrais, ami, jusqu'à demain,
Si tu m'en crois, aller du même train.
Mais tu te sers de trop mince baguette :
Si c'était moi, je prendrais un gourdin.
Moi, s'il se peut, reprit le bon hermite,
Je te voudrais corriger en douceur.
Mais sur mon Dieu, ta langue est trop maudite;
Je n'en puis plus, et je prends de l'humeur.
Ah! dit Renaud, c'est œuvre de mérite
Que de souffrir tout vitupère en paix;
Le doux Jésus à cela nous invite.
Mais, sur ma foi, tu n'es qu'un hypocrite,

Un faux dévot, plus vaurien que jamais.
Sur ce propos le pénitent applique
Cinq ou six coups de fouet bien assenés
Au fier Renaud, qui fournit pour réplique
Un coup de poing si ferme sur le nez
Que tout le corps chancela sous la tappe.
Renaud disait: Frère, si je t'attrappe,
Tes reins bénis en auront tant et tant.
L'autre se taît, et fustige d'autant.
Renaud tirant à lui le cordon sale
De Ferragus, est près de l'étouffer;
Et celui-ci d'un coup de sa sandale
Le jette à terre, et croit en triompher.
Renaud se lève, et le choc recommence;
Quand un grand bruit qu'à la porte on entend
Vient mettre encore au plus fort de la danse
Martel en tête à chaque combattant.
Ave! cria de loin le bon apôtre,
A poing fermé frappant toujours Renaud,
Qui sur le champ le lui rendait tout chaud
Et coup pour coup: l'un n'attendait pas l'autre.
Ouvrez, ouvrez, criait-on du chemin;
Et le combat allait toujours son train.
Enfin pourtant l'hermite sans chaussure
Court à la porte écumant de courroux,
Applique l'œil au trou de la serrure,
Et d'une barre appuyant ses verroux:
Je n'ouvre point, dit-il, à des gendarmes.

On lui repart : Nous pouvons bien sans armes
Forcer la porte et passer malgré vous.
Renaud sur l'heure oubliant sa querelle,
Va secourir l'hermite qu'on harcelle.
Ouvre, dit-il, ouvre à ces malotrus;
Nous leur ferons bientôt voir qui nous sommes.
L'hermite ouvrit, et fit entrer quatre hommes,
Quatre guerriers bien faits et bien vêtus.
Or, d'où, par où, comment sont-ils venus ?
Je devrais bien, n'est-ce pas, vous l'apprendre
Sans débrider, mesdames, sur le champ ?
Vous n'aimez pas que l'on vous fasse attendre ?
Mais, s'il vous plaît, permettez-moi de prendre
Quelque répit ; et puis dans l'autre chant,
Qui sans mentir est assez attachant,
Vous saurez tout, si vous daignez m'entendre.

FIN DU CHANT III.

CHANT IV.

Ce sont vraiment deux fières maladies
Que la rougeole et l'amour, quand quelqu'un
Ne les prend pas dans le temps opportun.
De la jeunesse elles semblent amies :
Elles lui font plus de bien que de mal ;
Mais aux vieillards leur effet est fatal.
L'une les tue, et l'autre qui se joue
De leur bon sens, au mépris les dévoue.
A tous amours il nous faut renoncer
Quand dans ce monde on atteint certain âge
Que pour raison je ne veux énoncer :
Car, voyez-vous, la beauté déménage
Avec le temps, et du matin au soir,
Ou peu s'en faut, emporte sans espoir
Tout souvenir du plus charmant visage.
Que le vieillard, quand il croirait voir clair
Le bon succès du traité qu'il projette,
N'espère pas de plaire à la fillette.
Trèfle de mai plaît à la brebiette,
Non pas foin sec, nourriture d'hiver.
Pauvre vieillard ! tu donnes à ta belle
Bagues, colliers, et bijoux précieux :
La jouissance en est douce pour elle,
Et le plaisir se peint dans ses beaux yeux ;
Mais ne crois pas qu'elle t'en aime mieux.

Quand la nature organisa les dames,
De tant de plis leur cœur fut obombré
Comme un oignon sous cent peaux enterré,
Qu'on n'atteint point au secret de leurs âmes.
Aussi jamais nous n'y pouvons rien voir.
Tel est haï, qui croit qu'on l'aime encore;
Tel autre pleure et se croit sans espoir,
Quand en secret sa maîtresse l'adore.
Trois fois heureux le sénateur romain,
Le bon Roland, s'il eût su la rubrique,
Lorsqu'amoureux de la belle Angélique
Qui l'accueillait d'un air doux et benin,
Il soupirait à tourner un moulin!
C'était la fleur des paladins de France;
Mais l'amour n'a ni frein ni révérence;
L'amour traita Roland comme un faquin.
Sa pauvre tête en battit la campagne,
Et jamais fou ne le fut à tel point.
Il mit à sac la Provence et l'Espagne,
Fut au détroit, et ne marchanda point:
Nu comme un ver il s'y jette à la nage,
Et s'en va droit à l'africaine plage,
Où sur le sable il eût fini ses jours
S'il n'eût reçu de France un prompt secours.
Vous savez bien qu'à l'étrange nouvelle
De son neveu qui perdait la cervelle
Charle à Paris pleura comme un enfant:
Même il voulait l'aller par tout cherchant.

Mais on s'attroupe, on s'oppose, on l'arrête ;
Et ses barons se chargeant de la quête,
Lui font serment de ramener Roland
Ou sage ou fou, selon qu'il a la tête.
Le bon Richard et le vaillant Alard
Vont de conserve avec le duc Astolphe ;
Et tous les trois entrants à Gibraltar
Voyent le fou qui traverse le golfe,
Sans peur, sans honte et sans aucun égard.
D'un moindre élan la brûlante fusée,
Masse de nitre et de soufre embrâsée,
Va sillonnant les campagnes de l'air,
Qu'il ne fendait les vagues de la mer.
On l'atteignit à la rive africaine,
Sans mouvement sur le sable étendu.
Ce fut un bien. Comment aurait-on pu
Le garotter comme on fit? On l'entraîne
Comme un mouton (car c'est à son insu)
Dans une grotte, et l'on ouvre la veine
D'où le sang sort à grands flots répandu.
Il paraît mieux; mais il n'en est pas quitte,
Et pareil fou ne guérit pas si vite.
Les trois guerriers à chaque heure du jour
Pieusement infligeaient au malade
Cinquante coups de lourde bastonnade ;
Et des repas le service était court :
C'était pain sec et boisson d'eau de mare.
Le traitement vous semblera barbare ;

Mais sans cela Roland demeurait fou.
Or il guérit, et vous voyez par où :
Force eau de puits dont on n'est point avare,
Force bâton, et pain à lèche-doigt.
Un autre a dit qu'Astolphe alla tout droit
Jusqu'à la lune, où dans certaines phioles
Il vit à part avec soin resserré
De chaque fou le bon sens égaré.
Le conte est beau ; mais ce sont fariboles :
Voici le vrai. Veut-on guérir les fous ?
Le spécifique est le jeûne, et les coups.
Le bon Roland guéri de sa folie :
Oh, oh ! dit-il, fixant les paladins,
Où sommes nous ? comment, par quels chemins
Nous trouvons-nous ici de compagnie ?
Astolphe dit : Ne le demande pas ;
Mais rends bien grace en dévote prière
A ton Sauveur, qui t'a tiré d'un pas
Dont sans miracle on ne se tire guère.
Le paladin voulut savoir son mal.
Lors on lui dit comme perdant la tête
Il a brouté, vécu comme une bête ;
Et comme au bruit de l'accident fatal
Charles a mis sa baronnie en quête
Pour le chercher partout. Roland rougit
En s'écriant : Amour traître et maudit,
C'est donc pour toi que j'ai perdu l'esprit !
De leur succès les guerriers faisaient fête,

Quand de Paris il survient un héraut.
Messieurs, dit-il, apprenez qu'il vous faut,
Coûte qui coûte, aller droit en Espagne;
Et parmi vous si vous avez Renaud,
Qu'à toute hâte il se mette en campagne.
Le bon roi Charle, en proie aux sarrasins,
A grand besoin de tous ses paladins.
Sur ce propos la troupe s'achemine;
Mais ne trouvant de nef à la marine,
Et ne sachant par terre le chemin,
On s'aventure, on se fie au destin.
Après trois jours de marche à la bouline,
Les paladins font rencontre un matin,
Dans un grand bois, de la belle Lucine:
Elle était là tout près de son époux,
Riant, chantant, d'une allégresse telle,
D'un air si gai, si naïf et si doux,
Qu'en la voyant on jouissait comme elle.
Roland l'aborde, et sa troupe le suit.
Tous à la fois saluèrent la belle
Avec respect; et la belle en rougit;
Puis souriant d'une grâce infinie,
Au même instant rendit la courtoisie.
Lorsqu'à Lucine on s'enquiert de Renaud:
Braves guerriers, répond-elle aussitôt,
Au fond du cœur je garde son image;
Je lui dois tout: son généreux courage
M'a récemment arrachée au trépas.

Depuis trois jours quittant ce lieu sauvage
En d'autres lieux il a porté ses pas.
Disant ces mots, du doigt elle leur montre
Par quel chemin Renaud s'en est allé,
Les suppliant, s'ils en font la rencontre,
Que de leur bouche il lui soit rappelé
Comme à jamais une reine sensible
Conservera le tendre souvenir
De ce héros, dont le bras invincible
D'un sort affreux à su la garantir.
Pendant cela, Roland lorgnait la belle
En tapinois, et dit à Richardet:
Ce minois-là m'agite le toupet:
Allons-nous-en; ma cure est trop nouvelle.
Attends, attends, dit Astolphe en françois;
Un baliveau qu'à quatre pas je vois
Nous va fournir la douce médecine
Que nous t'avons fait prendre à la marine.
A ce propos Roland baisse le front,
Et prend le large avec sa compagnie.
Sur leur chemin se trouve une abbaye
Bâtie au frais dans un joli vallon.
C'étaient vraiment enfants de saint Jérôme,
Mangeurs d'herbage et buveurs d'oxycrat.
Quand Roland vit si peu de chose au plat:
Voici des fous, dit-il; c'est le symptôme :
Guérissons-les. Nous n'avons pas le baume,
Reprit Astolphe; il y faut le battoir.

Lors un vieillard de face vénérable,
Dont l'aspect seul ramenait au devoir :
Messieurs, dit-il en se levant de table,
Reposez-vous dans notre humble manoir.
Vous y verrez comme dans un miroir
La vérité qui vous est étrangère :
Car vous errez de chimère en chimère,
Dans vos erreurs croyant trouver le bien ;
Vous le croyez, vous n'y connaissez rien.
L'homme mortel est la fleur éphémère
Qui dans un jour se fane et se flétrit ;
Mais l'âme reste et jamais ne périt.
A-t-elle fait le bien ? sa récompense
Est de rentrer au sein du Créateur,
S'y couronnant de gloire et de splendeur ;
Mais quand elle a péché sans pénitence,
Elle s'abîme en un gouffre de feux.
Pour éviter un sort si rigoureux,
Nous supportons une vie assez dure :
Dure à vos yeux, si j'en juge à votre air ;
Mais nos festins d'herbages et d'eau pure,
Préservatif des tourments de l'enfer,
Sont quant à nous exquise nourriture.
Prenez le froc, dépouillez votre armure,
Et ce sera pour vous profit tout clair.
Non, dit Roland ; notre affaire est en France
Où de la foi nous requiert la défense ;
Une autre fois il en sera parlé.

Et puis, songez qu'au devoir monastique
Si chacun est par le ciel appelé,
Il n'y faut donc qu'une demeure unique;
Et le contraire est dûment révélé.
L'avis est bon, mon fils, et je l'accepte,
Reprit l'abbé : conseil n'est pas précepte;
Mais qui saura connaître la valeur
De ces faux biens que du monde on achète,
S'attachera plein d'une sainte ardeur
A son salut dans notre humble retraite.
J'ai vu le monde, et l'ai vu plus d'un jour.
Triste jouet de fortune et d'amour
J'en fus l'idole au printemps de ma vie.
Jeunes beautés et seigneurs de la cour
Me caressaient à l'envi tour à tour,
Et j'en voyais sécher sur pied l'envie;
Mais l'horizon s'est promptement changé :
Car la beauté qui m'avait engagé,
Et qui semblait m'aimer à la folie,
Se prit bientôt d'une autre fantaisie,
Et toute entière à ce nouvel amant
N'eut plus pour moi que mépris et que haine.
D'une autre part, même revers de scène.
De mon patron je me croyais chéri,
Et j'avais l'air d'être son favori;
Mais sur tout autre il répandait ses graces.
J'étais celui qu'il appelait exprès
Pour l'escorter aux tournois comme aux chasses;

Mais il donnait aux plus mauvais sujets
Les bons emplois et les utiles places.
Je détestai les piéges de l'amour ;
J'appréciai les services de cour
Où des tyrans s'exerce le caprice :
Je pris le froc, et vins dans ce séjour
Servir mon Dieu, l'implorer chaque jour,
Avec l'espoir de fléchir sa justice.
Ne soyez pas étonné de nous voir
Un sûr hospice en terre sarrasine :
La charité nous y tient lieu d'avoir.
Nous exerçons gratis la médecine
Pour les payens ; et la grace divine
Donne à nos soins des succès merveilleux.
Comme l'on dit de l'éléphant sauvage,
Qu'à jeune vierge il craint de faire outrage,
Mais la caresse et l'amuse en ses jeux ;
Notre secours dont on sent l'avantage,
Secours utile et jamais onéreux,
Chez les payens nous laisse sans dommage ;
Et même encor dans les temps désastreux
Par quelques dons ce peuple nous soulage.
Le vieil abbé n'en dit pas davantage.
Les paladins mangèrent un crouton ;
Puis au bon homme ils dirent sans façon :
Père, nos corps sont bien las du voyage.
L'abbé n'avait ni couvertes ni draps ;
Il leur donna deux larges matelas

Qu'il aspergea saintement d'eau benite,
En leur disant : Dormez sans nul émoi,
Braves guerriers défenseurs de la foi.
Ils dorment bien douze heures tout de suite ;
Puis ils s'en vont, en prenant leur congé
De dom prieur et de monsieur l'abbé.
Ils font chemin sans relâche, et si vite
Qu'à nuit tombante ils se trouvent menés
A la cellule où Renaud et l'hermite,
Comme j'ai dit, se donnaient sur le nez.
Quand les guerriers, entrés dans l'hermitage,
De leur cousin virent le beau visage
En vingt endroits si bien égratigné :
Est-ce le chat, l'ami, qui t'a peigné ?
Lui dirent-ils. Renaud se mit à rire.
Avec le père ici j'ai pelotté
Après souper, n'ayant plus rien à frire,
Répondit-il ; je hais l'oisiveté.
Puis, quand Renaud conta toute l'affaire
De Ferragus, ils furent ébahis,
Criant, Jésus ! Et le duc d'Angleterre :
Ma foi, dit-il, si grace au crucifix
Celui-ci peut à satan se soustraire,
Que de brigands ont droit au paradis !
Laissons-les là, revenons à la France
Où maints guerriers déja sont à cheval
Le casque en tête, et brandissent la lance
S'en escrimant chacun tant bien que mal.

Pour Ganelon c'était un beau régal :
Il jouissait tout bas de l'espérance
De voir bientôt par noire trahison
Charle en péril de mort ou de prison.
Force Lapons aux gens de Cafrerie
S'étaient unis, et de nos chevaliers
Promettaient faire autant de prisonniers.
Ces Cafres-là, géants en négrerie,
Semblaient des tours. Ils portaient à la main
Masses de poids, telles qu'un vieux sapin
Ne paraîtrait auprès qu'une traverse.
Charles pensa tomber à la renverse
Quand il les vit. Mais le pire de tous
C'est le Lapon, race perfide et vile,
Dont le plus grand vous arrive aux genoux.
Ils sont nerveux, gros, robustes et roux,
Couverts de poil, et de nature agile,
Comme crapauds sautillant tout au mieux :
Avec cela grands bras, doigts monstrueux,
Enorme bouche, imperceptibles yeux.
Ils s'escrimaient au milieu des batailles,
D'outils aigus, de lances et d'épieux
Qui des chevaux transperçaient les entrailles.
Aux fantassins ils n'étaient pas plus doux ;
Ils se fourraient entre leurs deux genoux,
D'où travaillant avec leurs mains crochues,
Ils arrachaient prises inattendues.
Charles bientôt vit à pied ses guerriers,

La fine fleur de sa cavalerie ;
Et les soldats de son infanterie,
Pauvres moutons qui ne sont plus béliers.
Ce dernier trait fit aux dames de France
Mener tel deuil, qu'elles auraient je pense
Donné le bien, le pain de leurs maris,
Pour rattraper ce qu'on leur avait pris.
La femme à l'homme était meuble inutile,
Et c'était fait de la race des Francs,
De cette race en exploits si fertile,
Si Charles n'eût publié certains bancs.
Il ordonna par sages réglements,
Qu'aucun guerrier ne sortît de la ville,
Sans excepter les meilleurs combattants,
Et sur les murs qu'on restât immobile,
Faisant pleuvoir les dards sur ces Lapons
Si bien appris à faire des chapons.
Les Africains, gigantesque canaille,
La masse en l'air courants à la muraille,
Aux assiégés causèrent grand effroi,
Et dans Paris les jeunes demoiselles
A tous les saints vouaient mille chandelles.
Charle fit bien ; il mit en ce grand jour
Dix paladins en garde à chaque tour.
Du haut des cieux l'étoile orientale
Peignait les airs d'un coloris vermeil,
Et la fraîcheur dont elle est libérale
De la nature excitait le réveil ;

D'Hypérion la fille matinale,
La belle Aurore embellissant les airs,
Chassait la nuit et montrait l'univers :
Lors sous les murs s'entend un bruit étrange ;
Non de clairon, trompette ni tambour,
De cris, de cors ; c'est un affreux mélange,
C'est l'Africain qui devance le jour.
Les paladins du haut de chaque tour
Font à propos jouer leurs arbalêtes,
Et vont perçant ces formidables bêtes
Que l'on prendrait pour montagnes de chair.
Quatre ou cinq mois après ceux de l'hiver,
Quand vos maisons de mouches seront pleines,
Vous aurez beau les tuer par centaines
Et par milliers, il en surviendra tant
Que vous croirez en avoir tout autant ;
Ou quand la terre est de feuilles couverte,
Au pied d'un chêne agité par le vent
Regardez l'arbre ; y voit-on de la perte ?
C'était ainsi qu'à ce premier alerte
Les paladins jetant sans faute à bas
Force géants, il n'y paraissait pas.
Ils sont à pied ; car quelle est la monture
Aux plus grands poids ayant durci son dos,
Qui porterait de semblables fardeaux ?
Bridedor même y ferait de l'eau claire.
Ces messieurs-là touchent des pieds à terre
Sur l'éléphant le plus grand, le plus gros ;

Et c'est à pied qu'ils vont toujours en guerre.
Leur stature est de seize pieds au moins,
Et qui n'en a que dix par aventure
Leur semble un nain, avorton de nature.
Ils vont aux murs comme à faucher des foins ;
Mais le rempart était matière dure,
Et les géants voyent qu'il est trop haut
Pour espérer de le franchir d'un saut.
Que firent-ils ? Ils eurent la malice
De se hisser tous à califourchon
L'un dessus l'autre, en simple caleçon
Et supprimant l'armure de la cuisse,
Pour épargner le cou du compagnon
Que les cuissarts auraient mis au supplice.
Ainsi pourvus d'un premier échelon,
Ils comptaient bien les augmenter, selon
Qu'exigerait la hauteur des murailles.
C'est comme on voit un rustre en ses gogailles
Mettant fort bien bout à bout deux bâtons,
Faire tomber fruits hors de sa portée ;
Et s'il y faut des instruments plus longs,
Pièce nouvelle aussitôt est entée.
Semblable greffe est aussi le moyen
Des géants noirs ; mais si Dieu le veut bien,
C'est à leur dam qu'ils l'auront ajustée.
Une des tours avec son terre-plein,
Que l'on nommait le rempart de la Seine,
Avait pour chef un neveu de Zerbin.

Il voit venir la cohue africaine
L'un portant l'autre accourant au château :
C'était trop peu pour atteindre un créneau.
On tierce alors ; c'était là leur système.
Au second Cafre on ajoute un troisième
Qui du rempart attrappe le niveau.
A droite, à gauche il fait rouler sa masse
Sur les Français avec tant d'efficace,
Qu'il en écrase un cent sur le carreau :
Puis sur le mur il saute avec audace,
Poussant en l'air de si terribles cris
Qu'ils font trembler tous les coins de Paris.
Il se retourne en éclatant de rire,
Prend par la main son compagnon, le tire
Au haut des murs ; et tout son camp l'admire.
Alors accourt le neveu de Zerbin,
Son frère avec, tous deux la lance en main
Aux deux géants portant fière estocade.
L'un tombe mort du coup : son camarade
Le flanc percé lève son assommoir,
Propre de reste à mettre en marmelade
Le paladin, s'il fait bien son devoir ;
Mais le chrétien à propos s'évertue,
Sachant très bien se tirer à l'écart ;
Et le butor, sans adresse et sans art
Joignant son poids au poids de sa massue,
Tombe tout plat. L'Ecossais sans retard
Courant à lui, le perce à la visière

Où son épée enfonce toute entière.
Le sang du monstre inonde le rempart.
Le bras doué d'une force magique
Maugis alors vient la mettre en pratique,
Et lance au monstre un énorme rocher
Qui, s'incrustant justement à sa tête,
A ses voisins donne aussi sur la crête,
Et les fait tous à la fois trébucher.
Du camp payen la détestable engeance
Frémit du coup, et poussant mille cris,
Tous en fureur accourent à Paris
Pour signaler leur rage et leur vengeance.
Les paladins lancent de haut en bas
Flèches et dards, créneaux, quartiers de pierre;
Mais les payens ou ne les sentent pas,
Ou les sentant ne s'en émeuvent guère.
En telle foule, avec un tel effort
Ils vont battant, que la porte du fort
Sous leur marteau se brise comme un verre;
Et le bon Charle en est triste à la mort.
Avez-vous vu l'habitant du village
Se mettre en quatre au temps d'un grand orage
Pour contenir, s'il le peut, dans son lit
Quelque ruisseau que l'ouragan grossit?
A pleines mains tout le long du rivage
Il va portant chicots d'arbre et cailloux;
Mais l'onde croît, la digue a lé dessous,
Et le torrent s'ouvre un libre passage.

Les sarrasins en allaient faire autant,
Sans un fossé qu'en homme actif et sage
Charle avait fait creuser profondément,
Puis recouvrir et de terre et d'herbage.
Les sarrasins n'y songeaient nullement :
Les plus ardents de fureur et d'audace
Sont les premiers qui tombent dans la nasse ;
Maint autre après donne au même panneau,
Et la tranchée est bientôt au niveau.
Le villageois dresse pareille embûche
Auprès d'un pin, d'un hêtre ou d'un ormeau,
Au méchant loup, qui souvent y trébuche
Quand sous son poids s'éboule le terreau,
Et le chasseur l'assomme à coup de buche.
Ainsi les Francs au bord de leur fossé
Courent en foule ; et là par aventure
Si quelque Cafre ose montrer le nez,
Force bâtons lui donne sur la hure,
Pour essayer à quel point elle est dure.
Je me souviens encor qu'étant enfant,
Au bord d'un lac avec mon arbalète,
Quelque crapaud laissait-il voir sa tête,
Je lui tirais dans un œil justement :
C'est en petit même jeu, même fête.
Mais la nuit vient : le payen rentre au camp,
Et le Français raccommode sa porte,
Bénissant Dieu de l'heureux dénoûment.
Alors à Charle un espion rapporte

Que de l'Egypte une immense cohorte
Dans le moment paraît comme un éclair,
Accompagnant princesse de bon air,
De leur soudan la fille et l'héritière :
Portant haubert et panache et visière,
Au lieu de juppe et guirlande et rubans.
Despine aussi, dit-il, avec ses gens
Vient d'arriver équipée en guerrière :
Belle à ravir, mais de mine si fière,
Que le dépit éclate en ses beaux yeux.
Charle à ces mots s'arrache les cheveux,
Ses cheveux blancs dont il n'avait plus guère.
Charle gémit, et sa douleur amère
C'est de voir l'âge enchaîner sa valeur.
Laissons-le un peu déplorer son malheur,
Et retournons à ce saint hermitage
Où Roland rit du dévot équipage
De Ferragus, et rit de tout son cœur.
Autant en font aussi les autres hôtes
Du pénitent : ils en ont mal aux côtes.
Tous à l'envi vont lui disant son fait
Par tous les mots que produit l'alphabet.
Lui se recueille au rappel de ses fautes,
Baisse les yeux, et demeure muet.
Chien de boucher qui passant dans la rue
Est aboyé par un tas de roquets,
Va son chemin dédaignant leurs caquets ;
Le lièvre encor, quand la bise est venue,

S'enfonce au gîte et souffre en paix le vent:
Tel Ferragus, tranquille sur un banc,
Ecoute tout sans avoir l'âme émue.
Puis à la fin, d'un air modeste et doux :
Frères, dit-il, à quel jeu jouons-nous?
N'êtes-vous pas de la race chrétienne?
D'où veux-tu donc, dit Roland, que l'on vienne?
Ma foi, messieurs, repartit Ferragus,
On vous croirait rameaux d'une autre vigne
Que celle-là, dont le nom nous désigne
Notre Sauveur lui-même et ses élus.
Car, dites-moi, n'est-ce pas chose indigne
D'injurier un homme qui vit bien,
Eût-il vécu jadis comme un vaurien?
Ce beau papier fut torchon de cuisine,
Ou tablier de sale gourgandine,
Ou, qui pis est, vieux chiffon de latrine.
Ainsi, messieurs, l'homme qui dit adieu
A tous péchés, pour se donner à Dieu,
Devient un cygne; et tel je suis peut-être.
Roland repart : Finissons ce jeu-ci,
Et rendons grace à notre divin maître
Qui, te daignant recevoir à merci,
S'est fait entendre à ton cœur endurci.
Il veut t'armer en faveur de la France,
Et te donner part à sa délivrance.
Asie, Afrique ont uni leurs moyens
Pour l'opprimer sous le joug des payens.

Comme je crois, si le zèle t'anime
Pour cette foi que nous défendons tous,
Quitte ta hutte et t'en viens avec nous.
Non, dit l'hermite, il n'est pas légitime
Qu'un pénitent sous la haire et le froc
Porte l'épée ou la lance en un choc;
Noble Roland, ce nous serait un crime.
Roland sourit, et dit : En certains cas
Religieux se changent en soldats,
Et contre Turcs, payens ou renégats,
Peuvent porter et cimeterre et lance.
Moines vivant d'œufs ou de harengs crus,
Moines chaussés ou bien moines pieds nus,
Capuchonnés ou non, tous ont dispense
En pareil cas, du jeûne et des statuts.
S'il est ainsi, dit alors Ferragus,
Je vous suivrai; mais passons par l'Espagne.
J'ai caché là mes guerriers attributs
Dans une grotte au pied d'une montagne;
C'est, disons-nous, la grotte de Margus.
Margus, dit-on, eut là sa sépulture,
Quand il mourut d'une étrange morsure
Qu'à son talon fit un cancre marin.
Les paladins se mettaient en chemin
Bien satisfaits, quand Ferragus ajoute :
Braves guerriers, nous trouverons en route
Un rude pas, si vers le port voisin
Nous cheminons pour y prendre un navire.

Roland reprit : Qu'est-ce que tu veux dire ?
Nous abattrons la griffe des lions,
Nous passerons à travers les démons.
De vos exploits je ne suis point en peine,
Dit l'Espagnol ; je veux vous prévenir
Du grand péril où c'est moi qui vous mène.
Ici prudence à valeur doit s'unir :
Force n'est rien sans art qui l'accompagne.
Vers le sommet de l'énorme montagne
Vous gravirez par un étroit sentier,
Si fort étroit, à distance si haute,
Que par malheur si le pied vous fait faute
Il vous faudra, tombant d'un tel grenier,
Dégringoler pendant un jour entier.
Aux deux côtés de ce sentier perfide
Sont deux rochers dont l'art a fait deux tours ;
Comme au rivage où l'amante timide
Du beau Léandre, allumait tous les jours
Certain fanal qui lui servait de guide.
En même temps aussi ce double fort
Barre la rade et domine le port.
Dans ce détroit aussitôt qu'on arrive,
Deux forts géants, sans vous crier qui vive,
Dans un filet vous enferment d'abord
Comme pêcheurs en mer ou sur la rive ;
Mais ces filets sont du plus dur acier,
Et pèsent bien environ un millier.
Que ferais-tu, Roland, sous cette cage,

Avec ton fer, ta force et ton courage ?
Mais supposons encor, mon cher ami,
Qu'un bon hasard du filet t'affranchisse ;
Ces deux géants du haut de leur hospice
Te feront voir étoiles à midi :
Faisant pleuvoir sur toi par la fenêtre
Pierres qui sont d'un tel poids et relief,
Qu'elles feront couronne sur ton chef
D'une autre ampleur que couronne de prêtre.
Et si tu peux à tel choc résister,
Le plus terrible encor va te rester.
Les deux géants descendront sur la place,
Et contre eux deux tout seul que feras-tu?
Nous viendrons bien assister ta vertu ;
Mais je t'ai dit par quel étroit espace
Il faut passer ; et qui le manque, est mort.
Roland repart : Point de fâcheux rapport ;
J'ai l'appétit de me voir face à face
De ces messieurs et de leur double fort.
Soudain on part ; l'hermite est à la tête,
Chantant *Ave*, marmotant *Oremus :*
Les autres vont causant du moins, du plus,
Comme font gens qui sont en même quête.
Vers le midi la brigade est en haut ;
On voit les tours, et là Roland s'arrête
Pour décider qui du premier assaut
Aura l'honneur à cette grande fête.
Des six guerriers le plus fort c'est Roland ;

Et puis après Renaud de Montauban;
Puis Ferragus ; mais il n'a point d'épée.
Les autres sont doigts de la même main.
Moi j'essuîrai la première bordée,
Leur dit Roland ; et si le sarrasin
A le dessus, Renaud viendra soudain
Me relever : c'est assez ; car ma vie
Est, comme il sait, du trépas garantie.
Derrière tous se tiendra Ferragus,
Disant pour nous maint et maint *Oremus* ;
Car ce seraient armes trop inégales
Avec géants que cordons et sandales.
Disant ces mots, il avance au donjon.
Il est dessous les lucarnes fatales,
Et le filet tombe en bas comme un plomb.
Sous l'herbe fraîche ou sous un tas de paille
Vous avez vu la perdrix ou la caille
Que fixe au sol l'aspect du chien d'arrêt,
Et qu'un chasseur couvre comme il lui plaît
De ses réseaux à grosse et forte maille :
L'oiseau s'agite et se tourmente en vain ;
Il prend l'essor, et retombe soudain ;
Et plus il cherche à sortir de la nasse,
Plus il s'empêtre et plus il s'embarrasse.
Ainsi Roland se consume en efforts
Des pieds, des mains, des dents, pour se soustraire
A son filet, qui d'autant plus le serre.
Renaud accourt, criant : Sortez dehors,

Vilains mâtins. Il tire sa Fusberte,
Frappe à grands coups, mais frappe en pure perte
Sur le filet; ses chaînons sont trop forts,
Ils sont moins doux que les griffes du diable.
Renaud frappait sur l'acier intraitable
A coups perdus, lorsque de l'autre tour
Autre filet tout aussi détestable,
Que le premier, l'enveloppe à son tour.
Lors aux deux forts paraît une ouverture,
Et c'est par là que l'on guinde au châteaux
Les deux captifs, qu'on jette en des cachots
Privés du jour, de cette clarté pure
Du monde entier journalière parure.
Avec fureur s'avance Richardet,
Suivi d'Alard. Ferragus pleure, et pense
Que ses péchés ont tissu le filet
Qui des héros enchaîne la vaillance.
Il se voudrait précipiter là-bas
Au pied du roc, mais il ne le fait pas :
Car on se damne en se tuant soi-même.
En ce moment par même stratagême
Sur les Français tombent les deux réseaux.
Moins empêtrés sont deux jeunes oiseaux
Pris dans la glu, captifs dans une cage,
Que ne le sont les deux jeunes héros
Se débattant pour sortir d'esclavage.
Astolphe y court, sa lance fée en main :
C'est celle-là dont le chantre divin

Du Ferrarois nous conte les merveilles.
Elle est d'or pur, de vertus sans pareilles.
Ecueils en mer, armures au combat,
Tout sous ses coups s'évanouit, s'abat.
Astolphe à peine en frappe la ferrure
Des deux filets, qu'il y fait ouverture,
Tant est puissant cet ouvrage enchanté;
Et les Français sont mis en liberté.
Un des géants balançant une poutre
Sort de sa tour, veut venger son filet:
Le duc anglais lui donne son paquet;
La lance d'or le perce d'outre en outre
Droit au nombril. Le géant renversé
Tombe à tel bruit, que vous croiriez entendre
Un gros vaisseau violemment poussé
Contre un écueil, par le vent courroucé.
L'autre géant accourt pour le défendre:
La lance d'or (voyez qu'elle en sait long!)
Le touche à peine; il tombe comme un plomb.
Astolphe alors lui saute sur la crête,
Et si serré dans le filet l'arrête,
Qu'il ne s'y peut mouvoir ni point ni peu;
Puis court à l'autre, et lui fait même jeu.
Ferragus reste à garder les ôtages:
Les autres vont parcourir les étages
Des deux châteaux, pour r'avoir leurs amis;
Visitant tout jusqu'aux moindre passages
De-çà, de-là; comme on voit des fourmis

Parmi les tas de nos moissons nouvelles
Chercher les grains qui tombent des javelles.
Mais Ferragus ne perdait pas son temps :
Il enseignait fort bien aux deux géants
Du bon Jésus le dogme et la police :
Comme là-haut l'éternelle justice
Fera la part des bons et des méchants,
Aux uns la joie, aux autres le supplice ;
Et comme enfin par le premier péché
Dans son esprit, dans sa chair entaché,
L'homme a reçu les semences du vice.
Du faux Mahom il leur fait voir l'abus,
Et qu'Apollon n'est qu'un dieu de bibus.
Tant et si bien enfin les endoctrine,
Que leur cœur s'ouvre à la grace divine,
Et qu'embrassant la foi du Rédempteur,
Ils ont l'amour et la soif du baptême.
Lors, pour montrer à leur convertisseur
Qu'ils sont chrétiens de cœur comme lui-même,
L'un d'eux lui dit : Ami, tes deux guerriers
Sont en tel lieu, que par aucuns sentiers
Il n'est moyen d'en découvrir la cache ;
Mais je saurai, si ta main me détache,
Te ramener ces braves chevaliers ;
Et ne crains pas ici de contrebande.
L'hermite dit : La prudence commande
De ne se pas fier sitôt aux gens.
Je suis sans arme, et ta force est sigrande

Que tu serais mon maître en peu de temps :
Dis-moi la place, enseigne-m'en la route.
Lors le géant : Tout au fond de la tour
Un gros massif en manière de croûte
Couvre une geole impénétrable au jour :
Tu tournerais vainement à l'entour.
Détache-moi ; ne crains rien : je te jure
Qu'à notre foi je ne serai parjure.
L'hermite alors ne dit ni oui ni non ;
Croit, ne croit pas, se frotte le menton,
Rêve, et se taît. Mais le duc d'Angleterre
Sort de la tour écumant de colère,
Court aux filets, et s'élance aux géants
Comme le loup sur les agneaux tremblants.
Rendez-les-moi, dit-il, (et de la terre
Sa voix, ses cris retentissaient aux cieux).
Mes compagnons.... rendez-les-moi tous deux,
Ou sous mes coups vous mordrez la poussière.
Il dit, et lève en l'air son cimeterre.
Mais Ferragus s'écrie : Ils sont chrétiens ;
Et renonçant à tous rites payens,
Au saint bercail ils ont tous deux pris place,
Et m'ont promis de nous rendre Roland
Si je veux bien les tirer de la nasse.
J'en suis tenté, mais je n'ose pourtant ;
Qu'en pensez-vous?... que faut-il que je fasse?...
N'en lâchons qu'un, dit Astolphe. On le fait.
Le géant sort modeste tout-à-fait,

Baise humblement les deux pieds de l'hermite ;
Puis tout courant va chercher à la tour
Les paladins, et les ramène au jour.
Ne croyez-pas qu'on exprime si vite
Comme aux Français ce moment paraît doux,
Qui sains et saufs les réunissait tous.
Mais c'est vraiment encor bien autre chose,
Quand on apprend cette métamorphose
Des deux payens gagnés à Jésus-Christ ;
Ce fut alors que chacun s'attendrit.
Roland, Renaud, pleurent à chaudes larmes,
Et tout autant en font leurs frères d'armes.
L'autre géant est relâché soudain,
Et l'on descend par le plus court chemin.
Les bons géants, le filet sur l'épaule,
Ont à la main en manière de gaule
Leurs soliveaux, et sont d'un cuir épais
Bien recouverts, pour repousser les traits :
Ayant appris qu'un bon dard les éventre
Tout aussi bien que d'autres, quand il entre.
Sur le chemin se rencontre un ruisseau
Où Ferragus leur donne le baptême.
Chacun avait son nom dès le berceau ;
Par convenance on leur laisse le même :
Car on trouva qu'il leur séiait fort bien.
En Arabie au langage payen
C'était jadis Skilie et Nighibète ;

L'un c'est Fracasse, et l'autre c'est Tempête,
Quand on les nomme en langage chrétien.
Au pied du roc ils arrivaient à peine,
Qu'un bruit lointain d'armes et de chevaux
Vient les frapper; et près d'une fontaine,
Parmi les fleurs et les gazons nouveaux,
S'offre à leurs yeux une dame qui pleure;
Et cependant autour d'elle à toute heure
Danses, concerts se formaient tour-à-tour:
C'étaient beautés, nymphes faites au tour;
On aurait dit déesses attroupées,
Ou pour le moins Dryades et Napées.
Astolphe veut savoir la chose à fond.
Belle, dit-il, d'où vient cette tristesse?
Courtoisement la dame lui répond:
Il n'est remède au tourment qui me presse;
Beau chevalier, passez votre chemin
Sans vous mêler de mon triste destin.
Eloignez-vous, car si ma garde impie
Vous voit ici, vous y perdrez la vie.
Astolphe alors va s'emparer d'un luth:
Il chante, il danse; on le croit en folie.
Un sarrasin par malheur l'aperçut.
Avec fureur l'un sur l'autre travaille:
On aurait dit deux taureaux en bataille.
Lors au combat accourant par milliers,
Les sarrasins fondent sur nos guerriers.

Roland se tient près de la jeune dame,
Et cependant fait quelques coups de lame.
Le grand Renaud dans ce terrible choc,
A droite, à gauche, et de taille et d'estoc
Frappait des coups d'éternelle mémoire.
De Garbolin la véridique histoire
Dit que d'un corps il faisait deux moitiés,
Fendant les gens du toupet jusqu'aux piés.
Les deux géants aux côtés de l'hermite
Allaient partout jouant de leurs filets;
Et les payens y furent à peu près
Tous écrasés; le reste prit la fuite.
La dame alors, l'air un peu plus ouvert,
Mais non serein, célèbre le mérite
Des paladins, et pourtant les invite
A la laisser seule dans ce désert.
Ne croyez pas, lui dirent-ils ensemble,
Que nous laissions beauté qui vous ressemble
Seule au milieu des lions et des loups.
Grandes cités sont mieux faites pour vous;
Là vous attend fortune moins cruelle.
Quittez ces bois, aimable demoiselle;
Ne craignez pas de venir avec nous,
Et dites-nous l'objet de vos alarmes.
Elle essuya ses yeux baignés de larmes,
Et qui brillaient pourtant de mille feux:
Gais et sereins jugez s'ils feront mieux.

La belle dame était en grande peine ;
Et vous saurez pourquoi. Mais je suis las :
Ma voix s'enroue, et je ne m'entends pas ;
Permettez-moi de prendre un peu d'haleine.

FIN DU CHANT IV.

CHANT V.

QUAND le vrai seul regne en tous nos discours,
Je ne sais rien de si beau dans le monde :
Toujours le dire et l'entendre toujours,
Des plus grands biens c'est la source feconde.
Paix et bonheur circulent à la ronde ;
Point de soupçons, d'ombrages, de détours ;
La foi donnée est assez garantie ;
On la maintient au péril de la vie.
Tout au rebours, si la langue et le cœur
Sont mal d'accord, si la bouche profère
Ce qu'en secret dément l'intérieur,
Plus de bonheur, plus de paix sur la terre.
Fille du ciel, l'aimable Vérité
Du premier vrai nous transmet la lumière.
Le noir Mensonge a le démon pour père,
Le suit partout, et vole à son côté.
Heureux nos bois où des langues maudites
N'ont pas encor distillé leur venin !
On n'y voit pas ces larmes hypocrites
D'un faux ami, qui nous montre à dessein
Dans nos malheurs une pitié traîtresse,
Et dans son cœur rit de notre détresse,
Comme il se fait parmi les courtisans.
Nous ne voyons avocats ni sergents ;
Nous ne voyons procureurs ni notaires.

Point de prisons, ni lieux patibulaires ;
Point de recors pour y mener les gens.
Sans tout cela, nos mœurs pures, intactes,
Du bien commun ne s'écartent jamais.
La foi donnée a chez nous plus d'effets
Qu'un vain amas de formules et d'actes.
Par dessus tout, la plus sainte à nos yeux
C'est celle-là de deux amants heureux.
Plutôt serait le soleil sans lumière,
Que sans constance ou berger ou bergère :
Jamais entr'eux de plainte ni de tort,
De trahison, de soupçon ni d'ombrage ;
Et de l'instant qu'à l'amour on s'engage,
Le même amour dure jusqu'à la mort.
Ne croyons pas que d'un si bel usage
Notre Arcadie ait seule l'avantage :
Fidélité parfaite se peut voir
Jusques en Perse ; et vous l'allez savoir
Dans un moment, si vous daignez m'entendre,
Et si je puis assez bien vous l'apprendre.

La belle Dame après quelque repos
Fait trève aux pleurs qu'on lui voyait répandre,
Prend la parole, et s'exprime en ces mots :
Je suis de Balk, grande et superbe ville
Que la mer Noire entoure de ses flots.
Là tous les jours caravannes, vaisseaux,
Sont attirés par un trafic utile.

Dans ma maison sans soins et sans desirs
Je jouissais de fortunés loisirs.
On compterait peu de gens dans la Perse
Mieux partagés des faveurs du commerce.
D'un père heureux j'étais l'unique enfant :
J'étais l'amour de tout jeune Persan.
La Renommée allait exagérant
Le peu d'attraits que j'avais en partage :
Chacun voulait m'avoir en mariage :
Tous me nommaient leur vie et leur espoir ;
Et je lançais partout, sans le savoir,
De tendres feux mainte et mainte étincelle.
Car vous savez qu'innocente pucelle
Se connaît mal aux symptômes d'amour.
Je m'entendais appeler tour à tour
Cœur de rocher, fille ingrate et cruelle.
Serpent caché vous mord en trahison
Parmi les fleurs qui parent le gazon.
Un jour ainsi l'Amour cachant son aîle
Fut me guetter aux yeux d'un beau garçon.
En lui parlant, j'éprouve au fond de l'âme
Je ne sais quoi, que je n'entends pas bien ;
Je crois, je doute : était-ce de la flâme ?
N'en est-ce pas ? je n'y connaissais rien.
En le quittant je perds toute ma joie ;
A la tristesse, à la langueur en proie,
Je ne sentais que le desir confus
De le revoir, de ne le quitter plus.

Quand sur la mer j'étais en promenade
Pour l'y trouver voguant dans son esquif,
Si sans le voir je parcourais la rade,
Je revenais le cœur gros et pensif.
Mais par bonheur venait-il à paraître,
Tout aussitôt je me sentais renaître.
Il était fils du seigneur de Darès :
C'est dans la Perse un riche et grand domaine.
Ses beaux yeux noirs, brillants de mille attraits,
Firent tourner la tête à mainte reine ;
Toutes voulaient sur leur trône l'asseoir ;
Et de Derbent la grande souveraine,
Ne le pouvant pour son époux avoir,
Mourut d'amour en sa poursuite vaine.
J'aimais Tangile (on le nommait ainsi).
Il se taisait ; mais il m'aimait aussi.
Dans le bois vert, le feu d'abord commence
Par absorber l'eau dont il est rempli,
Puis le bois brûle et la flâme s'élance.
Nos cœurs ainsi dans notre adolescence
A s'enflammer mirent quelque retard ;
Ou pour mieux dire, il y parut plus tard.
J'étais un jour (cette douce journée
Ne sortira jamais de ma pensée)
J'étais assise au fond d'un bois épais,
Me reposant sous des ombrages frais.
L'amant chéri, Tangile, se hasarde
A m'approcher : il se taît, me regarde ;

Je le regarde, et nous taisant tous deux
Nos cœurs parlaient le langage amoureux.
Il prend ma main, il tremble, et dit : Je t'aime.
En rougissant moi je lui dis de même,
Et j'ajoutai : N'espère rien de moi
Sans que l'hymen m'ait unie avec toi ;
J'aimerais mieux m'ôter le jour moi-même.
Tangile alors invoque tous les dieux,
Ceux des enfers, de la terre et des cieux,
Ceux des ruisseaux, des fleuves, des fontaines,
Jurant par eux qu'il sera mon époux ;
Et s'il y manque, il se soumet aux peines
D'un criminel qu'accablent sous leurs coups
Jupin, Neptune et Pluton en courroux.
D'excès d'amour on dirait qu'il expire ;
D'excès de joie à peine je respire.
Sans hésiter il va le lendemain
Trouver mon père et demander ma main.
Mon père sage agréa la prière,
Mais en secret. Jeunes gens sont légers ;
Trop tôt les croire entraîne des dangers.
Il se recueille, il médite l'affaire
Assez longtemps, puis il dit : Mon enfant,
Je ne te puis répondre sur le champ.
Prince puissant de riche dynastie,
Il te faudrait une épouse assortie.
Je suis issu moi-même, on le sait bien,
De sang royal ; mais je manque de bien,

Et sang royal sans fortune n'est rien.
Je ne pourrais suffire à la dépense
Ni de la dot, ni des frais onéreux
Que de ta noce exige la décence.
Tangile dit : Ah ! dans votre alliance,
Sans dot, sans bien je serai trop heureux.
Que me faut-il ? la seule Philomène.
(C'était mon nom, que le sort aujourd'hui
Fait un signal de douleur et d'ennui.)
Elle est pour moi plus qu'un vaste domaine,
Plus que tout l'or de la plage africaine :
Tout l'univers, quand il serait mon bien,
Tout l'univers sans elle ne m'est rien.
Mon père alors : Mais que dira ton père ?
Tangile dit : Ce n'est pas une affaire :
Fautes d'amour en de jeunes enfants
Trouvent toujours les pères indulgents ;
Vous le savez peut-être. Et puis encore
Je ne fais rien, non, rien qui ne m'honore :
Tout cœur sensible applaudira mon choix ;
Toute âme honnête y donnera sa voix.
Sylvain (c'était le nom qu'avait mon père) :
Mon fils, dit-il, vois blanchir mes cheveux,
Vois le regret, le chagrin douloureux
Qui hâterait la fin de ma carrière,
Me séparant d'une fille si chère.
Tangile dit : Elle vous restera ;
Auprès de vous la même elle sera.

Mon père alors : Ecoute-moi, Tangile ;
Tu m'entends mal. Philomène en ces lieux
Ne pourrait pas s'accorder à tes vœux :
Cherchez au loin quelque secret asile ;
Fuyez d'ici, quittez-moi, je le veux.
J'affecterai regret, colère, alarmes ;
J'affecterai de répandre des larmes ;
Et puis j'irai vous rejoindre tous deux,
Messager sûr, et porteur de nouvelles,
Selon le cas, bonnes, ou telles quelles.
Tangile adopte aisément le projet,
Attend la nuit, va fréter un navire,
L'arme à la hâte, et prudemment n'y met
Que gens à lui, tout prêts à nous conduire
Où nous voudrons ; puis à mon logement
Vient m'appeler. Je le suis, et j'arrive
A la péotte où je monte gaîment.
On lève l'ancre et nous quittons la rive.
Droit vers Biserte on vogue heureusement ;
Mais au lever de la suivante aurore,
Deux brigantins près du rivage more
Tombent sur nous : c'étaient voleurs de mer,
Et si bien faits à manier leur fer,
Qu'il moissonna bientôt notre équipage.
Tout y périt ; tout à leurs pieds tomba :
Tangile même à leurs coups succomba.
De quelle horreur je me sentis frappée !
Vous en jugez. Je ramassai l'épée

De mon amant pour sauver mon honneur ;
J'en appuyais la pointe sur mon cœur,
Quand un soldat avec force m'arrête :
Il m'empêcha de tomber sur le fer.
De leur victoire alors ils font la fête,
De cris affreux faisant retentir l'air,
Et vont au port. Ils jettent à la mer
Les corps sans vie, et prennent quelque peine
A secourir, à panser les blessés
Qu'ils comptent vendre à la horde prochaine ;
Puis au butin on court à pas pressés.
On m'examine, on s'enflâme à ma vue :
Chacun me veut ; on m'entoure en cohue ;
On se querelle, on se dit les gros mots,
Et sans tarder l'effet suit la menace ;
Le sabre joue, on se hache en morceaux,
Et la plupart trébuche sur la place.
Ce qui restait n'en est pas moins tenace ;
Le combat dure, et je vois les forbans
Jusqu'au dernier l'un sur l'autre tombants.
Lors, rendant grace au ciel qui me dégage,
A haute voix j'appelle mon amant ;
Je le cherchais à travers le carnage,
Et je pleurais, tremblant également
De reconnaître, ou non, son beau visage.
Je pousse un corps froid et sans mouvement ;
Je le regarde ; (il fallait du courage,
Et j'en avais) je l'entends soupirer,

Et d'une voix qui semblait s'égarer,
(C'était Tangile) il nommait Philomène.
Je vole à lui ; je le connais à peine,
Du sang d'autrui comme du sien sali.
Lui, me fixant d'un œil foible et pâli :
Ah ! me dit-il, que devenir, ma chère ?
Je lui réponds : Le ciel veut qu'on espère.
J'essuie alors sa plaie : un fin mouchoir
Sert de bandage, et prenant quelque espoir
D'un meilleur sort, j'en forme le présage.
Tous nos effets sur cette triste plage
Etaient épars ; je les reporte à bord.
Certain paquet et de baume et d'herbage
Dont je connais le merveilleux usage
Etait parmi : j'en arrosai d'abord
De mon époux la cruelle blessure ;
Et la recette est de vertu si sûre,
Qu'en peu d'instants il se trouve assez fort
Pour se lever et marcher jusqu'au port.
Sur le navire il me dit : Philomène,
Dresse la voile, et laissons faire au ciel :
Qu'obéissant à sa loi souveraine
La mer nous donne un sort doux ou cruel,
Et que des dieux la faveur ou la haine
De notre amour soit le prix ou la peine.
Tangile dit ; j'obéis, et le vent
En pleine mer nous emporte à l'instant.
Le roi d'Alger, homme d'un certain âge,

Nommé Pinore, était sur ce parage
Dans un esquif navigeant par plaisir,
Et de la pêche amusant son loisir.
Pinore avait une sœur jeune et belle
A ses côtés, et voyant ma nacelle,
A pleine voile on vient nous acoster.
Là commença, pour ne plus me quitter,
L'affreux ennui dont l'horreur me dévore.
Mes faibles traits embrâsèrent Pinore
Des feux d'amour, et Lucrine sa sœur
Pour mon époux brûla de même ardeur.
On nous fait fête; on amène à Tangile
Pour le guérir un chirurgien habile.
Lucrine veut suivre le traitement,
Et ne saurait s'éloigner un moment.
Dans son palais le roi donne à Tangile
Auprès du sien un bel appartement.
Lucrine avait l'accès du lieu facile,
Et me gardait en tiers obligeamment.
Un jour, hélas! trop digne de mémoire,
Avec sa sœur le monarque s'y rend,
Voulant, dit-il, entendre notre histoire.
Tangile alors conte sans aucun biais
Comme il est fils du prince de Darès,
Riche province au bord de la marée;
Comme l'amour de sa flèche dorée
Nous a blessés et nous tient dans ses rêts.
A ce récit je vois pâlir Pinore;

Ses yeux ternis prennent l'air de courroux :
Sa sœur Lucrine aussi se décolore,
Et comme un trait s'élance loin de nous.
Dernièrement aux mers de Salamine
De tes vaisseaux m'en ont brûlé des miens.
Pinore dit ; il sort, et s'achemine
A son logis, suivi de ses vauriens.
Tangile alors me dit : Quel coup funeste,
Ma chère amie ! et que conseilles-tu ?
Moi je réponds : En péril manifeste
L'amour s'épure ainsi que la vertu ;
Et quand on est trop fatigué de vivre,
Plus d'un moyen de nos maux nous délivre.
Ce que je crains, Tangile, (et permets-moi
D'être un instant en doute de ta foi)
Ce que je crains, c'est qu'à la fin Lucrine
M'ôtant ton cœur et brisant nos doux nœuds,
Je ne te semble un objet onéreux.
Le temps fait plus qu'on ne se l'imagine :
Une cité souffre plus d'un assaut :
Le pin résiste à plus d'un coup de hache.
Qu'arrive-t-il ? le bûcheron détache
Tant de fendants, que l'arbre fait le saut ;
Et l'ennemi par famine ou brûlure
Sachant trop bien poursuivre l'aventure,
De la cité trouve enfin le défaut.
Un temps viendra que tu feras injure
A mon amour, sans croire me trahir ;

Et deux beaux yeux trop sûrs de t'éblouir,
Des dieux témoins et vengeurs du parjure
Sauront éteindre en toi le souvenir.
Mais que la terre ou la mer m'engloutissent
Plutôt que j'aye un si cruel destin !
Lors je me tais, et mes yeux se remplissent
De pleurs amers. Tangile prend ma main,
Du mieux qu'il peut m'embrasse et me caresse.
Chasse, dit-il, une vaine terreur ;
Ne lis-tu pas dans le fond de mon cœur ?
Tandis qu'ainsi d'une égale tendresse
Nous nous jurons les plus sacrés serments,
Voici venir deux horribles géants.
Entre mes bras l'un m'arrache Tangile ;
L'autre m'emporte et rit de ma douleur.
Dans un cachot infernal domicile
Tangile est mis ; et moi dans une tour,
En un réduit qu'on ferme à double tour.
Je ne sais pas, mais je me le figure,
Quel traitement ensuite eut mon époux.
On préparait pour s'assurer de nous
Un même piége avec même imposture :
Vous allez voir. Pinore dans la tour
Vint à toute heure et me parla d'amour.
Tantôt timide et tantôt plein d'audace,
Il employait les soupirs, la menace,
Et la prière et l'orgueil tour à tour.
Mais quand il vit son filet toujours vide

Ne se remplir chaque fois que de vent,
Et qu'il semait sur une plage aride
Où le flot vient toute chose enlevant;
Soudain il change, et d'une voix perfide
Me dit un jour, que connaissant mon cœur,
Trop enflammé d'une constante ardeur,
Il veut enfin me rendre à ce que j'aime,
Et de douleur après mourir lui-même.
Le jour suivant il revint, et me dit:
Il faut quitter ces vieux haillons de laine;
Prenez demain votre plus bel habit
Pour revenir à ma cour, Philomène.
Dans mon palais chacun vous fêtera,
Et vous verrez que Tangile y sera.
Un tel propos mit la paix dans mon âme;
Et ne craignant aucun déguisement,
J'accumulai dans mon ajustement
Tout ce qui peut mieux parer une femme.
Le jour venu, concerts doux et parfaits
Vont dans la ville annonçant ma venue,
Et sur un char on me mène au palais.
Le peuple accourt, me suit de rue en rue,
Et ne saurait se lasser de ma vue.
Quand j'arrivai, Pinore vint à moi
L'air gai, bien mis; et par ordre du roi,
Tout aussitôt gentilles demoiselles
Qui l'entouraient, me placèrent entr'elles.
Nous avançons, et bientôt je me vois

Sur un balcon peu haut, d'où j'aperçois
Placés au bas tous les gens de la ville.
Je ne vois point, je demande Tangile.
Il vient, dit-on; et le perfide roi
Joyeusement se place auprès de moi.
Soudain un bruit de musique guerrière
Se fait entendre au bout de la carrière :
La foule s'ouvre, et je vois en effet
Mon cher époux; mais sombre, l'air défait,
Et le visage inondé de ses larmes.
En me fixant il parut presque mort,
Et s'écria : Tu me trahis à tort!
Lors d'un soldat il arrache les armes,
Voulant mourir, et lance un trait au roi.
Le trait s'égare, et n'atteignant que moi
Légérement au flanc gauche il me frappe.
On crie, on court, et Tangile s'échappe
On ne sait où. Pinore en grand émoi
Met après lui tous ses gens à la quête,
Et mort ou vif ordonne qu'on l'arrête.
Le jeune oiseau voltigeant dans les airs,
De ses pareils s'il entend le ramage,
Veut se mêler à leurs tendres concerts,
Et plein d'ardeur s'achemine au bocage :
A peine entré le malheureux périt
Sous un filet, et le chasseur en rit.
Ainsi l'espoir dont je goûtais les charmes
N'est plus pour moi qu'une source de larmes

Dont sans pitié le roi cruel jouit.
Plus de douceur, dit-il, plus de prière.
Appelle-moi tyran, tigre, panthère;
Plainte de femme en l'air s'évanouit.
Trois jours encor, trois jours je te les donne;
Choisis après la mort, ou la couronne.
Il sort, je fuis; un millier de soldats
Reste à ma garde et suit partout mes pas.
Autour de moi ces jeunes demoiselles
Allaient cherchant par d'innocents ébats
A me distraire, en mes douleurs mortelles,
Du souvenir des trames criminelles
De mon tyran, et ne le pouvaient pas.
Vous arrivez alors, et Philomène
Est arrachée à d'affreux attentats.
Elle se tut, et finissait à peine,
Qu'on voit venir un homme consterné,
Les bras en croix par le dos enchaîné
Sur un roussin. Vous en saurez l'histoire;
Mais à présent, si vous voulez m'en croire,
Nous irons voir Charles qui n'est pas bien,
Tant de partout le péril l'environne.
Charles avait auprès de sa personne
Un écuyer qui n'était qu'un vaurien,
Grand matamore, et bravache en parole;
Au dégaîner poltron comme un lapin;
Et s'enfuyant que l'on dirait qu'il vole
Quand le conflit paraissait incertain,

Intrigant souple et courtisan habile,
Et qui trouvait partout accès facile.
Il est le fils d'un villageois picard,
Et de son nom il s'appelle Ménard.
Ses doigts crochus sont griffes de harpie,
Son dos celui d'un grand âne bâté;
Il a de l'or, il est partout fêté,
Etant partout de bonne compagnie.
Charle à tel point en est amouraché,
Qu'on l'y croirait par des clous attaché.
Le déloyal, voyant que la fortune
De son monarque allait de pis en pis,
Se travestit, et le soir à la brune
Trouve moyen de sortir de Paris
Pour mettre à fin une horrible entreprise.
Il s'en alla tout droit au camp payen,
Et dit au Scric : je viens pour votre bien.
Vous aurez Charle et Paris par surprise,
Si vous voulez ; j'en connais le moyen.
Charle est ingrat : tout paîtri d'injustices,
De vains soupçons effacent mes services ;
Il me bannit, et je m'en vengerai.
Disant ces mots, il sanglotte, il s'arrache
Force cheveux et se tord la moustache.
Le Scric répond : Moi je te donnerai
Après l'effet moitié de mon empire.
Ménard reprit : Je pourrai vous conduire
Dès cette nuit ; c'est chose à votre choix.

Mais il me faut peu de monde à la fois :
Du souterrain les sentiers sont étroits ;
Et point de lance, il ne faut que l'épée ;
La voûte est basse en différents endroits.
Le roi barbare à tout donne sa voix,
Et sur le champ la troupe est équipée.
On marche, on part ; et le traître écuyer
Au souterrain s'enfourne le premier,
Portant au dos une grosse lanterne
Qui tout au mieux éclaire la caverne.
Au déboucher la troupe est dans Paris ;
Et le maraut qui tremble d'être pris,
D'un vilain masque a su couvrir sa face
Pour n'être pas reconnu dans la place.
Les sarrasins s'approchaient du palais
Quand par bonheur la trame est découverte.
Un corps de garde appelle, et crie alerte !
Tout aussitôt les gendarmes sont prêts.
Chacun accourt, on se bat, on se tue ;
Ruisseaux de sang coulent dans chaque rue.
Dieu soit en aide aux braves citadins !
Mais laissons-les un peu jouer des mains :
Car d'Olivier j'ai deux mots à vous dire.
C'est à Calais qu'avec le fier Dudon,
Accompagné du sauvage Guidon,
Il s'embarqua dans un petit navire.
Ils vont à droite et voguent vers le nord,
Laissant derrière à la gauche du port

Ces îles-là, terme de tous voyages
Au temps jadis quand bœufs parlaient raison.
Puis les voilà sur les danoises plages
Qui sont entrés dans le corps d'un poisson.
Cette baleine était de belle taille,
Car elle avait dix milles de largeur,
Trente de long ; et quand sa gueule bâille
C'est comme un port d'assez bonne grandeur.
Or ce fut là qu'Olivier prit asile,
S'y promettant abri sûr et tranquille
Contre la mer qui semblait en fureur.
A peine entré, le trio voyageur
Voit ce que c'est, dans quel port il s'arrête :
Le monstre alors épouvantable bête
Ferme la gueule, et croit entre ses dents
Auprès d'un pied, d'un bras ou d'une tête,
Restes hideux des repas précédents,
Tenir l'esquif et ceux qui sont dedans.
Chacun pâlit au péril qui s'apprête ;
Mais le courant du flot les emporta
Sur un grand lac où l'esquif s'arrêta.
On y pêchait ; et le long des rivages
Nombre de gens erraient sous les ombrages
Des châtaigniers, des hêtres, des ormeaux.
Marchands, chalands bordaient les avenues ;
Un peu plus loin, c'étaient champs et troupeaux
Comme chez nous, et maisons et charues :
Car le soleil faisait là son devoir,

Entrant à plein par la gueule ou l'oreille,
Et produisant toute chose à merveille.
On y voyait mûrir le raisin noir ;
Le grain s'élève, et sa tige dorée
Reçoit des nuits la féconde rosée ;
La lune alors éclaire le pays,
Et les oiseaux sommeillent dans leurs nids.
Voilà le vrai de cette belle histoire :
Malheur à qui ne voudra pas la croire !
De quoi nos gens furent bien ébahis,
Ce fut d'ouïr sonner de loin l'office.
La cloche était dans un petit hospice
Parmi les pins, les cyprès, les sapins :
En ce moment deux pères capucins
Y revenaient bien chargés de pitance.
Lors on débarque, et les trois paladins
Droit au couvent s'en vont en diligence.
Messer Francisque en était le gardien,
Assez bon homme, et d'ailleurs bon à rien.
Jouer aux dés, rester longtemps à table
Quand il vivait dans Pistoye autrefois,
C'était à quoi se bornaient ses emplois ;
Et sa loquèle était chose ineffable.
Chacun riait de ses hors de propos ;
Il apprêtait à rire même aux sots.
Il se trouvait par hasard sur la porte
Quand des Français arriva la cohorte.
Il va vers eux ; il les traite en amis,

Et leur offrit la table et le logis.
Les paladins acceptèrent l'aubaine.
Le moine alors : Restez tout ce jour-ci,
Hier encore, avant-hier aussi,
A votre gré ; c'est pour nous une étrenne,
Bonne aventure, et sans frais, Dieu merci.
Du cuisinier la cloche nous invite :
Allons ; je crois que l'on sert le souper.
Vous ne verrez ni poulets à couper,
Ni ces coulis qu'on digère trop vite.
Olivier fait de grands remercîments ;
Puis tient ses doigts serrés entre ses dents
Pour s'empêcher d'éclater d'un fou rire
Où le gardien trouverait à redire.
Les chevaliers parmi les gros bonnets
Au réfectoire ont les places d'usage,
Tout au haut bout. Les autres sont muets,
Portant respect à gens d'un tel étage.
On leur apporte une soupe aux navets,
OEufs à foison, macaroni, fromage,
Excellents vins, et pains si blancs, si frais,
Que papalins ne seraient rien auprès.
Après souper, sire Olivier demande
Au bon gardien comment il s'est mis là ;
Comment au corps de baleine si grande
On a bâti le couvent que voilà.
Lors le bon homme abaissant son capuche,
Et polissant sa barbe qu'il épluche

Avec les doigts, commença ce propos :
L'histoire est courte ; il n'y faut que deux mots,
Dit-il. J'allai jeune moine à Livorne
Avec ce père assis à mon côté.
Un beau navire y semblait arrêté,
Navire anglais qu'on nommait la Licorne.
Nous l'allons voir ; et dans le même instant
Les matelots mettent la voile au vent ;
Et dans ces mers après un long voyage
Le flot nous pousse au corps d'un grand poisson,
Monstre nouveau qui n'a ni fin ni fond.
Quant au couvent, c'est un antique ouvrage,
A ce qu'on croit. Un écrit assez long
En beau latin, et gravé sur la pierre,
Conte le tout ; et nous datons l'affaire,
Par à peu près, de cent ans environ.
A notre gré nous quittons ces contrées ;
A notre gré nous y rentrons aussi
A la faveur des diverses marées.
Olivier dit à cela : Grand merci !
J'aurai plaisir de m'échapper d'ici,
Et dès demain je m'en retourne en France
Où j'ai besoin d'aller en diligence.
Partez, partez, lui dit un moinillon ;
J'en viens naguère, on en fait la conquête :
Partout d'Afrique on entend le clairon ;
Le bon roi Charle en a perdu la tête.
Guidon repart : Que veut dire cela ?

Guerre chez nous ! Qui sont donc ces gens-là ?
Je n'en sais rien, dit l'autre ; mais je jure
Que j'ai vu là grande déconfiture ;
C'est chaque jour un carnage nouveau.
Lors Olivier se retire et se couche ;
Puis au matin remonte son bateau,
Attendant l'heure où le reflux de l'eau
Force à s'ouvrir la monstrueuse bouche.
Il en profite : il gagne en moins de rien
La pleine mer, et se signe en chrétien.
Mais dans l'esquif sans voile et sans cordage
Les paladins avaient bien à penser :
Car si la mer vient à se courroucer,
Point de salut ; c'est la fin du voyage.
Puis ils n'avaient ni fromage ni pain :
Comment calmer les accès de la faim ?
Ils y songeaient, quand un épais nuage
Obscurcit l'air, couvre le brigantin.
En s'étendant le voile se déchire ;
Et de son sein rayonnant de splendeur,
Jeune beauté descend vers le navire
Sur un oiseau d'éclatante blancheur,
Qui semble fier d'une charge si belle.
Du dieu d'Amour c'est l'épouse, dit-elle,
Que vous voyez. Je le cherche partout ;
Et n'en ayant encor nulle nouvelle,
Je cours les mers de l'un à l'autre bout.
Ne croyez pas pourtant, je vous en prie,

Que ces messieurs la prirent pour Psyché ;
Ils savaient trop que par art de féerie
Souvent le vrai sous le faux est caché.
Mais, ne voulant mettre leur industrie
A deviner ce que c'est, les finots
Feignaient de croire et faisaient les badauts,
Comme l'on fait pour frauder la gabelle.
Je suis d'avis qu'ils firent à propos.
Gâter son fait pour une bagatelle,
Me semble à moi la manœuvre des sots.
Les chevaliers laissent dire la belle ;
Même ils lui font tous les trois mille amours,
Pour qu'avec eux elle reste toujours
Dans le bateau. La belle créature
S'informe d'eux s'ils ont vu son époux.
Guidon lui dit : Nous avons autre allure ;
Donner la mort, vivre parmi les coups,
Est un métier loin des plaisirs si doux
Parmi lesquels le tendre Amour s'oublie.
Conduisez-nous à terre, je vous prie,
Et nous l'irons partout chercher pour vous.
La dame alors sur la poupe se pose,
Et par la patte attache son oiseau
Avec un long ruban couleur de rose.
Le cygne vole, et tire le vaisseau
Vers les climats où le soir se repose
L'astre du jour. Olivier cependant
Parle à la dame, et lui va demandant

Pourquoi l'Amour encor s'échappe d'elle ;
L'a-t-elle pu par un même accident
Une autre fois brûler à la chandelle
Dans son sommeil ? Non, non, s'écria-t-elle
En larmoyant ; j'ai su m'en garantir.
Vénus sa mère est seule criminelle :
A tout moment elle le fait courir
De tous côtés pour ses amis, pour elle ;
Et moi je reste à pleurer mes ennuis.
Je vis hier s'en allant à Paris
Avec sa sœur le fier dieu de la guerre.
Il me conta que pour certaine affaire
Vénus retient son fils en certain lieu
Qu'on nomme Afrique ; et là veut que le dieu
Perce de traits et brûle de ses flammes
Reines et rois, et chevaliers et dames.
Vénus, dit-il, en haine des chrétiens,
Veut par l'Amour animer les payens
A leur porter une cruelle guerre,
De plus en plus atroce et meurtrière.
Ainsi voit-on les taureaux amoureux
De leurs combats redoubler la furie,
Quand par hasard le genisse chérie
Vient dans le pré se montrer à leurs yeux.
Je me fiais à cette découverte ;
Mais nous avons chez nous Epimélis :
Nymphe toujours prudente, sage, alerte,
Bouche bien close, oreille bien ouverte,

Qui me troubla par un cruel avis.
Epimélis me dit avoir appris
Que consommant mon outrage et ma perte,
D'un autre objet mon époux est épris.
Elle me dit que née en Arabie
Cette beauté compte aujourd'hui quinze ans,
Et doit le jour à d'illustres parents ;
Que sur son teint la rose au lis s'allie,
Qu'à ses attraits toute grace est unie,
Et que le ciel lui donna les talents
Pour captiver les cœurs comme les sens.
Elle ajouta que Rome est sa demeure :
Là, comme on dit, elle tient les cheveux
De la Fortune, et peut rendre à toute heure
Par ce moyen tous ses amis heureux.
C'est sous le nom de Cenci[1] qu'on l'honore :
On la célèbre, on l'admire, on l'adore ;
Ses beaux yeux font mille maux sans dessein,
Et mon époux voltige sur son sein.
A ce récit je refusai de croire,
Et je feignis de n'en entendre rien.
Chat échaudé craint l'eau froide, et fait bien ;
J'ai tout le jour présent à la mémoire
Le triste effet de mes soupçons jaloux,
Lorsqu'écoutant un rapport illusoire,
J'eus le malheur d'offenser mon époux.

[1] Marianna Cenci.

Je ne veux point approfondir l'histoire.
Approfondir ce qui doit attrister,
Est un écueil que l'on doit éviter.
Vous dites vrai, repartit le sauvage;
C'est grande erreur et folie en ménage
D'aller cherchant matière à s'affliger.
Au saint hymen si jamais je m'engage,
Je saurai bien rendre son joug léger.
Je n'épîrai ni billet ni message;
Et si ma femme en secret n'est pas sage,
Ainsi soit-il! je n'y veux pas songer.
Certain vieillard qui n'était pas trop bête
Me dit un jour : Femme qui dans la tête
A le dessein de coiffer son mari,
Le coiffera, mît-il sous trois serrures
Cette boutique où se font les coiffures,
Et portât-il toujours la clef sur lui.
Un tel affront, dit-il, n'arrive guère
Qu'à des jaloux, et non aux bonnes gens
Sans défiance, et maris indulgents.
Olivier dit : Le jus d'orange amère
Se peut sucer sans qu'on morde dedans.
Jeune et garçon, tout vous semble prospère :
Les mariés ont d'autres sentiments.
En devisant on aperçoit la terre,
Et sur la rive une foule de gens.
Bientôt on voit une barque couverte
D'un voile noir, et qui touche à sa perte :

Son bois pourri se fendait en éclats.
Là, gémissait une dame éplorée,
Seule et tenant un enfant dans ses bras :
Rien d'aussi beau sous la voûte azurée
Ne se peut voir. Psyché vole, et d'abord
Lui tend la main, l'attire sur son bord.
La dame alors s'évanouit de joie,
En se voyant arracher à la mort
Avec son fils. Mais on entend au port
Rugir les gens acharnés à leur proie :
A la reprendre ils s'animent encor.
Partons, partons, dit Psyché : la Fortune
N'a qu'un toupet important à saisir :
Perdre un instant vous expose à périr,
La dame et vous. Cet avis importune
Les trois guerriers, qui ne voulaient pas fuir.
Psyché leur dit : Laissez-moi, je vous prie,
Vous garantir d'un péril aussi grand.
Votre courage est assez apparent ;
Mais l'employer ici serait folie.
Je vois venir à nous mille vaisseaux
Qui de leurs poids, de leurs engins de guerre
Abîmeront notre esquif sous les eaux.
J'échapperai sans peine à ces brutaux;
Mais cet enfant, cet enfant et sa mère,
Qui les pourra sauver ? Braves héros,
Soyez vainqueurs : quelle douleur amère
Vous resterait pour prix de vos travaux !

Psyché parlait, et déployant son aîle,
L'oiseau voilier entraînait sur les flots
Si lestement la petite nacelle,
Qu'elle laissait les Zéphirs derrière elle.
On ne voit plus les vaisseaux ennemis :
Un doux espoir vient ranimer la belle.
Confiez-moi de grace vos ennuis,
Lui dit Psyché qui s'attendrit pour elle.
Mais un vent frais qui vient agiter l'eau
Gonfle la vague, et berce le bateau.
La dame en souffre, et dit : Voici la terre ;
Descendons-y, madame, s'il vous plaît :
Vous y saurez mon malheur tel qu'il est :
Le mal de mer me contraint à me taire.
Le cygne alors vers la terre tout droit
Prend son essor. Bientôt on aperçoit
Buissons fleuris et verdoyant herbage,
Et des oiseaux on entend le ramage.
Déja le cygne est posé sur le bord.
Les trois guerriers y débarquent d'abord
Avec Psyché qu'ils aident à descendre ;
La dame suit, et sans se faire attendre,
Portant son fils appuyé sur son sein,
Avec transport saute sur le terrain.
Près du rivage était une chaumière,
Apparemment cabane de pêcheur.
Là sur un banc la belle aventurière
Et ses amis, s'assemblent de bon cœur.

Un jeune enfant jouait sur une chaise
De la guimbarde : il se tut et sortit.
La dame enfin remise du mal-aise
De la marine, avec grace entreprit
Sa longue histoire, et Psyché s'attendrit.
Mais vous bâillez de l'une à l'autre oreille
En m'écoutant, mesdames, aujourd'hui ;
Cela ne vient, je le sais à merveille,
Que de sommeil, de fatigue ou d'ennui.
Or en ce cas un parleur, dit le sage,
Doit faire halte, abréger son langage,
S'il ne veut pas qu'on s'éloigne de lui.
Je me tais donc de peur d'un tel déboire.
Au chant suivant j'achèverai l'histoire ;
Je ne la sais moi-même pas trop bien,
Et j'aimerais autant ne la pas dire :
Car je crains fort de n'y rencontrer rien
Que d'attristant ; et je n'aime qu'à rire.

FIN DU CHANT V.

CHANT VI.

L'AMBITION aveuglant les mortels
Les rend méchants, perfides et cruels:
Maux à foison en reçoivent naissance ;
Et malheureux qui ne sait pas d'abord
Lui rogner l'aile à son premier essor !
La laisse-t-on prendre sa consistance ;
Adieu la foi, l'honneur et l'amitié.
On voit la mère égorger sans pitié
Son propre fils, son époux et ses frères,
Pour être en paix maîtresse des affaires.
Je ne dis rien d'amis qu'on foule au pié ;
Je ne dis rien des trames homicides,
Des faux rapports, ni des conseils perfides :
OEuvre d'enfer, qui rend l'homme en tout lieu
Fléau de l'homme et réprouvé de Dieu.
J'ai tant d'horreur pour cette convoitise,
Que je n'envie et ne demande rien :
Content de peu comme d'un plus grand bien,
De l'amitié je fais recette et mise,
Mais non trafic. Jamais je ne courtise
Messieurs les grands, leur donnant le frottoir[1]
Et m'infectant à l'air de leur chemise,
Pour obtenir un jour par leur pouvoir

[1] Allusion inutile à expliquer et facile à deviner, surtout pour ceux qui ont été à Rome où écrivait l'auteur.

Robe de pourpre au lieu de robe grise.
L'homme de bien, ami d'honnêteté,
Est plus content de vivre en pauvreté
Quand son destin l'a mis au bas étage,
Que s'il faisait le fendant, le seigneur,
Comme font ceux qu'un parent en faveur
A dérouillés par fraude ou brigandage :
Race d'escrocs, d'espions sans honneur,
Qu'on donnerait au diable de bon cœur.
Le vil métier de bouffon, de mercure,
A fait monter ces messieurs à tel point,
Que qui voudrait aussi faire figure,
Sans leur appui n'y réussirait point.
Seigneurs d'hier, on les a vus naguère
Mangeant des choux et buvant de l'eau claire :
Or à présent comment sont-ils nourris?
On ne leur sert que faisans et perdrix,
Et vins parfaits sont leurs vins d'ordinaire.
Je le veux bien ; mais faut-il pour cela
Qu'un familier de la cour du Parnasse
Le chapeau bas s'humilie, et qu'il fasse
La révérence à ces malotrus-là?
Mais je m'égare, et j'en perds la mémoire ;
Car j'oubliais de vous dire l'histoire,
Le nom aussi, de la triste beauté
Qui dans la nef entr'ouverte et pourrie,
Sans le secours de la tendre Psyché
Au fond des mers allait perdre la vie.

Vous saurez tout ; mais attendez un peu :
Je suis pressé d'aller en autre lieu.
Je vais rejoindre à la rive africaine
Le bon Roland, le béat Ferragus,
Ses deux géants avec leurs attributs,
Et Richardet, Renaud et Philomène.
Ils devisaient ensemble, quand soudain
On voit venir lié sur un roussin
Un malheureux plongé dans la tristesse.
Deux mille archers tout le long du chemin
L'environnaient, le harcelaient sans cesse.
Lors Ferragus à ses deux pacolets :
Jouez, dit-il, un peu de vos filets.
Aussitôt fait que dit. Le bon Fracasse
Cueille un millier de payens dans sa nasse,
Et sans tarder Tempête en fait autant :
Piétons, chevaux, cavaliers, tout y passe.
Voyez un peu la pêche que c'était !
Ces pauvres gens, tandis qu'on les portait
Dans leur filet aux pieds de Philomène,
S'y démenaient, s'agitaient en tout sens,
Montrant tantôt le dos, tantôt les dents,
Comme poissons qu'à la grève on amène.
A haute voix ils demandent quartier.
On leur fait grace, on la leur fait sans peine,
Et l'on délie aussi leur prisonnier.
On s'en approche, on le voit : c'est Tangile ;
Et Philomène en pâme de plaisir.

Mais le jeune homme en manière incivile
Cède aux fureurs qui viennent le saisir.
Femme parjure, inconstante, infidelle,
N'est plus, dit-il, encor qu'elle soit belle,
Qu'un monstre affreux que l'enfer a vomi.
Va retrouver Pinore ton ami,
Jouis du crime et de la perfidie;
Mais ne crois pas en jouir à mes yeux:
Plutôt les perdre, et perdre aussi la vie.
Il dit, et lance un regard furieux.
Alors Roland que la justice anime:
Ecoute-moi, Tangile; que fais-tu?
S'écria-t-il. Ton épouse est sans crime;
C'est un miroir de parfaite vertu.
De point en point Roland déduit la trame:
Tangile en pleure, et courant à sa femme
Cent et cent fois l'embrasse avec ardeur.
Dans ce moment Pinore avec fureur,
Suivi des siens, accourt à perdre haleine.
L'un des géants préserve Philomène
Comme une tour devant elle posté:
Tangile s'arme et veille à son côté:
Roland, Renaud, prêts au premier alerte
Mettent en jeu Durandal et Fusberte,
Et se font jour portant partout la mort:
Astolphe opère avec sa lance d'or;
Et le géant rend la place déserte
Autour de lui, pêchant les malotrus:

A chaque coup il en prend tant et plus,
Leur fait en l'air faire la pirouette,
Puis lourdement sur le sol les rejette,
Les y laissant fracassés et moulus.
Ainsi dit-on qu'à l'africain rivage
Le fin renard s'asseoit au bord des flots,
Laissant tomber sa queue au fond des eaux
Et s'y charger de maint gros coquillage :
Lors s'élançant sur la grève à propos,
Et les brisant aux rochers de la plage,
Le fin matois trouve dans son butin
Un bon repas de langouste et d'oursin.
De son côté Richardet fait merveille ;
Et Ferragus, qui n'a lance ni rien,
Par passe-temps lance à quelque payen
Quelque caillou dans l'œil ou dans l'oreille.
A Philomène il plut dans cet emploi.
Frère, dit-elle, il te faut un salaire ;
Ma montre d'or, vois-tu, sera pour toi
Si droit au front tu peux frapper le roi.
Au même instant Roland comme un tonnerre
Fond sur Pinore, et le fend par moitié :
Il l'eût été du crâne jusqu'au pié
Sans son cheval. On voit la pauvre bête
Coupée en deux tomber sur le gazon ;
Et Durandal dans le sol ne s'arrête
Qu'en l'entamant de dix pieds environ.
Les sarrasins à ce rare fait d'arme

Prennent soudain leurs jambes à leur cou,
Comme le cerf qui fuit sans savoir où
Quand de la meute il entend le vacarme.
Les paladins restent seuls ; et Roland :
Enfants, dit-il, ou frères (il n'importe)
La nuit approche ; il nous faut faire ensorte
D'aller au port chercher un bâtiment.
Le sang me boût que je ne sois en France
Pour secourir et défendre mon roi :
Partons. Le cœur me bat ainsi qu'à toi,
Reprit Renaud ; j'ai même impatience.
Richard, Alard, en disent tout autant;
Astolphe aussi, dont la magique lance
Peut mettre seule en fuite tout un camp.
Les deux amants, Tangile et Philomène,
Des bords persans voudraient se rapprocher.
La troupe marche, on traverse la plaine,
Et le soleil s'allait bientôt cacher.
On voit la mer : elle est douce et tranquille;
Et le lointain offre une nef agile
Qui développe à l'usage persan
Son pavillon moitié noir moitié blanc.
Plus empressé que tout autre, Tangile
Pique des deux, arrive droit au bord,
Voit du vaisseau le nombreux équipage,
Et par signaux dont il connaît l'usage
Il les invite à s'approcher du port
Avant la nuit. On entend ce langage;

On porte à terre, on aborde au rivage.
C'était l'instant où de nos paladins
S'y présentait la noble caravanne :
L'hermite avec, faisant par les chemins
Le catéchisme à la belle persanne.
Lors de la nef un vieillard vigoureux
Descend à terre et s'avance vers eux.
Ciel ! je le vois : le voilà ; c'est mon père !
Dit Philomène embrassant ses genoux.
Tangile court, se précipite à terre ;
Et pour tous trois ce moment est si doux,
Qu'à l'élysée on en serait jaloux.
Jupin lui-même y porterait envie,
Quand savourant la céleste ambroisie,
Il la reçoit des mains du beau garçon
Qu'il aime tant, et qu'abhorre Junon.
Tangile, après ces tendres embrassades,
Fidèlement rend compte aux paladins
Et du vieillard, et de ses camarades
Qui sur les mers savent tous les chemins.
Sur quoi Roland qui songe à son voyage :
Seigneur, dit-il, accordez-nous passage
Jusqu'en Espagne, où nous avons besoin
De faire un tour. Ordonnez, dit Tangile ;
Nous sommes prêts à vous mener plus loin,
Jusqu'à Thulé qu'on dit la dernière île.
Lors on s'embarque, on met la voile au vent.
La mer était favorable et tranquille :

On vogue au sud d'abord, puis au ponent.
On reconnaît et Majorque et Minorque:
C'est là qu'on eut la rencontre d'une orque
Qui fit courir un péril assez grand.
Il jaillissait de ses vastes narines
De tels torrents, un tel volume d'eau,
Que tout nageait au dedans du vaisseau,
Armes, agrès, et marchandises fines.
On pompe à force, et chacun met la main
Au cabestan. Astolphe seul s'avance
Sur le tillac, et du bout de sa lance
Atteint le monstre : il disparaît soudain.
Plus de danger, et voguant sans ombrage,
De Denia [1] bientôt on voit la plage.
Nous descendrons, dit Roland, sur ce bord,
S'il vous convient d'y mener la pinasse.
Vous moquez-vous ? dit Tangile. Il embrasse
Le paladin, et se gouverne au port.
On en approche, et Philomène pleure :
Elle a regret de perdre tout à l'heure
Ses bons amis, qui s'affligent aussi
De dire adieu pour jamais à la belle ;
Car ils s'étaient pris d'amitié pour elle.
Mais Roland dit : Il faut sortir d'ici.
Il saute à terre, et sa troupe après lui.
Le vaisseau part. Philomène plaintive,

[1] Ville d'Espagne au royaume de Valence.

Les yeux en pleurs et fixés sur la rive,
Aux paladins adresse encor des vœux :
Sans mouvement elle ressemble à celle
Qui devint pierre en voyant autour d'elle
Tomber ses fils mis à mort par les dieux.
Chaque guerrier salue aussi la belle :
Mais le vent souffle ; il met fin aux adieux,
Et le navire à tous les yeux se cele.
Les paladins qui se mouraient de faim,
Vont à grands pas droit à l'hôtellerie
Se mettre à table, où dans un tour de main
Tout disparaît, œufs et rôtisserie :
Avec la coque ils avalaient les œufs.
L'hôte qui voit cette gloutonnerie :
Messieurs, dit-il, Dieu conserve vos yeux !
Car l'appétit vous l'avez tout au mieux.
Durant ceci, l'hôtesse à la cuisine
Sert les géants, et fait bien triste mine :
Elle criait comme entre ses poussins
Fait la pondeuse ; elle invoquait les saints ;
Elle appelait au secours ses voisins.
Sortez, dit-elle aux géants, je vous prie ;
Vous nous allez dévorer tout en vie.
Elle voyait sous leur terrible dent
Un bœuf, un veau, broyés dans un instant.
Ils les avaient pris à la boucherie,
Et rapportés sous leur manteau flottant,
Comme poulets qui tiennent dans la poche.

A s'en repaître après deux tours de broche
Moins d'un quart d'heure avait très-bien suffi ;
Et puis encore ils veulent qu'on leur donne
La côtelette et le plat de bouilli,
Et le hâchis comme en dîner d'ami.
Placés tous deux à l'entour d'une tonne,
Ils s'en servaient en guise de flacon,
Et la saignaient d'une telle façon,
Qu'eût-elle été comme un puits, on assure
Qu'ils auraient su bientôt la mettre à sec :
On les voyait s'en passer par le bec
Trente barils au moins, bonne mesure,
Et leur cerveau n'en avait nul échec ;
On aurait dit qu'ils buvaient de l'eau pure.
Tout ce que l'hôte avait fait de salure
Vous fut raflé ; mortadelles, jambons :
On admirait des mangeurs si gloutons.
Mais les guerriers étaient en grande peine :
Leur bourse était trop plate. On est bien sot
En cas pareil ; car c'est chose vilaine
De s'en aller sans payer son écot.
On tient conseil, et le conseil arrête
Que Ferragus ira faire la quête,
Sur le dos nu, la discipline en main,
Se fustigeant pour toucher le prochain.
Il se dépouille aussitôt ; il abaisse
Son capuchon, et va criant sans cesse :
Pécheurs chrétiens, mes frères, mes amis,

N'oubliez pas deux nouveaux convertis.
Richard suivait, et toute honte bue
Portait la bourse et ramassait l'argent.
Le duc anglais se dépite à la vue
De deux guerriers quêtant de rue en rue.
Voyez, dit-il à Renaud et Roland,
Puis-je souffrir une telle infamie?
Va donc chercher de quoi vivre autrement,
Répond Roland : la seule ignominie
C'est de mal faire, et non de déguiser
Son nom, ses traits. Et peut-on s'aviser
De deviner en ce lieu, que nous sommes
Objets de culte ailleurs pour tous les hommes?
Je ne crois pas qu'un hameau catalan
Ait des guerriers qui nous puissent connaître.
Comme il parlait, voici qu'on voit paraître
Avec Richard le benoit capelan.
Ils apportaient au moins cent bonnes pièces;
Car l'Espagnol n'est pas chiche d'espèces
Quand il en a : ce peuple est fort humain.
L'hermite avait le dos en marmelade :
On le lui baigne avec le meilleur vin,
Puis on le met au lit après le bain ;
Et Richardet reçoit mainte embrassade.
On paya l'hôte, et l'on fut se coucher.
Le lendemain on part, on va chercher
Dans un bois sombre au-delà de Valence
Cette caverne au pays sagontin,

Où Ferragus commençant pénitence
Mit son trousseau de noble paladin.
Tous à cheval ils trottaient à grand train ;
Mais une nuit les mit en telle transe,
Que leur grand cœur perdant toute espérance
Sentit la peur pour la première fois.
Ils se voyaient perdus au fond des bois:
Vaste désert sans hameau ni village.
Toute la nuit et tout le lendemain
Sans pain ni pâte ils souffrirent la faim :
Le jour suivant ils perdirent courage.
Ardente soif était leur plus grand mal.
Mettons à mort, dirent-ils, un cheval,
Et nous boirons le sang. Ils l'allaient faire
Quand on entend mugir au loin des bœufs.
On se ranime, on remarche, on espère ;
On sort enfin du bois malencontreux.
A demi-morts les paladins de France,
Le front couvert d'une affreuse pâleur,
Entrent du bois dans une plaine immense.
Le jeûne avait réduit leur corpulence
A tel excès, qu'ils vous auraient fait peur.
Astolphe dit : La faim est une lance
De plus d'effet que n'est ma lance d'or !
Sans être atteint d'aucun coup, je suis mort.
Soudain voilà que tous en défaillance
Se laissent choir à bas de leurs coursiers.
Roland, Renaud, tombent les deux premiers;

Puis Richardet ; puis le duc d'Angleterre
En pâmoison se laisse choir à terre
L'avant-dernier ; et Ferragus après,
Plus jaune et sec qu'autrefois dans sa hutte :
En si grand jeûne il n'était pas profès.
Les deux géants font aussi la culbute ;
On aurait cru voir tomber deux cyprès.
Tandis qu'ainsi sur le dos étendue
La gent chrétienne est à terre abattue,
Certaine Fée arrive en ce moment.
Elle herborise, et choisissant les plantes,
Ne veut cueillir que les plus odorantes.
Elle aperçoit des corps sans mouvement ;
Elle s'étonne, et dit : Pourquoi, comment
Etes-vous là couchés à plate terre ?
On lui répond : La faim nous fait la guerre,
Elle nous a tués plus d'à moitié :
C'est un bourreau qui n'a point de pitié.
La Fée alors se sentit attendrie.
Un élixir dont elle leur donna
Rendit à tous la vigueur et la vie ;
Chacun renaît, chacun crie hozanna !
Gloire au seigneur ! Puis elle les mena
A sa demeure, et leur fit la cuisine
En arrivant. Mais sitôt qu'elle apprit
Qu'ils étaient tous guerriers de Jésus-Christ,
Elle jugea tout de suite à leur mine
Qu'ils nuiraient fort à la gent sarrasine,

Et composant un philtre destructeur
Qui sans faillir énerve la vigueur,
Adroitement en mêle à leur potage.
Elle oublia de donner le breuvage
Aux deux géants ; ils n'en tâtèrent pas.
Venus à pied, tous deux étaient si las,
Qu'à l'écurie au milieu de la paille,
Après avoir grassement fait ripaille,
Ils y dormaient comme loirs et gros rats.
C'était le fruit des soins de la servante
Qui les fournit de provende abondante :
Elle aimait fort les géants, et souvent
Prenait plaisir à se mettre au devant.
Dès que la soupe eut été mise en place
Toute bouillante au sortir des fourneaux,
Les paladins faisant mainte grimace
En la mangeant, se brûlaient jusqu'aux os,
Et l'avalaient criant miséricorde.
La Fée alors prenant un bout de corde,
De sa main propre en va serrer les nœuds
Sur les guerriers liés comme des bœufs.
Quand à Roland elle donna l'aubade,
Il la voulut payer d'une gourmade.
Mais vous savez que le noble faucon
A qui son maître a fait rogner la serre,
Demeure sot et presque en pâmoison :
Tel est Roland, dont riait la sorcière.
Les autres font même impuissant effort ;

Casser un fil serait pour eux trop fort.
L'aube du jour ne paraissait qu'à peine :
On les conduit en les garottant bien
Jusqu'à Valence, ou la Fée, en sa haine
Du nom, du culte et du peuple chrétien,
Les donne au roi que l'on nommait Baleine,
Tant il était démesuré payen.
Jadis son père avait trouvé moyen
De s'établir dans l'espagnol domaine.
N'avez-vous pas rencontré quelque part
Le loup féroce ou le méchant renard
Pris dans un piége et portés à la ronde,
Souffre-douleurs, jouets de tout le monde ?
Homme, garçon, fille, femme, vieillard,
Chacun les suit, les tourmente, les hue ;
Chacun contre eux s'anime et s'évertue
A les vexer en cent et cent façons,
Et tout leur poil s'arrache par flocons.
Les paladins ainsi de place en place
Sont mal menés, reçoivent mille affronts :
Trognons de choux leur pleuvent sur la face.
Voyez, messieurs, ne se donne-t-on pas
Plus d'une fois au diable en pareil cas ?
Eux de saint Pierre imploraient l'efficace,
Ou de saint Paul, pour sortir d'un tel pas.
Mais rien n'y fait; on les pousse, on les mène
Jusqu'au palais du vilain roi Baleine.
Avec son fils il voyait tout cela

D'une fenêtre au niveau de la rue.
L'enfant décoche une flèche menue,
Frappe Roland qui dit : Oh ! qui va là ?
Renaud pâlit de honte et de colère,
En s'écriant : J'en ai ma part au front.
Richardet dit : Moi c'est sur la visière,
Tout juste au nez. Et moi c'est au menton,
Dit tout ému le beau duc d'Angleterre.
Eux introduits au royal cabinet,
Baleine dit : Qu'on les pende tout net
Ces mécréants ennemis de nos rites ;
Et sur le champ deux vilains satellites
Sont en devoir de les mettre au gibet.
Roland alors qui n'est ni fou ni bête :
Sire, dit-il s'inclinant tout-à-fait,
Vous pouvez bien en faire à votre tête ;
Mais croyez-vous, quand nous serons pendus,
Avoir honneur, gloire ou plaisir de plus ?
Nous sommes gens de la plus basse espèce,
Faits à servir et nés pour travailler.
Pendez les gens qui pourraient vous troubler
Par grands exploits ou par grande richesse ;
Mais nous, seigneur, dans notre humble faiblesse
Nous ne pouvons nuire ni batailler.
Qu'êtes-vous donc ? leur dit le roi Baleine.
Roland répond : Moi je suis dépensier,
Maître d'hôtel. Moi je suis cuisinier,
Répond Renaud, et ma cuisine est saine.

Ferragus dit : Je suis palefrenier,
N'ayant esprit ni talent ni loquelle.
Richardet dit : Et moi je suis barbier.
Sot, dit le roi, tu me la bailles belle !
Dis, que sais-tu ? Je sais barbifier,
Reprit Richard, et cours le monde entier
Faisant la barbe à quiconque m'appelle.
Astolphe alors qui restait le dernier
Se tourmentait, se creusait la cervelle,
Et se taisait ne sachant nul métier ;
Enfin pourtant il s'avance, et dit : Sire,
Dans ma maison j'avais l'unique emploi
De servir d'hôte, et qui venait chez moi,
A peu de frais y trouvait de quoi frire :
Vin blanc, vin rouge et du meilleur alloi,
Dont je tenais toujours mainte futaille ;
Et je cuisais si bien certains pigeons,
Que de partout, tant on les trouvait bons,
On accourait pour en faire ripaille.
On les détache, et le roi dit qu'il faut
Les employer selon leur industrie.
De tous marchés Roland eut la régie ;
A la cuisine on installa Renaud,
Et Ferragus fut mis à l'écurie ;
Astolphe fut hôte d'hôtellerie ;
Richardet eut savonnette et rasoir.
De la fortune incroyable pouvoir !
Ces bras toujours armés pour la victoire,

Que le soleil voyait matin et soir
Cueillir partout les palmes de la gloire,
Vous les voyez astreints au vil devoir
De manier broche, étrille et rasoir.
Tandis qu'ainsi réduits à la bassesse
Les paladins gémissent désarmés,
Les deux géants dégagés de l'ivresse,
D'un fier courroux s'éveillent enflammés.
Ils ont revu les harnois et les armes
De leurs patrons dans un recoin poudreux;
La trahison se dévoile à leurs yeux;
De désespoir ils en versent des larmes,
Et saisissant la servante aux cheveux:
Meurs, dirent-ils, ou nous ouvres la grille
De la prison où sont nos cinq patrons
Si valeureux, si généreux, si bons,
Que ta maîtresse a su trahir. La fille
A ce propos se tord comme une anguille,
Et de frayeur humecte ses jupons.
Ah! s'écria la fillette éperdue,
Remettez-moi, messieurs, sur le plancher:
Je dirai tout; je ne veux rien cacher.
Un des géants la tenait suspendue,
Et la faisait voltiger en tous sens
Comme un pendu qui tourne au gré des vents;
Elle craignait d'être bientôt lancée
Par la fenêtre, et sur le sol brisée.
Remise à terre, elle dit sans façon:

La Fée a l'art de faire un tel poison
Avec les sucs de tel ou tel herbage,
Qu'en le buvant on perd force et courage :
Le plus vaillant, le plus fier des guerriers
Se laisserait alors mener en lesse
Par un enfant. Ainsi vos chevaliers
Jusqu'à Valence ont suivi ma maîtresse.
A son retour vous seriez trop en presse :
Sortez, pour Dieu, sortez de nos quartiers,
Elle pourrait vous y changer en ânes ;
Car elle acquiert, en pilant certains crânes
De jeunes gens, un pouvoir infini
Qui ferait voir la lune en plein midi.
Voyez là-bas ces taureaux, ces genisses,
Voyez ici nos poules, nos ramiers ;
C'étaient jadis dames et cavaliers
Qui de la Fée ont subi les caprices.
Fuyez, fuyez ce séjour détesté
Où ne se voit que crime et cruauté.
Comme ils parlaient, on frappe à la barrière.
La porte s'ouvre : on entend la sorcière
Grincer les dents en montant l'escalier.
Fracasse court, et lui sait appuyer
La lance d'or, par qui sans résistance
Toute magie est réduite à néant.
Elle frémit, elle perd l'espérance,
Et pour sa vie implore le géant.
Je le veux bien, dit-il, je te l'assure ;

Mais rends leur forme aux gens qu'on voit ici.
C'est, répond-elle, une grande aventure.
Dans la cellule où je fais tout ceci
Est enfermée une belle licorne
De bronze pur, et tant qu'elle y sera
L'enchantement ne peut avoir de borne ;
Elle détruite, alors il cessera.
Les deux géants jettent la porte à terre.
La lance d'or à peine vient toucher
A la licorne, on la voit trébucher
Membres épars ; et Fracasse en colère
La pulvérise encor sur le plancher.
La Fée en pleurs gémit et désespère
De son salut, quand de tous les quartiers
On voit venir dames et cavaliers
Qui sans faillir ont repris leurs figures.
Aux deux géants ils font tous grand honneur ;
A la sorcière ils disent mille injures,
Et lui voudraient tous arracher le cœur ;
Mais les géants lui donnent sauve-garde.
Quelqu'un lui dit : Donne-nous donc, pendarde,
Quelque remède à ton philtre trompeur.
Alors, montrant du doigt une cassette :
C'est là, dit-elle, où je tiens la liqueur
Qui rend la force, et même plus complette,
A qui la perd comme vous par erreur.
Fracasse alors se saisit de la phiole,
Et tous ensemble ils sortent de la geole.

On met le feu tout de suite au logis;
Et quand on vit monter au ciel la flâme,
Tempête dit : Moi qui n'ai rien promis
Quand tu donnas la vie à cette infâme,
Dans ce foyer j'en puis sans contredit
Faire justice ; et chacun applaudit :
Sur quoi soudain le justicier Tempête
La précipite, et chacun en fait fête.
Jusqu'à Valence on fut le lendemain;
Et les géants apprirent en chemin
Qu'ils voyageaient en bonne compagnie,
A leurs amis tout au mieux assortie.
On y comptait deux frères Agolant,
Et deux cousins d'Astolphe et de Roland,
Avec le fils de Roger, et bien d'autres
Vrais paladins, frères d'armes des nôtres.
On confia le précieux flacon
Au jeune fils de Roger, à Guidon,
En lui réglant bien juste son allure.
On le vêtit en turc, et sans façon
On lui coupa sa blonde chevelure.
Puis on voulut que déguisant son nom,
Seul dans Valence il tentât l'aventure ;
Car tant de gens donneraient du soupçon.
Il entre seul, et comme de raison
Il va cherchant par les hôtelleries,
Cherchant Astolphe. Il le trouve à la fin,
Ce passé maître en manières jolies ;

Mais il le voit graisseux, sale et vilain,
Chantant, disant quolibets et folies.
Guidon salue, et voyant cuisiner :
Maître, dit-il, je voudrais déjeûner.
Lors on lui sert omelette et fromage,
Pain blanc, vin frais, enfin ce qui lui plaît.
Il mange bien ; et puis en garçon sage
Il dit tout bas à l'hôte ce qu'il est ;
Et qu'envoyé pour son seul intérêt
Par les géants, il apporte un breuvage
Qui lui rendra sa première vigueur.
Le duc l'embrasse, et boit de sa liqueur
Secrètement dans la chambre prochaine.
Elle lui rend la force et la valeur ;
Puis tous les deux s'en vont tirer de peine
Le bon Roland, qu'ils trouvent attaché
A marchander fruits rares au marché,
Pour les porter à son maître Baleine.
Roland apprend le tout par le menu,
Boit à la hâte, et se sent revenu
Dans cette force à bon droit si vantée :
Même il croirait la sentir augmentée.
Droit au palais ils vont trouver Renaud
Qui, pour le roi faisant une pâtée,
Se démenait et se mourait de chaud
Sur les fourneaux de la sale cuisine.
On fait venir Ferragus et Richard
Au même endroit, où chacun prend sa part

De cette sainte et douce médecine
Qui rend à tous vigueur et bonne mine.
Le sang leur boût ; on s'anime au combat ;
Broche ou tenaille ou chenet, il n'importe,
On saisit tout, et s'armant de la sorte
Droit au palais on marche avec éclat.
La garde accourt, veut défendre la porte ;
Les pauvres gens comme pièces de rôt
Sont enfilés. On arrive aussitôt
Au roi Baleine, et Renaud lui fait fête
D'un coup de poing lui caressant la tête.
Oh ! dit le roi, voyez l'impertinent !
Qu'on me le fourre au cachot sur le champ.
Attends, attends, dit ouvrant la fenêtre
Le bon Renaud, tu vas de main de maître
Etre ajusté. Tu veux nous encager,
Et nous allons t'apprendre à voltiger.
Le roi pâlit de peur et de colère ;
Il ne sait plus que dire ni que faire,
Se mord la lèvre et trépigne en tous sens.
Roland cria : Ne perdons point de temps.
Sur quoi Baleine est lancé dans la place
Qui se trouvait alors pleine de gens.
Les fils du roi viennent avec audace
Pour le venger. L'hermite un peu brutal
Reconnaissant celui de l'arbalête,
L'enveloppa sous le manteau royal,
Et l'envoya se fracasser la tête

Faisant le saut à son père fatal.
Puis on donna même leçon de danse
A tous messieurs les princes de Valence.
A cet aspect les prudents citadins
Vont allumer fagots, brandons de paille
Autour des murs, ne voulant en bataille
Se mesurer avec les paladins.
Ceux-ci bientôt furent en grande transe;
Le feu gagnait, la flâme en haut s'élance.
Ils se disaient : Comment sortir d'ici?
Le palais fume, on y sent le roussi.
Les deux géants arrivent en personne,
Et de leurs reins vidant la vaste tonne,
Presque en entier ils éteignent le feu;
Et cependant ils avaient bu fort peu.
Roland, Renaud, toute la baronnie
Reprend haleine; et tous de compagnie
Vont les trouver, les serrent dans leurs bras.
Ce fut ainsi qu'on sortit d'embarras.
Quelqu'un dira qu'éteindre un incendie
Par tel moyen, passe l'humain pouvoir;
Que même moi je le tiens pour folie.
Mais que veut-on? Ma muse par devoir
N'est qu'un écho qui répète une histoire.
Et puis, messieurs, pourquoi ne la pas croire?
Car, entre nous, comment peut-on savoir
Ce qu'un géant tient dans son réservoir?
Le feu durait, les paladins le mirent

De porte en porte aux murs de tout logis.
Valence brûle, et le soir ils partirent
Impatients de se rendre à Paris,
Et cheminant par un beau clair de lune.
Là je les vois racontant leur fortune,
Fêtés partout, honorés et chéris.
Laissons-les faire, et cependant, pour cause,
En Danemarck allons faire une pause.
Vous souvient-il où j'en étais resté
Quand j'ai couru si loin la pretentaine ?
Je vous parlais d'une jeune beauté
Qui s'apprêtait à raconter sa peine,
Et que Psyché qu'elle intéressait fort
La larme à l'œil écoutait. C'est la reine
Veuve du roi danois le dernier mort.
Du roi de Suède elle avait pris naissance,
Et sa beauté passait toute croyance.
Son cœur était un miroir de vertu ;
Et parcourez tout le monde connu,
Vous n'y verrez de femme qui l'égale.
C'est en ces mots que tout bas sanglotant
Et la voix faible, avec grace pourtant,
Elle conta sa disgrace fatale.
Depuis un an j'ai perdu mon époux,
Et de ce fils il m'a laissée enceinte.
Lors de nos droits mon beau-frère jaloux
Voulut régner, et par traîtreuse feinte
Le scélérat sut nous mettre au danger

Dont votre bras a su nous dégager.
Jamais secours ne manque à l'innocence.
Dans un jardin, lieu jadis de plaisance,
J'allais un jour distraire ma douleur.
Ma garde voit, ou croit voir un voleur
Prenant la fuite; et soudain on l'arrête,
On l'emprisonne; et le prince imposteur
Dans la prison va le voir tête à tête.
Là lui montrant sa grace ou sa mort prête,
Il lui fait dire, infâme corrupteur,
Que de la Suède il est un grand seigneur
En Danemarck élevé dès l'enfance,
Et que de moi passionnément épris
Chez moi de nuit il osa s'introduire,
Et sut si bien avec moi se conduire
Que de sa flâme il emporta le prix.
Tout aussitôt se forme une assemblée
De hauts barons, magistrats, sénateurs,
Où mon beau-frère introduisit d'emblée
Force avocats, notaires, procureurs,
Et d'autres gens qui ne sont pas meilleurs.
Par devant eux comparut le coupable
Qui, s'accusant d'adultère avec moi,
Dit que mon fils n'est pas le fils du roi,
Et confirma le complot détestable.
Chacun frémit; on est saisi d'horreur,
Et chacun veut que l'infâme périsse;
Mais par les soins de son vil protecteur

Il disparaît, il échappe au supplice.
Le prince affecte une douleur factice;
Et s'adressant aux membres du sénat:
Messieurs, dit-il, faites parler justice
Conformément à la loi de l'état.
Les magistrats prennent l'air de tristesse,
Serrent l'épaule et marmottent entr'eux.
Lors sur la loi mon beau-frère les presse,
Et ces messieurs disent d'un ton piteux:
Elle a lancé le trait de mort à ceux
Et celles-là qui par feux adultères
Osent goûter voluptés étrangères.
Divers supplice est fixé pour les deux;
Aux corrupteurs la potence et les flâmes,
Et le tranchant du cimeterre aux femmes.
Mais nul ne doit sous le tranchant du fer
Faire tomber la tête de la reine;
Il vaudra mieux l'exposer sur la mer
Avec son fils. Aussitôt on m'entraîne;
Troupe nombreuse à la mer me conduit,
Et tout le peuple en gémissant me suit.
En arrivant au port, je leur demande:
Pourquoi veut-on m'opprimer aujourd'hui?
Adressez-vous à celui qui commande,
Dit un soldat: votre frère, c'est lui
Qui vous poursuit pour un fait d'importance,
A ce qu'on dit. Lors on lit ma sentence,
Où je me vois donner l'infâme nom

De courtisanne et de femme perdue.
En l'écoutant je tombe en pâmoison,
Et l'on me porte immobile, éperdue,
Dans cette nef presque toute fendue,
Et qui sans faute allait couler à fond
Sous les fardeaux dont on l'avait remplie.
La nef voguait et s'allait submerger :
Vous arrivez, vous me sauvez la vie.
Mais votre tâche encor n'est pas finie ;
Daignez me suivre et venez me venger.
Mettez à mort ce traître mensonger
Qui me perdit en infâme faussaire.
Rendez le trône à mon fils ; c'est son bien.
Olivier dit : A chacun son salaire.
Partons, partons, et n'ayez peur de rien.
Psyché veut être aussi de la partie ;
Elle veut voir rétablir son amie.
Pendant la nuit ils dormirent un peu ;
Puis le matin, et même avant l'aurore,
Ils vont marchant avec des gens du lieu
Par un grand bois que semble habiter Flore.
Psyché faisait sous ses pieds délicats
Naître l'œillet, la rose, le lilas ;
Elle est la dame et l'épouse chérie
De celui-là qui seul donne la vie
Sur terre, au ciel, jusques dans les enfers :
Jusqu'aux enfers, et par-delà peut-être.
Une cité bientôt vient à paraître ;

C'est Copenhague assise sur les mers.
Alors Psyché sous des nuages clairs
S'enveloppant, en couvre aussi la reine
Qui peut ainsi sans péril et sans peine
Observer tout, et du peuple danois
Sonder les cœurs en recueillant les voix.
Olivier marche à la grande poterne
Avec Guidon, et tous deux à la fois
Sonnant du cor, font dire à Christierne
(C'était le nom de ce tyran felon)
Que c'est à tort et sans droit qu'il gouverne,
S'étant fait roi par fraude et trahison;
Qu'incessamment ils veulent au démon
Qui dans l'enfer l'attend, en faire hommage,
Et que la reine en tout temps pure et sage
Dut toujours être à l'abri du soupçon.
Le tyran s'arme indigné du message:
Il perd la tête, il blasphème, il enrage.
Pardieu, dit-il, il nous manquait cela;
Mais tout à l'heure à ces marmouzets-là
Je saurai bien donner leçon entière.
Puis s'élançant sur un puissant coursier,
Avec fureur il sort dans la carrière,
Et sans tarder abaissant la visière
Insolemment il défie Olivier.
Je viens, dit-il, maintenir que mon frère
Mourut l'époux d'une femme adultère,
Mère d'un fils qui n'était pas de lui,

Et que tu mens comme un chien aujourd'hui.
Le paladin transporté de colère
Répond de même, et part piquant des deux.
Le choc fut vif, et l'on voit les épieux
En mille éclats se briser comme un verre.
Lors tous les deux jouant du cimeterre
Frappent des coups qui font cligner les yeux.
Olivier dit : Quoi ! race de vipère,
Opprobre vil de la nature entière,
Tu vis encor, malheureux ! Qu'attends-tu
Pour expier l'abominable trame
Qui t'a rendu le bourreau d'une dame
De si parfaite et si pure vertu ?
L'autre se taît, et fait tomber sa lame
Si lourdement sur le chef d'Olivier,
Qu'elle emporta le haut de son cimier :
Peu s'en fallut qu'il ne finît la fête.
Lors Olivier de son sabre puissant
Tire à deux mains un tel coup de fendant,
Qu'à Christierne il fait voler la tête.
Le tyran tombe, et tombe en mugissant
Comme un taureau que le boucher assomme;
Et sur le champ l'âme du méchant homme
S'en va brûler dans les feux éternels.
Chacun fait fête, élève des autels
Au paladin comme à Jupiter même ;
Et tout-à-coup brillante de splendeur
Psyché paraît, et la reine qu'elle aime.

Imaginez quelle allégresse extrême
C'est à la cour après un tel bonheur.
Les citoyens larmoyants de tendresse,
A son palais conduisent leur maîtresse
Qui leur sourit, les flatte, les caresse;
Et le tyran, pâture des corbeaux,
Parmi des rocs est jeté par lambeaux.
Après deux jours ce fut grande détresse;
Psyché quitta la reine et les héros.
Elle embrassa tendrement son amie,
La larme à l'œil. Toute la compagnie
Pleurait aussi. Le cygne était auprès;
Il prend son vol, enlève la déesse;
Et les guerriers aussi le jour d'après
Font leurs adieux à l'aimable princesse.
Elle avait fait pour eux armer exprès
Un bon vaisseau, si bien fourni d'agrès
Et de marins, qu'il peut braver l'orage.
Olivier dit aux gens de l'équipage,
Qu'il faut choisir les chemins les plus courts
Pour arriver à la française plage;
Et le pilote expert en tout voyage
Dit qu'il saura l'y conduire en huit jours.
Mais j'aperçois qu'ici sans en rien dire
Chacun voudrait à Charles revenir,
Et s'informer du sort qu'en son empire
Ont tous ces gens qui viennent l'assaillir.
Mais savez-vous ce qui rend la prairie

Si belle à voir ? c'est ce millier de fleurs
Dont le parfum ainsi que les couleurs
A chaque instant sous nos pas se varie.
Un bon poète à mon sens doit avoir
Le procédé du peintre en mosaïque.
Bien assortir jaune et bleu, blanc et noir,
C'est à cela que l'artiste s'applique ;
Et c'est ainsi que son art nous fait voir
Une Vénus, un monstre, une fabrique.
Par même soin et par même pratique
Le romancier doit se faire valoir.
C'est pour cela, voyez-vous, que ma Muse
A voltiger deçà, delà s'amuse.
Laissez-la faire, elle reviendra bien
D'un vol léger à ce bon roi chrétien.
Près de Paris si vous voulez l'attendre,
Au chant qui suit elle vous doit apprendre
Tels chamaillis, tant de combats affreux,
Qu'ils vous feront hérisser les cheveux.
En attendant, messieurs, je vous exhorte
A m'imiter ; c'est pour votre intérêt.
Figurez-vous le mal plus grand qu'il n'est ;
Plus aisément ensuite on le supporte.
C'est à cela que je mets tous mes soins ;
Car dans le cours de cette triste vie,
Stérile en biens et féconde en besoins,
Sage est celui qui par art s'ingénie,
Comme je fais, pour souffrir un peu moins.

J'attends toujours guerre, peste, famine,
Fièvre maligne ou tel autre poison,
Ou bien voleurs qui pillent ma maison :
Je vois mourir le voisin, la voisine
Sans m'émouvoir : ou bien qu'on assassine
Quelque passant; et s'il me reste un peu
De mon avoir, je rends graces à Dieu.
Faites profit de ma saine doctrine :
Régardez Charle et tous ses paladins
Comme livrés en proie aux sarrasins.
Mais à présent il faut que l'on m'attende.
Un chant si long à néant m'a réduit,
Et mon Pégase a besoin de provende
Pour me pouvoir aider au chant qui suit,
Battant du pied quand je le lui demande,
Et m'animant en besogne si grande.
Or adieu donc, belles, et bonne nuit.

FIN DU CHANT VI.

CHANT VII.

De tant de maux qui foisonnent sur terre
Plus qu'on ne voit puces au dos d'un chien,
A mon avis le pire c'est la guerre.
Etre assiégé, comme on sait, ne vaut rien;
Etre assiégeant, selon moi, ne vaut guère.
Jouer des mains du matin jusqu'au soir,
Donner des coups ou bien en recevoir,
N'est ma foi pas métier qui puisse plaire.
En guerroyant, nobles aventuriers,
Vous êtes tous meurtris ou meurtriers;
De vos exploits vous ignorez l'issue:
Droit et pitié sont trop loin des lauriers
Que vous cherchez. Vous tuez, on vous tue:
Chacun son tour; et vos soldats brutaux,
A qui leur veut du bien font mille maux.
Ce qui m'étonne et me met en colère,
C'est que ceux-là qui font courir les champs
A tant de monde, et tuer tant de gens,
Messieurs les rois, n'en font pas moindre chère,
Tenant leur cour, chassant dans leurs forêts,
Et s'amusant en diverse manière,
Tandis qu'en proie aux horreurs de la guerre
Sont leurs cités ainsi que leurs sujets.
Charle est bien loin d'encourir ce reproche:
Ce bon vieillard, quand l'ennemi s'approche

Courant lui-même au devant du danger,
Avec son peuple aime à le partager:
Comme un d'entr'eux il monte à la muraille,
Il y combat, ou bien il y travaille.
Mais la besogne est réduite à tel point,
Qu'il en doit perdre et le trône et la vie.
En vain Menard payant sa perfidie
Avait laissé le moule du pourpoint
Sur le carreau : toute la Cafrerie
Tournait le dos, rentrant au souterrain
Où les avait introduits le vilain.
Dans ce moment survient autre bagarre.
Un espion vient dire au roi tout bas,
Qu'un grand assaut dans le camp se prépare :
Les généraux ont réglé tout le cas,
Et dans deux jours doit éclore l'affaire
Dont on ne parle encor qu'avec mystère.
A deux genoux Charles n'en pouvant plus
Demande à Dieu, pour l'amour de Jésus,
Un prompt secours de puissance efficace ;
Et cependant il renforce la place,
Parle à ses gens, et les va consolant.
Non loin des murs Despine toute armée,
Mais tête nue, allait caracolant
Avec fierté sur un beau cheval blanc.
Dans cette ardeur dont elle est animée
Pour signaler sa force aux yeux des Francs,
Elle attendait la terrible journée

Du grand assaut, comme fille à quinze ans
Attend un bal, des fleurs et des rubans.
Ce qui la trouble et la rend presque folle,
C'est qu'elle sait Richard hors du pays.
Si de sa main la belle ne l'immole,
Que servira d'avoir brûlé Paris
Et mis à sac le royaume des lis ?
(Tel est l'excès de sa haine cruelle.)
Elle se veut flatter qu'il reviendra,
Et sous ses coups enfin expirera :
Elle a prescrit que nul pour sa querelle
L'épée en main n'attaque Richardet :
Elle nourrit toujours l'espoir secret
Que s'il périt il périra par elle.
Cet ordre-là choque fort ses amants.
Sont-ce donc là, dirent-ils, les serments
Faits entre nous, quand nous vînmes en France
A votre suite, et pour votre vengeance ?
Chacun de nous jusqu'ici vous suivant,
De Richardet vous a promis la tête,
Et votre main doit être la conquête
De son vainqueur : vous en fîtes serment.
Vous enchaînez d'un mot notre vaillance;
Vous nous ôtez tout rayon d'espérance.
Despine dit, leur faisant les yeux doux :
Je ne veux point acquérir un époux
Par un trépas ; et, comme vous le dites
Si vous m'aimez, il est tant de mérites

Dont vous pouvez vous parer à mes yeux !
Les tendres cœurs connaissent d'autres charmes
Que les exploits, les combats, les faits d'armes :
Mille moyens s'offrent à tous moments,
Et l'amour seul les inspire aux amants.
Durant ceci, le Scric veut qu'on appelle
Pour le conseil, et fait sonner du cor ;
Et puis l'armée en forme solennelle
Est par un ban instruite de son sort.
L'ordre est à tous, qu'on s'arme et s'évertue
Le lendemain pour monter à l'assaut,
Et saccager Paris de rue en rue.
En attendant, le Scric fait sa revue
Pour s'assurer qu'on s'arme comme il faut.
Deux cents milliers étaient de Cafrerie,
Trois cents au moins du pays des Lapons ;
Puis tant et tant ou d'Afrique ou d'Asie,
Qu'il eût fallu calculateurs bien bons
Pour les compter. Soudain chacun travaille :
L'un va ferrer son cheval de bataille ;
L'autre polit son casque, son pavois ;
L'autre recout bride, selle et harnois ;
Un autre aiguise et cimeterre et lance.
Les combattants de suprême vaillance
Sont le roi cafre, encor qu'un peu trop mûr ;
Puis deux géants de telle corpulence,
Qu'à coups de poing ils abattent un mur.
Peau de serpent d'une odeur meurtrière

Couvre leur corps, et deux troncs de sapin
Garnis de fer, sont armes dans leurs mains
Qui des cités ne font qu'un cimetière.
L'un c'est Faucon, l'autre c'est Epervier;
Et tous deux seuls vaincraient un monde entier.
Nommons aussi les deux belles guerrières.
Despine croit avoir sous ses bannières
Tant de héros, tant de braves soldats,
Que les chrétiens n'y résisteront pas.
Climène suit, aussi brave, aussi belle,
Des bords du Nil amenant sa séquelle.
On distinguait encore Alcimédon,
Le bel Oronte, et le fier Sarpedon.
Alcimédon à la Thrace guerrière
Donne des lois, et n'a guères d'égal
Dans les combats et dans l'art de la guerre;
Du roi de Perse Oronte est roi vassal;
Et Sarpedon, qui n'eut peur de sa vie,
En souverain règne sur la Nubie.
On voit après et le Fiac et le Fic:
Tous deux étaient les ministres du Scric.
J'en nommerai milliers de même sorte
Quand il faudra que je vous parle d'eux;
Mais à présent, ou le diable m'emporte,
Leur nom m'échappe, et j'en suis tout honteux.
Quant aux Français, la liste est bientôt prête;
Ils sont si peu, que je suis tout surpris
Qu'à tant de monde ils puissent tenir tête,

Et soient encor vivants dans leur Paris.
De paladins de suprême vaillance
Ils en avaient tout au plus cinq ou six.
L'un c'est Lurcain, le plus âgé des fils
Du beau Zerbin. C'est l'espoir de la France :
C'est le fléau, l'horreur des sarrasins,
Qu'il va chassant comme petits poussins
Quand il brandit sa redoutable lance.
Maugis le suit, célèbre négromant
Qui tient l'enfer sous son commandement.
Othon, Yvoire, ont là chacun un frère ;
L'un Marius, et l'autre Scipion.
Tous deux jouant au mieux du cimeterre,
Souvent aux Turcs échauffaient le chignon.
Après ceux-là, le reste est marchandise
De bon alloi, de bon cœur combattant ;
Mais ce n'est pas valeur assez exquise
Pour qu'un tout seul puisse en combattre cent.
Si les absents reviennent pour la crise,
Comme pour moi je crois qu'ils reviendront,
Ce ne sont point les payens qui riront :
Ceux-là sont gens à leur porter des bottes
Qui leur mettront les entrailles à l'air.
Je vous dépeins les joueurs dans ces notes,
Pour que le jeu vous en semble plus clair.
Déja le Scric à l'assaut se prépare ;
Et dans Paris Charles met tous ses soins
Pour le sauver de la rude bagarre.

Il songe à tout, prévient tous les besoins.
Il songe à tout ; il terrasse les portes,
Monte aux remparts et place ses cohortes.
Laissons-le faire, et retrouvons Roland
Qui sort d'Espagne et traverse la France.
A ses côtés Ferragus cheminant
Est recouvert d'un haubert d'importance,
D'un scapulaire affublé par dessus ;
Car il comptait rentrer en pénitence
Dès qu'il aura mis Charles hors de transe.
A parler vrai, ses péchés sont dodus ;
Il faut du temps pour en avoir l'absoute.
Près de la mer sous une grande voûte,
Comme j'ai dit, il avait retrouvé
Son attirail bien net, bien conservé.
La lance est l'os d'une énorme baleine ;
Et son épée, ouvrage des démons,
Coupe le fer comme choux et citrons.
Roland dépêche aux rives de la Seine
Un écuyer, pour avertir le roi
Qu'il est tout proche, et promet sur sa foi
D'être à Paris le lendemain sans faute,
De grand matin. Le bon roi tout joyeux
Rend grace à Dieu qui lui donne un tel hôte,
Et s'attend bien que tout en ira mieux.
Mais l'allégresse est encor bien plus vive
Quand il apprend que Ferragus arrive,
Qu'il est chrétien, et qu'il mène à la main

Deux tels géants, que Roland n'est qu'un nain
A leur égard ; et qu'avec eux s'avance
Le bon Renaud, Astolphe et Richardet,
D'autres encore, outillés au complet
Pour besogner au salut de la France.
Le bon vieillard que l'espoir rajeunit
Reçoit encore autre exprès, qui lui dit
Qu'il a laissé gens de semblable sorte
Près de Paris, qu'ils touchent à la porte,
Et que peut-être ils sont entrés déja.
Ce sont lions, dit-il, pour le courage :
C'est Olivier, Dudon et le Sauvage.
Quand à Paris on sut qu'ils étaient là,
Et que Roland s'approchait de la place
Avec les siens, tout y changea de face :
On n'a plus peur ; et le bon roi s'en va
La larme à l'œil, faisant part de sa joie
A tous venants : content après cela
Que de la mort, dit-il, il soit la proie.
La nuit venait : elle sert de signal
Au grand assaut qui doit finir la guerre.
Chacun se range au camp sous sa bannière,
Et l'on choisit le Scric pour général.
Climène est là ; ses soldats sont cent mille :
Race perverse, inhumaine, indocile.
Leur soubreveste est couleur de brasier,
Et l'on y lit ces mots : « Point de quartier. »
D'autre côté le sommeil fuit Despine,

Et vous diriez qu'elle a le diable au corps ;
Elle retouche et la selle et le mors
De son coursier ; cent fois elle examine
Tout son harnois, et couvrant sa poitrine
D'un brocard d'or, elle y trace ces mots :
« Un seul m'importe, un seul ici m'amène ;
« J'aurai sa vie, ou je perdrai la mienne. »
Elle ne veut, ne prend sous ses drapeaux
Que ses amants, pour errer sans contrainte.
Déja les airs éclaircissaient leur teinte ;
Et du dieu Mars les terribles flambeaux
Lançaient le feu dans l'âme des héros.
L'un est couvert d'une peau de panthère ;
L'autre, sauvage et sans le moindre acquit,
Monte à cheval tout nu comme il naquit ;
Un autre s'arme en forme régulière.
On ne voit point les perfides Lapons
A la comparse : ils vont en billebaude
Par le pays, volant poules, chapons,
Puis à loisir dévorant leur maraude
Dans quelque trou. Les insignes fripons
Du bien d'autrui faisaient bombance entière,
Amoncelés comme une fourmillière.
Près de Paris le terrain s'élevant,
Vers le cinquième ou le sixième mille
Formait un mont, où tout en arrivant
Sur le minuit Roland prit domicile.
La lune est claire : il voit à plein la ville,

Et sous les murs tant et tant de soldats
Prêts pour l'assaut, qu'il s'étonne, et tout bas
Maudit cent fois le chef qui les rassemble.
Les paladins tiennent conseil ensemble.
Entrera-t-on ou non dedans Paris ?
N'y pas entrer est le commun avis.
Roland, Astolphe, et Richardet encore,
Unis tous trois tomberont sur le more
Par le flanc droit; Renaud à l'autre flanc
Avec Léon en feront tout autant;
Et Ferragus attaquera le centre,
Faisant passer ses géants sur le ventre
Des mécréants. Les autres paladins
Harcelleront partout les sarrasins.
En même temps on instruit Charlemagne
Par un exprès, de ce plan de campagne,
Pour qu'il l'approuve et concoure à l'effet.
Charles, d'accord avec sa baronnie,
Goûta ce plan, et conçut le projet
D'une manœuvre et savante et hardie.
Je vois, dit-il, se morfondre à regret
Sur nos remparts guerriers de haut service;
J'y placerai la nouvelle milice
Qui suffira pour y faire le guet.
Nous, en trois corps partageant ce qui reste,
Par trois côtés nous les ferons saillir
Quand l'ennemi viendra nous assaillir :
C'est pour Roland un secours manifeste.

Le conseil plut; et le sage Olivier
De ces trois corps commanda le premier :
Les deux suivants devinrent le partage
De Scipion, de Guidon le sauvage :
Charles resta pour avoir l'œil à tout
Sur les remparts, de l'un à l'autre bout.
Déja la nuit allait plier son voile,
Et du matin laissait briller l'étoile ;
L'Aurore vient, et vient en rougissant :
Elle rougit, en s'avouant la tache
De cet amour qui follement l'attache
Au froid hymen d'un vieillard languissant.
Les sons guerriers annoncent le carnage ;
Celui du cor au camp des sarrasins,
Et la trompette aux murs des paladins.
Voyez les flots soulevés par l'orage
S'amonceler d'écume blanchissants,
Et tour-à-tour l'un l'autre se poussants ;
Voyez la vague accourir à la plage
Comme un coursier dégagé de son frein :
Tel court aux murs le fougueux sarrasin.
Mais quand le flot a heurté le rivage
Il perd sa force, il recule et s'enfuit :
Ainsi bientôt le Turc se décourage,
Voyant marcher les chrétiens à grand bruit
Hors de leurs murs, et demandant bataille.
La peur le prend. Climène en vain criaille ;
En vain le Scric blasphème et se travaille ;

Le Fiac, le Fic, en vain courent les rangs
Pour arrêter cette vile canaille ;
Ils ont à dos Roland, et sur les flancs
Sont Richardet et le duc d'Angleterre,
Qui leur faisant toute aussi rude guerre,
Sont entourés de morts et de mourants.
Renaud, Léon, frappent en même temps
Sur les payens, comme batteurs en grange ;
Et les géants en leur manière étrange
En ont déja mis à mort des milliers,
Faisant partout autour d'eux place nette.
Car leurs filets ne sont pas amusette ;
A chaque coup péchant mille guerriers,
On leur fait faire en l'air la pirouette.
Les sarrasins à leur front mal-menés
Font volte-face, et trouve nez à nez
Gens dont le bras en avant les repousse.
Le centre alors reçoit telle secousse
Des deux côtés, qu'il se rompt tout-à-fait.
L'un meurt de peur, l'autre expire en effet.
Le Scric voyant la bataille perdue,
Rentre à son camp suivi de peu des siens.
Charle à Paris rappelle les chrétiens
Par un signal ; mais c'est peine perdue :
La trompe sonne, et n'est point entendue
Des paladins. Ferragus seul l'entend,
Et sort du choc. Il rencontre Climène :
Elle le voit, arrête son coursier,

Et le défie en combat singulier
Dans quelque endroit écarté de la plaine.
Lui, qui la croit à son air un guerrier,
Avec plaisir accepte la partie;
Et tous les deux s'en vont de compagnie
Dans un vallon, où la lance en arrêt,
A s'attaquer chacun se trouve prêt.
Tout juste au front Climène atteint son homme,
Qui dit tout bas : Ceci n'est pas bibus;
C'est Rodomont, ou Roland, ou tout comme.
En même temps l'épieu de Ferragus
Frappe tout droit au sein la demoiselle,
Qui sous le coup semble perdre la selle,
Mais dans l'instant s'affermit encor plus.
Chacun alors jette comme une plume
Sa forte lance, et la jette au plus loin,
Pour se frapper le cimeterre au poing,
Comme à la forge on frappe sur l'enclume.
Il pleut des coups de pointe et de fendant,
Mais sans blesser le guerrier ni la belle.
Lors Ferragus serrant dent contre dent,
Lui porte au casque un coup de force telle,
Que s'il va droit il la met en canelle.
Heureusement le fer prend de côté,
Et ce qu'il touche est tout net emporté.
On voit briller les yeux de la princesse,
Faits pour charmer, pour captiver un Mars :
On voit flotter ses blonds cheveux épars.

Que fait l'hermite ? Il tombe dans l'ivresse,
Ouvre les yeux, la bouche, étend les bras,
Extasié devant de tels appas.
Le pélerin harrassé de sa course,
Mourant de faim, sans un sou, sans ressource,
Va gémissant tout le long du chemin ;
Si sous ses pieds il rencontre une bourse
Pleine d'écus, il se pâme soudain :
Tel est l'hermite en voyant tant de charmes.
Il s'agenouille, il jette au loin ses armes,
S'humiliant d'un mal fait sans dessein.
La belle reine alors perd sa colère ;
Par complaisance elle met pied à terre
Comme il l'en prie, et dit avec douceur :
Je suis vaincue, et vous êtes vainqueur.
Non, répond-il, jamais contre les belles
Je ne joûtai dans les combats de Mars.
Climène prend un réseau de dentelles
Pour enfermer ses blonds cheveux épars,
En détournant d'un air doux ses regards
Sur le guerrier, qui déja dans son âme
Sent se glisser une certaine flâme.
Climène veut voir ses traits, et lui dit :
Otez ce casque ; et l'hermite obéit ;
Puis tous les deux s'asseoyent sur l'herbette.
Elle lui parle en manière discrette
De sa naissance et du culte qu'elle a.
Avec plaisir il l'écoute ; et déja

Tout à l'amour, adieu la pénitence,
Adieu le froc. Le papelard commence
A clignoter en sournois, à lorgner ;
Même des mains il cherche à besogner.
Climène sait le tenir en mesure ;
Elle lui dit : Parlez s'il vous convient ;
Mais point de mains, cavalier. Il murmure
Entre ses dents, soupire, et se contient.
Mais plus il va, plus il tombe en folie.
Elle se lève ; il pleure, il la supplie
De se rasseoir, et dit qu'il se tiendra
Plus à l'écart. Propos d'amant, dit-elle,
Comme la feuille au vent s'envolera ;
Si près de toi je me mets encor là,
Je reverrai se brouiller ta cervelle.
A ta vertu je vais donner beau jeu
Pour l'éprouver. Elle s'assit à terre.
En ce moment Astolphe d'Angleterre
Du haut des monts venait au même lieu.
Il voit très bien deux corps sur la fougère :
A pas de loup il descend, considère
D'abord la belle, et puis le chevalier,
Mais ne connaît encor ni l'un ni l'autre :
Puis à la fin il voit que ce guerrier
Est Ferragus le pénitent, l'apôtre,
Si pénétré de l'amour de Jésus,
Qu'à tout jamais il veut vivre en reclus,
Portant la haire et couchant sur la dure ;

C'est celui-là qui sur le fin gazon
Requiert d'amour la gente créature.
Il lui faisait des contes à foison ;
Disant qu'il règne au pays de Murcie,
Où comme époux il la couronnera.
Nous parlerons, dit-elle, de cela
Une autre fois. J'ai la tête étourdie :
Et puis du Christ tu professes la foi ;
Moi, celle-là d'Egypte ma patrie,
Et l'alcoran est mon unique loi.
Si tu voulais embrasser ma croyance,
Je pourrais bien t'accepter pour époux.
Je ferai tout, dit-il, oui tout pour vous.
O sainte foi ! prenez-le en patience.
Voilà, dit-il en comptant par ses doigts,
Un converti pour la seconde fois.
Le duc anglais qu'un zèle saint enflâme
S'élance alors, et lui dit : Moine infâme !
Que tarde encor la terre à s'entr'ouvrir,
Que tarde encor l'enfer à t'engloutir,
Digne aliment de l'éternelle flâme ?
Quelle âme impure et quel cœur gangrené !
Disant ces mots, il tombe en forcené
Sur Ferragus, qui rend la représaille.
Tandis qu'ainsi l'un sur l'autre travaille
Climène fuit, et les laisse tous deux.
L'hermite enrage en la suivant des yeux ;
Mais le bon duc le mène à telle fête,

Qu'il le distrait des desirs amoureux;
Et si l'amour lui reste encore en tête,
Il faut qu'il songe à ses reins, à son dos,
Près, et très près d'être mis en lambeaux.
Astolphe était moins nerveux, moins robuste
Que Ferragus; mais le ciel toujours juste
Doubla sa force en ce pieux combat,
Et le rendit vainqueur du renégat
Qui dans l'accès d'une coupable ivresse
Vient d'abjurer l'évangile et la messe.
Le bon Anglais et le blesse et l'abat:
Il s'apprêtait à lui couper la tête,
Mais le remords de Ferragus l'arrête.
Miserere! cria-t-il repenti,
Pleurant sa faute en nouveau converti,
Et se vouant à pénitence austère
Où meurt le vice et fleurit la vertu.
D'Astolphe alors la haine a disparu;
Il s'attendrit, pardonne, et dit: Mon frère,
C'est grand péché de renier son Dieu.
Puis il le soigne avant de dire adieu,
Bande sa plaie, (elle était fort légère)
Et va trouver le roi Charle à Paris.
Ferragus seul gémit, pousse des cris
De désespoir, et si bien désespère,
Que de sa bride il se fit un cordeau,
Cherchant des yeux quelque arbre favorable
Pour s'y brancher, s'y pendre bien et beau.

Il concevait ce penser exécrable,
Moitié regret, horreur de son péché,
Moitié craignant de se voir entaché
Si par Astolphe on sait son cas damnable.
Sur un grand chêne il est déja juché ;
Il y fait choix de branche forte et haute
Qui puisse en l'air le soutenir sans faute ;
Il y nouait fortement son licou,
Prêt à tomber la corde autour du cou.
Le bon Roland venait au même ombrage
Se rafraîchir : il entend le tapage
Que fait l'hermite avec ce hausse-cou
Qui chez satan s'en va le mettre en cage.
Roland regarde ; il voit le personnage,
Le reconnaît, et lui crie : Es-tu fou ?
Non, non, reprit en sanglotant l'hermite ;
Non, mais je suis un scélérat parfait :
Je dois avoir le sort que je mérite ;
Je veux l'avoir en mourant au gibet.
Voilà les fruits qu'a semés ma démence :
Je ne suis plus ni more ni chrétien ;
Je ne suis plus homme de pénitence
Ni de combat ; je ne suis bon à rien.
Roland s'émeut, s'attendrit, et s'écrie.
Frère, dit-il, tu vas droit en enfer
Si tu finis par ce forfait ta vie.
L'autre répond : Je suis à lucifer ;
Il a mon âme, et mon corps doit la suivre.

Disant ces mots, à la corde il se livre
De tout son poids, et se suspend en l'air.
A dire vrai si j'eusse été du comte,
J'aurais bien pu le laisser gambiller,
Et par les pieds même le tirailler
Pour rendre encor la besogne plus prompte :
Je l'ai vu faire à la grève à bon compte ;
Et puis le fait se passait sans témoins,
Et ce n'était qu'un scélérat de moins.
Mais au rebours, il frappe de l'épée
Et corde et branche ; et du premier fendant
De Durandal, l'une et l'autre est coupée.
Ferragus tombe ; et le comte Roland
Sur ses deux bras le soutient, puis l'étend
Sur le gazon, asperge son visage
De belle eau claire, et lui tient ce langage :
Quel vertigo, dis-moi, cher Ferragus,
T'a pu porter à cet excès impie
De t'arracher indignement la vie ?
Pourquoi laisser dans ton cœur le dessus
Au désespoir ? et dis-moi quelle offense
As-tu donc fait pour perdre l'espérance ?
Si c'est le poids de ton iniquité
Que tu n'as pu supporter, c'est démence
Tout à la fois, et c'est impiété
Envers Jésus : lui dont la charité
Aux mains de Dieu qui tiennent la balance
Sur tous péchés l'a toujours emporté :

Sur tous péchés suivis de pénitence;
C'est outrager la divine bonté
Que d'en douter. Ferragus s'encourage
A ce propos. Ton avis est fort sage,
Ami Roland, dit-il; mais quand raison
Est morte en nous, ou seulement muette,
Sages pensers ne sont plus de saison:
Sans y songer on court à l'aveuglette
Où trop tardif le regret nous attend;
Et c'est souvent l'ouvrage d'un instant.
Je m'étais mis dans un désert sauvage,
Loin des cités et loin de tout mortel,
Sans autre abri que la voûte du ciel,
Et j'y vouais le reste de mon âge:
Sachant trop bien à quoi le monde engage.
Tout homme est faible; et qui veut tout de bon
Suivre le bien, doit fuir l'occasion.
Mais je te vis, et je repris les armes
Pour sauver Charle et la France et la foi.
Que n'ai-je pu ne me pas joindre à toi!
J'échapperais à ces yeux pleins de charmes.
Lors il se taît en s'inondant de larmes;
Puis il ajoute: Hélas! je les ai vus;
En les voyant j'ai renié Jésus.
Oh! par ma foi, celui-là, dit le comte,
Je t'avoûrai, l'ami, qu'il est de poids:
C'est infamie et folie à la fois.
Mais n'allons pas ajouter à ta honte.

As-tu du moins eu la dame à bon compte ?
Non ; j'ai perdu mon Dieu, la dame et moi,
Et je perdais mon âme encor sans toi.
Oh ! dit le comte, il faut grosse cheville
A pareil trou. Ce n'est pas là gruger,
Un vendredi, poularde au lieu d'anguille ;
Et cependant ceci n'est pas léger.
Mais, cher ami, renier son baptême
Est d'autre poids qu'un oubli du carême :
C'est chose infâme ; et crois, à mon avis,
Que le soleil ne peut rien voir de pis.
Brûler d'amour, en perdre la cervelle,
Je l'ai fait, moi ; d'autres l'ont fait aussi :
Mais par ma foi c'est autre chose ici ;
Renier Dieu passe la bagatelle.
Assure-toi pourtant d'avoir merci
Du bon Jésus par pleurs et pénitence ;
Grace jamais ne manque à repentance.
Lors Ferragus est contrit tout de bon,
Et, reprenant son armure complette,
Met par dessus scapulaire et cordon ;
Même il prétend aller gagner pardon
Aux saints autels d'Assise ou de Lorette.
Le bon Roland dit qu'il tiendra secrette
Son aventure, et de plus lui promet
Qu'il rendra même Astolphe aussi discret.
Ainsi d'accord l'un et l'autre chemine
Jusqu'à Paris. Ferragus sanglotait

Près de Roland qui le reconfortait.
Songe, dit-il, que la bonté divine
Est infinie. Ah! j'ai trop mérité
Qu'elle soit sourde à ma triste prière,
Disait l'hermitè avec humilité,
Marchant toujours les yeux baissés à terre.
Eux à Paris, le roi les fête au mieux:
Avec Astolphe il sort au devant d'eux.
Astolphe dit: Vive l'hermite insigne
Qui du Seigneur œuvre si bien la vigne!
Lors Roland dit: Voyez le beau sermon!
S'il a fait faute, il a requis pardon.
Valons-nous mieux? et tous tant que nous sommes
Que sommes-nous, et que sont tous les hommes?
Le sage roi feint de ne rien savoir,
Rentre au palais, et va se mettre à table;
Car on voulait tenir conseil le soir.
Durant ceci, Climène se fait voir
Au camp payen, trouvant presque incroyable
Qu'elle ait pu seule échapper aussi bien
A si robuste et terrible chrétien.
Avec ses gens riant de l'aventure,
Elle leur dit comme en un tour de main
Ses blonds cheveux et ses beaux yeux soudain
De son vainqueur avaient fait la capture.
En rougissant elle se dit tout bas:
Ne suis-je pas la déesse des armes,
Si les plus fiers se rendent à mes charmes,

Et tout le reste aux efforts de mon bras ?
D'autre côté Richardet suit la trace
D'un qu'il prenait pour un roi sarrasin :
C'était Despine. Il court, passe et repasse
Parmi les turcs, où chacun lui fait place
Avec honneur. (Le combat a pris fin ;
Et puis on craint le bras du paladin).
Mais vainement il cherche, il se tracasse ;
Il en enrage, et fait telle grimace
Que vous diriez qu'il mord du chicotin.
Enfin pourtant un soldat lui raconte
Que ce qu'il prend pour un fier chevalier
Est une fille, et non pas un guerrier :
Fille qui doit régner en Cafrerie.
Perles, rubis et bijoux précieux
Partout pays foisonnent autour d'elle,
Et qui la voit peut bien se dire heureux.
Puis trait pour trait il lui dépeint la belle.
Son teint pétri de pourpre et de jasmin
A tout l'éclat de la nouvelle rose :
Sa lèvre mince est un trait de carmin
Qui sur sa bouche avec grâce repose :
Ses sourcils noirs ont le luisant du jais :
Son joli nez de forme régulière
Sied à sa lèvre, et fait valoir ses traits :
Ses yeux brillants répandent la lumière ;
Charbons éteints sont d'un noir moins parfait
Que leur prunelle ; et la neige ou le lait

Cèdent au blanc qui lui sert de bordure.
Ainsi se font l'un par l'autre valoir
Dans ses beaux yeux et le blanc et le noir.
Ses beaux cheveux ombragent sa ceinture,
De la jacinthe atteignent la mesure,
Élégamment entr'eux symétrisés
Et par Vénus et les Grâces frisés :
Son cou plus blanc que la plus blanche hermine,
Porte un collier où par l'arrangement
Des diamants, on lit : BELLE DESPINE.
Un tissu d'or brodé superbement
Pare, embellit sa taille haute et fière :
L'art y fait voir des roses de rubis ;
La blanche perle y façonne des lis.
Ses pas sont courts, sa démarche est légère :
On la prendrait pour un jeune palmier
Dont les Zéphirs meuvent la cime altière ;
Mais le Zéphir qui lui sert de voilier,
C'est celui-là que font mouvoir les Grâces
Qui sans faillir suivent partout ses traces.
On voit alors son beau sein s'agiter
Sous le ruban qui cherche à l'arrêter.
Mais s'arme-t-elle, et de son beau visage
Les traits charmants sont-ils sous le cimier ?
Ce n'est plus elle ; on ne voit qu'un guerrier
Ne respirant que combats et carnage.
Il dit : Richard est déja prisonnier
De l'ennemi dont il jurait la perte ;

Mais il a l'air de s'en peu soucier.
Il part, il vole ; il fait la découverte
Des pavillons à Despine remis
Pour son quartier : il y veut être admis :
Il le demande. Une suivante alerte
Vient l'écouter. Richard lui fait sa cour,
La conjurant de servir son amour.
Elle y consent, promet son savoir-faire ;
Mais elle craint d'y perdre ses talents,
Tant sa maîtresse a d'horreur pour les Francs.
Depuis le jour qu'elle perdit son frère
Traîtreusement occis par Richardet,
Elle a conçu pour eux tant de colère,
Qu'elle en voudrait voir périr tout-à-fait
Avec le nom la race toute entière.
Pour Richardet, elle veut de sa main
Le mettre à mort ; et c'est dans ce dessein
Qu'elle conduit sa nombreuse bannière.
S'il est ainsi, dit l'amoureux guerrier,
Va la trouver et fais-toi bien payer ;
Je prétends mettre à ses pieds sans défense
Le paladin pour en tirer vengeance.
La fille vole, et racontant le fait :
Je sais, dit-elle, un jeune homme de France
Qui veut vous voir, madame, et qui promet
Entre vos mains de mettre Richardet.
Despine était sans casque, sans cuirasse,
Sans corset même ; et dessus son beau sein

Elle n'avait qu'un fin tissu de lin
Sous un ruban qui l'attache avec grâce.
Son bras est nu ; mais on voit à l'entour
Ses beaux cheveux en couvrir le contour ;
Ils ont l'éclat des purs rayons du jour.
Un tendre azur teint sa jupe légère :
Son joli pied chausse un brodequin d'or :
Telle Diane en un bois solitaire
Fuit les amours, et vole au son du cor.
Enfin Despine elle-même se pose
Autour du cou, de ce beau cou si blanc,
Un fin mouchoir à bordure de rose ;
Puis elle fait entrer le jeune Franc.
Richard était garçon de bonne mine,
Prisé partout de plus d'une héroïne :
Teint animé ni trop brun ni trop blanc,
Tel qu'il sied bien à guerrier de son rang.
Ses beaux yeux bruns ont la lumière pure
Qu'on voit briller dans les fanaux de l'air
Aux jours sereins que donne un bel hiver.
Sa taille est haute, et non hors de mesure :
Il est agile, adroit et vigoureux,
Mince de corps, mais robuste et nerveux.
L'écoutez-vous parler ? il vous enchante ;
Tous ses propos sont gais, courtois et doux ;
Il a ce don, cette grâce attachante,
Ce don charmant que les Français ont tous.
Richardet vient, il voit la belle reine ;

Il veut parler, il a perdu la voix :
Le cœur lui bat si fort sous le harnois,
Que les soupirs s'échappent avec peine.
Puis à la fin et d'un ton languissant :
Belle, dit-il, Belle unique en ce monde,
De vos attraits toute la terre ronde
M'avait instruit ; mais combien ce qu'on sent
Quand on vous voit, a d'effet plus puissant !
Par les regards, le cœur et la pensée
Sont éclairés bien mieux que par récits :
Par la parole en partie éclipsée
La vérité perd toujours de son prix.
Eh ! comment rendre une fidèle image
De tant d'attraits, dont tous les dieux unis
Ont à l'envi formé votre partage ?
Je crois pourtant qu'en un cœur bien épris
De tant d'attraits l'ensemble peut se peindre ;
Mais qui jamais peut se flatter d'atteindre
Jusqu'où s'étend la divine clarté
Dont le foyer dans votre âme est resté ?
Quelque étincelle en jaillit et nous frappe ;
C'est un rayon du soleil qui s'échappe
Des flancs obscurs d'un brouillard nébuleux.
Honneur du temps, ô vous rare merveille !
Dont l'avenir n'aura pas la pareille,
Je vois briller au cristal de vos yeux
Quelques rayons de cette pure flâme
Dont les clartés illuminent votre âme.

O vous enfin que les plus grands esprits
Célébreront dans d'immortels écrits,
Souffrirez-vous qu'à vos pieds je soupire
Les vœux d'un cœur de vos charmes épris ?
Pour mes pareils vous n'avez que mépris,
Et vous voulez que Richardet expire ;
J'ose en former un séduisant espoir.
Je me fais fort de remettre ce soir
Entre vos mains, prisonnier et sans armes,
Ce Richardet qui fit couler vos larmes.
La trahison ne me coûtera rien,
Si votre cœur devient le prix du mien.
En écoutant le beau Français, la reine
Les yeux fixés le regarde et rougit,
Et rougissant encore s'embellit.
Noble guerrier, dit-elle, c'est sans peine
Que je reçois éloge de beauté :
Cœur de pucelle en est toujours flatté,
Bien qu'elle soit guerrière et souveraine.
Mais à l'amour j'ai juré même haine
Qu'à Richardet. Je te dirai pourtant
Que pour toi seul mon cœur se rétractant
En ta faveur eût été loin peut-être,
Si tu t'étais fait connaître autrement
Que par l'allure et les offres d'un traître,
Qui t'ont fait prendre en horreur à l'instant.
Non, reprit-il, je répète et je jure
Qu'entre vos mains je mettrai Richardet

Sans que je sois ni traître ni parjure.
Lors à ses pieds prosterné tout-à-fait :
Vous le voyez, dit-il ; je vous l'amène
Ce Richardet dont vous voulez la mort,
Lui, contre qui votre haineux transport
Conduit ici la peuplade africaine.
S'il doit périr de votre belle main,
Peut-il avoir de mort plus fortunée ?
Disant ces mots, il tire son épée
Pour en armer Despine, qui soudain
Pâlit, se trouble, et l'esprit incertain,
Le cœur touché, mais le maintien sévère :
Fuis, lui dit-elle, exécrable assassin,
Cœur déloyal, meurtrier de mon frère,
Fuis loin de moi ; c'est aux champs de la guerre
Que je saurai te retrouver encor.
Despine dit, et disparaît d'abord,
Comme l'esquif s'élançant du rivage,
Comme l'éclair échappé du nuage.
En s'éloignant Despine a le cœur gros,
Elle gémit. Richardet perd courage,
Et dans Paris va cacher ses sanglots.
Chemin faisant, il disait en lui-même :
Que devenir ? j'irrite ce que j'aime ;
Ce que j'adore est sans pitié pour moi.
Amour, Amour, je n'espère qu'en toi :
Tu peux calmer cette horrible tempête.
Comme il parlait, un oiseau bienfaisant,

Tendre colombe au plumage d'argent,
Vient à plein vol se poser sur sa tête :
Il en conçoit présage de bonheur,
Et quelque espoir se mêle à sa douleur.
Il est bientôt dans Paris ; il salue
Son empereur, et refusant la vue
De ses amis, va s'enfermer chez lui.
Point de souper ; il se nourrit d'ennui :
Point de sommeil ; il est sur des épines.
Egalement le repos fuit Despines.
Comme un amant le beau Richard lui plaît ;
Comme ennemi c'est Richard qu'elle hait :
Elle souhaite et sa mort et sa vie,
Son libre essor et sa captivité.
Au souvenir de sa rare beauté,
La pitié parle et la haine s'oublie ;
L'instant d'après rallume le transport
De la fureur. Telle une tendre mère
Entre deux fils tous deux blessés à mort,
Courant vers l'un, revenant à son frère,
Embrassant l'un, couvant l'autre des yeux :
Pleure à la fois et sur elle et sur eux,
Et sent son cœur se diviser en deux.
Despine dit : Que va dire mon père,
L'ombre d'Argail, l'Afrique toute entière,
En me voyant à l'amour m'engager ?
L'amour, de qui ? l'amour d'un étranger,
D'un vil chrétien, l'assassin de mon frère !

Frère si cher, qu'avec tous mes guerriers
J'avais suivi sur ces bords meurtriers !
Et que dira cette belle jeunesse
Qui n'a trouvé que glace dans mon cœur ?
Que dira-t-elle, apprenant la faiblesse
Qui m'avilit dans les fers d'un vainqueur
Que j'ai maudit et détesté sans cesse ?
Ah ! loin de moi cette indigne bassesse,
Tache à ma gloire, outrage à mes ayeux !
Et que plutôt la mort ferme mes yeux !
Dans ma détresse, hélas ! que faut-il faire ?
Est-ce Richard que je dois défier,
Le provoquant par un cartel de guerre ?
Je tremblerais avant de l'envoyer.
Mais fuir Richard sur un champ de bataille,
C'est encourir le soupçon de la peur ;
Nos sarrasins me tiendront pour canaille,
Pour femmelette et guerrière sans cœur.
Puissant Amour ! j'apprends trop à connaître
Que l'univers doit t'avouer pour maître.
Oiseaux dans l'air, poissons au fond des eaux,
Hôtes des bois, tout ce qui reçut l'être
De la nature au sortir du chaos,
Jupiter même et sa troupe céleste,
Tout, dieu d'Amour, obéit à ta voix ;
L'enfer lui-même est soumis à tes lois.
Que l'Africain me blâme ou me déteste,
Je cède, Amour, je m'abandonne à toi.

Que dis-je, hélas ! et puis-je unir à moi
Le meurtrier, l'assassin de mon frère?
Ah ! je l'entends cette ombre toujours chère ;
J'entends ses cris retentir dans mon cœur.
Elle me crie : Arrête, indigne sœur,
Folle d'amour pour qui m'ôta la vie !
Oseras-tu dans un hymen impie
Serrer la main qui me donna la mort?
C'est de mon sang qu'elle est encor fumante.
Reine trop vile et trop coupable amante,
Tu vas unir sans pudeur à ton sort
Un ennemi des dieux de ta patrie,
Un ennemi qui m'arracha la vie !
Où sont ces pleurs, ces soupirs si touchants
Quand on t'apprit la funeste nouvelle
De mon trépas ? où sont tous tes serments
D'une vengeance et prompte et solennelle?
Tu me trahis ; tu te trahis encor
Toi-même aussi. N'accuse point le sort :
L'amour n'est rien pour qui veut s'en défendre.
C'était ainsi que se faisait entendre
L'ombre d'Argail ; et Despine d'abord
En l'écoutant sent le froid de la mort.
Mais de Richard la séduisante image,
D'un nouveau feu colore son visage ;
C'est un fanal qui s'allait consumant,
Et que ranime un nouvel aliment.
Toute la nuit, incertaine, oppressée,

Despine enfin se fixe à la pensée
De partir seule et de passer les mers,
Allant chercher au bout de l'univers
Quelque réduit obscur et solitaire.
Elle a l'espoir d'user dans les déserts
Le souvenir et l'image trop chère
De l'ennemi qu'elle veut oublier.
Le vieil Adraste était son écuyer ;
Elle l'appelle, et lui dit le mystère.
A ce propos le vieillard stupéfait
Ne sait que dire, et demeure muet.
Au bout d'un temps il dit : Quelle folie !
Fuir loin d'un père est acte d'infamie.
Vous ignorez qu'il vous en coûtera
A vous l'honneur, princesse, à moi la vie ;
Mais à tout prix Adraste vous suivra.
Si vous avez déterminé la fuite,
Laissez du moins venir à votre suite
Nos deux géants, Faucon et l'Epervier.
Ils ont tous deux cœur fidèle et prouesse
Au même point, et dans le monde entier
Il n'en est point de si parfaite espèce.
Despine dit : Va les chercher tous deux.
Adraste y va, leur dit comment la reine
Veut à l'instant se faire suivre d'eux
Pour corriger certains chrétiens hargneux ;
Que l'entreprise est secrette et soudaine,
Et qu'à personne il n'en faut babiller ;

Puis à Despine en hâte il les amène
Comme le jour commençait à briller.
Despine alors se couvre de ses armes
En soupirant, en s'inondant de larmes.
Elle regarde et Paris et les camps
L'un après l'autre, et dit entre ses dents :
Heureuse, hélas ! si j'eusse été moins belle !
Elle embrassait sa suivante fidelle
Qui se tourmente, et ne peut concevoir
Quel grand chagrin la reine peut avoir.
La pauvre enfant qui craint mauvais augure,
Tant qu'elle peut la prie et la conjure
De s'abstenir dans ce jour des combats.
Despine dit : N'aies pas peur; et tout bas,
La larme à l'œil, la voix entrecoupée,
Elle ajouta : Vas porter cette épée
A Richardet; vas, et tu lui diras :
Voici le don que Despine la belle
Fait à Richard comme à son ennemi,
Lui demandant toutefois pour merci
De conserver quelque souvenir d'elle.
C'est de ce fer que j'attendais un jour
Laurier d'honneur et prouesse bien chère;
J'en attendais la vengeance d'un frère,
Mais autrement en dispose l'Amour.
La demoiselle à Paris s'achemine
En toute hâte ; et la tendre Despine,
Avec ses gens sortant à pas de loup,

Quitte l'armée, et va sans savoir où.
Vers le midi, la malheureuse arrive
Sous les abris d'un vallon verdoyant,
Et va s'asseoir, douloureuse et plaintive,
Près d'un ruisseau roulant des flots d'argent.
Mais à mon luth il se casse une corde
Pour avoir fait service trop longtemps.
Amusez-vous tandis que je m'accorde,
Chers auditeurs; donnez-vous du bon temps.
Le chant qui suit vous paraîtra sévère,
Et peu d'accord avec joyeuseté :
Je crois pourtant qu'il aura de quoi plaire,
Si d'Apollon je me vois bien traité

FIN DU CHANT VII.

CHANT VIII.

Dame Fortune est femme sans cervelle,
Qui tout le jour besogne de travers,
Elevant l'un, mettant l'autre en canelle,
Favorisant toujours le plus pervers.
Elle a deux mains; l'une, toujours amie
Qui donne tout; l'autre, main de harpie
Qui vole tout : et c'est par ce moyen
Que tour-à-tour on est mal, on est bien.
Quand le soleil luit sur notre contrée,
Il se refuse à de lointains climats;
Quand il se va cacher sous la marée,
Les autres l'ont et nous ne l'avons pas.
Ainsi Fortune en agit à toute heure;
Nul ne jouit, que quelque autre ne pleure.
Charle eût donné pour deux sous ses états
Ces jours derniers, n'ayant plus d'espérance.
Déja le Scric dans sa fière arrogance
Faisait construire un bel arc triomphal;
Mais au retour des paladins de France
Le roi payen reçut échec fatal,
Et tombera de la fièvre en chaud mal
Quand il saura le départ de Despine.
La messagère avait à la sourdine
Fait son message : elle trouva Richard
Encore au lit, s'étant endormi tard.

Le cœur lui bat, et la joie étincelle
Dans ses beaux yeux, en recevant le fer
Qu'on lui remet de la part de sa belle.
Cent et cent fois il baise un don si cher,
La larme à l'œil. Puis à la demoiselle
Mettant en main bourse de cent ducats :
Va, lui dit-il, porte à ma bien-aimée
Les vœux d'un cœur brûlant pour ses appas,
Et plus brûlant que la paille allumée
Dans nos guérets à la fin de l'année
Par le fermier. Mais sers-moi bien, sans quoi
Plus de bijoux, plus de présents pour toi.
Soyez tranquille, et fiez-vous à moi,
Dit en partant la fille bien contente ;
Car beaux ducats sont recette excellente
Pour dissiper sans faute le chagrin.
En arrivant au quartier sarrasin,
Elle y trouva le Scric qui se lamente
Avec le Fiac, le Fic et tout son train.
On l'environne, on veut apprendre d'elle
Où Despine est ; et la fine donzelle
L'air affligé répond : C'est ce matin
Que je l'ai vue abandonner l'armée,
Et s'en allant de toute pièce armée
A certains monts chercher certains brigands.
Pour tout cortége elle a les deux géants,
Adraste avec : vous m'en voyez marrie ;
Et voilà tout. Sarpedon de Nubie

Part aussitôt, et va vers l'orient ;
Alcimédon chemine à l'occident ;
Le Fiac, le Fic, vont en autre partie ;
Le Scric demeure à veiller sur le camp.
Déja la nuit emportait sous ses voiles,
En s'enfuyant, la troupe des étoiles
Qui faisaient place à l'astre du matin ;
Nos verts gazons se paraient du jasmin
Quï s'échappait des corbeilles de Flore ;
Et le Soleil près d'atteindre l'Aurore
Hâtait son vol dans le vague des airs,
Impatient d'éclairer l'univers.
Charle s'éveille alors, et dit : Qu'on sonne
Pour le conseil. Cependant il raisonne
Avec Roland, recherchant des moyens
Pour échapper au danger qu'il redoute.
Roland lui dit : N'ayez ni peur ni doute :
Allons combattre, assaillir les payens ;
Nous les mettrons bientôt à vau-de-route.
Dans ce moment on leur donne l'avis
Que sur les bancs du conseil sont assis
Ces hauts barons, ces paladins, ces princes
Accoutumés à domter des provinces :
Eux la terreur de tous monstres des bois,
Eux le fléau de tous les mauvais rois,
Marchant toujours de victoire en victoire,
Et signalant à chaque pas leur gloire.
Charle et Roland vont exercer leurs droits

A l'assemblée, où chacun tête nue,
Genou plié, s'incline et les salue.
Charle en passant fait à tous bon accueil,
Les caressant de la main et de l'œil.
Puis s'asseyant sur son trône, il ordonne
De se couvrir quand il met sa couronne,
Et de s'asseoir chacun selon leurs rangs.
Charle n'est pas homme de rhétorique,
Et sans exorde en ces mots il s'explique.
Les sarrasins, dit-il, depuis longtemps
Nous font la guerre et ravagent nos champs,
Coupant nos bois, nos moissons tous les ans.
Il faut qu'enfin prompt remède s'applique
A tant de maux, et voici le moyen.
Il faut sortir en ordre de bataille,
Chasser, mener battant cette canaille.
Telle valeur brille en votre maintien,
Que sans faillir tout réussira bien.
Marchons, marchons, dirent-ils tous ensemble
D'un ton de voix dont tout le palais tremble,
Comme au tonnerre éclatant dans les cieux.
Charle s'anime, et dit d'un air joyeux :
C'est folle erreur à cette horde impie,
De notre culte implacable ennemie,
De se fier au nombre de ses gens.
Vous les voyez par votre résistance
Se consumer en efforts impuissants ;
Ils ne sauraient avoir meilleure chance.

Cent et cent fois de ces monstres pervers
Le sang impur a sali votre épée ;
Ou comme gens enchaînés par Morphée
Vous les avez entassés aux enfers.
Tant qu'il vous plaît vous en mettez aux fers ;
Car un seul Franc peut à l'aise en combattre
Une vingtaine, et tous vingt les abattre.
Ce ne sont pas les fossés et les murs,
Les hautes tours ni les larges rivières,
Qui des cités font des asiles sûrs ;
Ce sont vertus civiles et guerrières
De citoyens n'ayant qu'un même but,
Et dévoués tous au commun salut
Plus qu'à celui des têtes les plus chères.
Je ne crains point les Turcs ni leurs géants :
Ce que je crains, c'est cette zizanie
Qu'entre des chefs sème la jalousie.
Quand l'union règne parmi les grands,
Vous la voyez de même aux derniers rangs.
Ainsi l'humeur qui nourrit le feuillage,
De la racine aux branches se propage.
Vous savez tous que le comte d'Angers
Est sans conteste au dessus de l'envie ;
Je vous le donne, illustre baronnie,
Pour votre chef en ces nouveaux dangers.
Eh ! qui voudrait par orgueil se défendre
D'être soumis à pareil commandant ?
Du trône même on me verra descendre

Pour obéir, s'il le faut, à Roland.
Suivez-le donc. Un seul chef fait merveilles,
Et sous plusieurs tout bon ordre est détruit.
C'est un seul roi que veulent les abeilles,
Et par lui seul tout l'essaim se conduit.
Y manque-t-on ? peine de mort s'en suit.
Voilà l'instinct : nature est un grand maître,
Et qui jamais ne s'égare en son plan.
Disant ces mots, Charles publie un ban
Pour proclamer l'ordre qu'on doit connaître.
Laissons Roland travailler tant et plus
Pour ordonner quelque bon stratagême,
Et retournons au pauvre Ferragus
Qui va bientôt, reprenant son système,
Perdre l'esprit ou mourir malheureux.
Il voudrait être au fond de la Bohême ;
Vivre à Paris lui paraît odieux ;
Il y rougit de honte jusqu'aux yeux.
Toute la nuit il la passe à la gêne,
Pleurant sa faute ; et cependant son cœur
Est toujours plein de la belle Climène.
Il veut la fuir ; mais l'amour l'y ramène,
Et de nouveau ranime son ardeur.
Il en voudrait distraire sa pensée,
Mais c'est en vain ; elle y reste fixée :
Partout, dans tout, c'est Climène qu'il voit.
S'il se souvient de sa cellule ancienne,
Il va songeant qu'il pourrait à bon droit

L'y posséder en la faisant chrétienne ;
Et ce moyen lui semble assez adroit :
De part ni d'autre il n'est vœu qui s'oppose
A leur hymen : c'est bonne et sainte chose.
Il s'en occupe, il aime à le prévoir ;
Même déja se croit au premier soir.
Mais, quand il vient a songer qu'elle est fille
Du roi d'Egypte, et croit à Mahomet,
Il entre en rage, arrache son bonnet
Et mord ses draps ; croit sentir une aiguille
Percer son cœur ; puis croit avoir le cou
Serré d'un cable ; enfin il devient fou.
Il saute à bas du lit, il se démène,
Et ne voit point de remède à sa peine.
S'il réussit à l'épouser un jour,
C'est le moyen d'arranger son affaire,
Et d'accorder Dieu, le monde et l'amour.
Son cœur saisit cette douce chimère :
Il y voit bien cent obstacles pour un,
Mais il s'obstine à tenter l'entreprise.
Il va quitter Paris ; il se déguise,
Et sort tout seul sans être vu d'aucun.
Il va courant de vallée en colline,
Cherchant Climène et ne la trouvant point ;
Elle courait de même après Despine.
Toutes les deux s'aimaient ; et c'est un point
A remarquer. Toutes les deux femelles,
Toutes les deux reines, jeunes et belles,

Elles s'aimaient. On voit bien parmi nous
Mêmes dehors ; mais l'enfer est dessous.
En cheminant il apprend que Climène
Gravit les monts sans cortège, et ne mène
Qu'un jeune Franc tel qu'on peint Adonis :
Beaux cheveux blonds, teint de rose et de lis.
Sur son visage on distinguait à peine
Le fin duvet d'un tendre adolescent.
Près de Climène il est incessamment,
Et n'a pas l'air de déplaire à la belle.
Quant à son nom, c'est Guidon qu'il s'appelle,
A ce qu'on croit. Le pauvre Ferragus,
A ce récit, immobile et perclus,
Semble un mortel qui, frappé de la foudre,
Demeure entier quoique réduit en poudre.
Puis, lorqu'enfin ses sens sont revenus,
En toute hâte il court à la montagne
Où jalousie et fureur l'accompagne.
Tandis qu'ainsi l'hermite court les champs
Après Climène, allons revoir Despine
Avec Adraste au pied d'une colline
Où lentement coule une onde argentine.
Là, s'efforçant de cacher à ses gens
Comme l'amour en secret la lutine,
Elle ne tient que des propos en l'air ;
Mais elle craint qu'arrivant à la mer
A s'embarquer ses deux géants n'hésitent,
Et de concert tous les deux ne la quittent.

Elle leur parle, et prenant l'air ouvert :
Voyez, dit-elle, à quel point j'ai souffert
Pour me trouver réduite à la misère
De fuir Paris, mes amis et mon père.
En rappelant le serment qu'elle a fait
Dans son pays, d'immoler Richardet,
Elle leur dit comment tout son courage,
Tous ses serments, se trahissant un jour
Au doux aspect du trop charmant visage
Du beau garçon, firent place à l'amour.
Elle rougit en découvrant sa flâme,
Et les combats, les troubles de son âme.
Doit-elle aimer son mortel ennemi,
Ou triompher de l'amour par la fuite ?
Elle se fixe à ce dernier parti
Si déchirant pour un cœur attendri,
Mais que l'honneur dans le sien sollicite ;
Et désormais vivant comme un hermite
Elle mettra l'univers en oubli.
A ce discours les géants s'attendrissent,
De sa détresse avec elle gémissent,
Et font serment de ne la point quitter.
Le jour baissait ; la princesse rend graces
Aux bons géants, et sans plus s'arrêter,
A tout mortel voulant cacher ses traces,
Elle chemine à travers les forêts.
Droit au ponent elle chemine exprès,
S'attendant bien d'y trouver la marine :

C'est à la mer que veut aller Despine.
Mais le soleil en achevant son tour,
A leurs regards est près de disparaître.
Adraste dit : Voici la fin jour ;
Passons la nuit dans la grotte champêtre
Qui s'offre à nous sous ces rochers déserts.
Un entrelacs de branchages divers,
Enracinés aux fentes de la pierre,
Servait de toit à l'antre solitaire
Où les géants se trouvèrent heureux
De s'introduire, et Despine après eux.
A la clarté que le briquet procure
On aperçoit encore une ouverture ;
C'est une chambre, un réduit sec et sain
Fait pour Despine : on l'y mène soudain,
Remerciant le ciel de l'aventure.
On n'avait point de paille sous la main ;
On y supplée ; on couvre le terrain
D'herbe bien sèche et de mousse bien pure.
Les deux géants mangent vite un morceau,
Et proprement étendent un manteau
Sur le feuillage où doit coucher Despine.
Adraste alors sagement l'endoctrine
Pour qu'elle ait soin de dormir chaudement.
Car à vrai dire il fait froid dans la grotte,
Et l'on s'y peut enrhumer aisément.
Il lui propose encore une capotte ;
Il sort ensuite. Il allume un grand feu :

C'était l'été ; mais pourtant on grelotte.
Un géant veille, et l'autre dort un peu.
En ce moment un cavalier qui trotte,
Au même endroit arrive par hasard.
Ce cavalier, c'est l'amoureux Richard,
De-çà, de-là courant après Despine,
Et ne trouvant buisson qu'il n'examine.
La nuit l'invite à prendre du repos,
Et la caverne est là tout à propos.
Il veut entrer; l'ouverture est barrée
Par le géant. Richard la lance en main
Croit à coup sûr se procurer l'entrée.
Droit à la gorge il vise avec dédain ;
Mais le frappant de sa masse ferrée
Le fier géant l'étend sur le terrain.
Au vif éclat de la lune en son plein
Dont les rayons argentent la fougère,
Le géant voit Richard couché par terre :
Il le croit mort. Despine cependant
S'éveille au bruit. Elle sort; elle apprend
Le grand combat. Elle approche ; elle ignore
Quel est le corps sur l'arène étendu.
Elle le voit : à peine elle l'a vu,
Son sang s'arrête, elle se décolore,
Elle chancelle. Adraste est éperdu ;
Il veut savoir quel chagrin la dévore.
Elle se taît, fixe un morne regard
Sur la victime, et dit fondant en larmes :

Vous me l'avez massacré ; c'est Richard.
Adraste court, et délaçant les armes
Du beau garçon, le trouve sans chaleur.
Despine aussi met la main sur son cœur
Qui ne bat plus. Elle le croit sans vie ;
Elle s'élance, et l'embrasse, et s'écrie :
Cher Richardet, s'il faut vivre sans toi,
Que reste-t-il dans le monde pour moi ?
A notre perte un même sort nous livre ;
Moi, pour te fuir ; toi, Richard, pour me suivre !
Qu'avais-je affaire et d'armes et d'amis
Pour m'escorter, me garder, me défendre ?
C'est vous, Adraste, à qui je dois m'en prendre :
Je ne voulais que vous ; mais vos avis
M'ont fait changer : vous en voyez la suite.
Conseil perfide et barbare conduite
Qui m'entoura de trop puissants guerriers !
Je savais bien que bravant tous dangers
Tu me suivrais, cher Richard, dans ma fuite :
Je pressentais qu'en un choc inégal
De ton beau sang tu rougirais la terre.
Que n'avais-tu moins d'audace guerrière !
Tu n'aurais pas reçu ce coup fatal.
Je connais bien ton généreux courage ;
Mais tu n'étais ni Renaud ni Roland :
Tu les aurais égalés avec l'âge,
Ou surpassés, et le plus fier géant
Eût sous ton bras été mis à néant.

Mais devais-tu, chère âme de ma vie,
Te hasarder à trop forte partie ? . . .
Sans mon sommeil, hélas ! ce n'était rien ;
Je désarmais le bras de mon gardien.
Je sors, j'accours ; je te vois, je m'écrie :
Arrêtez-vous ! c'est Richard ! c'est mon bien !
Elle parlait ; et des larmes brûlantes
De ses beaux yeux sans relâche coulantes
Baignent Richard, font circuler son sang.
Un soupir sort de son sein languissant.
Despine alors en s'éloignant, ordonne
Que dans la grotte il soit porté soudain,
Et qu'aussitôt avec soin on lui donne
Le reconfort d'un baume souverain.
La belle rentre au fond de sa retraite ;
Elle y jouit d'un espoir consolant.
Adraste opère, et n'est pas nonchalant
Pour travailler à la cure parfaite.
Richard s'éveille, et d'une faible voix :
Je meurs, dit-il, ô Despine ! ô ma reine !
Je vais mourir, et je mourrais sans peine
Si j'avais pu te revoir une fois.
Belle Despine, un moment de ta vue
En telle extase aurait su me plonger,
Que le trépas n'aurait pu m'affliger ;
Mais puisqu'enfin le destin qui me tue
Ne me permet ni de vivre en ta loi,
Ni de mourir au moins auprès de toi,

Parmi l'horreur de cet état funeste,
Un seul espoir, un seul desir me reste.
Tournant alors ses regards languissants
Et sur Adraste et sur les deux géants :
Un jour, dit-il, à Despine la belle
Vous vous pourrez présenter par hasard ;
Dites-lui tous que le Français Richard,
De ses amants l'amant le plus fidèle,
Qui, la cherchant, ici vint expirer,
Après sa mort veut encor l'adorer.
Disant ces mots, il pâlit, il se glace ;
C'est un soleil que le brouillard efface ;
Il est noyé sous de froides sueurs.
Despine accourt ; elle craint pour sa vie,
Et le croyant encore à l'agonie,
Une autre fois l'arrose de ses pleurs.
Richardet sort de sa crise nouvelle,
Ouvre les yeux, et reconnaît la belle.
Lorsqu'en été l'horizon obscurci
Par les vapeurs que soufle le midi,
D'un voile obscur enveloppe la terre,
Et de torrents inonde la fougère ;
Si l'Aquilon sous les neiges blanchi,
Lui dont le pied fixe l'onde légère,
Au triste Autan vient déclarer la guerre,
On voit soudain l'horizon éclairci.
Au doux aspect de la belle Despine
Richard renaît, son regard est serein ;

Joie et bonheur font palpiter son sein.
Il veut parler ; la crainte le domine,
Et son effort répété mille fois
Ne lui rend point l'usage de la voix ;
Le son s'arrête et s'éteint sur sa lèvre.
Despine aussi le regarde et se taît :
Elle est sans voix ; son visage paraît
Avoir le feu, la rougeur de la fièvre :
Elle tremblait comme un jonc sous le vent.
Elle jouit, elle se le reproche ;
Elle veut fuir tour-à-tour et s'approche,
Pleure d'angoisse et de contentement,
Ne sait enfin quel desir la possède,
Tant près à près l'un à l'autre succède.
Mais à la fin, recueillant ses esprits,
Elle lui dit d'un air noble et rassis :
A tes malheurs merci doit être acquise,
Mais qui convienne à ma naissance, à moi ;
Bien que pourtant la pitié contredise
Le sentiment qui m'arma contre toi
Pour la vengeance à mon frère promise.
Porter ta tête en don à mes parents,
Puisque le sort te met en ma puissance,
Serait facile et juste en même temps ;
Mais la pitié vient prendre ta défense.
Vis, Richardet : la haine que je doi
Au souvenir de ta cruelle offense,
Cède en mon cœur à la pitié pour toi.

Despine alors sur son coursier s'élance,
Et disparaît, fermant avec la main
Sa belle bouche, et c'est avec prudence,
Pour étouffer ses soupirs dans son sein.
A ses côtés bientôt sa suite trotte ;
Et Richardet reste seul dans la grotte,
Emerveillé, stupéfait et chagrin.
Du mieux qu'il peut il se remet en selle,
Pique des deux et court après sa belle ;
Mais elle est loin, et marche d'un tel train
Qu'il perd l'espoir de se rapprocher d'elle.
Laissons-le aller, maudissant en chemin
De tout son cœur la fortune inhumaine ;
Et retournons à l'hermite amoureux
Qui, soupirant et jurant de son mieux,
Va par les monts en quête de Climène.
Il la rejoint par un hasard heureux,
Mais il la voit tremblante et sans défense
Parmi des loups affamés et nombreux ;
Ils étaient cent. L'hermite entr'eux s'élance
L'épée au poing, et dans un tour de main
Il en étend au moins sur le terrain
Une moitié : le reste déménage.
Climène et lui restent seuls sous l'ombrage.
Or voyez-vous quel beau coup du destin !
Là, sans façon, sans le moindre prélude,
Il lui déclare en manière assez rude
Comme d'amour pour elle il est épris,

Comme il la veut pour sa femme à tout prix,
Et comment même, en cas de résistance,
Il saura bien avoir la jouissance
De son beau corps, ne voulant au besoin
Avoir qu'un chêne ou cyprès pour témoin.
A ce propos Climène devient pierre;
Puis ravisée elle dit : Chevalier,
A ton penchant le mien n'est pas contraire;
Laissons le ciel à son gré nous lier.
Mais voudrais-tu dans le fond d'un hallier,
Des loups cruels sombre et triste repaire,
Sans autre chant qu'un ramage grossier
Des oisillons errants sous la feuillée,
Goûter ici le doux fruit d'hyménée!
Montons là-haut où demeure un pasteur :
Là tu seras mon époux, moi ta femme.
Pâleur de mort saisit la pauvre dame
Disant ces mots; mais l'hermite en son cœur
Se pâme d'aise, et dit : Allons; sans doute
Nous n'avons pas à faire longue route.
Lors il lui prend la main, et le coquin
La va serrant tout le long du chemin.
Puisqu'à toi seul ici je dois la vie,
Disait Climène en marchant avec lui,
Et puisqu'enfin à compter d'aujourd'hui
Chaîne d'hymen à ton amour me lie,
Arrêtons-nous, fixons-nous en ce lieu.
Ferragus dit : Certes, l'ange de Dieu

T'a fait savoir que c'est là mon envie.
J'ai dans l'Espagne un réduit où mes vœux
T'auraient d'abord conduite ; mais qu'importe ?
Espagne ou France est tout un pour nous deux.
Mais se peut-il que ta bonté m'exhorte
A préférer de solitaires lieux
A des cités où sont fêtes et jeux ?
Tout m'est égal avec toi, répond-elle,
Tout me plaira. (Voyez si la donzelle
En savait long !) Elle fait les yeux doux,
Comme à l'époux fait l'épouse nouvelle.
Sa robe était pleine du sang des loups ;
Elle en badine, et dit : L'étoffe est belle
Pour un habit de noce, voyez-vous !
En ce moment elle entend qu'on l'appelle ;
Elle retire adroitement sa main.
L'hermite reste interdit et chagrin.
Un chien perdu que l'appétit travaille
Flatte un passant, le suit vaille que vaille :
L'ancien siflet se fait-il écouter ?
Le chien y court ; adieu le nouveau maître
Qui vainement le voudrait arrêter ;
Il se hérisse, et le mordrait peut-être.
Du beau Guidon Climène entend la voix ;
Climène y court à travers la feuillée :
On dirait voir la biche épouvantée,
Ou le coureur aux lices des tournois.
Ferragus reste interdit, aux abois ;

Puis veut l'atteindre. Et nous, par la montagne
L'allons-nous suivre, ou revoir Charlemagne ?
Allons voir Charle et ses fiers combattants.
Récits d'amour avec leurs pretintailles
Sont à la longue ennuyeux pour les gens.
Laissons courir l'hermite à travers champs
Après Climène, et parlons de batailles
Où tant et tant de fougueux combattants,
Mores, Chrétiens, et Sarrasins et Francs,
S'entre-choquaient d'une égale furie.
Je vous ai dit que le comte d'Angers
Songeait comment avec tant de dangers
Donner échec à l'armée ennemie.
L'attendra-t-on ? l'ira-t-on assaillir ?
C'est ce parti que dans sa tête il roule,
Quoique à vrai dire on y pût bien faillir.
Les Francs sont peu, les Mores sont en foule ;
Mais on supplée au nombre par le cœur.
Sans hésiter le sage comte ordonne
Qu'au point du jour tout guerrier de valeur
Soit bien armé, ne conservant personne
Dans la cité, que les faibles vieillards
Distribués tout le long des remparts
Pour présenter aux payens l'apparence
De vrais soldats et de murs en défense.
Le duc Astolphe eut cinq mille chevaux
A commander, et le comte en deux mots
Lui sut fort bien apprendre la manière

D'en faire emploi sitôt qu'on verra clair.
Renaud n'en eut que cent ; mais d'un tel air,
Qu'ils feraient fuir l'Afrique toute entière.
Au bon Dudon vingt mille fantassins,
Tous exercés contre les sarrasins,
Furent donnés et mis sous sa bannière.
Olivier prend une troupe légère,
Pour la porter comme il veut au besoin.
Les jeunes gens foisonnaient dans la ville ;
Aux deux géants on en donna deux mille
Armés de faulx dont on coupe le foin,
Et de hoyaux pour faire une tranchée :
Car Roland veut qu'au fort de la mêlée
Contre le Scric et ses noirs compagnons,
Quand d'autre part Dudon fera carnage
Des gens d'Egypte et de leurs hauts barons,
L'accès du camp s'interdise aux Lapons
Qui font partout un trop vilain ravage.
De ces hoyaux on verra les effets ;
Ils creuseront fosse vaste et profonde
Où les géants jouant de leurs filets,
Entasseront toute la race immonde
De ces Lapons moissonnés par la faulx,
Digne aliment des festins infernaux.
Roland lui-même évitant les barrières
Du camp payen, prend le fils de Zerbin,
Et puis encor maint autre paladin :
Ils font silence, et cachant leur chemin,

Attaqueront le Scric par ses derrières,
Tout juste à point quand Astolphe de front
Avec ses gens chargera tout de bon.
On s'étonnait de ne point voir paraître
Ni Ferragus, ni Guidon, ni Richard;
Et l'on craignait qu'ils ne fussent peut-être
Tués ou pris, ou blessés quelque part.
Ils n'étaient gens à fausser compagnie,
Se refusant à de si doux exploits,
Quand il s'agit de sauver sa patrie,
Soi, ses amis, ses parents à la fois.
Comme on s'informe, un citadin rapporte
Qu'on les a vus tous trois hors de la porte
Marchant tout seuls, l'air sombre et soucieux;
Que même on craint de leur part quelque trame.
Non, dit Roland, non; c'est soupçon infâme;
Ils ont trop fait leurs preuves à nos yeux.
Comme pourtant la chose est d'importance,
Il était bon de constater le fait;
Car trop souvent la plus belle apparence
Est parmi nous le masque d'un forfait.
Le cœur de l'homme est si double en effet,
Que s'y fier est manquer de prudence.
Aussi Roland détache agent secret
Pour épier ce qu'on fait, ce qu'on pense
Au camp payen. Il apprend que Guidon,
Epris d'amour pour la belle Climène,
La suit partout, et qu'on croit tout de bon

Que même feu brûle au cœur de la reine :
On dit aussi que l'hermite en est fou,
Ayant jeté le froc on ne sait où ;
Et que Richard, amoureux de Despine,
Sans nul repos jour et nuit se chagrine.
Elle est en fuite, et les plus grands héros
Courent après sans savoir sa retraite.
Climène aussi va par monts et par vaux,
Et de guerriers un autre essaim la guette.
A ce rapport, Roland les yeux sereins :
Péchés d'amour, dit-il, je les pardonne ;
Et s'il nous manque ici trois paladins,
Vous voyez bien que chez les sarrasins
En gens d'élite il ne reste personne.
Demain sans faute on battra les vilains ;
Je vois pour nous la victoire infaillible.
A ce ton noble et fièrement paisible,
Dans tous les cœurs l'espoir est affermi ;
Chacun croit voir à ses pieds l'ennemi.
On va dormir, et dans la soldatesque
Chaque guerrier fait son rêve grotesque
Et massacrant ; tandis que d'autre part
Le Scric songeait à faire sans retard
Au roi français une guerre mortelle.
Mais sa Despine en fuite, et le départ
De ses guerriers qui courent après elle,
Mettaient un peu l'entreprise au hasard.
Despine encore a fait perdre Climène

Qui l'a suivie avec cent jeunes fous,
Braves guerriers qu'à sa suite elle entraîne.
Le camp d'Egypte est sens-dessus-dessous :
Des grands guerriers on a perdu l'élite ;
Et si le sort est favorable aux Francs,
Qui fera tête à ces débordements
D'excès cruels où la victoire invite ?
On se perdait en vains raisonnements.
Ni plus ni moins l'armée est répartie
En trois grands corps. C'est tout le peuple noir
Pour le premier : leur foule est infinie,
Et ce sont gens effroyables à voir.
Le Scric leur chef est assis sur son trône ;
Il les rassemble, et leur dit : Compagnons !
Ne craignez rien : la fortune couronne
Les braves gens, et fuit loin des poltrons.
Le second corps est de ces avortons
De Laponie, ennemis par nature
De tous humains : ils vont comme oisillons
Qui par essaims volent à la pâture ;
Ils sont sans chef qui règle leur allure :
Ils sont peureux ; mais les petits larrons
Font bien du mal quand la nuit est obscure.
Au dernier corps, gens d'Egypte et Persans
Sont réunis, et couvrent les campagnes
En nombre tel, que vallons et montagnes
Suffisent mal à contenir leurs rangs :
(Coup-d'œil superbe, excepté pour les Francs.)

Ils sont armés du sabre ou de la masse,
Vêtus de noir, mornes dans leur audace,
Silentieux, par-là même imposants.
Malgré leur nombre ils sont en grande peine,
Et tous les soins semblent insuffisants
Pour les calmer : ils ont perdu Climène
Leur sage guide, et tous ses courtisans
Braves guerriers, et trop tendres amants
Que sur ses pas leur passion entraîne.
On tint conseil, et le commun avis
Fut qu'il fallait ne pas presser l'affaire,
En attendant qu'on reçût quelque avis
De ces héros qui, courant le pays,
Pour deux beaux yeux désertent leur bannière.
Le Scric alors commit faute grossière,
Et pourra dire un jour lequel prévaut
De recevoir ou de donner l'assaut.
Déja la nuit étendait sur la terre
Son noir manteau d'étoiles parsemé,
Et le hibou dans son trou renfermé
De ses accents attristait l'atmosphère;
Le doux Sommeil entouré de pavots
Allait quitter les grottes du Bosphore,
Et les humains en attendant l'Aurore
Allaient jouir des douceurs du repos.
Le Scric s'endort, et sur la fin du somme
Il fait un rêve, où le pauvre bon homme
Ne comprend goûte et perd tout son latin.

Une tigresse était dessous sa main,
De sang humain paraissant altérée.
Un jeune Franc vient à la dérobée
S'approcher d'elle, et la bête soudain
Quitte le Scric et court au paladin :
Mais elle croit qu'il va perdre la vie ;
De son courroux aussitôt repentie
Elle s'afflige et le va caressant.
Il l'appelait plaintif et languissant,
Il ne semblait renaître qu'à sa vue ;
Mais la cruelle est bientôt disparue,
Elle le fuit, le laisse gémissant.
Elle s'embarque et parcourt l'océan :
Puis elle aborde une terre inconnue
Où dans des bois elle paraît perdue :
Puis on la voit rendue à l'étranger
Qui court après sans boire ni manger.
Le Scric fixait une vue étonnée
Sur le Français, quand par un fier géant
Il voit soudain la tigresse enchaînée.
L'étranger s'arme, il vole, il la défend,
Combat le monstre, et lui perçant le flanc,
D'un sang impur il rougit son épée.
Le géant meurt. Le jeune homme éperdu
Tombe pâmé sur le sable étendu.
Auprès de lui la tigresse attendrie
Le réconforte et le rend à la vie.
Mais un objet encor plus merveilleux

Frappe du Scric et l'esprit et les yeux ;
Même en son rêve il croit le voir à peine.
C'est la tigresse et le Franc qui tous deux
Le front baissé, l'air humble, mais joyeux,
Vont s'assembler au bord d'une fontaine.
Là le guerrier détache son armet,
Et l'emplit d'eau qu'il répand sur la tête
De l'animal. A peine son toupet
Est-il mouillé, que disparaît la bête :
C'est une fille ; et ses traits délicats,
Sa taille fine, étalent mille appas.
De tous ses yeux le Scric la considère ;
Mais il s'éveille, et le songe s'en va.
Il n'en tient compte, étant de ces gens-là
Qui ne font pas état d'une chimère.
Ceci pourtant lui demeure en l'esprit,
Que la tigresse a pris l'air de Despine.
Plus il y pense, et moins il imagine
Ce qu'il faut croire, et rumine en son lit
Sans fermer l'œil. Cependant le grand comte
Est hors des murs avec ses paladins :
Ils ont déja reconnu les chemins.
Avant qu'aux cieux l'Aurore ne remonte
Sur son beau char, de roses parfumé,
Roland verra son projet consommé,
Et les payens auront déja leur compte.
La sentinelle au camp de l'ennemi
Ne peut rien voir : le ciel est obscurci ;

Et des bas fonds il s'élève une brume
D'un voile noir couvrant tout le pays :
On n'y voit pas jusqu'au bout d'une plume.
C'était, dit-on, une œuvre de Maugis.
Le duc Astolphe arrivant aux barrières,
Fait résonner trompettes et tambours.
Le Scric qui s'arme assemble ses bannières ;
Mais les Français frappent comme des sourds,
Portant des coups à briser la muraille :
Ils n'ont pas peur de manquer de secours.
D'autre côté le bon Roland travaille
Sur les payens, et le brave Dudon
Aux gens d'Egypte échauffe le chignon.
Durant ceci, le travail des corvées
Qu'on employait à creuser le terrain,
Sous les géants allait déja grand train.
L'un déblayait les terres enlevées,
Un autre allait les répandre à l'entour ;
Tant et si bien, qu'avant l'aube du jour
Le puits était large de vingt coudées.
En même temps il était si profond,
Qu'en s'y mirant on n'en peut voir le fond.
Tels que canards à l'entour d'une mare,
On entendait jaboter les Lapons
Au point du jour ; ils faisaient tintamare,
Et saluaient l'Aurore avec les sons
D'un chalumeau rauque, sourd et barbare.
Lors les géants prenant le grand bécarre

Hurlent si bien, qu'un tonnerre est moins fort;
Et leurs suivants hurlant au même accord,
Avec leurs faulx entrent dans la tranchée.
Là, comme aux prés on voit l'herbe fauchée,
Se dépeçaient têtes, jambes et bras
Des méchants nains précipités par tas.
On aurait dit voir cette adroite chasse
D'un laboureur qui soignant ses guérets,
Prend à foison les perdreaux sous ses rets;
Et sans mentir c'était chose cocasse.
Quand les géants avaient rempli leur nasse,
Ils s'en venaient la cogner sur les bords
Du vaste puits, et la vidant alors,
Lançaient leur pêche en la fosse profonde.
Tant et si bien ils jouaient de la fronde,
Que la tranchée allait se remplissant
Jusqu'au sommet. Le fou rire me prend,
Lorsque je pense à la comique chasse
De ces Lapons : il n'en resta pas trace,
Et tout s'enfuit. Ils n'en ont pas les gants :
La Cafrerie avait pris les devants :
Le Scric lui-même allait quitter la place;
Mais aux chrétiens étalant quelque audace,
Il s'escrimait encor parmi leurs rangs,
Lorsqu'à propos le bon Roland arrive.
Le Scric troublé n'attend pas le qui vive,
Et part, criant : Qui m'écoute, me suive !
Les gens d'Egypte ont un meilleur maintien,

Et font vraiment prouesses étonnantes :
Ils ont versé beaucoup de sang chrétien,
Blessent Dudon, l'emmènent à leurs tentes.
Renaud l'apprend ; il fond avec fureur
Tel qu'un dragon sur la horde sauvage ;
Et là se fait si terrible carnage,
Qu'en y songeant d'ici, je meurs de peur.
Mais laissons là les guerriers et leurs armes ;
Eloignons-nous de ces tableaux affreux ;
Ou, s'il vous faut encor nourrir d'alarmes,
Occupons-nous de ces touchantes larmes
Qui de Despine inondent les beaux yeux.
Ces larmes-là sont perles de Golconde,
Et valent mieux ; non pas pour tout le monde,
Mais pour l'amant à qui ces beaux yeux-là
Otent tout l'aise et le bon sens qu'il a.
En même temps il me faudra vous dire
Ce que devient ce pauvre Richardet
Qui désolé trottant sur son bidet,
Vit au hasard et souffre le martyre.
Mais laissez-moi reprendre haleine ici :
Je meurs de faim, et de sommeil aussi :
Ces besoins-là ne sont matière à rire ;
Avec tous deux on a de quoi bâiller,
Mais ce n'est pas le temps de babiller.

FIN DU CHANT VIII.

CHANT IX.

Certains docteurs qui sont francs animaux,
Anes bâtés à facultés obtuses,
Font la grimace aux ouvrages nouveaux.
Je les ai vus me dire que les Muses
Ne savent rien que gâter les cerveaux,
Et que chacun, s'il veut faire figure,
Doit s'éloigner d'Apollon aujourd'hui
Plus vîte encor que Daphné ne l'a fui.
Tels idiots n'ont ni poids ni mesure
Pour distinguer le mal d'avec le bien :
L'âme qu'ils ont ne sert que de saumure
Pour conserver le corps, tant mal que bien.
A ces gens-là je ne répondrai rien.
Mais du public la générale allure
Est de fronder tout ami des neufs Sœurs ;
Et je dirai quatre mots aux frondeurs.
Je n'entends point défendre ma conduite ;
Je suis trop loin des faveûrs d'Apollon :
Je parle ici pour quelque esprit d'élite
Que la nature aux grands talents invite,
Et qui, craignant d'étouffer ce beau don
Sous le fatras de la chicanne écrite,
Va du Parnasse imiter les chansons,
Où du Portique écouter les leçons.
Il a grand soin de feuilleter sans cesse

Les beaux écrits de Rome et de la Grèce ;
Il en extrait le suc, il s'en nourrit ;
Et s'impregnant de leur divin esprit,
Acquiert cet art de penser et de dire
Ce qui lui sert à conduire les gens.
Or, dites-moi : qui passe ainsi son temps
Est-il un sot ? est-ce matière à rire ?
On voit donner les emplois, les honneurs,
A l'ignorant qui pédamment frivole
Ne sait par cœur que Cujas ou Barthole ;
Et celui-là dont les sons enchanteurs
Sur le Parnasse obtiennent la couronne,
Sera tenu pour chétive personne
Qu'on montre au doigt et qui n'est bonne à rien !
Il n'a jamais honneurs, emplois ni bien.
Tel autre au jeu passe la nuit entière,
Le jour aussi ; car que pourrait-il faire ?
Il n'entend pas quatre mots de latin,
Et sait du code à peine quelque brin :
C'est un butor : les plus mauvaises langues
Se gardent bien de lui dire un seul mot ;
Mais l'écrivain qui n'est joueur ni sot
Est le plastron de leurs plates harangues.
Au temps présent l'un se donne à l'Amour,
L'autre à Plutus. L'un pleure si sa belle
Lui tient rigueur ; l'autre, si l'escarcelle
Se remplit mal. L'un essaye à leur tour
Tous les métiers pour servir sa coquette ;

L'autre se tue à remplir sa cassette.
On plaint l'amant, l'avare est envié,
Et le poëte est le seul décrié.
Ne croyez pas qu'aveugle apologiste
Quand je défends les amis d'Apollon,
J'inscrive ici sur cette noble liste
Tout rimailleur qui sait nommer le nom
Du dieu Vulcain, de Thétis, de Pluton,
Et qui prodigue aux beautés qu'il compose
De grands yeux bleus, des cheveux d'un beau blond,
Un front d'ivoire et des lèvres de rose.
Je ne tiens compte, et je le dis tout net,
De qui combine, en nivelant sa prose,
Quatorze vers pour rimer un sonnet.
Un grand poëte est pour moi d'autre sorte:
J'attends de lui nouveauté qui transporte,
Qui donne à tout un air d'enchantement,
Quelque sublime et divin mouvement.
Qu'autant qu'il peut ce mortel s'endoctrine
De toute chose humaine ou bien divine,
Et que planant sur l'éther le plus pur
A son esprit rien ne paraisse obscur:
Qu'il se transporte au centre de la terre,
Pour voir jaillir de ses gouffres profonds
L'eau qui s'élève à la cime des monts,
Et se filtrant perd la salure amère
Que l'océan recèle en ses bas fonds.
Croyez enfin que qui dit un poëte

Dit chose étrange, et rare tout-à-fait,
Dont par faveur de nature ou planette
De loin à loin nous avons le bienfait.
Je ne veux pas cependant qu'on se guinde
Avec orgueil sur les sommets du Pinde,
Sacrifiant tout devoir à l'attrait
De s'abreuver aux eaux de Castalie.
Combien de rois, de princes, de guerriers,
Dans tous les temps ont illustré leur vie
D'un double los, en joignant aux lauriers
De leurs exploits les palmes du génie!
Je compterais plus de nobles auteurs
Qui maniaient et la plume et l'épée
Egalement, que l'on ne voit de fleurs
Quand au printemps la terre en est parée.
Je nommerais encor vingt sénateurs
Qui, négligeant la verve poëtique,
Ont tant de fois par discours enchanteurs,
Insinuant utile politique,
De grands périls sauvé la république.
Mais à présent j'ai trop d'affaire ailleurs.
J'entends d'abord Despine qui m'appelle.
Il vous souvient que la pauvre donzelle,
Le cœur percé d'amour et de regret
En s'éloignant du tendre Richardet,
Au grand galop par les forêts chemine.
A tout moment ronce ou branche d'épine
Lui met en sang le visage et les bras.

La grêle tombe, elle ne le sent pas;
Ou si par force elle le sent, qu'importe?
Elle voudrait de bon cœur être morte.
Car quand fillette a plus que de raison
Du dieu d'amour goûté le doux poison,
Non seulement elle n'a plus en tête
Ni jeu, ni bal, ni parure, ni fête;
Mais, renonçant à la clarté du jour,
Du cimetière elle ouvrirait la porte
Où confinée elle mourrait d'amour.
Elle en mourrait; et plus d'une en est morte,
Morte d'amour : mais non pour un époux.
Femmes ne sont qu'apparences traîtresses :
Tel n'en reçoit que dédains et dégoûts,
Qu'elles voudraient étouffer de caresses;
Puis à tel autre elles font les yeux doux,
Pour qui dans l'âme elle sont des tigresses.
Tous leurs desirs se déguisent si bien,
Que même un dieu n'y démêlerait rien.
Ainsi fuyant le vrai bien de sa vie,
Toute la nuit Despine fait chemin
Sans s'arrêter, et se trouve au matin
Dans une verte et riante prairie.
Elle aperçoit la mer dans le lointain :
Elle se hâte, elle atteint le rivage,
Trouve une nef, et s'embarquant soudain
Avec ses gens, s'éloigne de la plage.
Richard suivait, mais non pas de bien près,

N'étant parti qu'assez longtemps après.
Il arriva justement à la plaine
Comme en sa nef elle mettait le pié.
Richard le voit ; il est pétrifié.
Qui sait aimer le concevra sans peine.
Il veut crier : Attends, pourquoi partir ?
Il croit parler, sa voix ne peut sortir.
En toute hâte il court à la marine ;
Il voit voguer la nef, et du mouchoir
Fait un signal, espérant que Despine
En navigeant pourra l'apercevoir.
Elle le voit, et d'un torrent de larmes
En le voyant elle inonde ses charmes ;
Mais la vertu l'emportant sur l'amour,
Elle s'oppose elle-même au retour.
Elle fait plus encor ; Despine ordonne
Que déployant toutes voiles au vent,
En haute mer son esquif s'abandonne.
L'esquif lancé sur l'humide élément
N'y vogue pas, n'y court pas ; il y vole,
Et se dérobe aux yeux du tendre amant
Qui, ne pouvant s'en distraire un moment,
Nomme sa dame ingrate, et se désole.
Sa triste plainte attendrit les rochers,
L'hôte des bois, celui des airs qui vole,
Le soleil même, et jusqu'au fier Eole.
La mer si sourde aux vœux des passagers,
La mer s'émeut, et les poissons en foule

Levant la tête au dessus de la houle,
Viennent au bord touchés de sa douleur.
Laissons-le là déplorant son malheur,
En attendant qu'il paraisse un navire,
Et rejoignons Despine qui m'attire.
Un ouragan l'accable en un clin d'œil,
Et son esquif s'ouvre sur un écueil.
Les deux géants, Adraste et l'équipage,
Tout, en un mot, périt dans le naufrage.
Despine seule aux angles du rocher
Trouve en tombant moyen de s'accrocher;
Elle se sauve, et trouve sur la plage
Un bon vieillard une bèche à la main.
Sa barbe blanche annonçait son grand âge;
Il avait l'air aussi doux et serein
Que peut l'avoir un homme de village.
Laissons Despine auprès de son vieillard:
On me fait signe ailleurs; je vois Climène,
L'hermite avec, m'attirer autre part.
A haute voix Guidon nomme sa reine:
Elle s'échappe, et laisse le frocart
Tout ahuri de sa fuite soudaine.
Il reste seul, s'enfonce dans le bois,
Et se donnant au diable mille fois,
Ivre de rage il veut suivre la belle.
Par les halliers il court comme un vrai fou,
Et court si bien, qu'il tombe au fond d'un trou.
Il eut grand'peur d'y laisser sa cervelle,

Et n'y rompit qu'une côte et qu'un bras.
C'était assez ; car la douleur fut telle,
Qu'il demeura parmi les échalas
Sans mouvement, sans parole et sans forces.
Certains pasteurs qui cherchaient des écorces,
En le voyant se prirent de pitié.
La nuit venait ; il vont tous d'amitié
Le transposter à leur grange commune.
Or voyez-vous à quel point la fortune
Le balottait ! Climène et son amant
Arrivaient là dans le même moment,
Et les pasteurs leur donnèrent retraite
Près du blessé dans la même chambrette.
Il en enrage, il ne peut faire un pas,
Se mord la lèvre et blasphémé tout bas.
Les deux amants que l'amour sollicite,
En doux propos expriment leur ardeur :
C'était du miel pour eux ; et pour l'hermite
C'étaient poignards qui lui perçaient le cœur.
Au moindre bruit d'un arbuste qu'on taille,
Au moindre bruit d'un plancher qui travaille,
Il est aux champs : on dirait d'un coursier
Effarouché, s'emportant dans la plaine
Au bruit des cors. Et cependant Climène
Prend dans sa poche un beau miroir d'acier,
Ou bien de talc, arrange sa parure,
Tresse avec soin sa blonde chevelure
Pour s'embellir aux yeux de son amant.

Il lui disait : Notre amour, ma Climène,
Nous vient du ciel ; ce n'est pas chose humaine :
Le ciel avait ordonné le moment
Où tes beaux yeux t'ont fait ma souveraine.
L'aube du jour se découvrait à peine,
Flore et Zéphir voltigeaient dans les cieux ;
Nous nous voyons, nous nous aimons tous deux.
Ce doux instant, cet instant, ma chère âme,
Qui nous brûla d'une commune flâme,
Se reproduit sans cesse dans mon cœur ;
Mais quand viendra l'instant de mon bonheur ?
Non, non, jamais avant que l'on me tue,
Cria l'hermite en se mordant les doigts,
Et blasphêmant avec un ton de voix
Qui semble un foudre échappé de la nue.
Climène entend, Climène en est émue ;
Guidon sourit, et fixant le frocart :
Qui t'a cloué, dit-il, sur ce brancart
Où tu m'as l'air d'une âme aux oubliettes ?
L'autre se taît, roulant des yeux flétris
Par la douleur, comme chauve-souris
Que l'on tourmente avec des allumettes.
Il se tordait et la bouche et le nez,
Et le menton, en étrange manière ;
Mais, s'il avait les os moins concassés,
Jouer des mains serait mieux son affaire.
Guidon lui dit : Un homme comme toi,
Supérieur aux choses de la terre,

Devrait gaîment supporter sa misère ;
Plus elle est grande, et plus on a de quoi
S'en réjouir quand on a de la foi.
Le pauvre homme a l'épaule fracassée,
Dit un pasteur, et la cuisse cassée.
Climène dit : Tu courais trop grand train,
Et tu devais songer au lendemain ;
Car tu n'es plus d'une jeunesse telle
Que le travail n'y soit que bagatelle.
A ce propos Ferragus excédé
Hurle de rage, et semble un possédé.
Pourquoi, dit-il, m'insultes-tu, cruelle ?
Vas à ton gré jouir de ton galant
Où tu voudras, et laisse-moi tranquille
Cherchant la paix dans cet obscur asile.
Puis, croyant voir que d'un air insolent
Guidon semblait jouir de sa disgrace :
Attends, dit-il, un jour tu connaîtras,
Si je guéris, le pouvoir de mon bras.
Guidon fâché qu'ainsi le temps se passe
En vains propos, s'étend tout de son long
Près du grabat du malheureux hermite ;
Et là, chantant et gai comme un pinçon,
Le jeune gars joyeusement invite
La belle reine à venir sans façon
S'unir à lui : mais la douce chanson
Tout aussitôt se change en plainte amère,
Car la pucelle en aucune manière

N'entend à rien qui touche à soir honneur,
Et sur ce point en fille honnête et fière
Prêche Guidon et lui perce le cœur.
Elle lui dit pourtant que la lumière
Disparaîtra des cieux, et la fourmi
Ira planer au haut de l'atmosphère,
Avant qu'elle ait un autre époux que lui.
Elle l'invite à la suivre en ami
Jusqu'en Egypte où commande son père:
A les unir elle a su l'engager,
En lui mandant qu'il est fils de Roger,
Dont la mémoire au soudan est si chère
Qu'il s'entretient à toute heure du jour
De ce héros; et l'objet qu'il préfère
C'est son portrait qu'il garde avec amour.
Climène dit si bien sa ratelée,
Qu'elle calma Guidon : il s'endormit.
Elle à son tour tomba près du châlit
De Ferragus, par le somme aveuglée.
Soudain, tenté par le malin esprit,
Il alongea son épaule fêlée
Vers la princesse : il voulait le vieux fou
La chatouiller, je ne saurais dire où.
O de la chair appétit trop funeste,
Qui sans égard nous prive de raison!
Nous devrions te fuir comme la peste.
Heureux qui peut échapper au poison!
L'oiseau s'envole à l'aspect du faucon;

Ainsi doit fuir les regards d'une belle
Quiconque veut s'assurer de la paix
Durant sa vie, et même encore après.
Du bras cassé la secousse nouvelle
Déboîta l'os par cet échec nouveau,
Et le blessé mugit comme un taureau.
C'est temps perdu : tout le monde sommeille.
Enfin pourtant Climène se réveille.
Qu'as-tu, dit-elle, et quelle angoisse ici
Te fait gémir? Lui, de crier merci,
Montrant son bras qui pend et s'estropie.
Elle qui sait un peu de chirurgie
Le rajusta, remboîta sans retard,
Mit l'appareil comme un maître de l'art.
L'hermite baise au milieu de sa cure
La blanche main qui fait la ligature,
Et dit : Que Dieu vous protège à jamais,
Et vous prodigue en tout temps ses bienfaits!
Déja le jour perçait dans la chaumière ;
On entendait l'oiselet ramager.
Guidon s'éveille, et, comme eut fait Roger,
Presse l'hermite en courtoise manière
De ne penser qu'à sortir de danger,
Lui promettant pour le bien de l'affaire
Docteur habile et baume souverain ;
Et puis prenant Climène par la main,
Tous deux gaîment sortent de la cabane.
Sortis à peine, ils rencontrent un nain

Triste et piteux qui trottait sur un âne....
Mais je me vois tancer avec dédain;
Quelqu'un demande : Où donc en est la guerre?
Vous l'oubliez, me dit-on. Non vraiment;
Vous l'allez voir, messieurs, dans le moment.
Les gens d'Egypte ont mordu la poussière;
Le Scric s'enfuit, et Roland par derrière
Le talonnait avec ses paladins.
Le roi, voyant qu'il a l'épée aux reins,
Court à la mer, y trouve ses gabarres,
Monte dessus, fait couper les amarres,
Vogue à plein flot toutes voiles au vent.
Mais les chrétiens sur un navire franc
Quittent le port, et lui donnent la chasse,
Quand un nuage à l'horizon menace;
Et les marins, voyant venir le grain,
Changent la voile, et vont chercher retraite
Sur un îlot nommé l'Ile parfaite.
On la nommait alors, dit Garbolin,
L'Ile du Vase; et c'est justement celle
Jadis si chère aux seigneurs écossais.
Mais Manganor sans forme de procès
Y fit descente, et vint s'emparer d'elle
Avec ses turcs, race impie et cruelle;
Puis tout autour fit travailler si bien,
Qu'à l'attaquer on ne gagnerait rien.
Les paladins abordèrent à l'île
Fort à propos, et contre l'ouragan,

Par grand bonheur, y trouvèrent asile.
On entre au port dans la nuit, on descend,
Et l'on prend gîte en une hotellerie.
On y dort bien; et puis le lendemain
Chacun s'en va courir dès le matin
De çà, de là, selon sa fantaisie.
Astolphe alla s'égarer dans un bois;
Puis, comme il veut regagner la marine,
Un clair ruisseau qui baigne la colline
Charme sa vue et son âme à la fois.
Comme il admire et l'onde et l'herbe fine,
Un ange est là dormant sur le gazon.
Il l'aperçoit, et se met sans façon
A ses côtés. C'était une pucelle:
Le ciel jamais n'en fit une aussi belle.
L'Anglais s'allume et ne marchande pas:
Il la saisit et l'étreint dans ses bras.
Elle s'éveille, elle crie, elle appelle;
Et tout-à-coup un gros corps de soldats
Vient au secours de la gente donzelle.
Astolphe était de petite cervelle;
Il avait mis sa lance de côté,
Son casque aussi, pour paraître plus leste
Et plus gentil. Bientôt il eut son reste;
On y trouva peu de difficulté.
Seul, et surpris sans arme et sans défense,
Qu'eût fait Hercule en cette extrémité?
A Manganor on mène en diligence

Le pauvre Anglais captif et garotté.
Le vieux tyran avait à son côté
Sa fille unique (on la nommait Florine)
Baissant les yeux et faisant triste mine ;
C'est le tendron qu'Astolphe avait tenté
De mettre à mal. Astolphe est en présence,
Et le payen redoublant d'arrogance :
Vilain, dit-il, et traître déloyal,
Tu t'attaquais à mon honneur royal !
Tu t'attaquais à ma fille chérie,
Profanateur de son sein virginal !
Je veux te pendre, et t'ouvrir la poitrine
Pour déchirer ton cœur... Mais c'est trop peu :
A tel pécheur la corde n'est qu'un jeu,
Et c'est le pal que ma loi te destine.
Le roi pour lors ordonnant son trépas
Veut qu'on l'empale à la mode turquesque.
L'Anglais pourtant ne désespérant pas,
Demandait grace en langage moresque
A la princesse, et l'implorait en vain.
Comment veux-tu, lui dit-elle, vilain,
Me voir sensible au mal qu'on te prépare,
Toi qui voulus m'en faire un si barbare ?
Le duc marmotte encore entre ses dents :
Ah ! que nos maux, dit-il, sont différents !
J'allais te faire un don, belle mignonne,
Don de plaisir et non pas de tourment,
Et ta colère au bourreau m'abandonne !

Florine ! au moins sois encore assez bonne
Pour différer mon suplice un moment.
Meurs, lui répond l'implacable donzelle,
Et du balcon je vais te voir mourir.
Lors des archers la nombreuse séquelle
L'entraîne au lieu qui va le voir périr.
Là le bourreau de nature cruelle
Sur les genoux lui garotte les mains,
Et met à nu l'appendice des reins.
L'Anglais soupire, invoque tous les saints.
Le roi lui donne un répit d'un quart d'heure
Pour prier Dieu ; mais l'aspect de ce pal
Fait sur son âme un effet si fatal,
Qu'il croit mourir cent fois avant qu'il meure.
Il voit le pieu par un trou s'enfoncer
Jusqu'à sa gorge ; il ne saurait penser
A son entrée, et puis à sa sortie,
Sans en frémir, et dit en priant Dieu :
Délivre-moi, Seigneur, de ce gros pieu.
Si les péchés, les crimes de ma vie
Ont mérité le tourment qu'un payen
M'a destiné, Seigneur, je meurs chrétien :
J'ose espérer en ta grâce infinie.
Jamais péché d'avarice ou d'envie
Ne m'a souillé ; mon fait est assez clair.
J'ai fait par trop le péché de la chair ;
Mais songe moins aux crimes que je pleure
Qu'à ta bonté. Cependant le quart d'heure

Etait passé. Le cruel Manganor
De son balcon fait le signal de mort.
Tout aussitôt une forte bascule
Elève en l'air le malheureux Anglois ;
Et le bourreau, tâtant avec ses doigts,
Du trou fatal approche sa canule.
L'Anglais la sent, et s'agite à tel point
Qu'elle manqua son coup et n'entra point.
Si lestement il faisait l'exercice,
Que le bourreau n'avançait pas d'un pas ;
Le pal frappait ou les reins, ou la cuisse,
Ou bien le dos, et jamais l'orifice.
La populace en riait aux éclats ;
Quand tout-à-coup, se faisant faire place,
Renaud, Roland, se montrent dans la place.
Ils vont d'abord délier leur ami ;
Puis, s'escrimant sur la payenne race,
En font massacre, et vont avec audace
Droit au palais. Manganor averti
Vient au devant, armé d'une massue
Dont chaque coup pulvérise en tombant
Le plus gros mur, fût-il de diamant.
Au même temps sa fille s'évertue
Pour appeler, pour crier au secours.
Le bon Renaud avec ardeur s'élance
Sur le tyran, et porte un coup de lance ;
Mais c'est autant que mouche au dos d'un ours.
Le roi riposte ; il lui donne une aubade

De ce marteau dont les coups sont si lourds,
Et, peu s'en faut, le met en marmelade.
Renaud chancelle ; il tombe, il semble mort.
Roland le pleure, et court à Manganor :
Attends, dit-il, vrai monstre de nature ;
De mon cousin tu t'es fait le bourreau ;
Je rougirai de ton sang la verdure,
Et laisserai ton corps sans sépulture.
Il dit, il frappe, et du premier fendant
Il fait tomber à bas le casse-tête ;
Puis d'un revers qui n'est pas moins puissant,
De Manganor il fait voler la tête.
Le bon Roland retourne à son cousin,
Le trouve en vie, et bénit son destin.
La peur saisit la troupe sarrasine :
Chacun s'enfuit ; on laisse là Florine.
Astolphe y court, et lui dit : Dieu merci,
Je vais t'apprendre ici, belle coquine,
Un beau dicton : *Ce qu'il te fait, fais-ly*.
Vois-tu ce pieu ? tu voulais tout à l'heure
M'en régaler, mais il sera pour toi.
A cet arrêt la malheureuse pleure,
Et dit au duc en pâlissant d'effroi :
Ah ! révoquez cette barbare loi :
N'avez-vous pas de hache, de potence,
Pour assouvir votre injuste vangeance?
Non, dit Astolphe avec un air altier,
Il ne s'agit dé corde ni de hache ;

Je veux le pal, tu l'auras tout entier :
Plus il t'effraye, et moins je m'en détache.
Lors il se met à la deshabiller.
Florine alors crie à s'égosiller,
Et mord l'Anglais d'une telle furie
Et si serré, qu'à son tour il s'écrie.
Roland survient, et dit : Qu'est donc ceci ?
Rien, dit l'Anglais. La fille que voici
M'a voulu faire un tour qui n'est pas tendre ;
Je m'en souviens, et je vais le lui rendre.
Fi ! dit Roland. Songe qu'étant chrétien
Tu dois au mal rendre toujours le bien,
Surtout au mal suivi de repentance.
La règle est bien de plus haute importance
Quand il s'agit d'une femme ; et jamais
Livre ou statut de la chevalerie
Ne nous permit d'offenser ses attraits,
Eût-elle même attaqué notre vie.
La femme est tendre, et n'a rien de mauvais ;
Elle a douceur et grace en son partage ;
Nous, la vertu, la force et le courage.
La femme est faible, et, semblable à l'enfant,
N'a rien pour nuire et rien pour se défendre.
A-t-elle même un moyen d'entreprendre,
Manquant d'audace et de haut jugement ?
Si donc tu veux, Astolphe, qu'on te place
Au noble rang des chevaliers parfaits,
Il faut ici, cher cousin, faire grace.

L'autre répond : Je ne pourrai jamais.
Vois-tu ce pal ? sans toi j'étais tout près
De le sentir passer par mes entrailles
De bas en haut. Le tendron que voilà
Y prenait goût ; mais elle en tâtera,
Je t'en réponds : j'aime les représailles.
Si je ne vais lui fourrer celui-là,
Que pour ma part j'en avale une foule.
Roland répond : De par la sainte ampoule !
Tu perds l'esprit, Astolphe, sur ma foi.
Puis, s'adressant à la gente pucelle :
Sachons, dit-il, et comment et pourquoi
Vous lui faisiez injure si cruelle.
Florine alors : Beau sire, lui dit-elle
Les yeux baissés, c'est par l'ordre du roi,
Non par le mien, qu'il allait au supplice ;
Et vous verrez que c'était par justice,
Quand vous saurez ce qu'il m'a fait à moi.
Chassant un jour dans la forêt voisine
Avec ma cour, l'animal qu'on poussait
Me fait courir jusques vers la marine.
Je descendis ; fatigue m'en pressait ;
Et je m'assis sur l'herbe tendre et fine,
Près d'un ruisseau dont l'onde est argentine.
Ma lassitude et la fraîcheur des prés
Calment mes sens, m'endorment par degrés.
Voyez, seigneur, la rougeur qui me couvre :
La pudeur craint que ma bouche ne s'ouvre,

Mais la justice en ordonne autrement ;
Je parlerai. C'est au fort de mon somme
Que sans respect et sans égard, cet homme
Entre ses bras me serre insolemment.
Je me réveille et me défends à force :
Il me caresse, il me presse, il m'amorce.
J'appelle en aide et la terre et les cieux :
Alors la chasse arrive aux mêmes lieux ;
On se saisit du brigand téméraire,
Et l'un des miens court avertir mon père.
Jugez s'il prit le coupable en horreur.
Il vient à moi rougissant de colère :
Où le trouver, dit-il avec fureur,
Cet insolent qui t'osa faire injure ?
L'homme paraît ; il le voit, et d'abord
Sans hésiter le condamne à la mort.
Jugez, seigneur, si dans cette aventure
Il méritait d'avoir un meilleur sort.
Roland toujours de bénigne nature :
Ne craignez rien, dit-il, ma belle enfant,
Et ranimez votre teint pâlissant.
Vous avez fait œuvre de vierge pure,
Et je m'afflige en cette conjoncture
D'avoir ôté la vie à Manganor ;
C'est votre père, et je l'occis à tort.
Puis : Vois, dit-il à l'Anglais, ce qu'on gagne
A vouloir suivre un appétit brutal.
Il serait beau de lire en un journal

Qu'un prince anglais, cousin de Charlemagne,
Fut justement ici supplicié
D'une façon plus vile que la roue !
Astolphe alors, contrit, humilié :
Oui j'ai failli; cher cousin, je l'avoue :
L'occasion me rendit presque fou,
Et m'envoya l'esprit je ne sais où.
Tu sais, ami, que c'est chose ordinaire :
On voit le bien, on fait tout le contraire ;
Et je voudrais au prix de tout mon sang
D'un tel forfait me trouver innocent.
Voilà parler en chrétien, dit le comte :
Fais plus ; pardonne à cette aimable enfant.
Durant ceci, Renaud tout doucement
Vient les trouver ; et quand on lui raconte
Le fait d'Astolphe, il s'écrie : Oh, ma foi !
Si j'avais su ton abominable œuvre,
Je te laissais avaler la couleuvre.
Nous aurons donc toujours guerre pour toi ?
Et tu courras toujours après les filles
De tout état, ou laides ou gentilles ?
L'Anglais repart : Voyez cet ouvrier
Des jeux d'amour nous faire ici des crimes ;
Lui que l'on sait dans l'univers entier
Etre, au mépris de ses belles maximes,
Pire cent fois qu'un matou de janvier !
A chasteté je ne veux point prétendre,
Reprit Renaud ; mais jamais je n'ai su

Par violence affliger la vertu
D'une beauté forcée à se défendre.
Mulet rétif regimbe au coup de fouet;
Femme se doit gagner par douce amorce.
Si l'homme veut s'y servir de la force,
Il fait folie et manque son objet.
Arrêtons là, dit Roland; c'est mal fait
D'en dire tant devant une pucelle.
Voyons plutôt à former un projet
Pour consoler de notre mieux la belle
D'un déplaisir qui vient de notre fait.
De nos destins la fortune se joue;
Le bien, le mal, se suivent en effet
L'un après l'autre au tournant de sa roue.
Puis à Florine il dit : Ma belle enfant,
Mal consommé n'admet plus de remède;
Mais pouvons-nous vous apporter de l'aide
En quelque point? vous l'aurez sur le champ.
Florine alors : J'ai, dit-elle, un amant
Qui n'eut jamais son égal en tendresse.
La mienne, hélas! a causé sa détresse.
Bientôt mon père apprenant notre amour,
Mit mon amant aux fers dans une tour,
Affreux cachot d'abord impraticable.
Bicciborra, géant épouvantable,
Incessamment la garde avec deux ours;
Et puis il faut passer une rivière
Sans pont ni gué, plus rapide en son cours

Qu'aucun torrent. Allons finir l'affaire,
Cria Roland. Allons; c'est ici près,
Dit la princesse en ranimant ses traits.
Nous la nommons tour de la Grenouillère.
C'est qu'au dedans coule une onde bien claire
Que quelquefois une Fée habitait,
Prenant alors la forme de grenouille.
Elle quittait sa vilaine dépouille
Pour en sortir; et quand elle en sortait,
Vénus près d'elle aurait perdu la pomme.
Elle se prit d'amour pour un jeune homme
Qui, ce me semble, avait pour nom Roger.
Elle avait peur que venant à changer
Il ne s'enfuît; et la fine renarde
En un clin d'œil éleva cette tour,
Y mit les ours et le géant pour garde,
Et le torrent qui roule tout autour.
L'histoire dit cependant qu'un beau jour
Sur un oiseau le galant prit la fuite,
Sans demander qu'on ouvrît le guichet.
La belle Fée, au désespoir réduite,
Fait une pâte et d'herbage et de lait,
Mange la tourte et s'endort tout de suite.
Depuis quinze ans elle reste interdite
De tous ses sens. Elle ne peut mourir;
Et le sommeil l'exempte de souffrir.
Si par hasard quelque étranger s'approche,
Tout aussitôt sort un ours qui l'accroche,

Et qui l'emporte au dedans de la tour
Où, nous dit-on, nymphes faites au tour
En prennent soin, le traitent à merveille.
A ce propos Astolphe se réveille.
Belle, dit-il, que me donnerez-vous
Si je vous fais présent de votre époux ?
C'est à moi seul qu'appartient la besogne ;
Tout autre ici n'en aurait que vergogne.
Renaud sourit en regardant Roland ;
Puis à l'Anglais il dit : Cher camarade,
C'est oublier ma foi bien promptement
En quelle forme ici l'on palissade.
Tu n'étais pas tantôt si fanfaron,
Lui dit Roland. Astolphe lui répond,
Grinçant les dents : Laissez, messieurs de France,
Laissez agir ce bras et cette lance.
La grande tour paraît en ce moment.
Renaud s'élance, il court droit au torrent ;
Et dans l'instant qu'il paraît sur la rive,
Accourt un ours qui vient pour l'empogner.
Adroitement le paladin l'esquive,
Et met Fusberte en train de besogner ;
Mais c'est en vain : la bête est insensible,
Invulnérable ; et pendant le combat
Survient l'autre ours, qui d'une étreinte horrible
Saisit Renaud par derrière, et l'abat.
Comme la louve emporte à sa tanière
Le faible agneau qu'elle a pris aux forêts ;

Comme à son trou l'aragne filandière
Traîne l'insecte arrêté dans ses rets ;
De même l'ours à travers la rivière
Porte en nageant le guerrier stupéfait.
Il en mugit, et n'y saurait que faire ;
Il a perdu sa force tout-à-fait.
A cet aspect le bon Roland s'écrie :
J'ai très mal fait, c'est œuvre de magie,
Et je devais en détourner Renaud.
Astolphe seul est ici ce qu'il faut :
Contre l'enfer il a toute puissance ;
Non qu'il soit saint, mais c'est par cette lance
Dont la vertu rompt tout enchantement.
Lors à l'Anglais il commet l'entreprise.
L'Anglais triomphe, et partant sans remise,
Au bord du fleuve arrive promptement.
Il voit venir l'ours qui vient en nageant
De l'autre bord ; il l'attend, il le vise
Comme un lapin : sa mesure est bien prise.
L'ours en fureur au sortir du canal
Vient l'attaquer. Astolphe le méprise,
Et le touchant avec l'épieu fatal,
L'ours tombe mort sans avoir d'autre mal.
L'autre ours accourt : c'est le plus formidable ;
Mais comme l'autre il tombe sur le sable,
Et dans sa chûte il pousse un hurlement
Qui fait trembler du plus loin qu'on l'entend.
Voici venir le géant effroyable ;

Il est si fort, si monstrueux, si haut,
Qu'il a franchi la rivière d'un saut.
Il est armé d'une solive telle,
Qu'un mât près d'elle a l'air d'un avorton.
Astolphe dit : Je vais être en canelle
Au moindre coup de ce joli bâton.
Mais il le pare; et quand l'autre s'apprête
A redoubler, il le pique au talon
Si peu que rien. La gigantesque bête
Trébuche, et meurt en se brisant la tête.
Bon, dit Roland ; mais que nous sert cela ?
Comment passer cette rivière-là ?
L'Anglais repart : Comte, je vous annonce
Que si ce fleuve est l'œuvre du démon,
Je vais le mettre à sec jusques au fond.
Il prend sa lance, il la baisse, il l'enfonce
Dans le torrent; et, voyez s'il vous plaît
Quel coup c'est là ! le fleuve disparaît.
La tour aussi s'en va toute en fumée,
Par la vertu de cette lance d'or
Qui ne saurait être assez estimée.
Les gens du lieu disparaissent encor ;
On n'y voit plus demoiselles ni pages,
Mais chevaliers avec leurs équipages ;
Et puis on voit un corps sur le terrain.
C'est une femme, un flambeau dans la main ;
Flambeau qui brûle : elle paraît sans vie,
Tant le sommeil qui l'enchaîne est puissant.

Le duc la touche, et dans le même instant
Elle s'éveille, elle se sent trahie,
Ne voyant plus de tour ni de géant;
Elle s'enfuit. Astolphe se démène
Pour l'arrêter; mais il s'essoufle en vain:
La dame arrive au bord de la fontaine,
Elle s'y plonge et disparaît soudain;
Elle est grenouille; et le duc d'Angleterre
Tout stupéfait vient conter ce mystère
A ses amis. On le croit presque fou.
Durant ceci, Florine on ne sait où
Avait trouvé le bel Alis qu'elle aime;
Et par moments Florine rougissait,
Serrant la main d'Alis qu'elle pressait.
Roland leur dit avec un doux sourire:
J'aime à vous voir jouir, jeunes amants,
De ces plaisirs du cœur qu'amour inspire;
Mais avant tout je voudrais, mes enfants,
De notre Dieu vous voir suivre l'empire,
Abandonnant le culte des démons.
Lors il leur fait doux et doctes sermons,
Et convertit Alis avec la reine:
Puis leur fait don de l'île, sous la loi
Qu'ils enverront chaque année à son roi
Quelque régal en manière d'étrenne.
Réglons ma muse errante au gré des vents
Parmi les mers comme une Galatée.
Resterons-nous à voir ces deux amants

Jouir en paix d'une île fortunée?
Reprendrons-nous Despine et ses tourments,
Et Richardet pleurant sa destinée?
Ou suivrons-nous le Scric et ses vaisseaux
A toute voile emportés sur les flots?
Allons revoir Despine, je vous prie;
C'est, selon moi, l'ordre de courtoisie.
Un bon vieillard d'honnête et doux maintien
Vient l'aborder au plus fort de sa peine,
Lui rend hommage, et l'appelle sa reine
En la nommant par son nom qu'il sait bien.
Despine alors toute préoccupée,
De quelque effroi se sent soudain frappée.
Le vieillard sifle, et son coup de siflet
Du haut des monts attire deux pucelles
Faites au tour et lestes tout-à-fait,
De roc en roc sautant comme gazelles.
Elles avaient sur le dos un carquois,
Un dard en main, court jupon, courte tresse;
Et sur leur teint s'unissaient à la fois
Roses et lis de la plus rare espèce.
En arrivant, le couple villageois
Avec respect se présente à Despine,
La suppliant de monter la colline
Par un sentier d'assez rude trajet,
Où leur cabane est assise au sommet:
Pauvre réduit; mais jamais le regret
Ni les soupirs n'y trouvèrent entrée;

Telle est la paix de cette humble contrée.
La belle reine adopte le projet,
Et suit gaîment ses jeunes conductrices
Par des chemins pénibles en effet.
Mais à la fin, au lieu de précipices,
C'est un gazon plus fin qu'un fin duvet.
Une onde claire en arrose l'herbage ;
Maints arbrisseaux en parent le rivage,
Chargés de fleurs et des fruits les plus beaux.
Là vont errant génisses et taureaux ;
Là vont paissant de tendres brebiettes,
Mais sans bergers, sans chiens et sans houlettes;
Là chaque nuit, sans crainte, les troupeaux
Trouvent partout un paisible repos.
Leucippe alors, l'une des deux pucelles,
Voyant Despine à ces charmants tableaux
S'émerveiller, lui dit : Reine des belles,
Nous n'avons point d'hiver sur nos côteaux.
Grace au dieu Pan, ici la riche Automne,
Le gai Printemps, se tiennent par la main ;
Et nos agneaux n'ont besoin de personne
Pour les garder : jamais notre terrain
N'est infesté par la race gloutonne
Du loup cruel ou du renard malin.
Jamais ici de rixe ni d'injure....
C'est mon troupeau... c'est le mien... non, j'en jure...
Ce vil langage est inconnu chez nous.
Chacun peut prendre à son gré du laitage

Ou des agneaux ; tout est le bien de tous.
Et comme l'air, l'amour est sans nuage
Dans nos hameaux ; ici point de volage,
Point de regrets, point de soupçons jaloux.
Niside alors (c'était la sœur cadette) :
Ma sœur, dit-elle, ici n'a pas tout dit,
Tout ce qui plaît dans notre humble retraite,
Ce qui pour nous sans cesse l'embellit.
Vous allez voir comme elle est fortunée.
Nous y touchons ; et quand vous y serez,
Belle Despine, alors vous bénirez
Cent et cent fois cette heureuse journée.
En attendant leur prochaine arrivée
A la cabane, allons revoir ce nain
Porteur d'avis à la belle Climène,
Et larmoyant tout le long du chemin.
Guidon la suit, la nommant inhumaine.
Il est époux, mais il n'a que la main ;
Le don du reste, elle ne veut le faire
Que sous le toit et les yeux de son père.
Elle a raison ; mais écoutons le nain.
Reine, dit-il, nos gens sont en déroute :
Les uns sont morts ; les autres vers la mer,
Aussi légers que le vent ou l'éclair,
S'en vont fuyant par la plus courte route.
Vos chevaliers sont morts en combattant
Pour votre honneur ; mais Renaud et Roland,
Et les géants, les ont couchés par terre.

La Laponie a mordu la poussière;
Le Cafre court à se rompre le cou;
Et moi je viens haletant, presque fou,
En avertir ma belle souveraine.
Que tant de sang aujourd'hui répandu
Suffise au ciel, et qu'au moins notre reine
Nous reste encor; sans quoi tout est perdu.
Climène en pleurs au désespoir se livre;
Mais son époux la consolant un peu,
Aux bords du Nil lui promet de la suivre.
En attendant, comme il est le neveu
Du bon roi Charle, il veut que la princesse
Vienne à Paris. Elle ne dit pas non:
Peut-elle dire autrement que Guidon?
Il eut grand soin, dès qu'il fut à la ville,
De dépêcher à l'hermite perclus
Bon chirurgien et médecin habile.
Les deux géants qu'à la foi de Jésus
Il a gagnés, furent de la partie;
Et Charle encor donna sa pharmacie
Qui suffirait pour tout un hôpital,
Ayant à cœur la guérison du mal.
Le médecin qu'on nommait Tiracode,
Et les géants, trouvèrent Ferragus
En tel état, qu'il ne s'agissait plus
De bistouri, d'onguent ni de méthode.
En se mourant il jurait à plaisir
Entre ses dents. Le docteur lui dit: Frère,

Soumettons-nous. C'est une loi sévère,
Mais Dieu le veut; l'homme naît pour mourir.
Les deux géants lui chantent même antienne
En tout respect. Le docteur n'est pas loin,
Et Ferragus en façon peu chrétienne
Sur le museau l'atteint d'un coup de poing
Tel, qu'il en est balafré pour la vie.
Lors Tiracode ordonne qu'on le lie;
Puis fait venir prêtre bien éprouvé
Qui dans ces bois faisait mainte œuvre pie.
En s'approchant le prêtre dit : *Ave!*
Et les géants lui vont ouvrir la porte.
Va, malotru, que le diable t'emporte!
Dit Ferragus comme un vrai réprouvé.
Il mord sa lèvre, il écume de rage;
Et cependant le dévot personnage
Fait son métier, s'approche du grabat.
Frère, dit-il, c'est l'heure du combat;
Voici la mort. Je partage ta peine;
Mais tous les maux que la nature entraîne,
Sur un seul homme assemblés à la fois,
Les comparant à ce trésor immense
Que lui réserve au ciel la providence,
Ne valent pas un seul ongle des doigts.
Le patient qui se sent aux abois,
A blasphémer tout de nouveau s'emporte,
Maugréant Dieu, jurant de telle sorte,
Que le saint homme en est saisi d'horreur.

Il s'agenouille, et demande au Seigneur
Que du malade il calme la furie,
Et s'il lui plaît le rappelle à la vie.
Tout aussitôt le mal est amorti;
Et Ferragus honteux et repenti
Au crucifix s'adresse et s'humilie.
Joyeusement le docteur le délie.
L'homme de Dieu, rayonnant de splendeur,
Brûlant de foi, de zèle et de ferveur,
Semble un prophète, et commande à l'hermite
De se lever. Il se lève, et soudain
De tous ses maux il se sent si bien quitte,
Que de sa vie il ne s'est vu plus sain.
Lors d'une voix qui vraiment sanctifie,
Le confesseur prescrit à Ferragus
De retourner pénitent et reclus
A sa cellule, et d'y faire abstinence
Recommençant sévère pénitence.
Quand Ferragus à genoux prosterné
A dit sa coulpe au saint homme étonné,
Il jette à bas caleçons et chemise,
Reprend le froc trop tôt abandonné,
Et s'en retourne à son désert d'Elise.
De ses amis il marche accompagné,
Les bons géants qu'il a mis dans l'église.
Vas, mon ami; bon voyage au saint lieu,
Où tu pourras, oubliant ta Climène,
Faire grand jeûne et te maigrir un peu.

Prends le cilice, et d'un bon nerf de bœuf
Te flagellant pour purger ta gangrène,
Fais de ton sang un bon lavoir pour toi.
Destines-en quelques gouttes pour moi ;
J'en ai besoin. Et vous, mesdemoiselles,
Laissez-moi prendre haleine, car ma foi
Je me sens las de tant de bagatelles.

FIN DU CHANT IX.

CHANT X.

Il est heureux celui qui sans affaire
Vit ignoré dans un coin solitaire ;
Qui ne connaît la ville ni la cour,
Et ne va point se tuant chaque jour
Courir après cette vaine fumée
Qui, sous le nom brillant de renommée,
Offre l'espoir de vivre après la mort.
Il ne veut point subordonner son sort
Au sort d'un autre, et vieillir dans la gêne
Entre la crainte et l'espérance vaine,
Pour y mourir plus misérable encor.
Palais brillants, cassettes pleines d'or,
Ce n'est pas là que le Plaisir réside ;
Il a quitté la terre pour les cieux,
Accompagné des Grâces qu'il préside ;
Mais nu, laissant sa parure en ces lieux.
Tout aussitôt l'angoisse s'en empare,
Et par cet art déguisée à nos yeux
Etend sur nous son empire barbare.
Dans nos hameaux pourtant et dans nos bois
Du doux plaisir nous voyons la famille.
Nous l'y voyons lui-même quelquefois
Au cœur, aux yeux d'une innocente fille,
Nice ou Philis, partagé tour-à-tour
Entre le ciel et notre humble séjour.

Vous qui régnez sur de vastes domaines,
Gardez-vous bien du vain et fol espoir
De réunir bonheur avec pouvoir.
Vous craindrez tout; les soucis et les peines
A votre cœur ne feront pas quartier:
C'est la justice; et le grand ouvrier
Qui n'a rien fait qu'avec poids et mesure,
Y met sans cesse un soin particulier.
Il a donné frugale nourriture
Au villageois, mais savoureuse, pure,
Et l'a doué d'un paisible repos
Sur un grabat sans plume et sans rideaux.
Est-il blanchi, courbé sous la vieillesse?
Point d'héritier au perfide maintien
Qui de la Parque accuse la paresse,
Pour recueillir, pour dissiper son bien.
Sa vieille épouse au temps de la froidure,
Au coin du feu, la quenouille à la main,
Use ses doigts à travailler son lin.
Elle a vécu sans soupçon, sans murmure
Avec sa bru qui lui tient lieu de sœur;
Et sous leurs toits jamais femme d'honneur
N'eut à rougir de quelque œillade impure.
L'épouse plaît à son époux; et lui
Jamais ne songe à la femme d'autrui.
On n'entend point dans ces douces retraites
Parler de vol, de meurtre ou de poison,
Ni de ces gens docteurs en trahison

Qui, vous présent, vous font mille courbettes,
Et, vous absent, savent à belles dents
Vous déchirer. Mais chez les pauvres gens,
Loin des cités, exempts de leurs souillures,
Les cœurs sont francs, les mœurs douces et pures.
Ce qui m'afflige en songeant à cela,
C'est de me voir cloué si loin de là
Dans une cour jusqu'à ce que j'y meure.
Superbe Rome, ah ! c'est à la mal'heure
Que vous m'avez donné droit de cité.
Si de vos murs vous m'aviez écarté,
Je retournais passer dans ma patrie
Mes heureux jours en quelque métairie.
Si j'ai reçu de vous honneurs et biens,
Au même temps fardeaux quotidiens
M'ont tellement courbé, meurtri l'échine,
Qu'ils font craquer les muscles et les os.
Le beau coursier qu'on orne d'un panache,
D'un bridon d'or et d'un riche harnois,
Peut envier celui qui sans attache
Court librement par les prés et les bois.
Mais, me dit-on, que font à notre histoire
Tous vos tracas ? Vous perdez la mémoire
De Richardet plaintif au bord des flots
Quand il voit fuir au plus loin sa Despine.
Parlons de lui, messieurs, et qu'en sourdine
Chacun de nous songe à son propre fait.
Rapelez-vous ce pauvre Richardet

Qui se lamente au long de la marine,
Voyant les vents lui ravir tout-à-fait
De tous ses vœux l'unique et cher objet.
Or, comme il pleure et se bat la poitrine,
Soudain du bord un bateau s'avoisine ;
Mais sans agrès, sans voiles, sans nocher,
Décousu même à ne vous rien cacher.
Nulle autre nef dans toute l'étendue
Des vastes mers, ne s'offrait à la vue.
Le jeune amant, sans égard au danger,
Monte l'esquif et le fait naviger :
Ne voulant rien que rejoindre sa belle,
Ou se noyer en courant après elle.
Mais que fait-on sans voile, sans rameur,
Et sans nocher qui guide la nacelle?
Parfait amant, des amants le modèle,
En vérité je voudrais de grand cœur
Dès aujourd'hui te rendre à la cruelle ;
Mais mes moyens n'égalent pas mon zèle,
Et je crains bien que tu n'ailles pas loin
Si je n'ai pas quelque ruse au besoin.
Le malheureux prêt à perdre courage,
Deçà delà sans cesse est balotté :
Avec le flux il revient au rivage,
Par le reflux il en est écarté.
Mieux lui plairait de se voir à côté
D'ours ou lion, de tigre ou de panthère.
Il s'assoupit. Un forban d'Angleterre

Passe, le voit, et dans le temps qu'il dort,
Avec la nef l'enlève sur son bord.
En le voyant de si belle stature,
Si bien formé, si bien fourni d'armure,
Les flibustiers l'enchaînent avec soin,
Et même encor s'en tiennent assez loin.
Richard s'éveille aux chaînes du pirate ;
Et ne pouvant mouvoir ni pied ni patte
Son corps frémit, le feu sort de ses yeux,
Sa bouche rend l'écume de la rage.
Durant ceci, Despine à l'hermitage
Du vieux sylvain, s'y trouvait un peu mieux:
Elle apprenait des secrets merveilleux
Et du bon homme et de ses deux donzelles ;
Esprits follets n'en savaient pas tant qu'elles.
Il lui fit don de deux petits cailloux:
L'un fait tomber serrures ou verroux,
Et rompt le fer comme fil de dentelles :
L'autre, plus rare en son effet soudain,
Rend invisible ; et qui le tient en main,
Passe partout sans qu'aucun s'en défie :
Rare vertu, qui fait du corps humain
Un pur esprit (quelle chose inouie)!
Et ce n'est pas jaspe d'Ethiopie.
La pierre est jaune et d'un poli charmant:
On ne la peut trouver que dans la tête
Ou dans le cœur d'un horrible serpent
Qui comme un coq est orné d'une crête :

Il court les bois avec un siflement
Que vous croiriez entendre une clochette.
Ces choses-là sont matière secrette,
Entendez-vous ? heureux qui les comprend !
Despine encore eut dans une cassette
Herbe de choix, dont la vertu parfaite,
Par le moyen du moindre attouchement,
Rattache au corps une ame qui s'envole :
Mais si déja vous êtes sur le rôle
Des trépassés, l'herbe perd son talent.
Voilà le vrai ; croyez-en ma parole ;
Je ne dis rien de faux ni de frivole.
Ces herbes-là sont d'effet sans pareil,
Mais différent. L'une invite au sommeil ;
L'autre, à sentir seulement, est divine
Pour ranimer. Vous saurez tout cela
Une autre fois. Retournons à Despine
Qui, le cœur gai des beaux trésors qu'elle a,
Fait ses adieux au père, à chaque fille ;
Assez longtemps avec les sœurs babille
Avant partir ; et puis elle s'en va,
S'acheminant à grands pas au rivage.
Elle y trouva navigateurs nombreux
Qui s'ébattaient. Elle se mêle entr'eux,
La pierre jaune en main ; mais leur langage
Etait anglais, elle ne l'entend point.
La barque anglaise était là tout à point :
Despine y monte ; elle n'y voit personne,

Hors qu'au timon reste un seul marinier,
Et sur la droite un triste prisonnier
Bien enchaîné. Ce spectacle l'étonne ;
Elle s'approche, et voit son chevalier :
C'est Richardet. Elle en verse des larmes ;
Puis, employant de plus utiles armes,
Elle tira l'herbe de son herbier
Qui fait dormir : elle endort le nocher,
Coupe le cable, attache la voilure,
Et le vaisseau navige à l'aventure.
Les matelots voyant fuir leur bateau,
Tout ahuris se jetèrent à l'eau.
Mais les vents frais emportaient à la hâte
En haute mer les deux tendres amants ;
Et ce fut force à messieurs les forbans
De regagner le bord sans pain ni pâte.
Tant pis pour eux ! laissons-les à l'écart.
Despine en mer se voyant avancée,
Sans hésiter s'approche de Richard,
En le fixant d'un amoureux regard
Où l'ame entière a l'air d'être passée.
Lui cependant gémit, maudit le sort
Qui le destine à si cruelle mort
Loin des beaux yeux de celle qu'il adore.
Elle n'osait se faire voir encore ;
Mais le cœur parle. Elle ôte de son doigt
La pierre jaune, et son amant la voit.
Ce qu'il sentit à l'aspect de sa belle,

Toute bonne âme entendra bien cela ;
Pour moi je tiens cette fortune telle,
Qu'il n'en est point d'égale à celle-là.
Quand l'herbe au fer dans la main de Despine
Fut appliquée aux fers de Richardet,
Sur le tillac ils tombèrent tout net
Eparpillés comme poussière fine.
L'heureux Richard se sentant délivré,
Fixe les yeux sur les yeux de sa belle,
Tout rayonnants d'une flâme nouvelle,
Et lui parlant d'un air mal assuré :
N'es-tu donc plus, dit-il, chose mortelle?
Car dans ton air, tes œuvres, tes moyens,
Tout fait connaître une vertu céleste.
Non, reprit-elle avec un ris modeste :
Je suis toujours parmi les citoyens
De ce bas monde ; et mon cœur qui t'adore,
Cher Richardet, mon cœur palpite encore.
Du mal d'amour guérir quand je te voi
Est un effort trop au dessus de moi :
Non, rien ne peut t'arracher de mon âme.
L'ombre d'un frère assassiné par toi
S'élève en vain pour éteindre ma flâme.
Je te fuyais ; ma nef en désarroi
Sur des écueils naguère s'est perdue.
Fortune, Amour, en manière imprévue
Me font ici, pour m'ôter tout espoir
De guérison, te rencontrer, te voir.

Non, je ne fus déloyal de ma vie,
Cria Richard à ses pieds prosterné.
Despine dit : Mon cœur l'a deviné.
Rassure-toi : qu'à jamais soit bannie
Toute querelle ; et puisqu'un même lieu
Nous réunit par la grace de Dieu,
Seuls et si loin de nos deux parentèles,
Jurons-nous paix et tendresse éternelles.
Mais sans nochers comme sans matelots
Le vaisseau vogue au caprice des flots ;
Et, comme on dit, est bien fou qui s'y fie.
Despine y songe, et de sa pharmacie
Tirant à point l'herbe qui fait veiller,
Elle en frotta le museau du pilote.
En s'éveillant il se trouble, il radote,
Tant ce qu'il voit sert à l'émerveiller.
D'où venez-vous, lui demanda Despine ?
Je suis, dit-il, de race florentine,
Né dans Florence, où fuyant pauvreté
De commercer je me suis entêté.
Auparavant j'avais cherché fortune
En vingt façons, sans réussir dans une.
Je fus d'abord un pauvre voiturier ;
Puis je devins pauvre cabaretier ;
Et puis, madame, enfin s'il faut tout dire,
J'avais fini par être un pauvre sbire.
Mais mon pays est si particulier
Qu'on n'y peut rien voler, ne vous déplaise ;

Et des marins j'entrepris le métier,
Impatient d'être un jour à mon aise.
Mais les forbans de ce brigantin-ci
M'ont tout ôté, mon gain et ma nacelle :
Ils m'ont gardé pour les servir ici ;
Ils n'y sont plus, et j'en perds la cervelle.
Pourquoi, de quand est ici cette belle ?
Et toi, comment tes fers sont-ils rompus ?
Tous mes pensers, mes sens sont confondus ;
Mon esprit va comme une girouette ;
Je n'entends rien à rien. Ni moi non plus,
Dit Richardet. C'est moi, reprit Despine
En souriant, c'est moi qui sais cela,
Grace aux faveurs de la bonté divine.
Naïvement alors elle enfila
Tout le détail des herbes et des pierres
Par qui se font œuvres si singulières.
Le Florentin n'en veut rien croire, et dit
Que s'il ne voit les preuves du récit,
Il ne le tient que pour fables et bourdes,
De romanciers menteurs ou happelourdes.
La preuve est là : Despine prend en main
La pierre jaune, et disparait soudain.
Son tendre amant à tâtons se démène
Pour la trouver, et se démène en vain.
Mais un instant va lui rendre sa reine.
Elle remet la topaze en son sein ;
Elle se montre, et Richard sort de peine.

Dans la cassette où sont tant de secrets,
Despine avait encore une statue
De marbre blanc, faite au tour, toute nue :
C'est le phénix de tous ses affiquets.
Car si quelqu'un couve au fond de son âme
Pour qui la tient une perfide trame,
La figurine à ce même moment
En marbre noir change son marbre blanc.
Le Florentin s'est épris de la pierre
Qui fait soudain disparaître les gens :
Il veut l'avoir, et trouve une manière
Qu'adopteraient à peine les brigands
Les plus cruels. Le traître s'imagine
Que dans la nuit il peut à son loisir
Assassiner Richardet et Despine,
Puis de la pierre aisément se saisir.
Mais, par malheur pour lui, la providence
Qui sans cesser veille sur l'innocence,
Fit avorter son criminel espoir :
Entre ses mains le marbre devint noir.
Je vois à plein ton horrible pensée,
Lui dit Despine à bon droit courroucée.
Puis elle dit au valeureux Richard :
Donnons la mort bien vîte à ce pendard.
Ce marbre blanc, dit-elle, j'en suis sûre,
Ne devient noir qu'aux mains d'un malfaiteur
Qui nous en veut. Richard entre en fureur.
Attends, dit-il, vrai monstre de nature,

Attends, je vais te mettre à la salure.
Puis il le jette à la mer de grand cœur,
Et les requins en font leur nourriture.
Richard gagnait à se débarrasser
Du Florentin : car vous pouvez penser
Qu'à deux amants pressés de leur affaire
Un tiers n'est pas chose qui doive plaire :
Je ne vois rien ni de près ni de loin,
En pareil cas, de pire qu'un témoin.
Les voilà seuls ; personne ne les gêne
Nos deux amants. Que vous en dit le cœur?
Belles de qui je cherche la faveur,
Qu'en sera-t-il? Que l'amour vous l'apprenne,
Me direz-vous. Moi, sans en être en peine,
Je m'en retourne à ce bon empereur
Qui, délivré de la race payenne,
Voit son bonheur, et ne le croit qu'à peine.
Le vieux monarque et les gens de Paris
Ne voyent plus ni lances ni bannières,
N'entendent plus moines blancs, noirs ou gris,
Nasillonnant de dolentes prières.
Quiconque a vu la guerre d'un peu près,
Ne sera pas surpris de l'allégresse
Qu'inspire à tous le retour de la paix.
De tous côtés le peuple est dans l'ivresse :
Ce sont partout fêtes et jeux charmants :
Feuilles et fleurs tapissent chaque rue :
Plus de coursiers, plus de hennissements,

Plus de tambours ni de trompette aiguë ;
Mais flageolets et flûtes, dont les sons
Au rossignol donneraient des leçons.
Les citoyens de tout rang, de tout âge,
Chantent le bien dont chacun se ressent :
On ne craint plus l'appareil menaçant
De gens armés faisant partout ravage :
Le villageois retourne à son village
Du fond des bois, et sa fille en dansant
Accourt aux bras de Colin son amant :
Ce n'est partout que jeux, plaisirs et fêtes.
Mais sous le fer des payens malhonnêtes
On a perdu des amants, des amis.
Tant pis pour eux ! Les dames du pays
Vont s'occupant de nouvelles conquêtes.
L'une, qui cherche un gentil damoiseau,
D'un doux parler, d'un beau teint s'amourache :
L'autre voudrait un Hercule nouveau,
D'abord grossier et porteur de moustache.
Le bon roi Charle assemble en son palais
Ses hauts barons à somptueux banquets.
On rit, on chante, on nage dans la joie.
La chère est bonne ; on boit de bon vin frais,
De ce bon vin qu'Avignon nous envoie,
Et qui vaut mieux pour l'oubli de tous maux
Que du Léthé les fabuleuses eaux.
Mais, comme a dit fort bien un sage antique,
Souvent le vin produit scène tragique.

Le roi de France admettait galamment
A son festin beautés pleines de grace ;
Et Rolandin, fils ainé de Roland,
Avec dédain les regardant en face,
Dit au dessert : Ma foi, sot qui s'y prend ;
Jamais l'Amour ne m'aura dans sa nasse.
Lors Rinaldin, le fils du grand Renaud,
Avec aigreur lui réplique tout haut :
Tu feras bien d'être froid comme glace,
Car la chaleur ne sied pas à ta race ;
On sait qu'elle est trop faible de cerveau.
Rolandin met l'épée hors du fourreau
A ce propos : Rinaldin le défie,
Et tous les deux pâlissent de furie.
Un tel excès irrite l'empereur
Qui de sa cour les chasse avec fureur,
Et les bannit du royaume de France,
Au grand plaisir du traître de Mayence :
Sous peine encor d'être comme assassins
Suppliciés à l'infâme potence.
Le jour suivant les deux nobles cousins,
L'esprit rassis et sans nulle rancune,
Partent ensemble et vont chercher fortune.
Tous deux avaient vingt ans du même jour ;
Tous deux avaient vertus héréditaires ;
Tous deux bien faits et beaux comme l'Amour.
L'un était brun, l'autre blond. Leurs manières
Sont à la fois gracieuses et fières ;

Desir de gloire enflamme leur grand cœur;
Tous deux vivront, et dans les champs d'honneur
S'élèveront au niveau de leurs pères.
Ils eurent soin en sortant de Paris
De dépêcher couriers par tout pays
Pour annoncer leur disgrâce sévère
A leurs parents, ces deux foudres de guerre,
Roland, Renaud, dont ils sont si chéris.
Puis en chemin les aimables bannis
Sont assaillis d'une horrible tempête.
Ils ne savaient où donner de la tête,
Et leurs coursiers trépignaient de frayeur;
Quand Rolandin découvre par bonheur
Une caverne au pied d'une montagne
Que l'on nommait le mont des Eperviers.
Il saute à terre, il entre volontiers
Dans cet abri : son cousin l'accompagne;
Et fort contents de l'antre hospitalier,
Ils font grand feu pour se bien ressuyer,
En allumant vieille et sèche bruyère.
Bientôt après, une vive lumière
Frappe leurs yeux, brillant dans le lointain
Comme un éclair. Le jeune Rolandin
Droit à l'objet d'un pas leste s'avance,
Du même pas suivi par Rinaldin :
Ils veulent voir d'où la flâme s'élance
Pour éclairer ce vaste souterrain,
Comme ferait soleil pur et serein

Ou peu s'en faut. Le foyer est immense ;
C'est une arcade ou d'acier ou d'airain ;
Et sur le faîte un marbre blanc et fin
Porte ces mots : « Fuyez en diligence
« Si vous n'avez courage plus qu'humain,
« Ou vous aurez prompte et cruelle fin. »
L'inscription à peine est-elle lue,
Que les héros tous deux la dague nue
Frappent la porte. Elle s'ouvre soudain ;
Et dans l'instant accourt une momie
Ratatinée, à peine encore en vie,
Qui leur cria : Quel diable vous conduit
A ce séjour de l'éternelle nuit
Où de frayeur vous mourrez tout-à-l'heure
Car de la Mort c'est ici la demeure.
Le savez-vous ? ne le savez-vous pas ?
On lui répond avec un coutelas
Dont Rinaldin lui fend en deux la tête
Jusqu'au menton, et même par-delà.
De son caveau la Mort voyant cela,
La Mort accourt ; et la vilaine bête,
Ivre de rage et son arme à la main,
Crie au Français : Tu vas mourir, vilain.
Mais Rolandin frappant du cimeterre
Sur les doigts secs du squelette infernal,
Lui fait lâcher la faulx qui tombe à terre ;
Et la Mort perd son outil principal.
Elle a recours aux flèches homicides

De son carquois, et montrant son groin
Aux deux guerriers, veut les percer de loin.
Mais le carquois et les flèches perfides
Sont au pouvoir de l'adroit Rinaldin
Qui s'en saisit, tandis que Rolandin
Saisit la faulx. Jugez si la Nature
Se réjouit de la triste figure
Que fait la Mort, se désolant en vain
D'avoir perdu tout espoir de capture.
Lors, d'un ton doux, la vilaine conjure
Les jeunes gens de lui rendre sa faulx
Et son carquois, nos éternels fléaux.
Elle leur dit, leur promet et leur jure
Qu'en tous périls soustraits à son pouvoir
Ils vont quitter librement son manoir,
Si tous les deux ici la veulent croire.
Explique-toi; nous voulons tout savoir,
Dit Rolandin. — Ce tombeau sert d'armoire
A deux hauberts que j'y sus renfermer,
Et que mes traits ne peuvent entamer,
Reprit la Mort. Rinaldin se détache,
Ouvre la tombe, et trouve l'attirail
De deux guerriers, avec tout son détail :
Casque, haubert, lance, épée et rondache.
Il prend sa part, et crie étourdiment
A son cousin : Viens donc ! Tout doucement,
Dit Rolandin; veux-tu que cette bête
Nous prenne en traître et nous fauche la tête

Quand nous serons ensemble au monument?
Dieu sert de guide à qui va prudemment.
Quand Rinaldin sort de la sépulture,
Rolandin prend à son tour l'autre armure
D'acier si pur, qu'on croirait qu'elle est d'or.
Ma faulx ! mes traits ! crie aussitôt la Mort,
Ivre de rage et de haine et de honte.
Tu les auras, repart le jeune comte;
Mais nous devons sortir d'ici d'abord.
Non, je les veux ici, dit le squelette
Qui de fureur sur Rinaldin se jette.
Mais Rolandin d'une gourmade au front
Lui fait craquer les os jusqu'au talon;
Et Rinaldin lui caresse l'échine
A poing fermé. Si la laide gouine
Pouvait rougir, elle eût été de feu,
Tant était dure et poignante sa peine,
En se voyant dans son propre domaine
A deux enfants servir ainsi de jeu.
La Mort n'est plus qu'une sotte, une folle,
Quand de méfaits on l'oblige à chômer.
Elle craignit de se voir désarmer;
Et d'un ton doux reprenant la parole :
Mes beaux garçons, dit-elle avec douceur,
Vous possédez dans ces belles armures
Du grand dieu Mars les guerrières parures :
Du grand dieu Mars, et de Pallas sa sœur.
Aux champs troyens j'eus un jour le bonheur

De dérober celle de la déesse,
Dans ces combats la gloire de la Grèce.
Mars désarmé dans les bras de Cypris
M'offrit bientôt la sienne ; et je la pris
Pour éviter que chez l'humaine espèce,
Soit par hasard porté, soit par adresse,
Ce grand trésor pût opposer jamais
Un sûr obstacle au pouvoir de mes traits.
Mais le destin à son gré nous balotte ;
Sortez, messieurs. Les chevaliers courtois
Quittent la Mort, et sortant de sa grotte
Lui rendent tout : flèches, faulx et carquois.
Lors, pour montrer qu'elle n'est pas traîtresse,
Elle décoche à Rolandin un trait
Sur son cimier d'acier pur et parfait.
Le trait se brise, il en tombe une pièce ;
Et je l'ai vue à Brave [1], au cabinet
D'un curieux, avec cette écriture :
« Fragment d'un trait que la Mort a lancé
« A Rolandin qui n'en fut pas blessé. »
Le trait s'en vient se remettre en droiture
Dans le carquois ; et les deux jeunes gens
Quittent le lieu, tous deux gais et contents
D'avoir la vie et la retraite sûre.
Cherchant partout quelque rare aventure,
Deçà, delà, le beau couple s'en fut

[1] En Ethiopie et aux Canaries.

Du même train qu'un coursier vole au but.
Laissons-le aller : il faut que je vous parle
D'un autre objet. Déja le bon roi Charle
A vu partir le généreux Guidon,
Et sa Climène à Paris si chérie.
La belle reine attendait à Toulon
Quelque vaisseau venant de sa patrie,
Pour les conduire aux mers d'Alexandrie.
Il en vint un, et les tendres amants
Tout aussitôt mirent la voile aux vents.
Ils eurent bien quelque peu de tempête ;
Mais sains et saufs ils touchèrent au port,
Où le soudan leur fit si grande fête
Qu'il semblait être avec eux bien d'accord ;
Tandis qu'au fond il n'avait dans la tête
Que malveillance et sinistres projets.
Il voit son camp détruit par les effets
Du fol amour de sa fille séduite,
Qui sans pudeur s'entêtant d'un Français,
A tout perdu par sa coupable fuite.
A ce penser l'orgueil du roi s'irrite,
Et dans son cœur il couve le desir
De condamner l'un et l'autre à mourir.
Il dissimule, il se masque à merveille ;
Mais dans la nuit, tandis que le guerrier
Seul dans sa chambre en toute paix sommeille,
Par des soldats le roi le fait lier,
La corde au cou bien fortement serrée.

On le garotte, et dans un château fort
On l'emprisonne en attendant la mort.
Climène aussi sans procès est coffrée
Tout vis-à-vis, dans les cachots affreux
D'un autre fort, où la pauvre cloîtrée
Meurtrit son sein, s'arrache les cheveux,
Et toute en pleurs prend à témoin les dieux
Du mauvais cœur de son barbare père.
Bientôt pourtant on apprend le mystère :
L'arrêt de mort se publie à la cour,
Et le bourreau doit au dixième jour
L'exécuter. Mais qu'on les laisse faire ;
Jeunesse aura toujours de bons amis,
Et nos amants se tireront d'affaire.
J'en suis mal sûr pourtant ; je le prédis
Comme ennemi de tout acte sévère.
Le lendemain, dames et cavaliers
Vont du soudan implorer la clémence,
Vêtus de deuil ; et gens de tous métiers
Ont en horreur la fatale sentence.
Le bon Guidon s'attirait tous les cœurs
Par ses beaux yeux, et l'on pleurait Climène :
On chérissait, on respectait la reine,
On adorait ses attraits enchanteurs.
Mais le vieillard est ferme dans sa haine.
Les échafauds en place sont dressés,
Et pas à pas neuf grands jours sont passés :
Le jour fatal vient marquer la dixaine.

On fait déja sortir des deux châteaux
Les deux amants ; et la tendre Climène,
Voyant Guidon au pouvoir des bourreaux,
Se fond en pleurs et s'exhale en sanglots
Qui toucheraient l'âme la plus cruelle.
Ah cher époux ! le ciel sait, lui dit-elle,
Si de tes maux mon cœur est innocent ;
Mais tout conseil, hélas ! est impuissant
Contre un arrêt que le destin prononce.
Elle se taît, et soupire en fixant
Le beau Guidon, qui pour toute réponse
Lui dit ces mots : Climène, si la mort
Me frappait seul, je bénirais le sort,
Et du tyran je braverais la rage ;
Mais ton péril épuise mon courage.
S'entretenant de ces tristes propos,
Ils sont déja tout près des échafauds.
Un cri d'horreur et de pitié s'élève ;
Quand tout-à-coup aborde sur la grève
Un brigantin sans patron ni rameurs.
A cette vue on pousse des clameurs,
Clameurs de joie : on attend, on espère
De cet esquif un secours salutaire.
C'était l'esquif où le beau Richardet
Seul et content voguait avec Despine :
Despine arrive à point pour couper net
L'horrible trame et sauver sa cousine.
L'œuvre se fit plaisamment tout-à-fait ;

Les spectateurs se crurent en délire,
Et les acteurs eurent matière à rire.
Sans être vus ils vont joindre à grands pas
Les prisonniers, et leur dire tout bas :
Dieu vous protège, il prend votre défense;
Nous sommes là, vos parents, vos amis.
Puis, déclarant leurs noms et leur puissance
Par la vertu de secrets inouis,
Aux deux amants ils rendent l'espérance.
Leur teint s'anime, et leur beau coloris
Leur donne l'air d'anges du paradis.
Le justicier crie au bourreau : Travaille !
A l'échafaud mène cette canaille.
Mais l'herbe au fer anéantit d'abord
Chaînes, crochets, toute œuvre de potence.
Le peuple admire, et crie avec transport :
Les dieux du ciel protègent l'innocence.
Lors le soudan du haut de son balcon
Crie au bourreau : Qu'on leur coupe la tête :
Mais la bonne herbe au devoir toujours prête
S'applique au sabre, et la lame se fond.
A cet aspect le peuple se confond.
Mais ce n'est rien encore; il devient bête,
Il perd l'esprit, quand Climène et Guidon
Sont disparus comme un grain de poussière
Perdu dans l'air. C'est l'effet de la pierre,
La pierre jaune; ils en ont une en main
En s'embrassant tous deux. C'est la manière :

Le charme opère, on disparaît soudain.
Le peuple ému de l'étrange aventure,
Veut mettre à mort ce monstre de nature,
Ce roi cruel, bourreau de son enfant,
Et d'un héros de si noble tournure.
On y courait; Climène le défend.
Elle s'écrie : Arrêtez ! c'est mon père.
Elle parlait tenant encor sa pierre;
On l'entendait, on ne la voyait pas.
On se regarde, on se disait tout bas :
Pardieu ! le diable est dans Alexandrie.
Le fier soudan se repent, s'humilie
Devant sa fille, et demande pardon.
Aux bords du Nil tandis qu'en pâmoison
Sont les témoins de cette étrange scène,
Roland, Renaud, sur les bords de la Seine
Sont en fureur, sitôt qu'ils ont appris
Le ban porté contre leurs jeunes fils :
Ils nomment Charle un barbare, un sauvage;
Ne veulent plus jamais voir son visage
En aucun lieu, pas même en paradis.
Ils ignoraient quel chemin avaient pris
Leurs chers enfants. Roland vers la marine
S'en va tout seul : Renaud se détermine
A chevaucher, à battre tout sentier.
En vain Astolphe et le sage Olivier
Leurs bons amis, les prêchent à merveille
Pour les calmer; ils font la sourde oreille,

Et vont errer par l'univers entier.
Roland écrit à Charle un mot peu tendre,
Mais énergique, et lui déclare en bref
Qu'à tous ingrats il peut servir de chef;
Que qui méfait, à méfaits doit s'attendre;
Et que fortune en lui tournant le dos
Le lui saura quelque jour bien apprendre.
Vous concevez que semblables propos
Avec plaisir ne se font pas entendre.
Astolphe prend le billet; et Roland
Fait ses adieux à l'île de la Jarre,
En s'embarquant sur un slop catalan
Qui pour l'Egypte en rade se prépare.
Du même port un esquif biscayen
S'en retournait à sa chère patrie :
Renaud le prend ; il aura le moyen
D'aller de là passer en Numidie :
Pays stérile où l'on ne trouve rien,
Et qu'il a vu plusieurs fois en sa vie.
Tandis qu'ainsi les vaillants paladins
Cherchent leurs fils, ceux-ci malgré la neige
S'amusaient fort dans l'île des lapins,
Entre Suède et Jutland et Norvège.
Beaux yeux, bon air, et brillantes couleurs,
Ils avaient tout; ils eurent tous les cœurs.
Plus que toute autre ils charmèrent deux filles,
Toutes les deux délicates, gentilles :
Leur père était le seigneur du pays :

L'une avait nom Corèze, et l'autre Argée.
Le dieu d'Amour n'eut pas victoire aisée
Sur deux héros au dieu Mars asservis ;
Il l'eut pourtant. Rinaldin prit l'aînée,
C'était Corèze : Argée eut Rolandin.
Dès qu'on le sut au rivage voisin,
Où deux géants de monstrueuse taille
Donnaient des lois, ils vont porter soudain
Aux deux Français le cartel de bataille.
Dépit jaloux en secret les travaille ;
Car ils voulaient les deux reines pour eux.
Ils sont armés de manière tous deux
A mettre en poudre une tour, une ville.
Rolandin rit de l'offre peu civile
En l'acceptant, et le jeune Renaud
En fait autant; mais d'abord il lui faut
Calmer l'effroi de Corèze qui pleure.
Nous les vaincrons, lui dit-il ; tout à l'heure
Tu le verras. Puis il marche aux géants.
Ils sont donc fous, disaient-ils, ces enfants
A poil follet et chétive stature !
Que fait-on donc de pareils marmouzets ?
De par Mahom ! ce sont colifichets,
Et femmes sont bien sottes créatures :
Rien ne saurait les mettre à la raison
Que le dédain, le mépris, le bâton.
Quand nous aurons tué les bestioles
Que nous voyons, nous traiterons leurs folles

Comme animaux, chien d'attache ou baudet.
Attendons-nous alors que chaque belle
Regimbera, pleurera sous le fouet;
Nous en rirons. Ce serait le projet
De prendre un bœuf aux laqs d'une tonnelle.
L'un des géants parlait; l'autre sourit,
Et de la tête au projet applaudit.
Durant la nuit qui précède l'affaire,
Les tendres sœurs sanglotant de manière
A faire peur, brûlent tout leur encens
Au dieu d'Amour comme à sa sainte mère,
Pour le salut de leurs jolis amants
Dans le conflit des horribles géants.
A son époux qu'en pleurant elle embrasse,
Incessamment chacune s'entrelace;
Et Rolandin qui leur parle raison
Y perd son temps. Toute leur nuit se passe
Dans le tourment; puis, quand à l'horizon
Le jour paraît, leur sang est à la glace.
Déja le cor résonne sur la place.
Rolandin s'arme, il s'arme avec fureur;
Et Rinaldin qui pétille d'ardeur,
Crie : A la mort ! à la mort ! point de grace.
Leurs deux beautés les suivent sur le pré,
Le cœur en transe et l'esprit effaré;
Et les géants maniant une masse
D'énorme poids, joignent à la menace
L'air du mépris. Le jeune Rinaldin

Saute à pieds joints d'un air leste et badin
Sur son géant, qui le secoue et sue
Pour s'en défaire, et se démène en vain.
Lors empoignant son sabre à pleine main,
Le beau garçon en frappe la massue
Qui par morceaux tombe sur le terrrain.
Rinaldin rit, et si bien s'évertue
Avec son fer, qu'il abat au géant
La jambe gauche ; et le monstre en hurlant
Se roule à terre, où l'amant de Corèze
Le perce au cœur. Jugez comme elle est aise !
Sur son beau sein elle presse à loisir
Le beau vainqueur, et pâme de plaisir.
Bien autrement alors la pauvre Argée
Passait son temps. Le géant qui survit
Veut que la mort de l'autre soit vengée,
Et sa colère en est plus enragée.
Mais Rolandin n'a pas perdu l'esprit ;
Et dans l'instant où levant sa solive
Le géant vient pour l'écraser du coup,
Adroitement le jeune homme l'esquive,
Passe dessous, et lui coupe le cou.
Imaginez comme Argée est bien aise,
Et quel orgueil elle a d'un tel amant.
A même titre autant en fait Corèze.
On se baisotte à l'envi tendrement ;
Car entre époux toute chose est permise.
Reste à savoir si cet hymen charmant,

A tous égards avait forme requise :
Quoi qu'il en soit, il était suffisant
Selon le rit de cette île payenne.
Mais Rolandin a bientôt la migraine
Parmi les jeux, les passe-temps d'amour :
Desir de gloire à d'autres vœux l'attire ;
Et Rinaldin que même honneur inspire,
Rougit de vivre en cet obscur séjour
Comme un coursier dont on veut tirer race.
Se trouvant seuls un matin à la chasse,
D'un même accord tous deux firent état
D'abandonner leur coucher délicat,
Pour s'en aller errer par toute terre,
Faisant leurs cours de hauts exploits de guerre.
Mais feront-ils acte de cœur ingrat ?
Laisseront-ils en larmes ces deux belles,
D'un cœur si pur, si tendres, si fidelles ?
Loyalement ils vont les informer
Du grand dessein qu'ils viennent de former ;
Leur proposant de les conduire en France
S'il leur convient, ou de s'accoutumer,
Restant dans l'île, aux ennuis de l'absence :
A leur arrêt prêts à se conformer,
Pourvu qu'honneur le puisse confirmer.
Dès qu'elles sont intruites de l'affaire,
Sans hésiter l'une et l'autre préfère
D'aller partout avec eux ; et d'abord
On se pourvoit de diamants et d'or ;

Puis à la nuit, entr'ouvrant la barrière,
Les quatre amants vont s'embarquer au port
Sur une nef qu'on nommait la Guerrière.
Moi qui toujours suis de bénigne humeur,
En vérité j'aime de tout mon cœur
Ce trait si pur d'amour et de simplesse
De nos Français. C'est un monstre hideux
Que le héros qui par air de prouesse
Peut de sang-froid, laissant là sa maîtresse,
Faire couler les pleurs des mêmes yeux
Qui de son cœur attirèrent les vœux.
Charles alors recevait la visite
Du duc anglais, qui remet tout de suite
Les quatre mots de Roland. Le roi lit
Le court billet, et le lisant pâlit.
Puis le vieillard plein d'âme et de courage :
Je suis ingrat aux yeux de mon neveu !
S'écria-t-il ; non, je suis juste et sage,
Comme il convient que soit tout personnage
Qui parmi nous tient la place de Dieu.
S'il a sauvé l'état par sa prouesse,
Que la moitié de l'état soit à lui :
Mais si son fils, ou lui-même, aujourd'hui
Manque à nos lois, la hache vengeresse
De la justice a droit de le punir ;
Et si quelqu'un n'en veut pas convenir,
C'est fol orgueil ou malice traîtresse.
Mais à justice on doit trouver moyen,

Selon le cas, d'unir miséricorde ;
Le mal se peut compenser par le bien.
Je consens donc, pour bannir la discorde,
A révoquer l'exil de mes neveux :
Que leurs parents reviennent avec eux
En toute paix ; c'est à quoi je m'accorde.
C'est corriger, non meurtrir, que je veux.
Toute querelle ainsi bien appaisée,
On dépêcha pour rappeler Roland
Force couriers ; mais le seigneur d'Anglant
Etait alors près d'une île boisée
D'arbres tout noirs : l'île du négromant,
Où le poussaient le vent et la marée.
Sur ce bord-là malheur à qui descend !
Pris au filet, il devient la curée
Du vieux sorcier. Le nautonier prudent
Qui sait le fait, veut mener son navire
En haute mer. Roland se met à rire :
Allons, dit-il, à terre. Non, seigneur,
Dit le patron transissant de frayeur.
Quiconque aborde à cette terre impie,
A peine un jour y peut rester en vie.
C'est là, seigneur, qu'est un monstre pervers,
Un négromant qui commande aux enfers.
Il est suivi d'un troupeau de panthères
Qu'il mène aux champs comme agneaux et moutons :
Il les rassemble en d'horribles repaires,
Et dans ses bois pour gardes ordinaires

De tous côtés il a serpents, dragons,
Empestant l'air de leurs mortels poisons.
Il est geolier d'un grand nombre de belles
Qu'il tient au fond de sa plus forte tour :
Insolemment il les requiert d'amour,
Et de sa main écorche les rebelles,
Donnant, après, leurs délicates chairs
Pour aliment aux panthères cruelles.
Puis en corsaire il va courant les mers
Se recruter de victimes nouvelles ;
Plus d'un millier est toujours dans ses fers.
Qui par amour pour quelque prisonnière,
Ou pour montrer sa prouesse guerrière,
Sur ce rivage ose tenter le sort,
Le même soir, malgré tout son courage,
Reçoit sans faute une honteuse mort.
D'un grand péril, seigneur, je vous dégage
En m'éloignant de ce funeste bord.
Roland reprit : L'éternelle justice
Semble dormir, mais veille à nos besoins,
Et vient frapper toute humaine malice
Dans le moment qu'on y compte le moins.
Absolument je veux entrer dans l'île.
Non pas, seigneur, dit le triste nocher ;
Que mon avis puisse enfin vous toucher.
Puis, comme il voit tout conseil inutile :
Prenez, dit-il, prenez mon canot creux ;
Mais évitez s'il vous plaît le bocage ;

Au découvert vous vous défendrez mieux,
Et n'abordez que de nuit au rivage.
Puis, quand l'Aurore aura paré les cieux
De pourpre et d'or, que l'honneur vous conduise
Où vous verrez un pavillon tendu,
Si vous voulez mettre à fin l'entrepise.
Le négromant sans armes, presque nu,
S'avancera, pour vous mettre en haleine,
Ayant en main le tronc de quelque chêne,
Et d'un troupeau de tigres escorté:
Il en faudra combattre une centaine;
Et sous vos coups si leur fureur est vaine,
Serpents, dragons, viendront de tout côté
Renouveler le péril et la peine.
Soyez vainqueur? vous n'êtes pas au bout,
Et ce qui reste est le pire de tout.
Le magicien se revêt d'une armure
Que rien ne peut briser, tant elle est dure.
Roland sourit, et dit: Ce mâtin-là
Va tellement hurler, qu'on l'entendra
Sur le rivage et d'Espagne et de France.
Disant ces mots, sur l'esquif il s'élance,
Il vogue à terre, et les yeux vers le ciel,
Avec ferveur rappelle à l'Eternel
Le sang du Christ versé dans la souffrance
Pour le salut de l'homme criminel;
Il a l'espoir que toujours Dieu dispense
Grace et secours à tout pieux mortel.

Mais le voilà qui touche à ce rivage,
Séjour affreux du crime et du carnage.
Je ne te suis, Roland, parent ni rien;
Et toutefois je tremble en bon chrétien
Quand je te vois près d'assouvir la rage
De ce terrible et traître magicien.
Fuis, cher Roland; fais taire ton courage.
Il est déja descendu sur la plage,
Et je m'épuise en frivoles discours:
C'est du soleil vouloir montrer l'image
A quelque aveugle, ou chanter à des sourds.
Mais je ne puis donner un autre cours
A mes pensers. Et vous, mes belles dames,
Mon héros fait même effet sur vos âmes,
N'est-il pas vrai? Mais espérons toujours
Que son bon ange aura soin de ses jours.

FIN DU CHANT X.

CHANT XI.

Il fait bon vivre ; on n'a ma foi pas tort
D'aimer la vie, et de craindre la mort.
Perdre ses sens, ne plus voir la lumière,
Etre serré par les ais d'une bière,
Y devenir la pâture des vers,
Et puis après se réduire en poussière :
Le seul penser d'une si triste fin
Fait à bon droit passer le goût du pain.
Ce n'est pas tout, le reste est pis encore :
Il faut paraître au tribunal de Dieu,
Lui rendre compte ; et ce n'est pas un jeu.
Les bons auront vie et gloire immortelles,
Et les méchants sont condamnés au feu.
Aussi celui qui sort de ce bas lieu
Encor souillé de taches criminelles,
Songe en tremblant aux flâmes éternelles.
Moi cependant j'y souscris de bon cœur,
Et je perdrais une sensible joie
Si le grand juge avait moins de rigueur.
Car, quand l'enfer s'en vient chercher sa proie
Dans le tombeau de quelque malfaiteur,
De quelque ingrat, quelque vil oppresseur,
C'est un cadeau que le destin m'envoie.
Ah ! si la mort faisait bien son devoir,
Tombant à point sur tous suppôts du vice,

Et n'entraînant que tard à son manoir
Les sectateurs d'honneur et de justice ;
Oh ! comme alors seraient en exercice
Tous mes burins, mes plumes, mes pinceaux,
Pour l'effacer du registre des maux !
Mais elle n'est que folie et caprice,
A tour de bras sans cesse avec sa faulx
Faisant la roue, et jetant aux tombeaux,
Sans le savoir, gens de la bonne espèce,
Pour nous laisser jusques à sa vieillesse
Un crapuleux, ou bien un malfaiteur.
A dire vrai j'en ai tel mal au cœur,
Que j'en voudrais dans mon impatience
Un petit brin à sainte Providence,
Si quelquefois on ne voyait très-bien
Quel est son but dans cette longue trève,
Les destinant à peine plus grièvе.
Et puis encore ils servent de moyen
Pour épurer par leurs indignes trames
Des vrais élus les vertueuses âmes,
Ainsi que l'or s'affine dans les flâmes.
Et même encore ils n'ont pas tous le temps
De voir blanchir sur le front leur crinière ;
Car j'en ai vu des plus fiers, des plus grands,
Perdre la vie à la fleur de leurs ans.
A dire vrai, ce sont verges qu'un père
Fait quelquefois sentir à son enfant,
Pour les briser sitôt qu'il se repent.

C'est pour cela que le ciel équitable
Voulut douer de force insurmontable
Ce grand Roland, dont la terre et les mers
Ne cesseront de célébrer la gloire ;
C'est pour qu'il fût la terreur des pervers,
Et que toujours certain de la victoire
Il abattît sans faillir les plus fiers.
Or si jamais il fut dans l'univers
Un scélérat pis que les plus infâmes,
C'est ce sorcier bourreau de tant de dames,
Dont il faisait aux tigres un régal
Quand à ses vœux elles étaient rebelles ;
Tandis qu'au gré d'un appétit brutal
Il profanait les plus faibles d'entr'elles.
Ton heure approche ; attends, monstre infernal !
Tes cruautés vont avoir leur salaire.
Je vous ai dit qu'au sein de l'onde amère
Déja Phébus plongeait ses blonds cheveux,
Quand abordant au rivage odieux
Que vous savez, Roland mit pied à terre.
Il cheminait pensif et vigilant,
L'œil et l'oreille au guet, et d'un pas lent.
A la nuit close et tout-à-fait obscure
Il s'arrêtait, quand par une ouverture
Il voit au loin paraître une lueur.
Roland y marche ; il y marche sans peur,
Mais prudemment. Il observe, examine
Tous les objets ; et tandis qu'il chemine,

Il voit bientôt un fanal éclairer
La grande tour, et le monstre y rentrer.
Roland se hâte, et tout près de la porte
Va se poser sentinelle nouveau,
En attendant que la bête ressorte ;
Car il en veut découper un morceau.
Le paladin disposé de la sorte
Entend de là force gémissements :
D'une victime, hélas ! tristes accents.
Poursuis, cruel, s'écriait une dame ;
Déchire-moi, mets mon corps en morceaux :
Je ne ferai jamais cet acte infâme.
Viennent les chiens dévorer mes lambeaux,
Puisse mon sang abreuver les corbeaux
Plutôt cent fois que te servir de femme !
Le négromant lui dit : Attends un peu,
Et sur ta peau je vais jouer mon jeu.
Lors il s'élève au fond de la clôture
Clameurs d'effroi de chaque créature.
Roland s'anime, et ce n'est pas en vain.
Tel que Samson au temple philistin,
D'un bras puissant il soulève la porte :
Il entre ; il voit un objet tout divin,
Une beauté tremblante, demi-morte,
Que sur un banc le tyran inhumain
Allait lui-même écorcher de sa main.
Il n'en eut pas le temps. Roland s'élance
De telle ardeur, que le monstre pâlit.

Roland se hâte, et si bien l'étourdit,
Qu'avant qu'il ait repris sa connaissance,
D'un seul revers il lui coupe le cou.
Or écoutez un récit presque fou.
La tête tombe, et le tronc la ramasse
En s'inclinant au lieu de trébucher ;
Puis vers la porte il se met à marcher
Par l'escalier. Ce tour de passe-passe
Au paladin fait ouvrir ses grands yeux :
Il suit pourtant l'affaire tout au mieux.
Le monstre sort de la tour, et s'arrête
Sur le gazon, tenant toujours sa tête
D'où sort alors un sifflet haut et clair.
A ce signal il accourt mainte bête,
Tigres, serpents, et tous monstres d'enfer.
Soudain le tronc lance la tête en l'air
A près d'un mille ; et puis il tombe à terre,
Où vont soudain les tigres, les serpents
Le déchirer ensemble à belles dents.
La tête alors s'en revient toute seule,
Et rebondit entr'eux sur le gazon :
Chaque animal la saisit dans la gueule,
Et la renvoye en l'air comme un ballon.
Assez longtemps les monstres la jetèrent
De l'un à l'autre, et puis ils s'arrêtèrent.
Roland est là qui regarde le tout
Les bras croisés, et veut voir jusqu'au bout.
La terre s'ouvre, et lance la fumée,

La flâme avec ; l'air en est infecté.
Pluton, l'air doux plus qu'à l'accoutumée,
Du paladin s'approche avec bonté
Sans son cortège à bon droit redouté.
Sire, dit-il, vous me rendez service,
A moi seigneur du domaine infernal,
Donnant la mort au négromant fatal
Qui de mes droits m'enlevait l'exercice.
A mon tyran je n'osais dire non ;
Il m'appelait par orgueil, par malice ;
Il me changeait en renard, en lion,
En pierre, en plante, au gré de son caprice.
J'avais perdu quasi tous mes sujets,
Car il avait rassemblé dans son île
Pour le servir tous mes esprits follets.
Les animaux de ce trompeur asile,
L'orme, le pin, qui meublent les forêts,
Ce sont démons à corne, et farfadets.
La tour entière est de la même sorte ;
Gonds et verrous, et marteau de la porte,
Et chats et rats, balcon, toit et plancher,
Tout est lutins à ne vous rien cacher :
Voyez combien il en eut à revendre !
Or savez-vous comme il put m'arracher
Tant de pouvoir? je m'en vais vous l'apprendre.
Ma Proserpine un jour eut le desir
De voir le monde, et vint sur ce rivage.
L'air était frais, elle y prenait plaisir ;

Elle voulut en jouir davantage.
Elle délace un instant son beau sein ;
Et par mégarde un billet de ma main
S'échappe, tombe et reste sur la plage.
Par ce billet écrit sur parchemin,
Et libellé dans la forme légale
Qu'on donne aux brefs de la chambre papale,
Je promettais d'obéir sur le champ,
Quel qu'il pût être, à son commandement:
Tant à l'excès l'amour me rendait bête !
Car aux enfers il nous tourne la tête
Tout comme ici. Ma femme en me nommant
Me contraignait à tout, même à mon dam.
Proserpine est moins soigneuse qu'alerte :
Elle courait, sans songer à la perte
Que nous faisions, et ramassait gaîment
De tout côté coquille rouge ou verte ;
Quand par hasard le traître negromant
S'en vint d'Egypte aborder justement
A la même île, et fit la découverte
De mon billet. Il en fut si content,
Connaissant bien sa force et notre allure,
Qu'il sauta d'aise en voyant la capture.
Il me força soudain de le porter
En un clin d'œil, où devait s'arrêter
Celle que j'aime. Il la voit, il s'enflâme,
Et sous mes yeux veut profaner ma femme.
En la pressant il s'en fait plus haïr :

Elle résiste et veut rester intacte ;
Mais, en vertu de mon malheureux pacte,
Le scélérat me force d'obéir,
Et de forcer ma femme à me trahir.
Il triompha. Je frémissais de rage,
Et je souffrais mille fois davantage
Qu'en mon enfer, où j'ai tant à souffrir.
Ce fut alors, seigneur, qu'une ramure
Vint imprimer la honte sur mon front.
Je la limai pour éviter l'affront ;
Mais mon tyran publia l'aventure ;
Et c'est de là qu'en peinture, en sculpture,
Par tout pays de l'univers connu
Vous me voyez représenté cornu.
Sûr désormais de sa toute-puissance,
Le négromant s'abandonna sans frein
A tout penchant, à tout acte vilain.
Quiconque osait lui faire résistance,
Au même instant, et pour jamais perdu,
Disparaissait sans qu'on en eût nouvelle.
Le monstre est mort, vous l'avez pourfendu ;
Je vous en dois gratitude éternelle.
Ne soyez pas surpris si ce matin
Vous l'avez vu marcher d'un air d'audace
Décapité, tenant sa tête en main :
J'avais fourré dans son corps un lutin
Le plus rusé de tous, le plus tenace ;
Et là de l'âme il occupait la place

Quand votre bras immola le vilain.
Pluton se taît ; la terre tremble et s'ouvre ;
Le ciel pâlit ; l'abîme se découvre ;
Pluton y rentre, et les tigres aussi,
Et les serpents, et toute bête impure.
Tout disparaît : arbres, tour et verdure.
Plus de prison : les dames, Dieu merci,
Ont l'honneur sauf et la vie assurée.
Quand le soleil éclaira la contrée,
Et que l'esquif dans la rade mouillé
Vit le pays d'arbres tout dépouillé
En une nuit, on ne sait si l'on veille
Ou si l'on dort : tant chacun s'émerveille !
D'une autre part, les dames vont chantant
Hymnes d'honneur à l'entour de Roland
Qui fait venir au port son équipage,
Faisant signal avec un linge blanc.
La nef arrive, elle aborde au rivage :
On saute à terre ; on presse le moment
D'être informé du succès de l'affaire.
Dès qu'on le sait, on célèbre, on révère
Le paladin-vainqueur ; et sur le champ
Patron, soldats, matelots, commandant,
Veulent aller tout droit en Angleterre
Y publier un exploit aussi grand.
Roland resta tout seul avec les belles,
Qui de concert se consacrant à Dieu
Firent serment de demeurer pucelles,

Et s'enfermer toutes en un saint lieu.
Roland charmé du pieux sacrifice :
Prenez, dit-il, cette île pour hospice,
Où par mes soins vous trouverez dans peu
Tout à votre aise et la messe et l'office.
Auprès du port il trace un édifice,
Avec jardins où seront à foison
Herbages, fruits, fleurs de toute saison :
Fleurs à tresser en bouquet, en guirlande.
Enfin, soigneux que l'enclos se défende
Des malfaiteurs, il veut de toutes parts
L'environner de tours et de remparts.
En ce moment il aborde au rivage
Force vaisseaux, et les flots de la plage
En bouillonnant blanchissent sous le poids :
Toutes les mers en paraissent couvertes.
A cet aspect les dames sont alertes,
Courent au port, et toutes à la fois
Avec transport y trouvant leur patrie
Battent des mains, et chacune s'écrie :
Ils sont Anglais, Ecossais, Hybernois !
La larme à l'œil l'une embrasse son père ;
L'autre se jette au cou d'un tendre frère.
L'une se plaît à parler de Roland
Avec amour ; l'autre, du négromant
Dont le héros a su trancher la vie :
Elle avait vu déchirer son amie
Par les serpents, les tigres, les dragons.

D'autres contaient les tourments, l'infamie
Qu'elles craignaient toutes dans leurs prisons.
Joyeusement alors les demoiselles
A leurs parents font connaître leur vœu
De se donner entièrement à Dieu :
Dans un couvent recluses et pucelles
Ayant juré de vivre et de mourir.
Les bonnes gens se sentent attendrir,
Et chacun dit à sa fille, à sa nièce :
Ainsi-soit-il ! vous êtes la maîtresse.
On fait venir soudain maints ouvriers
Maçons, couvreurs, menuisiers, charpentiers,
Gens que toujours assemble une fabrique.
Lors se commence un édifice unique
Dans l'univers. Trente milles de long
Et vingt de large en étaient la mesure.
Voyez un peu si pareille clôture
D'un beau couvent mérite assez le nom.
Mille tendrons prennent avec le voile
Un gros tissu de laine blanc et noir
Pour leur habit, sans un seul brin de toile
Dessus la peau ; mais c'est plaisir de voir
Comme elles sont ainsi fraîches et belles.
Pour leur prieure elles font choix entr'elles
De la plus vieille : elle avait dix-huit ans.
Mais je m'oublie à parler de couvents ;
Et laissant là le fil de notre histoire,
Pour mon malheur je n'ai plus en mémoire

Qu'un certain tas de nièces que chez moi
Ma belle-sœur entassa chaque année :
Matin et soir il leur faut la fournée
De beau pain blanc : il est cher, et ma foi,
Pour peu qu'encor ce petit train-là dure,
Je les envoye ailleurs chercher pâture.
Car, entre nous, à Pistoye à présent
(Sauf le respect de mes compatriotes)
Nous n'avons pas plus de pièces d'argent
Que nos sculpteurs ne donnent de culottes
A saint Christophe ; et chacun cependant
Veut se carrer et faire le fendant.
On boit, on mange ; et tel dans sa journée
Va perdre au jeu sa rente d'une année.
Ce maudit luxe est partout excessif ;
Nous lui voyons tourner toutes les têtes.
Il n'est endroit si pauvre, si chétif,
Qui ne s'épuise en bombances et fêtes.
Aussi voit-on tout le monde en tout lieu
S'avilissant d'une manière indigne.
Doit-on donner ? on lambine, on rechigne :
Veut-on avoir ? on y court comme au feu.
Mais c'est bien pis dans une capitale
Où de partout cette peste s'exhale.
Là, plus de saye ; il faut robe et jupon,
Et puis rubans, garnitures, mantilles,
A consommer tout l'avoir des familles.
Pareillement un maître de maison

Mange son bien en chevaux, en calèches.
Ce ne sont pas encor toutes les brèches
Que fait le luxe ; il en est tant et tant
Qu'on ne les peut nombrer. Voyez l'argent
Que l'on façonne en divers ustensiles ;
Non de ceux-là qu'un buffet rend utiles,
Mais de ceux-là destinés seulement
A recevoir crachats et choses viles.
Comptez encor les perles, les rubis
Que chaque femme étale en ses habits.
Nous sommes fous ; et plus folles sont-elles
De mieux aimer être riches que belles.
Mais retournons à l'île du sorcier,
Car je crains peu le luxe de ma femme ;
Et si jamais je suis trop dépensier,
Je n'irai pas, fraudant mon créancier,
Chercher asile et consoler mon âme
De ses remords, auprès d'un bénitier :
J'ai la tonsure, et je puis défier
Du sort malin toute perfide trame.
Quand le couvent fut tout-à-fait fini,
Et de remparts tout autour bien muni,
Le paladin y fit quelque demeure.
De moinerie il n'était pas ami
Par sa nature ; et pourtant à toute heure
Il allait voir les nonnains au parloir,
Les exhortant à remplir leur devoir
De chasteté, d'office et de clôture ;

Puis à la mer il se rend en droiture.
Laissons-le aller, et passons un moment
Aux bords du Nil où j'ai laissé Climène
Avec Guidon. Là, tandis que la reine
Avec son père allait s'entretenant
Sans qu'on la vît, l'autre allait lutinant
Deçà delà mainte jeune pucelle,
Chatouillant l'une, et pinçant l'autre au bras.
Ces petits jeux n'étaient point bagatelle
Pour la princesse ; elle n'en riait pas.
Il se trouvait à la cour une belle
D'une beauté dont nulle n'approchait :
Climène avait les yeux en sentinelle
Pour observer si Guidon la touchait ;
Et le voilà qui se joue avec elle,
Croyant pourtant garder fidélité.
Lydie était le nom de la donzelle,
Belle à ravir ; et sa grande beauté
C'était sa bouche et son tendre sourire.
L'adolescent qu'un si grand charme attire
Va la toucher, en y posant le doigt
Légèrement. Climène qui le voit
En perd l'esprit, laisse échapper sa pierre,
Qui du balcon royal tombant à terre
Frappe à la tête un écolier malin ;
Il la ramasse et disparaît soudain.
Maints curieux vont épluchant le sable
Pour la trouver ; mais ils mourraient de faim

S'ils attendaient pour s'aller mettre à table
Que la recherche eût une heureuse fin.
La pierre à bas, chacun vit tout à plein
Guidon, Climène, et Richard, et Despine.
Heureusement l'amante de Richard
Gardait encor dans sa poche un bon quart,
Ou peu s'en faut, de la pierre divine
Cassée en deux un beau jour par hasard;
Il lui fera service tôt ou tard.
Les quatre amants charment Alexandrie
Dès qu'on les voit; et la tendre Lydie,
Les yeux fixés sur le joli garçon
Qui lui joua maint tour de polisson
Sans être vu, se sent griller dans l'âme.
Le beau Guidon est jeune, et n'est pas froid;
Il la regarde avec des yeux de flâme.
Climène est fine; elle s'en aperçoit,
Et dans sa chambre elle s'en va tout droit
Pour endosser à la hâte une armure.
Puis elle adresse une longue écriture
A son amant avec ces tristes mots:
Cruel! je pars; je vais pleurer mes maux
Dans les déserts, et terminer ma vie.
Je pars, je vais te délivrer de moi.
Puisque ton cœur fait choix d'une autre amie,
Je ne serais qu'une gêne pour toi.
La lettre mise aux mains d'une suivante,
Climène fuit, et je ne sais par où

S'en va bien loin courir le guilledou.
Guidon l'apprend ; il gémit, se tourmente :
Car il aimait sa Climène vraiment
De tout son cœur. La cour en un moment
Change de face. On riait tout à l'heure ;
On est en deuil à présent et l'on pleure.
Près de Guidon Despine et Richardet
Par doux propos raniment le pauvret.
Tous trois ensemble ils chercheront Climène,
La trouveront, et finiront la peine
Qui pour un rien la met tant à la gêne.
Car jalousie a la grande vertu
De tout changer. Trouve-t-elle un fétu ?
Tout aussitôt elle en va faire un chêne.
Le soudan dit *Amen* à leur projet,
Et la nuit même ils partent en effet.
L'adolescent qui possédait la pierre,
La pierre jaune, en était quasi fou.
Auparavant il n'avait pas un sou ;
Mais à présent il se donne carrière :
Adieu l'étude, et sa pierre à la main
Il tente tout, ne tente rien en vain.
Il avait eu de l'amour pour la femme
D'un desservant dans le temple d'Isis :
Ce n'était pas sans raison, car la dame
Avait beautés et grâces de haut prix ;
Mais vainement il la presse, il l'assiége ;
Elle est de glace, il faut lever le siége.

Il la croyait de toute honnêteté,
Tant elle était aux autels assidue :
Au grand jamais elle n'eût accepté
Un bout de fil, un brin d'herbe menue.
Elle disait : Trésors ne me sont rien.
Fleur de vertu, c'était là tout son bien.
Or un beau jour l'écolier imagine
D'aller au lit trouver la pélerine :
Avec sa pierre il en eut le moyen.
Il entre ; il voit, il trouve la coquine
Faisant assaut avec le dépensier
Du vieux soudan ; et puis à la sourdine
Le galant sort. L'écolier examine :
Il voit entrer un garçon de cuisine ;
Et celui-ci portait dans un panier
Pour son offrande un demi-bœuf entier.
Que sais-je encor ? ce n'est pas trop la peine
De tout compter. Il en vint la vingtaine,
Et deux de plus, se mettre entre deux draps,
Chacun portant un régal sous le bras.
Dans tout cela le plus plaisant peut-être
Pour l'écolier, et non pas sans raison,
Ce fut de voir les gens de la maison,
Filles, garçons, guetter à la fenêtre
Et dans la cour (voyez la trahison !)
Pour avertir, disaient-ils, quand le prêtre
Voudrait rentrer ; car il ferait beau bruit
S'il se doutait à quoi sa chaste couche

Vient de servir. Il arrive ; il se couche ;
Parle d'abord à sa femme, et lui dit
En ricannant : A combien de nos bêtes
As-tu baissé leurs insolentes crêtes
Dans cette nuit? Je leur en ai ma foi
Si bien donné, dit-elle, que je croi
Qu'il en viendra fort peu la nuit prochaine.
Diable ! dit-il, oh ! c'est affaire à toi.
Conte-moi donc ce que nous vaut l'aubaine.
La femme dit : Le page du soudan
M'a fait présent d'une superbe aigrette ;
Le pourvoyeur m'a donné des poulets ;
Le pannetier, corbeilles de pain frais ;
Le sommelier, vins de bonté parfaite ;
Et l'intendant, garniture complette
Pour me parer ; les autres de l'argent :
Tous ont au mieux fourni leur contingent.
Mais je suis lasse, et déja je sommeille.
Dors, mon enfant, dors, bonne vache à lait,
Dit le cornard ; j'aurais tout à souhait
Si j'en trouvais encore une pareille.
Lors à son tour il s'endort. L'écolier,
Tout ahuri d'un trait si singulier,
Ne sait pas trop s'il rêve ou bien s'il veille.
Soudain il part ; il va dans un enclos,
Vaste logis de pénitents dévots,
Dévots d'Isis. On les voit par les rues,
Les yeux baissés, pieds nus et têtes nues,

Portant sarreaux grossiers, velus et lourds.
Ils sont nourris de pain sec, d'herbes crues,
Et font la guerre au vin comme aux amours.
Avez-vous vu la colombe effarée,
Avez-vous vu la genisse égarée,
L'une s'enfuir à l'aspect du faucon,
L'autre trembler au seul cri du lion?
Tels vous verrez à l'approche des femmes
S'effaroucher ces gens-là. Point de jeux,
Point de plaisirs, point de fêtes pour eux.
On les admire : ils entraînent les âmes,
Prêchant vertu, retraite, austerité.
Dès que le Nil dans son lit arrêté
Refuse aux champs ses ondes nourricières,
Le fier soudan invoque leurs prières;
Le laboureur aime à les implorer
Contre l'insecte ardent à dévorer
Ses plus beaux grains; et sauvé d'un naufrage
Le nautonnier touche à peine au rivage,
Qu'à leur hospice il accourt humblement.
Aux murs sacrés il attache, il suspend
Force lambeaux, débris de sa voilure;
Puis il expose aux yeux son aventure
Dans un tableau qui peint au haut des airs
Les pénitents venant calmer les mers,
Et du vaisseau recoudre la fracture.
Toute œuvre enfin que fait dans nos couvents
De notre foi la milice cloîtrée,

Là le démon en fait par ses suivants,
Si ce n'est l'acte, au moins la simagrée.
Sans être vu l'écolier se fourra
Chez ces caffards, et vit tant d'infamies,
Qu'en conscience il crut se trouver là
Dans un troupeau de verrats et de truies.
Je passe en bref leurs infâmes orgies.
Imaginez que l'abbé chaque nuit,
Entre deux draps couché près d'un novice,
D'une tendron exerce le service.
Avec l'ânesse un autre s'ébaudit:
L'autre se sert du mulet de la quête.
Un autre est ivre; il a perdu la tête;
Et sur l'autel de son temple sacré
Se laisse voir indécemment vautré
Comme un vrai porc ronflant dans son ordure.
Un autre joue, et triche sans mesure.
Tel autre au lit tient une créature;
Et celui-là, c'est le meilleur sujet
Qui soit parmi les gens de Mahomet.
Ils sont pétris ou de haine ou d'envie,
Et tous en proie à folle ambition:
Couvent indigne, ou plutôt horde impie,
Sans mœurs, sans règle et sans religion.
Et cependant la grande Alexandrie
Ne produit pas un esprit assez bon
Pour discerner comment cette canaille
Qu'on prend pour or, n'est que fumier et paille:

Paille et fûmier, qui bruleront sans fin
Dans les fourneaux chauffés pour l'hypocrite.
Même en enfer la race en est maudite ;
Et c'est pour nous le plus mortel venin.
L'extérieur d'apparence angélique
Sert d'enveloppe à l'âme d'un démon.
Tout en cachette est perverse pratique,
Scélératesse, œuvre diabolique.
De telles gens on en trouve à foison
Au temps qui court ; et dans notre Italie
Bien plus encor que dans Alexandrie :
Cœurs gangrenés jusques dans leur milieu,
Gens ne croyant ni peu ni point en Dieu.
Dans le dessein d'attraper quelque proie,
Robe d'honneur, d'écarlate ou de soie,
Aux yeux du monde ils se font petits saints,
Et dans le vrai sont pires qu'assassins.
Sortant de là, l'observateur novice
Entre à la cour, et voit tant de malice
Qu'il ne peut croire en tant voir à la fois.
Cupidité, sottise, ont les emplois ;
La foi, l'honneur, la vertu, la justice,
Sont à l'écart : le sage qui n'a rien
Ronge des os dans son coin comme un chien,
Et l'opulence environne le vice.
Hors de la cour l'écolier va trottant
De tous côtés ; il en voit tout autant ;
Et dégoûté de vivre dans l'ordure,

Il veut chercher un air plus pur ailleurs.
Dès qu'au matin les plantes et les fleurs,
Le vert feuillage et la tendre prairie
Ont du soleil les rayons bienfaiteurs,
Sans qu'on le voie il quitte sa patrie.
Pendant ceci, Climène en soupirant
Court le pays, et rencontre une grotte :
Une beauté s'y traînait, se mourant
De deux grands maux qui n'ont point d'antidote,
Le desespoir et la faim. Un enfant
Tout nouveau-né pendait à sa mamelle,
Mais vainement ; le lait avait tari.
Climène approche, et le cœur attendri
De les voir près d'une fin si cruelle,
Parle à la dame, et lui dit de son mieux
Tout ce qui peut lui rendre l'espérance ;
Bien qu'elle même étant seule en ces lieux
Suffise mal à sa propre défense.
La malheureuse en un morne silence
Fixe la reine avec étonnement ;
Puis elle dit : Ange du firmament,
Si vous venez pour voir ma mort certaine
(Et le ciel sait de quel cœur je l'attends)
Vous la verrez, vous arrivez à temps.
Mon âme est prête ; elle a rompu la chaîne
Qui l'attachait à moi depuis vingt ans :
Elle suivra dans sa fuite prochaine
Le vol heureux de celle de mon fils.

Ah ! résistez de grace à vos ennuis,
Lui dit Climène en versant maintes larmes.
L'autre reprit : La vie avait des charmes
Pour moi jadis ; je la hais à présent.
Triste jouet d'un astre malfaisant
Qui prend plaisir à ma peine cruelle,
Je n'ai d'espoir qu'en la mort que j'appelle.
Le souvenir du bien qu'on a goûté
Rend, comme on dit, sa perte plus amère,
Et du trépas l'atteinte plus légère ;
Voici l'histoire et le détail complet
De l'incroyable et cruelle détresse
Où m'a plongée une infâme traîtresse
Qui m'a ravi mon époux, et me fait
Mourir victime ici de son forfait.
Je suis d'Espagne, et d'illustre naissance.
De sang royal mes parents sont issus,
Sans être rois ; et je les ai perdus
Aux premiers jours de ma plus tendre enfance.
Mais deux tuteurs, tous deux pleins de vertu,
M'ont prodigué leurs soins, et j'ai vécu
Jusqu'à douze ans sous leur loi tutélaire.
J'avais alors (et je devrais le taire)
Plus de beauté qu'aucune du canton.
Le fils du roi, le prince d'Arragon,
S'étant épris de moi sur mon renom,
Voulut me voir, et, comme étant en chasse,
Adroitement s'en vint à ma maison.

Je n'osais pas le regarder en face;
Mais mon tuteur fit, comme de raison,
Dans un banquet servi de bonne grace
Tous les honneurs dus au prince Léon.
Le damoiseau me regardait sans cesse :
Il ne mangea ni ne but ; et le soir
Il fit retraite à son royal manoir.
Là, tourmenté d'amoureuse détresse,
Il fut malade, et bientôt sans espoir.
Le roi, la reine, accablés de tristesse
Sont à la gêne, et font mainte promesse
A qui pourra sauver leur cher enfant
Par médecine, ou par toute autre adresse.
Mais le garçon lui-même se confesse,
Et franchement seul à seul, sans témoin,
Déclare au roi ce dont il a besoin
Pour alléger mal d'amour qui le presse.
J'expirerai, disait-il, devant vous,
Si de Doris je ne deviens l'époux.
Je suis Doris. Le monarque est bon père ;
Au point du jour il vient à mon logis.
A mes tuteurs il raconte l'affaire,
Me demandant pour épouse à son fils,
Et desireux de célébrer la noce.
Le lendemain j'entre dans Sarragoce.
Le peuple entier me fait fête, et je vois
Gens en pleurer de joie en maints endroits.
Flûtes, hautbois, se font entendre ensemble

De tout côté. La foule se rassemble
Pour m'escorter. J'arrive, et j'aperçois
Sur son balcon mon tendre amant lui-même,
Les yeux éteints, l'air défait, le teint blême.
En peu de jours il reprend sa santé,
Et plein d'ardeur à l'épouser m'invite.
Jour fortuné, dont ma mort est la suite,
Quel est le sort que tu m'as apprêté!
Léon m'épouse, et me présente en gage
De sa tendresse, un anneau de grand prix.
Huit ans entiers nous demeurons épris
De même amour, et vivons sans ombrage.
J'étais sa joie; il était mon espoir.
Le jour, la nuit, le matin et le soir,
Sans nous quitter nous passions notre vie.
Que ne m'a-t-elle alors été ravie!
Pourquoi la Parque a-t-elle conservé
De mes beaux jours le fil trop préservé
Qui tourne encore autour de sa navette?
Dans l'Elysée heureuse et satisfaite,
Parmi les ris, les amours et les jeux,
De tendres fleurs j'ornerais mes cheveux;
Mais aujourd'hui par moi-même immolée,
Le noir cyprès ombragera mon front.
Avec Didon je me verrai mêlée
A celles-là qui vengeant leur affront,
Ont de leurs jours osé rompre la trame.
Amour et paix régnaient seuls dans notre ame,

Quand de Grenade arrive un chevalier
Beau, fait au tour, portant noble cimier ;
Et par la main il menait une dame
Belle à ravir, une divinité :
C'était Fernand et sa sœur Emilie.
Je les reçois comme eût fait une amie,
Et tout au mieux l'un et l'autre est fêté.
L'Espagne entière a pleine connaissance
De leur beauté comme de leur naissance ;
Ils avaient tout. Mais quand la dent du ver
A sourdement vicié la partie
Du bâtiment qui soutient l'autre en l'air,
En un instant tout s'abîme et se perd :
Et la fabrique, et quiconque s'y fie.
Le ver rongeur d'amour, c'est jalousie
Qui pénétra dans nos cœurs bien avant.
Léon pâlit si je parle à Fernand :
Je perds l'esprit s'il approche Emilie.
Nous accusant l'un et l'autre à l'envi
De foi trahie et d'amour déloyale,
Naît entre nous colère trop fatale.
Léon me quitte, et menant avec lui
Fort peu des siens, me défend de le suivre.
A la colère, aux soupçons je me livre,
Et d'espions je le fais entourer.
Bientôt, hélas ! ils viennent m'assurer
Qu'à la campagne il fait joyeuse vie
Entre Fernand et sa sœur Emilie.

Le noir venin de jalouse fureur
Ne coule plus goutte à goutte en mon cœur;
C'est un torrent: comme on voit en automne
A gros bouillons s'épandre la liqueur
Quand la vendange échappe de la tonne.
Au désespoir mon âme s'abandonne,
Et je ne vois dans mon jaloux transport
D'autre secours que celui de la mort,
Si je n'en puis obtenir de personne
Pour regagner tous mes droits à l'amour
De mon époux. Tout aussitôt j'ordonne
Que l'on m'amène une femme de cour,
Vieille matrone et sachant plus d'un tour.
La vieille vient. Je lui demande en grace
De me trouver avant la fin du jour
Quelque sorcier. Elle fait la grimace,
Joint les deux mains, et me jure cent fois
Qu'elle n'est point de la coupable race
De qui l'enfer aime à suivre les lois.
Je n'ai point vu, dit-elle à basse voix,
De Bénevent le noyer formidable.[1]
Moi je la presse : elle devient traitable;
Elle m'écoute, et me dit à la fin
Qu'elle connaît femme dont l'art divin
Sait opérer des œuvres sans pareilles :

[1] C'est une tradition populaire en Italie, qu'autrefois il y avait à Bénevent un noyer sous l'ombrage duquel toutes les sorcières du monde se rassemblaient pour faire leurs conjurations.

Forcer la lune à descendre soudain,
Ou le soleil à rebrousser chemin
Avec deux mots ; et par d'autres merveilles
Faire fleurir l'hiver bois et gazons,
Et dans l'été changer l'onde en glaçons :
Fruit étonnant de ses savantes veilles !
La vieille part, en disant qu'à minuit
Je la verrai m'amenant son amie.
On tient parole ; on vient. On me conduit
Dans un caveau plus d'à moitié détruit,
Où Mélisse est, dit-on, ensevelie :
Cette Mélisse honneur de la magie.
Là sur un pied comme sur un pivot,
Tournant de l'autre en un cercle magique,
Cheveux épars, le maintien frénétique,
L'enchanteresse enfin donne le mot
A ses lutins ; et puis elle me presse
De m'éloigner, voulant me garantir
De quelque effroi que je pourrais sentir.
A son retour elle me dit : Princesse,
Le charme est fait ; vous jouirez bientôt
De votre époux, de toute sa tendresse :
Pluton me l'a promis. Mais il vous faut
Suivre la loi de l'art que je professe.
Je l'envisage alors, et je souris :
C'était vraiment la vieille qui naguère
M'avait si fort nié son savoir-faire.
Donnez-moi donc, lui dis-je, vos avis ;

Je veux les suivre. Il faut, dit la sorcière,
Que vous tiriez du cœur de votre époux
Un peu de sang à garder dans un verre,
Sans quoi le charme est sans effet pour vous.
Je vous apporte une poudre subtile ;
Faites-en prendre une dose à Léon ;
Vous le verrez devenir immobile,
Enseveli dans un sommeil profond.
Prenez alors cette dague acérée
Que je vous laisse ; et, comme je l'ai dit,
Piquez l'endroit que je vous ai prescrit :
Ne craignez rien, l'affaire est assurée.
Elle me donne alors sa courte épée,
Sa poudre avec ; et nous nous retirons
Au point du jour chacune en nos maisons.
J'ai su depuis que la sorcière impie
Avait été nourrice d'Emilie
Et de Léon. Elle voulait, dit-on,
Mettre Emilie au trône d'Arragon
En m'arrachant et l'honneur et la vie.
Elle s'en va trouver mon cher Léon.
Elle lui dit, (voyez quelle coquine !)
Elle lui dit : Seigneur, votre Dorine
Veut votre mort, la veut incessamment,
Pour se donner toute entière à Fernand.
Elle viendra dès aujourd'hui peut-être
Vous faire fête, et vous demander d'être
A table, au lit, tout comme auparavant

Unie à vous en manière aussi tendre.
Elle voudra surtout vous faire prendre
Certaine poudre. Acceptez sur le champ ;
Elle n'a rien du tout de malfaisant.
Fermez les yeux ayant pris le breuvage,
Et paraissez dans un sommeil profond :
Vous la verrez alors comme un démon
S'armer du fer qu'a préparé sa rage :
Eveillez-vous, et montrez du courage.
La vieille part après avoir ourdi
L'horrible trame ; et Léon étourdi
D'un tel complot, y donne sa créance.
Moi, toute entière à mon jaloux tourment,
Le cœur en feu, brûlant d'impatience,
Je crois attendre un siècle, en attendant
L'heure d'avoir deux gouttes de són sang.
Avant la nuit voulant sans plus attendre
Voir mon époux, j'écris un billet tendre
Où je lui dis : Pardonnez si je veux
Contre vos lois me montrer à vos yeux ;
Mais lorsqu'Amour nous retient en sa chaîne,
Maîtres ou rois le combattent en vain.
Quand près de vous malgré vous il m'entraîne,
C'est lui qui règne et m'ouvre le chemin.
Léon paraît agréer ma prière,
Et n'avoir plus rancune ni colère.
En bons amis nous soupons tous les deux :
Il prend ma poudre ; elle comble mes vœux,

Tant son effet est prompt et salutaire.
Mon époux bâille, et nous allons d'accord
Nous mettre au lit, où je vois qu'il s'endort
D'un tel sommeil, qu'il semblait une pierre.
Dans une main je prends une lumière,
Le fer dans l'autre; et mon fatal dessein
S'accomplissait, quand Léon se ranime
Criant au meurtre, et saisissant ma main
Qu'il croit voir prête à consommer le crime.
Au même instant la chambre se remplit
De chevaliers, de pages et de dames
Qui, prévenus de mes perfides trames,
Flambeaux en mains environnent mon lit.
Quand le voleur pris en flagrant délit
Est arrêté saisi de sa capture :
D'un prompt supplice annonce toujours sûre;
Quand même encor (tant la peur l'étourdit!)
Il tient en main l'outil qui lui servit
A crocheter, forcer porte et serrure,
Il reste là, stupéfait, interdit,
Muet, n'osant nier son équipée :
Telle je fus tenant ma courte épée
Dans une main, et dans l'autre un flambeau.
Je ne dis mot : la parole et la vue
Et la couleur me manquent à la fois.
Le roi survient; il me trouve éperdue.
Sa cour est là; chacun donne sa voix,
De mon époux me déclare homicide,

Me montre au doigt comme atroce et perfide.
L'ordre du roi veut que d'un voile noir
On m'enveloppe en manière sinistre ;
Puis il dépêche un fidèle ministre
Pour faire mettre en rade dès le soir
Un gros navire ; et puis me considère
La larme à l'œil, en disant : Votre sort,
Femme cruelle, est juste, mais sévère.
Vous ne verrez jamais plus sur la terre
Ce tendre époux dont vous vouliez la mort ;
Ce tendre époux qui vous aimait si fort.
Je veux crier : Seigneur, je suis trahie !
Ma voix s'éteint, je ne saurais parler.
On me saisit ; et ceux qui m'ont saisie
Ne marchent pas, ils paraissent voler.
Je songe alors à terminer ma vie
Par le secours d'un fer ou d'un cordon,
Et ne résiste à cette juste envie
Que par l'horreur d'emporter le renom
D'ingratitude, et meurtre, et trahison.
Droit à la nef aussitôt on m'entraîne :
J'y suis portée, et vois le capitaine
Qui me salue en pleurant sur mon sort.
Léon, dit-il, vous destine la mort :
L'ordre est précis ; mais vous êtes enceinte,
Et votre enfant innocent du forfait,
Du cimeterre évitera l'atteinte.
Aussi le roi m'ordonne en son brevet

De vous tenir sur mer à cet effet,
Jusqu'au moment où votre délivrance
A votre enfant aura donné naissance.
Je fonds en pleurs; je jure par les dieux,
Par ce qu'ils ont de plus saint dans les cieux,
Que loin d'ourdir une trame infernale,
Je n'ai songé dans mon erreur fatale
Qu'à regagner le cœur de mon époux:
De mon époux, l'idole de mon ame
Dans le plus fort de mes transports jaloux.
Le capitaine alors : Hélas ! madame,
On sait trop bien où s'adressaient vos coups.
Car si la vieille, à qui votre imprudence
Avait fait part de l'horrible dessein,
Au bon Léon n'en eût fait confidence,
Sans y faillir vous lui perciez le sein.
Puis mot à mot il conte sans rien taire
Tout ce qu'a dit l'exécrable sorcière.
Ah ! dis-je alors, Rodrigue, (c'est le nom
De ce loyal et fidèle patron)
Que je trébuche aux flâmes éternelles
Si j'ai voulu contre mon cher Léon
Armer d'un fer mes mains trop criminelles.
Je l'avoûrai, j'avais perdu le sens,
Tant me troublait la beauté d'Emilie
Qui me rendait folle de jalousie;
Et le ciel sait, Rodrigue, si je mens.
A cette vieille alors je me confie :

Elle a tout fait ; seule elle m'a conduit
Où m'attendait le sort qui me poursuit.
Elle leva sans peine tous mes doutes.
On est crédule alors qu'on est jaloux.
Il faut, dit-elle, avoir deux ou trois gouttes
Du sang qui coule au cœur de votre époux.
Tirez ce sang et n'ayez nulle alarme ;
J'en saurai faire un filtre, dont le charme
Ramènera le beau Léon à vous,
Et chassera de son cœur Emilie.
A ce récit Rodrigue s'extasie,
Et des deux mains pour cacher son émoi
Couvre son front ; puis il écrit au roi
De point en point tout le vrai de l'affaire.
Mais, n'écoutant que vengeance et colère,
Le roi n'y veut ajouter nulle foi,
Ferme l'oreille, et me croit mensongère.
Il ordonna qu'on mît la voile au vent
Pour m'emmener. Nous partons à l'instant.
Un vent horrible, une tempête affreuse
En peu de jours nous jette sur ce bord :
On m'y descend tremblante et douloureuse.
Le capitaine attendri de mon sort,
Me laisse, part, se refuse à ma mort.
Là près de moi, passa par aventure
Un vieux pasteur qui me prit en pitié.
A pas tardifs nous gagnons sa masure ;
Il m'y confie à sa vieille moitié.

J'étais tremblante, et l'instant de ma couche
Etait prochain : ma souffrance les touche ;
Les bonnes gens me comblent d'amitié.
En diligence ils me font une couche
De paille fraîche et feuillages choisis.
C'était à point : les douleurs m'avaient prise.
Là, sans quitter mes lugubres habits,
En peu de temps, mais après mainte crise,
Je mets au jour cet enfant malheureux
Qui rend mon sort encor plus rigoureux.
Disant ces mots elle tombe pâmée :
Pâleur de mort se répand sur son teint.
Climène accourt tendrement alarmée,
Baigne d'eau fraîche et ses yeux et son sein.
Des bords du Styx Climène la rappelle,
La ranimant par si puissants discours,
Qu'elle promet de conserver ses jours.
Tandis qu'alors et l'une et l'autre belle
Par confiance ainsi se consolait,
(Car à son tour Climène détaillait
Sa propre peine à peu près aussi forte)
Voici qu'on voit arriver à la porte
Une autre dame en parure d'argent,
Et blonds cheveux qu'on croirait d'or luisant.
Deux chevaliers qui lui servent d'escorte
Sont bien armés, et d'un air imposant.
Ce trio-là me va remettre en selle ;
Car sans mentir je perdais la cervelle,

Moi qui ne sais que joyeuses chansons
Et n'ai souci que de la bagatelle,
De me trouver ne tirant de ma vielle
Rien que soupirs, et que lugubres sons
De désespoir, de terreur, de querelle.
Changeons de corde, et même d'instrument :
Je veux enfin joyeuse ritournelle,
Et suis trop las d'entendre si souvent
Se lamenter ou l'amante ou l'amant.
Viens, ma Nicette ; apporte deux grands verres
Pleins jusqu'au bord de vin rouge et de blanc ;
Couronne-moi tout à l'heure de lierres,
Et que Bachus fasse à maître Apollon
Plier bagage avec son violon.
Car j'aime mieux être un âne au Parnasse,
Et rire à l'aise avec mes bons amis,
Qu'avoir le los d'Arioste ou du Tasse
Quand dans la tombe un prêtre m'aura mis.
Que me ferait alors la renommée ?
Qui court après, a la tête félée.
Mais voyez-vous ces deux flacons de vin
Que ma Nicette apporte à sa rentrée ?
Buvons, amis : il est ma foi divin ;
C'est du nectar. Heureuse la contrée
Qui te produit, vigne chère et sacrée,
Présent du dieu de tes pampres couvert !
Qu'en ses fureurs la grêle te respecte,
Et que le bouc de son haleine infecte

N'atteigne pas tes bourgeons trop à l'air !
Je sens déja que ton jus me ranime ;
Bacchus m'inspire, et je reprends la rime.

FIN DU CHANT XI.

CHANT XII.

La vie humaine est une galerie
Où la peinture assemble objets divers.
Là, vous voyez l'image de Marie
Sur son fils mort versant des pleurs amers :
Ici, c'est Job couvert de cicatrices,
Et dont la femme aggrave les supplices :
Plus loin, des monts, des terres et des mers,
Phryné, Thaïs et Vénus toutes nues.
De même l'homme offre diverses vues :
Il danse, il pleure ; il se lamente, il rit ;
Blasphémateur ou pénitent contrit ;
Tantôt donnant au pauvre par caprice,
Tantôt volant autrui par avarice ;
Ivre de haine, ou bien ivre d'amour,
Et se tournant de tout sens chaque jour,
Comme à tout vent tourne la girouette.
C'est un état qui souvent ne vaut rien ;
Et d'autres fois il produit quelque bien.
Mais laissons-là cette morale abstraite,
Sans discuter ce qui convient ou non
A l'homme, en tant que doué de raison.
L'homme léger fait-il faute légère
Ou faute grave, en changeant de façon ?
Ce n'est mon fait de percer tel mystère.
Ce que je veux vous dire en ce moment,

Et qui me plaît à dire promptement,
C'est que je vois et Dorine et Climène
Se ranimer : Dorine qui tantôt
Semblait mourante, et morte ou peu s'en faut.
J'aime à les voir enfin reprendre haleine
En accueillant les deux nobles guerriers,
Et la beauté dont ils sont écuyers.
Vous l'entendez sans que je vous rappelle
Ici leurs noms : c'est Despine et Richard,
Et celui-là dont le moindre regard
Sans y faillir met Climène en cervelle ;
Le beau Guidon. Il implore sa belle,
Sans qu'elle daigne y montrer quelque égard.
Il se prosterne ; il jure qu'en sa vie
Il n'aimera qu'elle, et jamais Lydie.
C'en est assez : elle accorde pardon.
Elle caresse, elle embrasse Guidon,
Et dans ses bras le tient une heure entière.
Or voyez-vous comme elle a le cœur bon !
Mainte autre eût fait la farouche et la fière ;
Et celle-là, prodige de beauté,
N'est que douceur, tendresse, aménité.
Les quatre amants s'occupent de Dorine,
Lui promettant qu'avec l'aide de Dieu
Ils lui rendront sa couronne dans peu.
Elle se voit sauver de sa ruine,
Jouit déja du bien qui s'avoisine,
Et rendant grace à ses deux bienfaiteurs

Elle met fin à ses justes douleurs :
Puis de la grotte ils sortent tous ensemble.
Au voisinage ils trouvent un hameau ;
C'était un jour où la joie y rassemble
Mainte fillette à l'entour d'un ormeau :
Elles dansaient au doux son d'un pipeau,
Foulant pieds nus l'herbette encor nouvelle.
Plaisir céleste en leurs yeux étincelle,
Et l'on dirait que Jupin et l'Amour
Viennent s'ébattre au champêtre séjour.
L'éclat du fer, le cliquetis des armes,
Troublent la fête et donnent des alarmes.
Mais et Despine et Climène et Doris
Rendent le calme en quittant leurs habits,
Et se couvrant par manière courtoise
D'étoffe propre, et pourtant villageoise.
De fleurs des champs se faisant un chapeau,
Elles se vont mêler aux pastourelles,
Causer gaîment, folâtrer avec elles.
Dorine même au son du chalumeau,
Tenant son fils collé sur ses mamelles,
Suit la cadence avec des grâces telles,
Un mouvement si régulier, si beau,
Qu'à tout le monde elle tourne la tête.
Mais la nuit vient : on termine la fête ;
On se retire. On donne aux étrangers
Logis commode, autant que des bergers
Peuvent l'avoir ; et là chacun s'empresse

Pour leur service ; on y fait ce qu'on peut,
Ne pouvant pas y faire ce qu'on veut.
Les deux guerriers qu'à l'envi l'on caresse
Quittent bientôt haubert, casque et cimier ;
Et puis chacun sans se faire prier
Se met à table, où déja se prépare
A faire voir qu'elle sait son métier
Une fillette accordant sa guitare.
Vis-à-vis d'elle un jeune villageois,
Le mieux bâti qui soit dans la campagne,
Chante ces vers d'une rustique voix
Qu'avec le luth la bergère accompagne :
« Lise, entends-tu ? L'amour que j'ai pour toi
« N'est vraiment pas naturel, et je croi
« Que c'est l'effet de quelque maléfice ;
« Je ne fais rien, rien qui me réussisse.
« Le croirais-tu ? je ne mets point de sel
« A ma salade, et je prendrais du miel
« Pour du verjus ; et je marche en arrière,
« M'imaginant que je marche en avant.
« Grands yeux ouverts toute la nuit entière
« Sur mon plancher je m'en vais sautillant
« Comme crapauds au bord de la rivière ;
« Et c'est de toi que me vient ma misère..
« Sans mon amour je dormirais fort bien,
« N'ayant souci ni souffrance de rien.
« Je souffrirais pourtant en patience
« Le mal d'amour, cet amour assassin,

« Si j'obtenais de toi quelque indulgence ;
« Mais ton cœur est plus dur que travertin. [1]
« Maudit Amour ! si jamais je t'attrappe,
« N'espère pas que ta vie en réchappe.
« Dans mon grenier je t'attache, ma foi ;
« J'y mets le feu, je me moque de toi.
« Quand il sera consumé, belle Lise,
« Tu quitteras ce dédain, cet orgueil,
« Tourments cruels d'un amant qu'on méprise,
« Qui m'ont déja presque mis au cercueil.
« Hélas ! que dis-je ? ô ma chère Lisette !
« Je suis un pâtre, Amour un dieu vainqueur ;
« Et toi, ma Lise, une beauté parfaite,
« Une beauté qui m'a volé mon cœur.
« Je ne l'ai plus : il est en ta puissance ;
« Tu l'as volé. Moi je n'ai pas le tien,
« Et de l'avoir je n'ai pas l'espérance.
« Ah ! si le vol te paraît un grand bien,
« Prends mes habits, mes troupeaux et mon chien,
« Dépouille-moi si tu veux jusqu'à l'âme ;
« Mais rends mon cœur, Lisette, et sois ma femme ;
« Je te promets que tu n'y perdras rien. »
Chapin se taît. La fillette ingénue
Couvre son front avec sa belle main,
En rougissant dessous un petit brin.
Puis elle tousse, et promenant sa vue

[1] *Travertin*, pierre fort dure et grenue, dont on fait usage à Rome.

De tous côtés, elle entame un refrain
Sur sa guitare, et d'une voix émue
Chante ces mots : « Tu ne sais pas, Chapin,
« Tu ne sais pas le bien que te veut Lise.
« C'était au temps où noircit la cerise,
« Temps où les grains prennent la couleur d'or,
« Que je te vis; et je t'aimai d'abord.
« Il m'en souvient : un bonnet d'écarlate,
« Une peau d'ours, te couvraient ce jour-là.
« Tu me souris en passant; et voilà
« Que dans mon cœur le mal d'amour éclate.
« Mon seul plaisir, je le dis sans détour,
« C'est quand tu viens en manière discrette
« M'entretenir, Chapin, dans ma chambrette,
« Quand mes parents dorment au chaud du jour.
« Ah ! quel bonheur si je me vois ta femme !
« Plus riche alors que la plus grande dame,
« Je toucherais à la porte du ciel.
« Mais j'ai la peur d'un destin bien cruel.
« Tu vas cueillir des pois avec Jasmine :
« Tu vas chercher ou Françoise ou Sandrine.
« Ne me fais pas, Chapin, un pareil tour;
« Car je mourrai si je perds ton amour. »
Fort bien ! s'écrie au milieu de la bande
Un bon vieillard ; mais la nuit nous commande
D'aller dormir. La fillette obéit ;
Elle se tait, et Climène lui donne
Un bel anneau, valant sans contredit

Cent écus d'or. Despine est aussi bonne ;
Au pastoureau Despine en donne autant.
La joie éclate en toute sa personne ;
Il en est plein comme un ballon de vent.
Dans leur cabane alors les trois princesses
Vont se coucher ; et les deux chevaliers
Dorment dehors sur des pailles épaisses.
Déja l'Aurore attelant ses coursiers
Orne leur front de mainte fleur nouvelle ;
Ses blonds cheveux voltigent autour d'elle
Au gré des vents ; et l'amoureux Titon,
Qui tristement garde seul la maison,
Gémit en vain du départ de la belle.
En ce moment un guerrier se fait voir :
Il est monté sur un beau cheval noir ;
Son casque est noir, et noire son armure ;
Sur sa casaque une biche en peinture
Par les halliers avait l'air de courir
Avec ce mot : *La rejoindre ou mourir.*
Nymphes, pasteurs, se lèvent en alarmes
A cet aspect ; mais non les chevaliers,
Qui tous deux vont soudain prendre leurs armes,
Seller, brider, chevaucher leurs coursiers.
Mais Guidon sait que gens de son étage
Ont pour principe et pour devoir commun
De ne jamais combattre deux contre un.
De la rencontre il cède l'avantage
A Richardet qui marchait en avant.

Le guerrier noir lui dit en arrivant :
Qui veut mourir, qui n'a pas d'autre envie,
Cherche la mort. Puissé-je la trouver
Sous mille dards d'une foule ennemie !
Mais vous pouvez, barou, aimer la vie ;
Eloignez-vous de moi pour la sauver ;
Trop inégale est ici la partie.
Si votre audace au combat me défie,
La gloire seule armera votre bras ;
Et moi je veux, je cherche le trépas.
Mais je le cherche en manière loyale,
Sans avantage, et non dans des combats
Avilissants pour une âme royale.
A ce propos Richard répond d'abord :
Noble guerrier, vous vous montrez de reste
Favorisé de la troupe céleste
Qui vous donna tel mépris de la mort,
Qu'à la chercher vous paraissez vous plaire
Et sur ce point je vais vous satisfaire,
Si grace à Dieu je suis toujours Richard.
Le guerrier noir ne veut aucun retard.
Avec orgueil il empoigne sa lance,
Piquant des deux ; tandis que d'autre part
Avec fureur le bon Richard s'élance.
Le choc fut tel et si peu mesuré,
Que n'en pouvant soutenir la furie,
Hommes, chevaux, en manière inouie
Tous quatre à plat tombèrent sur le pré.

En ce moment arrivent les trois belles :
Cet accident les fit rire à pâmer.
Richard le voit, et de fureurs nouvelles
A cette vue il se sent enflammer.
Au guerrier noir il porte en sa colère
Un tel revers, qu'il le couche par terre :
A toute force il prétend l'assommer.
Le guerrier noir avait déja la tête
Toute étourdie après cette tempête,
Et n'y voyait pas plus clair qu'en un four :
Il ne savait s'il faisait nuit ou jour ;
Il paraissait presque mort ; et Climène
Dit à Richard : Laissez donc qu'il reprenne
Sa connaissance et respire un moment.
Sitôt qu'on a délacé sa visière
Il se ranime, et dans le même instant
Vive allégresse à l'entour se répand :
Plus contre lui ni combat ni colère ;
Et sa rencontre est une avant-courière
De paix, d'amour et de contentement.
Vous voudriez son nom ; mais une affaire
M'appelle ailleurs, et j'y cours promptement.
Je vois d'ici sur la rive espagnole
Un paladin qu'il faut que je console :
C'est le héros seigneur de Montauban,
Qui de la main me fait signe, et m'ordonne
De vous parler de lui seul à présent ;
Et sans mentir je dois à sa personne

Ma voix, ma peine, et mon temps et mon cœur;
Ou je perdrais renom d'homme d'honneur.
Renaud avait pris terre au voisinage
De la Corogne, et c'était justement
Quand le soleil est près de son couchant.
Renaud n'ayant aucun besoin d'ombrage,
Faisait chemin tout le long de la plage
Où se brisait le fougueux élément.
Un bruit soudain tout-à-coup le surprend:
Bruit d'une voix qui semblait être proche.
Lors il s'arrête, et parmi mainte roche
Il entrevoit de loin une clarté.
A pas de loup il avance, il approche,
Et voit bientôt une jeune beauté
Qui toute en pleurs sur le sable étendue,
Echevelée, égarée, éperdue,
Disait ces mots en regardant les cieux:
Maître puissant des hommes et des dieux,
Rends-moi l'époux si fidèle et si tendre
Que j'ai perdu sur ce funeste bord.
Ton équité te dit de me le rendre;
A ton refus je me donne la mort.
C'est, je le sais, un coupable transport;
Mais quand le mal passe toute mesure,
Qui peut garder sa raison saine et pure
Et modérer son juste désespoir?
A ses côtés deux jeunes demoiselles
Menaient tel deuil, qu'on ne pouvait les voir

Sans s'attendrir. Soudain au milieu d'elles
Renaud paraît, s'enquiert de leur émoi ;
Et son aspect redouble leur effroi.
Puis toutes deux essuyant leurs prunelles,
Pensent d'accord que l'appui d'un soldat
Vient à propos dans leur piteux état.
Courtoisement elles viennent lui dire :
Vous voyez là, seigneur, la reine Elmire
Qui de Léon est l'amour et l'honneur.
Elle a joui du plus parfait bonheur :
C'est d'aujourd'hui qu'elle connaît l'empire
De la douleur. Elle avait pour époux
Un cavalier le plus charmant de tous.
Ils s'aimaient tant, qu'amour de tourterelle
N'était que glace auprès de leur amour.
Un seul quart d'heure, un seul instant du jour
Ne vit jamais naître entre eux de querelle,
Et dans l'olympe on ne verra jamais
Accord pareil de concorde et de paix.
Depuis un mois nous étions en voyage
Pour la Galice en saint pélerinage :
Nous cheminions sans soupçon ce matin :
Nous regardions la mer, le paysage,
Les bois, les fruits, les poissons, le rivage ;
Quand nous voyons venir un petit nain
Fort bien monté sur un joli roussin.
Il nous salue, il nous fait politesse :
Il nous aborde, et dit que sa maîtresse

Depuis deux jours chez elle nous attend
Dans son palais près du bois ; ajoutant
Que sans cela dans toute la contrée
Nous n'aurions pas de retraite assurée.
Venez, dit-il. Puis il marche devant.
Nous le suivons ; nous quittons notre route,
Et nous entrons au bois sans aucun doute.
Nous ne trouvons, en place de palais,
Qu'un petit puits où le nain nous arrête.
Vos yeux, dit-il, ne sont pas satisfaits ;
Mais descendez : ce puits couvre le faîte
D'un louvre auguste et d'un rare dessin.
Le nain descend ; il me prend par la main,
Et je le suis. Alphonse notre sire,
S'apercevant que sa femme soupire,
Dit en riant : Par ma foi, c'est ici
Que le renard ou tombe ou se retire :
Puis, avec grace encourageant Elmire,
Descend lui-même et l'entraîne après lui.
Nous descendons, et nous trouvons à terre
L'air le plus pur, la plus douce lumière.
Ne croyez pas que fée ou négromant
Ait fait ceci par art d'enchantement :
Du souterrain l'extrémité percée
Offre une issue, et vous pourrez la voir,
Soit par dehors, soit par dedans, ce soir,
Si par pitié vous avez la pensée
De déployer pour nous votre pouvoir.

Nous revoyons le jour et la campagne
Par ce pertuis au fond de la montagne.
Elle est à pic, et s'élève si haut,
Qu'à son sommet un aigle à tire d'aile
N'atteindrait pas; et l'on trouve bientôt
Au pied du mont une cité nouvelle.
Ses citoyens sont de vils crapuleux,
Ne sachant pas se gouverner entre eux;
Aussi la femme y tient l'homme en tutelle :
Les hommes sont chez eux comme en prison.
Si quelque affaire au dehors les appelle,
Ils sont toujours suivis d'une femelle.
Mais quand ils sont rentrés à la maison,
Femmes alors viennent par courtoisie
Les visiter et faire leur partie,
A la première, au quadrille, au piquet,
A la triomphe, au taroc, au tresset.
Les cavaliers chez nous servent les dames :
Les hommes, là, sont servis par les femmes
A qui mieux mieux; chacune y met du sien,
Et ces messieurs s'en trouvent assez bien.
Mais traite-t-on la plus petite affaire,
Publique ou non? ils sont comptés pour rien;
Bref en tout point, hormis le don de plaire,
Les hommes là sont les femmes d'ici.
Malheur à nous s'il en était ainsi
Dans nos pays, et que dans nos chambrettes
Où nous avons livres à compulser,

A tout moment ou femmes ou fillettes
Quand il leur plaît vinssent nous caresser !
De toute église on fermerait la porte,
Pour tout ce temps difficile à passer
Où la jeunesse au plaisir nous exhorte.
Certaine vieille est la dame du lieu :
Méchante vieille et vilaine bagasse,
Qui ne connaît pudeur ni point ni peu,
Prostituant son impure carcasse
A tous ses gens. Et puis elle a son nain
Que par le monde elle envoie à la chasse
Des étrangers ; et le petit coquin
Les lui conduit par ce grand souterrain.
En abordant la cité des femelles,
Voici venir un millier de donzelles
Toutes portant l'armure et le harnois
A la moresque, et toutes assez belles,
Qui d'un air brusque, et cependant courtois,
Nous font accueil, demandent des nouvelles
De notre monde, et s'informent à tous
Si nous portons guerre ou paix avec nous.
Nous répondons en manière polie ;
Et tout de suite on nous mène au palais,
Où dans les cours symphonistes parfaits
Formaient entre eux si charmante harmonie,
Qu'on la croirait une œuvre de magie.
Puis un chanteur, paraissant au balcon,
S'adresse à nous avec cette chanson :

Hôtes nouveaux que Fortune seconde,
De Jupiter vous êtes bien chéris,
Puisqu'il vous fait aborder un pays
Sans parangon dans le reste du monde.

Jamais ici d'ennui ni de tristesse,
Jamais chez nous de rixe ni d'humeur :
On voit partout la trace du bonheur ;
Ce n'est que jeux, que paix et qu'allégresse.

Ici la mort ne cause point d'alarmes ;
Nous la cherchons dans l'excès des plaisirs :
Point de regrets, de craintes, de soupirs,
Qui sont ailleurs ses plus puissantes armes.

La vie entière ici n'est qu'une ivresse ;
C'est un tissu des plaisirs les plus doux :
Dans nos beaux jours nous les épuisons tous,
Mais il en reste encore à la vieillesse.

Le musicien continuait sa pièce ;
La reine vient, et l'orchestre se taît.
Nous la voyons, et nous voyons qu'elle est
Tant soit peu louche et tout-à-fait bossue,
Boiteuse aussi, courte, noire et ventrue ;
Barbe au menton comme un vieux capucin,
Le sein ridé plat comme un parchemin,
La face large et la tête pointue.
Mais en revanche, élégamment vêtue
D'un tabis blanc bordé de gris de lin,
Elle se quarre un bouquet à la main,
Riant, jasant, faisant la belle dame.

Alphonse est sage, et voyant que sa femme
A cet aspect allait rire aux éclats,
Fort à propos il lui pousse le bras.
Elle se taît, et fait la révérence
Courtoisement; mais la reine en démence
Ne répond rien, s'amourachant déja
Du bel Alphonse; et puis elle s'en va
D'aussi grand train que le trait qu'on décoche,
Bien que bossue, éreintée et bancroche.
Nous admirons ce départ si subit,
Et nous jugeons qu'elle a perdu l'esprit.
Un page vient, qui poliment annonce
Que sur le champ la reine appelle Alphonse.
Vous, nous dit-il, attendez-nous ici.
Nous demeurons avec le cœur transi,
En attendant qu'Alphonse reparaisse.
Il ne vient point, et pourtant le temps presse.
Je m'en informe à gens de tous états,
Mais vainement : on ne me répond pas.
La nuit nous prend au palais, et nous laisse
De notre Alphonse ignorant le destin.
Nous attendons, et nous voyons enfin
Venir à nous troupes assez nombreuses
Au son du cor : tous gens de bonne humeur
Qui nous font fête, et nous trouvent heureuses
D'avoir un roi qui pour son grand bonheur
Est amené chez eux par douce erreur,
Plaît à leur reine, et sert à son usage.

Nous hésitions à leur ajouter foi,
Ne croyant pas qu'un si vilain visage
Nous menaçât d'un semblable dommage,
Et nous étions pâlissantes d'effroi.
Elmire alors (c'est cette infortunée
Que vous voyez aux portes de la mort)
Elmire court, et comme forcenée,
Des pieds, des mains elle fait tel effort,
Que chez la reine elle s'ouvre un passage;
Puis revenant à nos armes d'usage,
Pleurs et soupirs, elle implore avec nous
Ce monstre affreux qui retient son époux.
La reine vient; on nous laisse avec elle;
Puis sans tarder un bataillon femelle
Vient nous saisir, et comble nos ennuis,
Nous éloignant du palais avec rage,
Nous entraînant au souterrain passage,
Et nous forçant à remonter le puits,
Pour nous laisser seules sur ce rivage
Où nous voulons vivre ensemble et mourir :
Car, s'il nous faut ne plus revoir Alphonse,
Peu nous importe où nous devons périr.
Renaud sourit, et leur dit pour réponse :
Je m'attendais à combattre en ce lieu
Ours et lions, ou tigres et panthères;
Mais, selon vous, je n'y trouverai guères
Que du bétail qui me fera beau jeu.
Rassurez-vous, belles aventurières;

Vous reverrez votre Alphonse dans peu.
Je laisse ici mon épée et ma lance
Sur votre dire, et je ne veux en main
Qu'une houssine à chatouiller la panse
Et ses entours, à l'infâme catin
Qui vous a mis en si cruelle transe.
Mais le temps passe, et parler ne vaut rien
Au lieu d'agir. Il dit, et le chrétien
Joyeusement vers la forêt s'avance.
Bientôt après il rencontra le nain
Sur son bidet; et le petit coquin
Au fond du puits le pressa de descendre,
Pour s'y terrer en guise de lapin.
Renaud n'avait garde de s'en défendre.
Le nain le guide; et le bon paladin
Courbant la tête arrive au souterrain,
Puis à la plaine; et de là vers la ville
Il va marchant d'un pas lent et tranquille.
Près de la porte il trouve en arrivant
Un corps-de-garde, où guerrières femelles
Faisaient le guet au nombre de deux cent.
Renaud sourit quand il voit les donzelles
Qui le voulaient arrêter prisonnier.
C'est leur consigne, et l'on ignore entre elles
Comme est terrible un si vaillant guerrier.
Renaud s'en joue; il les prend à son aise
Par le menton, les caresse et les baise.
Leur nombre augmente, et dans un tour de main

Six mille au moins abaissant la visière,
Forment un cercle autour du paladin
Pour l'enchaîner et le mettre en fourrière ;
Elles avaient cordes à ce dessein.
Renaud leur dit en riant : Prenez garde ;
Pour peu qu'au nez me monte la moutarde,
C'est fait de vous, mesdames, sur mon Dieu.
Musane alors, (c'est la reine du lieu)
L'épée en main vient présider l'affaire,
Criant bien haut : Prenez ce téméraire,
Et qu'à ma tour il soit mis prisonnier.
Renaud, à qui le jeu cessait de plaire,
Voit près de lui par hasard un coursier,
Saute dessus en leste cavalier,
Et s'escrimant de sa verte houssine,
Frappe le dos, la tête ou la poitrine
A celle-ci, celle-là, sans quartier.
Il se fait jour à force de taloches
Ou de souflets qu'il détache aux plus proches,
Et tout s'enfuit. Ainsi l'émerillon
Sait attraper maint et maint oisillon ;
Mais le fin merle échappe par la fuite.
Renaud trouva Musane en son chemin,
Et la voyant si laide et décrépite,
Pour l'assommer levait déja la main.
On lui cria : C'est la reine ! Il hésite ;
Puis la prenant, l'enlevant par le crin :
Femme, dit-il, ou furie, ou tigresse,

Qui que tu sois, rends-moi le paladin
Qu'hier au soir par manœuvre traîtresse
Tu sus ravir à sa tendre maîtresse ;
Ou je m'en vais te lancer par les airs
Au haut des monts et par-delà les mers.
Dans sa frayeur la vieille abominable
D'une eau de rose inonde alors le sable.
L'effroi déforme encor ses vilains traits :
Démons d'enfer ne sont pas aussi laids.
Puis elle dit en reprenant courage :
Aux lois d'amour nous sommes tous sujets ;
Il nous atteint sous les glaces de l'âge.
Le jeune Alphonse ici par sa beauté
A su m'ôter raison et liberté :
Si je le perds, je perds aussi la vie.
Quoi ! dit Renaud, tu veux, vieille momie,
Toi qui n'as l'air que d'un cochon rôti,
Faire l'amour, et ravir un mari
A sa moitié, tendre, jeune et jolie !
Dis-moi la tour qui tient sous ses verroux
Ce cavalier, sans quoi je t'écartelle.
Lors il la prend, et sens-dessus-dessous
L'élève en l'air. Sa jupe de dentelle
Couvre sa tête, et laisse voir en plein
Ce qui demande et rabot et couture ;
Tant d'une part boursoufle le terrain,
Et d'autre part ce n'est que déchirure.
Musane alors se tortille en serpent,

Crie au secours ; mais personne n'entend.
Vaincue enfin par le mal et la honte,
A rendre Alphonse elle cède en pleurant.
C'en est assez, Renaud est de bon compte ;
Il la retourne et la remet sur pié.
Ils vont ensemble à la tour ; on amène
Le prince Alphonse, et l'amoureuse reine
En le voyant se meurt plus d'à moitié.
Elle perdit tout-à-fait connaissance
A son départ ; et lui d'un air d'horreur
La regardait, en avait mal au cœur.
Puis il lui dit : Le baume de l'absence
C'est un portrait ; et je voudrais le tien.
Il le lui dit ; elle n'en entend rien,
Tant l'étourdit l'excès de sa souffrance.
Sans s'arrêter l'Espagnol et Renaud
Vont contre-mont ; et quand ils sont en haut,
Renaud prenant un grand quartier de pierre
Bouche le puits, ce cloaque infernal,
Opprobre vil de la nature entière.
Puis vers la mer ils vont d'un pas égal,
Cherchant des yeux l'objet qui les attire,
Et nulle part ne rencontrent Elmire.
Au même endroit où la veille tous deux
L'avaient laissée, ils trouvent des cheveux
Epars à terre, et pour plus de détresse
Le voile blanc que portait la princesse.
Renaud lui-même en a le cœur transi,

Tout fier qu'il est ; mais dans sa contenance
Et dans son air ne montre aucun souci.
Alphonse est là presque sans connaissance,
Sans mouvement, comme un marbre ; et ses yeux
De pleurs amers devenus deux fontaines,
Languissamment se tournent vers les plaines,
Les monts, les bois, les rochers de ces lieux.
Mais le Français comme un bon chien de chasse
Quêtait partout, observait toute trace,
Cherchant Elmire. Enfin il la trouva.
Venez, venez, cria-t-il ; la voilà.
Si par hasard autour de sa cachette
L'avare a vu roder un étranger,
S'il s'aperçoit qu'on vient de déranger
Le sable fin qui couvrait sa cassette,
Il en enrage, il voudrait être mort;
Mais sous la main sent-il son cher trésor,
Il pâme d'aise et tombe sur son or.
Tel l'Espagnol naguère était en proie
Au desespoir; il succombe à sa joie ;
Il tombe à terre. Elmire en fait autant.
Le bon Renaud s'appitoye et soupire,
Tout attendri d'un amour si parfait.
Puis, s'adressant aux suivantes d'Elmire :
Je vais partir, leur dit-il, c'en est fait;
Saluez-moi madame, et votre sire.
Laissons Renaud poursuivant son chemin,
Et les amants dans leur tendre délire.

Allons revoir l'aimable Rolandin,
Et son cousin le gentil Rinaldin,
Qui me sont chers plus que je ne puis dire:
Le dieu Bacchus, à ne vous rien celer,
A moins d'attrait pour sa vigne chérie
Et le nectar qu'il en fait découler.
Quand je les vois, quand j'en entends parler,
Tout aussitôt j'en ai l'âme ravie.
Il vous souvient que les deux jeunes gens
Sont embarqués avec leurs deux amantes,
Voulant revoir en France leurs parents.
Les premiers jours furent choses charmantes;
Mais vous savez qu'à la mer les tourmentes
Viennent soudain, comme en terre les fleurs
Ou champignons; et les navigateurs
Eurent bientôt un ouragan du diable,
Qui les berçant en manière effroyable,
Brisa la barque avec tous ses engins.
Ils n'avaient là ni tritons ni dauphins
Pour les conduire à bord, et les nuées
N'apportaient point de secourables fées.
Mais ils avaient planches et madriers,
Qui porteront dames et cavaliers
Sans y faillir dans quelque sûr asile.
Ils sont bientôt dans une petite île
Belle à ravir: aussi la nommait-on
La Merveilleuse. On voyait son rivage
Toujours paré des fleurs de la saison:

Un clair ruisseau circulait dans l'herbage,
Et l'arrosait si bien, que le gazon
Sous un ciel pur sans pluie et sans nuage
Etait toujours fleuri, vert et fécond.
Cette île-là, suivant un dire antique,
Sert de demeure à certains farfadets
Qui par malice et prestige magique
Tournent la tête à qui tombe en leurs rets.
Ils tireront les draps de votre couche,
Vous paraîtront tantôt bête farouche,
Ours et lion, tantôt chats et baudets,
Filles, garçons; enfin quiconque touche
A cette rive, ils en font leurs jouets.
Ils ne font point de mal; et souvent même
Ils font du bien, enseignent des trésors,
Et donneront à des gueux un système
Pour devenir grands seigneurs sans efforts.
C'était donc là que sauvés du naufrage
Sur les débris de leur barque en éclats,
Nos quatre amants bien baignés et bien las
S'allaient roulant au soleil sur la plage
Comme serpents; et puis, s'étant séchés,
Ils sont frappés de voir une fabrique
D'un goût si pur qu'elle semble angélique.
Nous serions là tous quatre bien nichés,
Dit Rolandin, si c'était un hospice.
Bonne cuisine y serait bien mon fait;
Car la tourmente est un fier exercice :

Je meurs de faim et mangerais tout net,
Si je l'avais, un dogue, un vieux baudet.
Lors Rinaldin se mettant à sourire :
Tu sens la faim ? dit-il ; je la vois, moi.
La laide bête ! elle est bien par ma foi
Ce que le ciel a pu créer de pire.
Rien qu'à la voir je tremble tout d'abord ;
J'aimerais mieux m'attaquer à la mort
Qu'à celle-là, vil fléau des canailles,
Qui me dessèche et ronge les entrailles.
Sommes-nous fous, s'écria Rolandin,
De rester là, tandis qu'au lieu voisin
Nous trouverions chaude et bonne cuisine ?
Si le patron n'est pas un Florentin,
Il nous fera chère de bonne mine.
Sur ce propos ils vont droit au palais,
Cherchant partout une porte d'entrée
Sans en trouver. Ils entendaient de près
S'évaltonner gens qui faisaient curée,
Buvant gaîment, se portant des santés,
Et puis mangeant fritures et patés
Dont les cousins avalent la fumée.
Ouvrez-nous donc, crièrent-ils bien haut;
Mais on est sourd, et l'on demeure à table.
En attendant, les Français n'ont pas chaud
Dans le dehors, et se donnent au diable.
A tour de bras ils lancent maint caillou
De gros calibre, à travers le vitrage.

Lors du palais s'échappe un loup-garou,
Monstre qui prend les dames sur son cou,
Et court avec, arpentant le rivage
Si lestement, que les braves gardiens
Des deux beautés, ne le suivent qu'à peine,
Criant : Arrête ! arrête ! à perdre haleine.
Quand le renard est pressé par les chiens,
Et qu'il entend la meute qui l'approche,
Il use alors d'un tour que sans reproche
On ne peut dire, et que je dis pourtant.
De sa carcasse il fait sortir un vent
Dont la vapeur infecte et meurtrière
Fait reculer la meute toute entière :
Même moyen servit au farfadet.
Par même odeur il arrêta tout net
Les deux cousins, qui trébuchent à terre
Perdant le sens. Puis quand ils l'ont repris,
Imaginez combien ils sont surpris.
L'un fixe l'autre, en disant : Camarade,
Nous voilà bas par une pétarade.
Chacun croit voir, pour comble de malheur,
Sa tendre épouse au fond de quelque cache
Où, dépeçant ses chairs avec fureur,
Le monstre affreux s'en graisse la moustache.
A ce penser les malheureux amants,
Poussant au ciel des cris de Mélusine,
Aimeraient mieux sur des brasiers ardents
Etre étendus au coin d'une cuisine.

Alors de loin perce une triste voix
Si faiblement, qu'elle s'entend à peine.
Rinaldin court; il croit que c'est sa reine :
Jugez s'il court; il la croit aux abois.
Brûlant d'amour, de courage et de zèle,
Il court, il vole où cette voix l'appelle,
Et ne cherchant ni chemin ni sentiers,
Se précipite à travers les halliers.
D'une autre part, Rolandin en délire
Voit une femme aux bras d'un vieux satire,
A moitié nue et les cheveux épars.
Il part, s'élance, et semblable au dieu Mars,
Frappe à grands coups de sa terrible épée
Sur le satire. Il ne s'épargnait pas
A mettre en jeu tout l'effort de son bras;
Car il croyait combattre pour Argée.
Mais au moment qu'il la voit dégagée,
Et sous ses coups le satire abattu,
Ce vaste corps n'est plus rien qu'un fétu;
Et l'autre corps n'est plus qu'une momie,
Un avorton. Rolandin s'extasie
Comme un enfant, et vainement rêvait
Sans rien comprendre à cette œuvre inouie.
Au même instant Rinaldin arrivait
Au pied du mont d'où sort la voix plaintive.
C'est là qu'il trouve une source d'eau vive,
Un arbre auprès; et sur cet arbre-là
Il voit en croix deux femmes attachées,

Diversement sur le tronc accrochées ;
Car une seule est en face ; et voilà
Qu'à Rinaldin plaintive elle s'adresse,
Disant : Ingrat ! tu trahis ta maîtresse !
Corèse expire, et tu vois son trépas
Sans t'émouvoir ! Non, non, ma douce amie,
S'écria-t-il. Il frappe avec furie
Sur le grand arbre, et court tendant les bras
A sa Corèse : il la joint, il la touche,
Avec transport presse déja sa bouche ;
Quand tout-à-coup pour le mieux tourmenter
Tout l'arbre entier vient à pirouetter.
Etroitement il serre alors sa belle,
Suit son destin, pirouette avec elle.
L'arbre est alors du plus vif incarnat :
Sa feuille blanche et ses branches touffues
Ont du saphir la couleur et l'éclat.
En même temps les dames sont perdues ;
Car l'une et l'autre est changée à l'instant
En un beau cygne au plumage d'argent,
Qui prend son vol, et va sur un étang
Faire l'essai de son tendre ramage.
L'arbre n'a plus ses feuilles : les follets
En font autant de gentils oiselets,
Deçà, delà voltigeant sur la plage :
La tige tombe, et se change en serpent
Qui sur le mont fuit et sifle en rampant.
Les deux cousins dans un cruel mal-aise,

Par la forêt erraient tout ahuris,
Tandis qu'ailleurs Argée avec Corèse
La larme à l'œil cherchaient leurs doux amis.
En arrivant au bord d'une prairie,
Elles verront les corps de leurs maris
Ensanglantés, sans mouvement, sans vie.
Et quelle horreur saisira leurs esprits
A cet aspect ! qui pourra vous le dire?
L'une en tremblant s'arrache les cheveux;
L'autre se bat le sein, se le déchire;
Puis à l'envi saisissant toutes deux
De leurs amants les terribles épées
Pour se percer, elles y sont trompées;
Dès qu'elles ont cimeterres en main,
Ce sont deux fleurs : un lilas, un jasmin.
Mais croirez-vous ce que je vais vous dire?
Les deux corps morts deviennent un ruisseau;
Et comme on voit se fondre au feu la cire,
On les voit fondre et se résoudre en eau.
Corèse, Argée, en souffrent davantage,
Perdant alors et perdant pour jamais
L'aspect chéri de ces corps, de ces traits
Dont la mort même avait laissé l'image.
Prenant enfin quelque peu de courage,
Dans la fontaine elles veulent entrer
Pour s'y baigner, et s'y désaltérer
Avec cette eau qu'elles ont vu naguère
En forme humaine, et pour elles si chère.

Tout aussitôt robe, jupe et jupon,
Chemise, bas, tout est sur le gazon;
Et les beautés sans crainte d'être vues,
Dans le canal se plongent toutes nues.
Elles allaient à l'envi s'ébattant
Parmi les flots de cette onde amoureuse,
Quand tout-à-coup une troupe nombreuse
De cavaliers, de dames, les surprend.
Comment s'enfuir? la pudeur le défend.
A troubler l'eau les deux belles s'attachent;
Mais jusqu'au fond tout en est transparent.
De leurs cheveux les pauvrettes se cachent.
Deux cavaliers sans égard ni respect
Entrent dans l'eau, vont assaillir les dames;
Mais à l'instant fontaine, hommes et femmes,
Tout disparaît; le canal est à sec.
La neige alors tombe en telle abondance,
Qu'on n'y voyait pas plus clair qu'en un four;
Mais aussitôt l'horizon recommence
A s'épurer, et l'on revoit le jour.
Lorsque l'Autan chasse au loin les nuages,
Les dispersant au hasard dans les airs,
De mille objets ou nouveaux ou divers
Nous y trouvons tour à tour les images:
C'est un navire, un cyprès, un géant;
Et c'est ainsi que de l'être au néant,
Avec effroi les malheureuses reines
Voyent passer mille changeantes scènes.

Chacune alors commence à soupçonner
Qu'en ce canton pouvaient bien séjourner
Esprits follets, diablotins et sorcières,
Vexant le monde en diverses manières,
Selon qu'ils sont ou plus ou moins méchants,
Et quelquefois tournant la tête aux gens.
Sur cette idée, elles ont espérance
Que leurs époux, peut-être encor vivants,
Sont seulement comme elles en souffrance
Sous le pouvoir des esprits malfaisants.
J'abuserais de votre complaisance
En vous contant à présent tous les tours
Que leur joua l'enfer pendant sept jours :
Je vous dirai plutôt leur délivrance.
Mais Garbolin ferait bien le pari
De vous donner, mesdames, une paire
De beaux gants blancs, si vous deviniez qui
Sut débrouiller cet infernal mystère.
Vous souvient-il de frère Ferragus
Qui sort du bois sa blessure guérie,
En promettant à la vierge, à Jésus,
D'aller tout droit et de finir sa vie
Dans sa cellule, et de ne songer plus
A la beauté qui le mit en folie ?
Il partit donc avec ses bons amis
Les deux géants qu'il avait convertis ;
Et c'est à lui que Dieu gardait la gloire
De purger l'île en chassant les lutins.

Au lieu d'aller à pied par les chemins,
Il prit la mer à ce que dit l'histoire,
Et fut battu d'un terrible ouragan
Qui sous les flots l'allait envoyer boire.
S'il se tira d'un péril aussi grand,
Ce fut, dit-on, un miracle notoire.
Le saint hermite, avec ses deux géants
De male-faim tous deux presque mourants,
Met pied à terre, échappé du naufrage,
A cette rive où l'enfer fait tapage.
Ils arrivaient des pays du ponent;
Un autre esquif arrive du levant.
Mais il convient qu'ici je me repose;
Car je dois être alerte et vigilant
Au chant qui suit : vous y trouverez chose
Qui vous plaira, je parie, à tel point,
Que quand viendra le moment de sa pause,
Vous voudriez qu'il ne s'arrêtât point.

FIN DU CHANT XII.

CHANT XIII.

S'ÉMERVEILLER est œuvre d'ignorance.
Celui qui sait comme les choses vont,
N'est stupéfait par aucune apparence,
S'il n'y voit rien qui choque la raison,
Ou s'il n'y voit un prodige sensible.
Si quelque fait a l'air d'être impossible,
Il n'ira pas, méprisant tous récits,
Mordre sa lèvre ou froncer les sourcils.
Qui n'aurait vu l'océan de sa vie,
Qui n'aurait vu fontaine ni ruisseau,
Vous le feriez tourner à la folie
En lui disant ce que c'est que de l'eau;
Par qui, comment on la trouve habitée;
Comment encor sur une nef portée
Il s'y soutient une charge de plomb,
Tandis qu'un grain de millet tombe au fond.
Qui comprendra que l'arbre de Dodone,
Que Jupiter admet près de son trône,
Ce chêne altier que respecte le vent,
Soit tout entier contenu dans un gland?
Que le bœuf soit au flanc de la génisse
Dès qu'elle cède au taureau mugissant?
Et qu'un seul grain mis en terrain propice
En fasse naître à son temps plus de cent?
Je dis enfin que l'homme instruit et sage

Se garde bien de ressembler au fat
Qui ne sait rien et fait le délicat,
Se donnant l'air, dans son plat bavardage,
De ne jamais croire que ce qu'il voit,
Et même encor que ce qu'il touche au doigt.
Qu'à telles gens soit caché cet ouvrage
Qu'ils trouveraient étrange en maint endroit:
Je n'obtiendrais chez eux nulle créance,
Surtout, messieurs, dans le chant que voici;
Car, entre nous, vous allez voir ici
Rares moyens par qui la providence
Rendit le calme à l'île des follets.
Tout fins qu'ils sont (car satan n'est pas bête)
Ils ne pouvaient s'attendre à la tempête,
Non plus qu'au moine avec ses pacolets.
Mais près de vous, belles et nobles dames,
Je suis heureux, grace à vos bonnes âmes;
Car vous avez sagesse avec savoir,
Et ne doutez jamais de mes nouvelles.
Si je disais qu'un baudet a des ailes,
Ou que le feu s'allume au réservoir,
Vous le croiriez. Aussi je vous adresse
Ce chant nouveau qui se lie assez bien
Au précédent, où, si je m'en souvien,
Je vous ai dit comme en grande détresse,
Presque noyé, mais traînant ses paquets,
L'hermite arrive à l'île des follets;
Et comme alors une autre nef encore

Y vient des lieux opposés à l'aurore.
Je vous devrais faire par le menu
Tout ce détail ; mais j'abrège le conte :
Je l'ai promis, et je suis de bon compte ;
J'aimerais mieux n'avoir pas un écu
Que de manquer de parole à des dames.
Je vous dis donc dans mon mauvais jargon,
Que c'était là Richardet et Guidon
Qui débarquaient tous deux avec leurs femmes.
Renaud de même et le seigneur d'Anglant,
Venant tous deux de diverse contrée,
Se trouvent là sans trop savoir comment :
Car, quand on fait chemin par la marée,
Qui peut servir de guide ? c'est le vent,
Seul dieu des mers ; et c'est chose avérée
Que tel qui veut faire route au ponent,
Va malgré lui prendre terre au levant.
J'ai maintenant deux choses à vous dire
Dont j'ai besoin pour vous mettre au courant.
Rappelez-vous d'abord ce doux moment
Où chaque amant voit finir son martire,
Où chaque belle a trouvé son amant.
Dorine est là. Sa joie est un délire,
Quand sans erreur elle est sûre de voir
Son cher époux dans le beau guerrier noir.
En quatre mots écoutez-en l'histoire,
Car je craindrais d'en perdre la mémoire.
Avec transport le chevalier en deuil

Revoit Dorine, et la revoit fidelle.
Il court la joindre, et sa vitesse est celle
Du lévrier lâché sur un chevreuil.
Il se prosterne, et dit la larme à l'œil :
Pardonnez-moi ma fureur, ma folie ;
N'en accusez qu'amour et jalousie.
Là Garbolin cesse de parler d'eux.
A Sarragoce ils s'en furent tous deux
Sans aucun doute, et firent bonne vie :
Quoi qu'il en soit, leur histoire est finie.
Un autre objet dont il faut vous parler,
Etant la clef du chant que je commence,
C'est Ferragus ; et je dois rappeler
Quelques détails omis par négligence.
Vous avez vu dans d'autres chants, je pense,
Qu'à la cabane il dit un jour adieu,
Ayant formé grand vœu de pénitence,
Et tout entier se consacrant à Dieu.
Les deux géants le suivent en silence
Morts à ce monde, et vont jusqu'en Provence
Où dans Antibe ils plantent le piquet.
Là travaillant comme séminaristes,
En peu de temps on les fit latinistes
Sans que jamais on leur donnât le fouet.
L'évêque, instruit d'un succès si complet,
Ne se fit pas longtemps tirer l'oreille,
Et de prêtrise ils eurent le bonnet.
On accourait de Toulon à Marseille

Pour admirer cette rare merveille.
Ils disent messe au jour de leur patron
Le grand Christophe, et puis font le sermon.
A confesser leur pouvoir les invite;
Mais dom Fracasse avec sagesse évite
Le tribunal : il y faut du secret,
Et ce n'est pas son fort. Mais le mérite
De dom Tempête, est d'être homme discret
Autant que bon : il se met tout de suite
Au tribunal des pécheurs pénitents
Que sa douceur sait rendre tous contents.
Cela posé, retournons au rivage
Où nous verrons encor bien du tapage.
En vérité, le fou rire me prend
Lorsque je vois les deux géants en chape
Un aspergès en main, et gravement
Exorcisant les lutins comme un pape,
Crier, tonner, chanter pouille au démon,
Et le forcer à venir au sermon.
Laissons prêcher les deux nouveaux apôtres,
Et revenons à Roland et Renaud
Qui s'en allaient causant de chose et d'autres
Le long de l'île, et qui mouraient de chaud.
Ils s'en mouraient; et Roland qui se pâme
Dit à Renaud : Je me trompe de peu,
Si ce n'est pas ici l'île du feu.
Les paladins tout près de rendre l'âme
S'en vont cherchant ou fontaine ou ruisseau :

Tout est gelé jusques au fond de l'eau ;
On voit la glace en respirant la flâme.
La nuit survient, et son voile est si noir
Qu'en se touchant on ne peut plus se voir ;
Et tout-à-coup la plus vive froidure
Se fait sentir. Renaud dit à Roland :
Où sommes-nous, cousin? quelle aventure !
Je n'en sais rien, dit le comte d'Anglant;
Mais c'est ici, je crois, quelque clôture
Où Dieu punit le pervers, le pécheur;
C'est quelque enfer ; j'en éprouve l'horreur.
Mon cher cousin, ce serait chose étrange
D'être en enfer si peu que nous voici,
Reprit Renaud ; nous sommes seuls ici.
Dans le cuvier nous voyons la vendange
Qui du dedans s'élançant au dehors
Frémit, bouillonne et veut franchir les bords:
Soudain ainsi tout le long de la grève
Sous les guerriers le terrain se soulève ;
Et dans l'instant comme d'un soupirail
Sort à grand bruit tout l'infernal bétail :
Monstres divers, centaures et lamies,
Aux deux barons faisant mille avanies.
Le bon Roland parmi ces loups-garous
Ne sait que faire et se gratte la tête.
Lance ne sert en pareille tempête ;
Il s'humilie et se jette à genoux.
Renaud s'emporte, et frappant à grands coups

Une lamie, un centaure, un satire,
Les va battant ; mais ils n'en font que rire,
Et lui frottant l'échine et le chignon
Le rendent noir comme more ou charbon.
Le bon Roland pleurant à chaudes larmes
Demande à Dieu la fin de tant d'alarmes ;
Et tout-à-coup la nature renaît,
Le ciel s'épure et l'enfer disparaît :
Fleurs et gazons recouvrent la prairie :
Arbres, buissons, portent de nouveaux fruits ;
Et mille oiseaux inconnus au pays
Font retentir l'air d'une mélodie
Propre à charmer les plus cruels ennuis.
Le meilleur fut parmi tant de merveilles,
Que les héros se virent accueillis
Par un essaim de beautés sans pareilles,
Qui sept à sept se tenant par la main
Venaient dansant, folâtraient toutes nues.
Elles portaient flacons remplis de vin,
Pour la plupart ou d'ivresse éperdues
Ou de folie ; et l'une en souriant
Vient en ces mots s'adresser à Roland :
Seigneur, la vie est une pélerine
Qui va, qui vient, et sans cesse chemine ;
C'est un éclair que l'on n'arrête pas.
Bien fou celui qui l'expose aux combats,
Ou qui la passe à chercher la doctrine !
Qui sert Bacchus ou Vénus tour à tour,

Qui suit gaîment les enseignes d'Amour,
Celui-là seul est l'heureux et le sage.
N'attendez pas l'heure qui doit laisser
Sous un tombeau vos cendres se placer :
Abandonnez ces armes dont l'usage
N'est bon à rien. Les héros, leurs exploits
Et leur renom, tout périt à la fois.
Venez jouir. Le plaisir a des aîles :
Dépouillez-vous, hâtez-vous à sa voix ;
Il vous attend au milieu de nos belles.
Pendant ceci, déja l'une d'entr'elles
Baisait Renaud, le tenait par la main.
L'enfer triomphe, et chaque paladin
Va buvottant avec ces demoiselles ;
Et même ils font chose que sur mon Dieu
Je n'oserais dire en un mauvais lieu.
Mais le plaisir fut de courte durée ;
En un clin d'œil des prestiges nouveaux
Changent soudain les nymphes en tonneaux,
D'où coule à force une horrible purée
De mainte ordure en manière d'égoût.
Telle on verrait marmite délabrée
D'où la liqueur s'enfuit par chaque bout.
Il en sort tant, que Roland tout debout
Dans ce liquide infect autant que sale
Ne peut si bien faire qu'il n'en avale.
Il veut crier ; sa voix se perd sous l'eau.
Le margouillis arrivait à Renaud

Jusqu'au menton, tant la crue était prompte.
Imaginez, mesdames, quel mécompte
Au triste aspect d'un si vilain repas,
Et quel tourment. Roland dans sa colère
Voudrait mourir pour sortir d'embarras;
Mais, comme on sait, Roland ne le peut pas.
Renaud ne sait que dire ni que faire.
Voilà soudain que ce bourbier infect
Se pétrifie, et les héros avec:
Changés tous deux en pierre blanche ou brune,
Sans mouvement, sans connaissance aucune.
Le ciel alors semble en avoir pitié;
La foudre éclate, et la masse de pierre
Sous ses éclats est réduite en poussière.
Les paladins demeurent seuls en pié,
Rentrant tous deux sous leur forme première.
Voici qu'on sert un banquet délicat,
Faisans, perdrix, cailles dans chaque plat,
Tous les apprêts d'une excellente chère.
Goûtons ceci, dit Renaud. Ma foi non,
Reprit Roland: ce lac et son poisson
M'ont dégoûté d'une telle manière,
Que tout bon mets me paraîtrait poison:
J'aimerais mieux toucher une vipère.
Fourchette en main, Renaud veut s'exercer
Sur un faisan, et le faisan s'envole:
De deux perdrix le fumet le console,
Il en prend une et la va dépecer;

Au même instant l'une et l'autre s'échappe,
Et rien du tout ne reste sur la nappe.
Roland lui dit : Tu dînes lestement !
Renaud se tait et s'attriste d'autant.
Tandis qu'ainsi tous deux sont en souffrance,
D'un tel prodige à bon droit stupéfaits,
Saint Ferragus avec ses frères lais
A pas comptés vers la forêt s'avance.
Un gros serpent se roule autour de lui,
Et les géants sont accablés de pierres.
Lors tous les trois en dévotes prières :
Accordez-nous, disent-ils, votre appui,
Divin Jésus. A ce nom ineffable
Le gros serpent s'enfonçant sous le sable
Laisse reprendre haleine à Ferragus
Qu'il étouffait : cailloux ne pleuvent plus
Sur les géants. Alors le bon hermite,
De l'exorcisme invoquant les vertus,
Prend son étole et s'arme d'eau bénite ;
Et les géants font de même à sa suite.
Comme ils allaient se mettre à besogner,
Voici Climène et Richard et Despine :
Le beau Guidon vient les accompagner ;
Et tout cela joyeusement chemine
Par la forêt ; et puis d'autres encor
Que vous savez. Ce qu'ils voyent d'abord,
C'est Ferragus en attirail d'église
Avec ses clercs. Le fou rire les prend ;

Et Ferragus qui n'est pas endurant,
Vous jugez bien comme il se scandalise.
Il se retourne, en fronçant les sourcils,
Vers cet endroit d'où part ce rire étrange,
Et croit y voir encor quelque phalange
De ces lutins qui courent le pays.
Il voit Climène; il n'a plus aucun doute
Que ce ne soit un de ces farfadets
Malignement déguisé sous les traits
Toujours si sûrs de le mettre en déroute.
Il se transporte, et dans un saint dépit
Par les cheveux il accroche l'esprit,
Lui barbouillant la face d'eau bénite.
Climène alors se cache de son mieux,
Et bravement veut attaquer l'hermite;
Mais les géants la retiennent entr'eux.
Grand chamaillis des moines et des preux:
Chapes, surplis, attirail de prêtraille
Sont en lambeaux sur le champ de bataille.
Lors Ferragus: C'est de la part de Dieu,
S'écria-t-il, que ma voix vous ordonne
De respecter mes clercs et ma personne,
Esprits damnés qui rodez en ce lieu.
Mais ces messieurs trouvent la guerre bonne,
Et vont toujours frappant comme des sourds.
Ferragus dit: Trève de saints discours;
Jouons des mains, et quittons la sorbonne.
Ces démons-ci paraissent mécréants

A l'exorcisme : il leur faut d'autres armes.
Nous ferons pis, reprirent les géants.
A ce propos Ferragus fond en larmes,
En s'écriant : Hélas ! Seigneur, pourquoi
Préférez-vous cette perverse race
Aux serviteurs de votre sainte loi ?
Tous trois alors se jettent sur la place
A deux genoux ; et chaque cavalier
Fait trève aux coups, se retire à quartier
Courtoisement. Climène seule agace
Le pauvre hermite au fort de l'oraison.
Par le dieu Mars ! dit-elle, pour qui donc
Veux-tu nous prendre ? Il la voit, il soupire ;
Et ce soupir semble un canon qui tire.
Le pénitent se signe à tour de bras,
Mais vainement ; il voit toujours Climène.
Démons d'enfer soumis à telle aubaine,
Se disait-il, n'y résisteraient pas.
C'est autre chose : il veut prendre la fuite
Comme Joseph ; mais pendant qu'il hésite,
Par son cordon Climène le retient ;
Et l'appétit tentateur lui survient
Tant et si bien qu'il en perd la cervelle.
Son aspergès lui tombe de la main ;
Et regardant fixement cette belle
Qui d'autres fois l'avait fait sarrasin,
Donnant au diable et son froc et son âme :
Qui que tu sois, Climène ou diablotin,

S'écria-t-il, je te voudrais pour femme.
A ce discours impie et libertin,
Dom Tempesta rouge comme carmin,
Lui qui du moine a reçu le baptême :
Père, dit-il, est-ce là ton système,
Ton oraison pour chasser le malin ?
J'ai honte, moi, de me voir ton prochain.
Qu'as-tu donc fait de ta vertu première?
Sors de l'abîme et retourne en arrière.
Dom Fracassa le sermonne à son tour
Avec lambeaux tirés de son bréviaire,
Lui remontrant qu'il doit mourir un jour,
Et qu'il faut vivre en toute autre manière
Quand on a fait le vœu de chasteté.
Il est à bout, pressé de tout côté,
Et leur fait signe à tous deux de se taire;
Puis il leur dit : Le jour que j'ai conçu
Le saint desir d'être un homme de glace,
Mes chers amis, je n'avais pas reçu
Au fond du cœur l'ineffaçable trace
De ce minois qui toujours me tracasse;
Et quel que soit l'effort de la vertu,
De telle vie à la longue on se lasse.
Si vous sentiez tous deux ce que je sens
Pour ce minois qui me tient en cervelle,
Vous oubliriez bientôt tous vos serments,
Et gémiriez chaque jour de plus belle.
Dans les procès qui regardent autrui

Tout juge est juste et va droit en affaire ;
S'il s'agissait de sa fortune à lui,
Combien de fois verrait-on le contraire !
Tout un quartier s'ameute pour un rien
(Vous le savez) contre un pauvre chrétien
Qui par amour commet quelque imprudence ;
Mais, mes enfants, en bonne conscience
Croyez-vous donc qu'un froc soit un rempart
Garantissant de la flâme qui part
De deux beaux yeux, et que de ses visites
Le dieu d'amour excepte les hermites ?
N'avons-nous pas tout ce qu'on doit avoir
Quand on est homme ? ou sommes-nous des arbres ?
Encor ceux-ci ressentent le pouvoir
De quelque attrait, et ne sont pas des marbres.
Suffit-il donc de chanter le *Pater*,
Vivant d'herbage et s'abreuvant d'eau pure,
Pour maîtriser et l'esprit et la chair
Malgré l'amour et malgré la nature ?
Tout aussitôt qu'un objet nous émeut
Il faudrait fuir ; et nous devenons braves ;
Sinon l'amour fait de nous ce qu'il veut,
Et sans faillir nous sommes ses esclaves :
Il nous attache à des chaînes de fer,
Et sous le poids de ces dures entraves
Nous nous donnons au grand diable d'enfer.
Au jour fatal où je fus par les armes
Vainqueur de tous, et vaincu par les charmes

De celle-là, pourquoi n'avoir pas fui?
Mais qui pouvait en craindre tant d'ennui?
Le mal est fait : que serviraient mes larmes?
Je suis perdu par ma faute aujourd'hui,
Et tourmenté d'un funeste délire.
Je vois le mieux, et je m'attache au pire.
Si vous avez un peu de charité,
(Chose entre nous bien rare en vérité)
Chantez sans moi la sainte kirielle
De l'exorcisme au rituel noté;
Car au démon, moi, je serai fidelle
Tant qu'il sera sous les traits de ma belle :
Abandonnant de bon cœur à ce prix,
A qui voudra, ma part de paradis.
Dom Tempesta frémissant du blasphême,
Prend son filet, et sur l'hermite même
Le fait tomber. Ferragus est logé,
Et chacun rit de le voir encagé :
Surtout Climène; et voilà la coquine
Tournant autour avec trompeuse mine,
Qui le voyant sous la nasse engagé
Feint de pleurer, et rit à la sourdine.
Lors on entend sifler et chuchotter
Par toute l'île : il semblait assister
Au carnaval, quand la foule des masques
Vient s'exposer au rire, et l'exciter
Par une allure et des formes fantasques.
C'était l'hermite et son maintien piteux

Dont les démons riaient si fort entr'eux.
Mais leur plaisir fut court : le bon Tempête
Y mit bon ordre, et du haut de sa tête
Si bien prêcha, si bien exorcisa,
Que le démon n'eut plus matière à rire.
Interrogé sur ceci, sur cela,
Il s'obstinait d'abord à ne rien dire;
Mais le chrétien sait enfin l'y réduire.
Foratasca, dit-il, voilà mon nom,
Et je commande à plus d'un million
De diabloteaux : c'est ici mon empire;
Et tant qu'aux cieux le soleil pourra luire
J'y veux rester. Tais-toi, maudit vaurien,
Dit le béat. Puis il chante si bien
Son oraison, que le rivage tremble,
Et tout l'enfer paraît frémir ensemble.
Sors, dit le prêtre au suppôt de satan,
Sors de ces lieux; mais dis auparavant
Pourquoi tu pris ton vol vers ce rivage?
Qui t'en donna la force et le courage?
L'esprit rechigne, et voudrait être exempt
De s'expliquer; mais Dieu veut pour sa gloire
Qu'il dise tout, qu'on en garde mémoire.
Alors l'esprit sous la forme d'un nain,
Au haut d'un roc s'appuie en matamore
Sur ses rognons qu'il presse de la main,
Et jette au prêtre un regard de dédain;
Puis, surmontant l'ennui qui le dévore :

Je vais subir, dit-il, l'injuste loi
De celui-là que pour jamais j'abhorre :
Je vais enfin parler ; écoutez-moi.
Cette île était de toute la marée
La plus heureuse, et ce fut en un jour
Qu'elle devint la plus infortunée.
Il n'en est point dont jamais le séjour
Ait éprouvé si triste destinée
Parmi les mers que couvrent les glaçons,
Ou celles-là qui brûlent les poissons.
Apprenez donc son étrange aventure.
Ses souverains, la femme et le mari,
En même jour à la fois ont péri
D'un coup de foudre ; et partout la verdure,
Les fleurs, les fruits, périrent avec eux,
Comme frappés de mortelle blessure
Par l'ouragan ; et l'île n'offre aux yeux
Que les débris, la mort de la nature.
Dans cette étrange et triste conjoncture,
Les habitants eurent quelque douceur :
Il leur restait pour adoucir leur peine
Deux beaux enfants, que la défunte reine,
En même jour, et non pas sans douleur,
Avait donnés. C'était deux sœurs jumelles
Egalement et divinement belles.
Roses sur terre, étoiles dans les cieux,
Ne sont jamais plus semblables entre elles
Que ces deux sœurs, qui trompèrent mes yeux

Plus d'une fois, quand j'étais auprès d'elles
Agent secret du sénat infernal,
Pour les tenter et pour les mettre à mal.
Chacune avait empreinte une cerise
A son bras gauche, un signe à son flanc droit;
Et l'on trouvait par un mélange adroit
Grace piquante et douce mignardise
Dans leur parler. C'est alors qu'un neveu
Du roi défunt, pour toutes deux s'enflâme,
Voulant avoir l'une et l'autre pour femme.
Figurez-vous s'il me donnait beau jeu !
Je fis si bien nuit et jour, que l'infâme,
Trop dévoré de son coupable feu,
A son château conduisit les pucelles,
Leur déclarant ses flâmes criminelles;
Et si l'horreur de ce fatal aveu
Ne donna pas la mort aux deux jumelles,
Il s'en fallut en vérité bien peu.
Le scélérat s'enfermant avec elles
Dans une chambre, y fait l'affreux serment
De s'y laisser mourir sans aliment,
Elles avec, s'il n'obtient des deux belles
L'infâme prix que son amour attend.
Oui, tu mourras; et nous mourrons gaîment,
Dirent les sœurs, quand pour notre tourment
Tu chercherais des peines plus cruelles.
Après deux jours, une morne pâleur
Eteint l'éclat de leur joli visage :

Ainsi voit-on languir la tendre fleur
Sous un soleil brûlant après l'orage.
Le traître alors qui les voit se pâmer,
Par élixirs cherche à les ranimer ;
Mais se tenant l'une et l'autre embrassées,
Et s'adressant en pieuses pensées
A celui-là qui n'est jamais cruel,
Vertu d'en haut vient par un don du ciel
Fortifier en elles la nature.
Elles ont l'air, à leur dernier moment,
De deux fanaux de clarté vive et pure
Qu'à l'improviste éteint un coup de vent.
Le scélérat quand il les voit sans vie,
Met sans pitié leurs beaux corps en lambeaux
Qu'il jette en proie aux vautours, aux corbeaux.
Il était nuit : l'affreuse barbarie
Fait fuir d'horreur tous les astres divers :
Dieu se courrouce, et punissant l'impie
Le fait tomber tout vivant aux enfers ;
Puis en domaine il nous donna cette île.
Et toi tu veux nous ôter notre asile !
L'esprit se taît alors, en attendant
Les yeux baissés réponse du géant.
Obéis-moi, malheureux, dit le prêtre :
Je te commande au nom de Dieu mon maître,
Sors de ces lieux ; va, fuis ; sors à l'instant,
Ou je t'étrille à grands coups d'étrivière.
Il conjurait en forme régulière :

L'île s'émeut, tout tremble, tout frémit,
Et bienheureux alors qui s'endormit !
Un vent du nord vient noircir l'atmosphère ;
Et comme on voit la phalange légère
Des étourneaux, s'éparpiller en l'air ;
Ainsi vit-on descendre à leur chaudière
Par pelotons la peuplade d'enfer.
Ainsi la tour se trouva dégagée
Du maléfice ; et dans le même instant
Voici venir Corèze avec Argée,
Craignant encor quelque étrange accident ;
Et puis après, ce couple si charmant
Qu'a signalé mainte haute entreprise.
Vous l'entendez sans que je vous le dise ;
Ce sont les fils de Renaud, de Roland.
Imaginez quelle fut la surprise
Des paladins, trouvant là leurs enfants.
Signes de croix et formules d'église
Sont leur recours ; mais les deux jeunes gens
Viennent calmer cette tendre détresse,
S'humiliant avec grace et noblesse,
Et présentant leurs femmes avec eux.
Les bons parents en ont le cœur joyeux ;
Et c'est encore un surcroît d'allégresse
De voir Climène et Despine et Richard
Avec Guidon ; tandis que d'autre part
Sous son filet le désastreux hermite
Rougit de honte, et pleure et se dépite.

Dès que Renaud sait pour quelle raison
On avait mis Ferragus en prison
Sous un filet, il veut, il sollicite
Sa délivrance, en promettant pour lui
Qu'il sera sage, à dater d'aujourd'hui
Qu'il voit Climène en pouvoir de mari.
On le délivre; et tiré de la nasse,
Il va pleurer dans un coin sa disgrace.
Lors on s'embrasse; et tandis qu'on jouit
De se revoir, tout-à-coup on ouit
Une rumeur. C'était par aventure
Les puissants rois de Despine amoureux,
Qui s'en allaient en rivaux généreux
Aux bords français soutenir leur gageure,
Tuer Richard sous les murs de Paris,
Et conquérir la princesse à ce prix.
Ils étaient trois: le Persien, le Thrace,
Et l'Africain dont Mars craindrait l'audace,
Tant il est fier et rude jouvenceau.
Comme le loup dérobe un faible agneau,
Le Nubien prend Despine et l'enlève
Entre ses bras, et courant à la grève,
S'élance avec sur le premier vaisseau,
Et jette l'île en un trouble nouveau.
Tout aussitôt il fait dresser la voile:
Un vent léger s'en vient gonfler la toile;
Il se renforce, et la barque est bien loin.
Alors les Francs courent à la marine,

Vont s'embarquer, tandis que dans un coin
Richardet pleure et se bat la poitrine.
Ce malheur-là me donne un tel tintoin
Que je ne puis y penser davantage,
Quant à présent du moins, et j'ai besoin
De quelque temps pour reprendre courage.
Permettez-moi d'aller chercher le Scric
Qui semble avoir mangé de l'arsenic,
Tant la douleur le mine et le travaille
Pour s'être vu vaincu dans la bataille
Par les chrétiens. Il a perdu son camp,
Tous ses barons, et sa fille si chère;
Il se sent vieux, il perd son héritière;
Il se désole, et cherchant sagement
A soulager sa peine, il se déguise,
Laisse le Fic et le Fiac à leur guise
Régler sans lui l'empire tout entier,
Et ne prenant avec lui qu'un guerrier,
Il veut courir toute la terre ronde.
Peut-être un jour en quelque coin du monde
Il recevra quelque avis consolant
Sur les destins de sa fille chérie :
Ce doux espoir l'anime, et sur le champ
Il quitte tout, sujets, trône et patrie.
C'est sous le nom du chevalier des pleurs
Qu'en cheminant il va jusqu'à la plage
De la marine, où maints joyeux pêcheurs
Allaient chantant tout le long du rivage.

Chacun avait sa chacune avec lui,
Gente fillette et de douce apparence,
S'occupant tous à mettre sur le gril
Poissons tout frais dont ils faisaient bombance.
Le Scric s'appróche avec son écuyer,
Tous deux l'air doux, courtois et familier;
Et leur abord cause quelque surprise.
On s'interrompt, et puis on s'humanise;
On leur fait place à l'entour du foyer.
Alors le roi les prenant pour modèle
S'asseoit comme eux auprès d'une pucelle,
Mange comme eux avec joyeux maintien
Une sardine, et s'en trouve fort bien.
Durant cela, voici qu'une fillette
Chante un couplet à voix seule d'abord,
Et le refrein à grand chœur se répète.
« Heureux mortels, disait la chansonnette,
« Vous qui viviez aux jours de l'âge d'or,
« Vous ne cherchiez couronne ni trésor:
« Du vrai bonheur vous aviez la recette!
« C'est comme vous que chacun vit ici;
« Pauvre, il est vrai, mais sans aucun souci.
« Nos vins exquis, c'est l'eau de nos fontaines:
« Nos aliments se trouvent dans nos plaines,
« Dans nos étangs, dans nos mers, sans effort;
« Et nous bravons les caprices du sort. »
On applaudit, et la troupe répète:
« Heureux, heureux les jours de l'âge d'or! »

L'ombre des monts s'alongeait sur la terre,
Et le soleil descendait sous les flots :
Les bonnes gens regagnent leur chaumière,
Offrant au Scric en courtoise manière
De s'en venir y prendre son repos.
Le Scric les suit : il eût fait moins de compte
Des compliments ou d'un duc ou d'un comte.
Dans la cabanne on lave les poissons,
On les fait cuire ; et cependant les filles
En leur maintien modestes et gentilles,
Vont proposant avec douces façons
Maint petit jeu pour les jeunes garçons ;
L'œuf et la noix, et d'autres que les belles
A qui mieux mieux imaginent entre elles.
L'une disait (et ce fut le meilleur) :
Je sais ton nom ; c'est une belle fleur.
Le jouvenceau répond : Quelle fleur est-ce?
C'est, dit la belle en souriant un peu,
Et lui lançant un regard plein de feu,
C'est du poirier la fleur souvent traîtresse ;
Car tu me viens jurer à tous moments
De bien m'aimer, et peut-être tu mens.
Toi, répond-il, tu parais une rose
Belle à mes yeux par dessus toute chose.
Ainsi leur temps passait, et l'heure vient,
Cette heure-là qui console si bien
Les travailleurs, celle d'aller à table
Se reposer et jouer de la dent.

Ils y vont tous; le Scric en fait autant,
Et sa douleur y devient plus traitable.
On soupe ensemble, on mange de bon cœur;
On boit de même, et mieux; puis un pêcheur:
Seigneur, dit-il, ici vaille que vaille
Après souper qu'on est de bonne humeur,
Nous nous contons quelque trait de gogaille;
Et pour savoir qui sera le conteur,
Chacun de nous tire à la courte paille.
Un brin tout seul est de plus longue taille
Que tout le reste, et qui le tirera
Devra parler. Alors un vieux bonhomme
Prit les fétus qu'en sa main il serra.
On vient tirer, et bientôt le sort nomme
Un beau garçon qui se recueille, et dit
En rougissant, qu'il a trop peu d'esprit;
Puis il commence en ces mots sa nouvelle:
Dans un pays qui n'est pas près d'ici,
Certaine femme aima tant son mari
Que, le voyant un jour à l'agonie,
Elle s'arma pour se percer le sein
D'un fer tranchant; mais changeant de dessein
Elle aima mieux finir sa triste vie
Dans les langueurs du tourment de la faim.
Elle s'en va ne menant avec elle
Qu'une suivante, et descend au caveau
Qui du défunt renferme le tombeau.
Elle y retient sa compagne fidelle,

Baigne de pleurs le corps de son mari,
Et ne veut prendre aucune nourriture.
Deux jours entiers se passèrent ainsi
Sans rien manger. La fille la conjure
De se soustraire à cet affreux trépas:
La veuve pleure, et ne l'écoute pas.
Plus d'un parent avant qu'elle succombe
Vient pour la voir, cherche à la consoler:
Inexorable, elle ferme la tombe
Et ne veut plus qu'on lui vienne parler.
La tombe était à plus d'un jet de pierre
Loin de la ville; et c'était là tout près
Que sur des pieux s'attachaient d'ordinaire
Les criminels exécutés de frais.
Dans ce temps-là, par arrêt de justice,
A la potence un malfaiteur fut mis:
On le nommait Satan dans le pays,
Tant il était l'enseigne de tout vice.
Le juge veut qu'il demeure accroché
Après la mort, pour mieux servir d'exemple;
Et de celui qui l'aurait détaché
Il tirera vengeance la plus ample,
Quand chez le roi, quand aux autels du temple
Prenant asile il se serait caché.
Même il entend que pareil sort regarde,
En ce cas-là, jusqu'au soldat de garde
Auprès du corps: s'il le laisse enlever
A prix d'argent ou bien par négligence,

Le traitement qu'il est sûr d'éprouver
Alongera son cou sur la potence ;
Et l'on affiche en tout lieu la sentence.
Près du gibet un soldat est posté
En sentinelle ; et pour la parenté
Du criminel c'est grande déplaisance.
Le jour se passe, et le ciel nébuleux
Donne une nuit plus que jamais obscure.
La triste veuve au fond de sa clôture
Pleure, gémit, s'arrache les cheveux.
Il s'échappait une faible lumière
Du monument, par les joints de la pierre.
Le sentinelle approche, entend du bruit :
On parle, on pleure au fond de ce réduit.
Il est robuste ; il soulève la pierre,
Ouvre la tombe, et voit la dame en pleurs
Brillante encor de beauté singulière
Sous la pâleur du jeûne et des douleurs.
A cet aspect il reconnaît la femme
Veuve du mort ; et la dolente dame
Ne le voit point, ne prend pas garde à lui,
Pleure et persiste en son mortel ennui.
Lors le soldat court chercher sa pitance
Au corps-de-garde, et l'apporte au caveau,
Antre lugubre, où sur le froid carreau
Celle qui n'est rien qu'amour et constance
Reste étendue ; et sa suivante auprès,
Qui de son mieux l'œil morne la conjure

De prendre enfin un peu de nourriture,
Lui reprochant son criminel excès
De désespoir. Mais la veuve endurcie,
Folle d'amour, s'obstine en sa manie.
Lors le soldat s'avance entr'elles deux :
Belle, dit-il, par quelle frénésie,
Vous que suivraient tous les cœurs, tous les vœux,
Perdrez-vous donc la raison et la vie ?
Votre mari dans un séjour heureux
N'y saura point votre mélancolie ;
Il y jouit, s'y divertit au mieux.
Tant qu'il vécut votre amoureuse flâme
Devait durer jusqu'à son dernier jour ;
Mais à présent à quoi sert cet amour ?
Vous êtes folle en vérité, madame,
De vous morfondre en regrets superflus.
Et croyez-moi, ne vous affligez plus ;
Vous trouverez bientôt, charmante dame,
Qui vous rendra tous vos plaisirs perdus.
Durant ceci, le jeune sentinelle
Lui prend la main, la va reconfortant ;
Et d'autre part la fille en fait autant,
Porte en un coin le mort, étend la nappe,
Et met dessus le souper de l'étape :
Pressant si bien la dame et l'exhortant,
Que cette fois la prière a des charmes.
La veuve mange, en essuyant ses larmes,
Quelques morceaux, et dans un verre net,

Quoique grossier, elle boit du claret.
Tant et si bien enfin on la console,
Que du soldat la dame devient folle.
Ils font entr'eux comme font les amants
Quand le hasard leur en donne le temps;
En jouissance ils changent la détresse;
Le désespoir se change en douce ivresse.
Pendant ceci, les parents du pendu
Vont au gibet, y font très-bien leur dû,
Coupent la corde, et s'en vont d'un air leste
Avec le corps, sans attendre leur reste.
Le sentinelle enfin se souvenant
De son pendu, détache la suivante
Pour aller voir s'il est encor pendant:
Sans quoi lui-même il sait ce qui l'attend.
Elle revient, et pleure et se lamente;
Elle a trouvé le voleur décroché.
A ce récit le soldat et la veuve
Sont dans l'effroi; car, sans nulle autre preuve,
Le lendemain le soldat est branché
Selon l'arrêt; ou bien il faut qu'il parte,
Et pour jamais de la belle s'écarte.
La dame ainsi se voit dans l'abandon
Une autre fois. Ils ne savent que faire
Pour éviter la fuite ou le cordon.
Dans cet état d'angoisse et de misère,
La veuve avise un moyen assez bon.
Tu vois, dit-elle, ami, que la fortune

M'a prise en haine, et que dans sa rancune
Elle s'en vient, quand tu fais mon bonheur,
Gâter l'affaire et me percer le cœur.
Mais la traîtresse aura sa courte honte
Pour cette fois. Portons le mort d'ici
A la potence, et permets que j'y monte
Pour l'accrocher avec toi. C'est ainsi
Qu'on trompera les recors, dieu merci:
D'un mort à l'autre il n'est aucun mécompte.
Le projet plaît; et sans perdre un moment
On enleva l'époux du monument;
Puis on l'attache au pieu, sans que personne
Voye l'échange, ou même le soupçonne.
Mais à la reine un jour on le conta;
A son époux elle le raconta.
Le roi sourit du tour de la friponne,
Puis à la reine il dit: Belle mignonne,
Femme qu'on pousse a bientôt fait le saut;
C'est à ceci la morale qu'il faut.
Là le pêcheur termine sa nouvelle.
On va dormir, et chacun avec zèle
Veut faire escorte au chevalier des pleurs
Qui se refuse à de si grands honneurs.
Il va tout seul se coucher; il sommeille.
Faisons de même attendant qu'il s'éveille.

FIN DU CHANT XIII.

CHANT XIV.

Qui peut avoir, ici bas, seulement
Une heure ou deux de pur contentement
Sans éprouver traverse dommageable,
Se peut bien dire aimé de Jupiter,
Et navigeant à l'aise en pleine mer
Toujours poussé par un vent favorable :
Tant sont astreints par d'éternels décrets
Les biens, les maux, à se suivre de près !
La chose est sûre et ne manque jamais.
Aussi le sage au sein de l'infortune
Espère encore ; et lorsque la fortune
Vient lui sourire, il s'attend aux revers.
Le clair soleil précède une nuit sombre,
Puis il renaît et vient dissiper l'ombre ;
Le bel automne amène les hivers ;
Puis aux frimats le doux printemps succède.
Qui se connaît, et peut connaître aussi
Le train que vont toutes choses ici,
Met à profit le bonheur qu'il possède,
Sans lui laisser le temps de s'envoler ;
Et dans les maux il sait se consoler,
Après le mal espérant le remède :
Bien différent du pauvre Richardet
Qui de chagrin veut s'occire tout net.
Plus avisé fut le roi de Nubie :

Il a perdu sa Despine chérie,
Et ne va point comme un jeune étourneau
Pour se guérir prendre corde ou couteau ;
Il dort au mieux, fait partout chère lie
Matin et soir, et malgré l'alcoran
Boit à longs traits de bon vin rouge et blanc.
Car, se tuer par amour, c'est folie
Qu'en aucun cas on ne doit approuver :
Même je crois qu'en nulle tragédie
Pareil excès ne devrait se trouver.
Douleurs d'amour ne sont que bagatelle
Près des douleurs de goutte ou de gravelle :
C'est celles-là dont on peut bien mourir ;
Et plût à Dieu que l'on pût en guérir
Comme on guérit de l'amoureux martire !
Non pas un mois, un jour y peut suffire.
Chassons l'amour et serrons-le de près,
Sans écouter reproches ni regrets
D'une beauté qui larmoye et soupire :
Ce sont, ma foi, coquines à maudire.
Mais, comme on voit le miel attirer l'ours,
L'homme se prend au piége des amours ;
Il va courir après un beau visage,
Et s'en revient avec honte et dommage.
Il pourrait bien s'armer de sa vertu ;
En moins de rien l'amour serait vaincu.
C'est justement ce qu'on ne veut pas faire :
Que reste-t-il ? pleurs, soupirs et misère.

Moi, si j'étais l'ami de Richardet,
Je le saurais consoler tout-à-fait.
Mais attendons que le roi de Nubie
Ait à son gré mis à chef son projet.
Il emportait Despine en sa patrie;
Et la princesse en est si fort marrie,
Qu'elle ne veut peu ni point l'approcher.
Tout fier qu'il est, il cherche à la toucher
Par doux propos; mais la pauvre Despine
N'écoute pas et ne fait que pleurer.
Ce qui la vient encor désespérer,
Elle n'a plus cette pierre divine
Du négromant : la bague par hasard
Est demeurée à la main de Richard.
En la perdant, elle perd l'espérance
De s'échapper des bras d'un fier tyran
Déja lassé de sa juste défense.
Elle voudrait être un oiseau volant,
Etre un poisson pour fuir un tel amant.
Et cependant le prince de Nubie,
S'abandonnant à d'infâmes desirs,
Veut qu'elle meure, ou serve à ses plaisirs.
C'est, lui dit-il, assez de courtoisie
De demander quand on peut commander :
Puisse à mes vœux votre cœur s'accorder !
Mais s'il résiste à cette douce amorce,
Je saurai bien me rendre heureux par force.
Ivre d'amour il allait la saisir;

Elle en frémit et feint de s'adoucir.
Conduisez-moi, dit-elle, à la Nubie,
Ou s'il vous plaît aux bords de Cafrerie :
Là je serai, seigneur, au premier jour
Epouse et reine au gré de votre amour.
L'amant crédule en chérit le présage,
Laisse en repos la princesse, et s'engage
A modérer l'impatiente ardeur
De ses desirs ; puis à chaque rameur :
Force de bras, dit-il. Puis il implore
Les dieux marins, et tous les vents encore
Dont il obtient à son gré la faveur :
On ne voit plus dans l'air un seul nuage :
Les vents, les dieux, furent si complaisants
Pour Sarpedon, qu'en assez peu de temps
Il se vit près de l'africaine plage.
A cet aspect, Despine au désespoir
Pleure en secret, et n'en laisse rien voir.
Le prince envoie au port une chaloupe
Pour avertir qu'avec le vent en poupe
Dans son navire il est près d'arriver.
La barque entrée, un jeune messager
Court au palais, ou plutôt il y vole,
Et, tout suant, hors d'haleine et poudreux,
Porte au vieux roi l'avis qui le console.
Le jeune prince était fait tout au mieux ;
Il était grand, il avait de beaux yeux
Et de beaux traits, mais sans aucune grace ;

Son air est fier, son maintien orgueilleux,
Et son parler ne respire qu'audace.
Au débarquer sa Despine le suit,
Et par la main lui-même la conduit.
Peuple, dit-il, adorez cette belle ;
C'est votre reine. On s'empresse autour d'elle,
On se prosterne, et chacun est content
D'avoir pour reine un objet si charmant.
Le prince alors voit arriver son père
Environné d'une garde guerrière.
Le bon vieux roi vient embrasser son fils ;
Il le voit sain, et n'a plus de soucis.
Despine est là ; Sarpedon qui la guide,
Et qui la voit interdite et timide :
Ne craignez rien, dit-il ; à plus d'un trait
Mon père en vous saura bien reconnaître
Le sang des rois, celui des dieux peut-être :
A grand honneur ce monarque tiendra
Votre alliance, et la célébrera
Comme il convient. Aussitôt à son père
Il la présente, et dit : C'est l'héritière
De Cafrerie, et j'ai reçu sa foi.
Cette nouvelle enchante le bon roi,
Et son visage en brille d'allégresse.
Soudain il fait solennelle promesse
D'un grand tournois durant trois jours entiers,
Où de partout dames et cavaliers
Pourront montrer leur beauté, leur prouesse ;

Car en tout lieu de sa part on l'adresse ;
Et sur la rive artistes par milliers
Forment bientôt une enceinte si belle,
Que l'univers n'en vit jamais de telle.
On déracine aux bois les plus voisins
Chênes, cyprès, et platanes et pins,
Que l'on replante autour de l'estacade
Pour amortir les ardeurs du soleil ;
Et siéges d'or d'un travail sans pareil,
Où de saphirs s'enchâsse une enfilade,
Servent de meuble à ce vaste local.
On pose au centre un pilier de cristal
Dont la hauteur semble atteindre la nue.
C'est un cylindre, et sa pointe menue
Soutient en l'air une toile à fleurs d'or
D'un tel éclat, qu'elle éblouit la vue,
Et d'où par art on voit descendre encor
Gazes d'argent ou d'or : rare spectacle,
Qu'à dire vrai chacun prend pour miracle.
Le roi commande, et sur le champ voilà
Qu'un eau de source à cent milles de là
Est amenée à ce cirque superbe.
Au haut de l'air elle s'élance en gerbe ;
Puis divisée en gouttes de cristal
Retombe en pluie, et devient un canal
Dont tous les bords sont émeraudes fines,
Et les parois topazes d'Orient.
Une île sort du centre de l'étang ;

Son sable n'est que perles argentines
Ou que rubis. Un trône est au milieu,
Trône qui semble être celui d'un dieu.
Divers coraux l'entourent sous l'image
D'un bel écueil dont le trône s'ombrage.
C'est-là que l'art a figuré par jeu
Troncs empourprés, dont le riche branchage
Tient suspendus perles et diamants.
Trois siéges d'or sous ces rameaux charmants
Sont pour le roi, pour son fils, pour la reine;
Et l'on proclame un bracelet pour prix
Du combattant qui vaincra dans l'aréne.
Ce bracelet (c'est moi qui vous le dis;
A deviner vous auriez trop de peine)
Ce bracelet est de perles sans prix:
Ces grosses-là, dont s'est perdu le moule,
Sont comme un œuf ou de cane ou de poule.
Tandis qu'ainsi Sarpedon et le roi
Allaient réglant les fêtes d'un tournoi,
Despine était seule en une chambrette,
Donnant l'essor à sa douleur secrette,
A son amour pour le Français charmant,
A son horreur pour le nouvel amant.
Quoi! disait-elle, au déluge de peines
Qui nous poursuit, il n'est donc point de fin!
Et cependant l'équitable Jupin,
Lui qui conduit toutes choses humaines,
N'ignore pas notre cruel destin.

C'est lui qui donne au monde un air serein ;
Lui qui se plaît à se montrer propice
A la vertu, comme ennemi du vice :
Peut-il me voir mourir en tel chagrin?
Ne sait-il pas que je porte en mon sein
Le tendre cœur du beau Richard qui m'aime,
Et que Richard garde mon cœur de même?
Ne sait-il pas que le mien et le sien
Ne font qu'un cœur? Pourquoi veut-il permettre
Qu'entre nous deux un tiers vienne se mettre,
Et qu'à chacun il enlève son bien,
Nous condamnant à si cruelle peine?
J'ai grande peur (puisse-t-elle être vaine!)
Que de tout bien dans le ciel jouissant,
Jupin ne soit trop peu compatissant
Pour nos malheurs. Qui ne porte remède
Au mal qu'il voit, et refuse son aide
Pour l'arrêter, quand il en a pouvoir,
Est réputé lui-même le vouloir ;
Et qui le veut par caprice bizarre
Est un cruel, un tyran, un barbare.
Cher Richardet! mon époux! mon trésor!
En mesurant ta peine par la mienne,
Je ne crains pas de mécompte à la tienne.
Et ne crains pas que pour des monceaux d'or,
Pour des états je te soye infidelle :
Je suis à toi ; l'amour et mon bonheur
T'ont assuré ma personne et mon cœur.

Disant ces mots, Despine renouvelle
Sa doléance et ses sanglots amers.
Et cependant Richard au bord des mers
Taxe le ciel d'injustice cruelle;
Le ciel, qui sans s'armer de ses carreaux
Laisse la nef qui lui ravit sa belle
Voguer à l'aise et voler sur les flots.
Dames, guerriers, pour courir après elle
Ont pris au port jusqu'aux moindres vaisseaux:
Richardet reste abimé dans ses maux;
Il ne saurait trouver une nacelle
Pour s'embarquer. Il ne sait pas voler,
Et, sans moyen de se rejoindre à celle
Qu'il aime tant, ne se peut consoler.
Quand le faucon ou la flèche mortelle
Ont déchiré la tendre tourterelle,
Son compagnon languissant, éperdu,
Le jour, la nuit, incessamment l'appelle,
L'appelle en vain, et n'est point entendu:
Tel Richardet de sa plainte inutile
Fait retentir tous les échos de l'île.
Mais la raison vient faire son devoir,
Et mettre enfin un terme au désespoir.
L'amour plaintif change alors de langage;
Et Richardet en proie à la fureur
Ne songe plus qu'à venger son outrage,
Brûlant d'atteindre à l'africaine plage
Pour y porter l'épouvante et l'horreur.

L'amour lui-même efface en sa mémoire
Les doux attraits où s'attachent ses vœux,
Les beaux cheveux de Despine, et ses yeux,
Ses yeux charmants, et ses dents dont l'ivoire
Brille au milieu d'un pourtour de corail.
De ce tableau le séduisant détail
A disparu. La main de la vengeance
Prend les pinceaux, et trace en traits de sang
De Sarpedon la fière ressemblance.
Richard revoit cet orgueilleux brigand
Tel qu'il l'a vu le jour où l'insolent
Saisit Despine en pleurs. Le héros s'arme
En diligence, et trouve quelque charme
A s'occuper du combat qui l'attend.
Il croit déja, sûr de son cimeterre,
De Sarpedon trancher la tête altière.
Il se figure au royaume africain
Voir sa Despine usant maints artifices
Pour lui garder et son cœur et sa main,
Trompeur délai, faux semblant et dedain:
(Car en tel art femmes ne sont novices).
Il croit la voir, il croit l'entretenir,
Et s'enivrant de cet heureux délire,
Goûte un plaisir qu'il ne saurait décrire.
Ces doux pensers le font se souvenir
Qu'il est gardien de l'une et l'autre pierre,
Et de l'herbier que sa belle reçut
Du vieux sylvain; hier même il lui plut

D'en faire un don par confiance entière
A son amant. C'est alors qu'il espère,
De ce trésor attendant son salut,
Sortir de l'île et se tirer d'affaire.
Dans cet espoir il prend la pierre en main,
La pierre jaune, et disparaît soudain;
Puis il s'en va tout droit voir au rivage
Si quelque nef approche de la plage.
Laissons le là, pour suivre le chemin
Que prend ailleurs ma Muse un peu volage,
Et rejoignons Rinaldin qui voyage
De compagnie avec son beau cousin.
Après cinq jours, ou six, leur nef arrive
Dans une mer qui n'a ni fond ni rive;
Et seulement une île est au milieu,
Belle à ravir. L'aménité du lieu,
Les arbres verts dont l'île est ombragée
Frappent les yeux de Corèze et d'Argée,
Qui font instance aux deux guerriers courtois
Pour y descendre, y séjourner un mois.
Les matelots, dans l'ignorance entière
Et du pays et de ses habitants,
Et de l'accueil qu'ils savent faire aux gens,
N'avançaient point. Portez, portez à terre,
Dit Rinaldin; ne perdons point de temps.
Déja Phébus terminait sa carrière;
La nuit sortant de sa sombre tanière
Parait les airs de mille astres brillants,

Et paraissant dépouiller l'atmosphère
L'enrichissait de nouveaux ornements.
Quand on fut près de la plage inconnue,
On entendit des voix, on eut la vue
De quelques gens, mais sans distinguer rien;
La nuit obscure en ôtait le moyen.
Lors le patron ordonne, et fait fort bien,
Que toute nuit dans la rade on s'amarre;
Car chez le monde entrer sans dire gare,
Est un projet dont le sage s'abstient.
En attendant il prend langue, et commande
Que chacun reste en armes sans bouger
(Pour le bon ordre, et non pour le danger):
Des deux cousins la valeur est si grande,
Qu'eux seuls mettraient tout le pays à sac.
Leurs deux moitiés dormaient au fond du bac,
Et les guerriers se mêlaient à la bande
Des matelots jouant sur le tillac.
La nuit se passe: elle a peu de durée
Dans ces climats, sous la zône brûlée
Où le soleil se repose bien peu.
De ses rayons l'île est tant travaillée,
Qu'elle paraît toute entière de feu.
Bêtes ni gens ne vivraient en ce lieu,
Sans les ruisseaux dont se nourrit l'herbage,
Sans les ormeaux et leur utile ombrage.
Au point du jour, dames et chevaliers
Sautent à terre avec les mariniers.

Déja le peuple était sur le rivage,
Gens mal bâtis et fort laids de visage.
Voici venir la reine avec le roi,
Qui sautillaient sous un grand dais de paille,
Et qu'escortait une immense canaille.
A cet aspect imaginez l'émoi
Des étrangers : ils en ont la berlue,
Et croyent être au val de Josaphat
En regardant cette sale cohue
Qui se montrait sans pudeur toute nue.
Mâle et femelle ont tous un gros nez plat,
Point de sourcils, tête absolument chauve,
Lèvre rentrante, et peau couleur de mauve;
Et puis des mains d'une telle longueur,
Que qui s'en sauve a certes du bonheur,
Tant cette race est leste au brigandage :
Ils ont enfin pour base à ce beau corps
Deux petits pieds de la couleur des morts.
Les malotrus s'approchant de la plage
Vont aborder les gentils paladins,
Et les croyant oursins ou marcassins,
A leur aspect éclatent d'un sot rire.
Lors Rinaldin : Attendez un moment,
Leur cria-t-il, vilains magots de cire;
Vous n'aurez pas longtemps matière à rire;
J'ai mal au cœur de vous voir seulement.
Pour Rolandin il agit sans mot dire,
Et se ruant sur ce lâche fretin,

De leur sang vil inonde le terrain ;
Jusqu'aux genoux on en a sur la place.
Ainsi périt toute l'infâme race,
Ou peu s'en faut : la reine avec le roi
Restèrent seuls ; et pénétrés d'effroi
A haute voix tous deux demandent grace
Aux paladins, leur offrant pour guerdon
De leur donner l'île entière en pur don
Pour échapper à ce prix au carnage ;
Et, selon moi, c'était chose fort sage.
Perdre son trône est triste, j'en convien ;
Mais éviter la mort n'est-ce donc rien ?
Les deux cousins, la gloire de la France,
Mettent soudain leur épée au fourreau,
Et puis s'en vont embrasser bien et beau
Les roitelets avec grace et décence.
Tous deux enfin marchent à leurs côtés
Accompagnés des deux rares beautés,
Astres brillants qu'hymen leur associe ;
Et tous les six entrent de compagnie
Dans la cité royale, où l'on ne voit
Ni beaux palais, ni balcons, ni statues,
Ni d'obélisque élevé jusqu'aux nues :
Car chacun a sa mode en chaque endroit.
Climat brûlant et violents orages
N'avaient appris à d'ignorants sauvages
Que le travail des bléreaux, des lapins,
Pour se creuser des abris souterrains.

De leurs logis la porte est une pierre.
Dans les dedans ils ont pris la manière
De la fourmi : ce sont grands magasins,
Non de farine, ou d'épis, ou de grains;
Mais fruits d'hiver, pomme, poire, cerise :
C'est en tout temps leur nourriture exquise.
En plusieurs parts le sol est divisé,
Et le chemin de l'une à l'autre, aisé.
Las du soleil qui consume leur île,
Ils savent bien lui fermer leur asile.
Ils ont chez eux de certains animaux
Que vous croiriez de cristal ou de verre,
Qui par bonheur leur servent de flambeaux :
C'est l'ornement des convois, des tombeaux.
Nos vers luisants sont de même matière;
Mais on n'y voit qu'un seul point de lumière,
Et de partout les autres font fanal.
Le plus profond des caveaux de la ville
Et le plus creux, c'était l'antre royal :
Ainsi voit-on que le renard habile
Sait se creuser chez nous un sûr asile.
Un vaste porche et de pierre incrusté
S'offre à l'entrée, et de chaque côté
S'élève un mur sans peinture ni frise,
Mais d'un tissu de roseaux recouvert.
Là se trouvait au moment de la crise
Toute la fleur de ce peuple au teint vert,
Comme j'ai dit, ou, si vous voulez, jaune,

Avec ses mains de la longueur d'une aune.
Or, ces messieurs par des jeux singuliers
Vont festoyant les illustres guerriers.
Les pieds liés douze filles s'avancent :
Les pieds liés, les poings sur les rognons ;
Et vis-à-vis viennent douze garçons
Liés de même ; et les deux troupes dansent
En contrepoids, sautillant tour-à-tour
Comme matoux et chattes en amour :
Le tout, suivant si baroques cantiques,
Qu'on aurait dit d'un bal de frénétiques.
La reine, en main prend le bout du cordeau
Qui lie aux pieds le quadrille femelle ;
Pareillement, de chaque jouvenceau
Le roi retient dans ses mains la cordelle ;
Puis, quand la danse est au point le plus beau,
Tous deux tirant à force leur ficelle,
Tous les danseurs, les danseuses aussi,
Tombant à plat malgré leur résistance,
Le dos à l'air, et demandant merci,
Sont le jouet de toute l'assistance.
Le roi, la reine et tous les cavaliers
Partant au son de leurs rebecs grossiers,
Viennent alors leur pincer la partie
Au bas des reins charnue et rebondie.
Après le bal, un page vient porter
Un magasin de bouquets, de couronnes,
Pour les donner à ces mêmes personnes

Que sur la place on voyait haleter.
On les console, on les fête, on les mène
Comme en triomphe à l'entour de l'arène ;
Puis on leur donne une estrade, je croi
Plus haute encor que le trône du roi.
Quand ils sont là, c'est pour faire miracle :
Comme des dieux on vient les consulter ;
Eux de répondre à tout sans hésiter,
Et leurs propos sont tenus pour oracle.
Ce passe-temps plus fort à Rinaldin
Qui proposa ceci d'un air malin :
Femme, dit-il, peut-elle être fidelle
A son amant, quand il est si loin d'elle
Qu'elle ne peut s'attendre à le revoir,
Et qu'un galant sait lui faire valoir
Tous les attraits d'une flâme nouvelle ?
Tout aussitôt : Non jamais, disent-ils,
Fidélité n'entre au cœur de la femme.
Vous en avez menti, peuplade infâme,
Cria Corèze en fronçant les sourcils.
Au même temps l'impétueuse Argée
Grince les dents, et sautant au perron
Arrache à tous la couronne du front :
Elle semblait la génisse enragée
Quand elle échappe aux couteaux meurtriers.
On fond sur elle alors ; mais les guerriers
L'épée au poing l'ont bientôt dégagée ;
Et là se font œuvres qu'on ne croit pas

En les voyant. Le balcon tombe à bas,
Les gens avec ; et qui se montre sage
Fuit au plus loin. Mais la reine et le roi
Restent au trône, et pénétrés d'effroi,
De leurs sujets admirent le carnage.
Argée est libre alors : tant la valeur
Des paladins, inspire de terreur !
Mais dans le temps que leur bras invincible
Disperse, frappe, abat tout autour d'eux,
Voici paraître un animal horrible,
Ou bien plutôt monstre et démon hideux.
Le cœur me bat quand je songe à sa forme :
C'est la grosseur d'un sanglier énorme.
Il est couvert, pieds, tête, queue et dos,
De pattes d'orque, avec une peau dure
Comme l'airain ; ses dents sont de mesure
A faire peur ; et ses sales nazeaux
Bavent sans cesse et le sang et l'ordure.
En un clin-d'œil le monstre s'élançant
Sort de la terre on ne sait pas comment :
En un clin-d'œil il saisit les deux belles
Avec sa griffe, et s'enterre avec elles.
Leste et bouillant, Rinaldin comme un fou
Lui saute en croupe, et tombe au même trou.
Rolandin semble avoir perdu la tête,
Et vers le trône il va comme une bête ;
Les roitelets l'avaient abandonné,
Et descendus en secret par derrière,

En gambillant rentraient dans leur tanière.
Rolandin reste à bon droit étonné,
Et fait pourtant tout le mieux qu'il peut faire:
Il prend en main un de ces animaux
Qui, comme on sait, servent là de fanaux;
Puis s'exposant, comme dit le vulgaire,
La gueule au loup, il entre au souterrain
Par où le monstre a porté Rinaldin
Et les beautés, au fond de son repaire.
Sans nul émoi plus il descend sous terre,
Plus il s'anime; et défiant la mort
Il crie, il tonne, et ne pense qu'au sort
De son épouse et si tendre et si chère,
Et du cousin qu'il aime comme un frère.
En avançant il est frappé d'un bruit,
Bruit mélangé de soupirs et de larmes,
Et de combat et de cliquetis d'armes.
Mais laissons-là ce funeste récit;
Le cœur me manque à vouloir le poursuivre.
Ces pauvres gens que vous savez là-bas,
J'ai grande peur qu'ils n'en reviennent pas,
Si la fortune un jour ne les délivre.
Jeunesse va toujours droit en avant,
Sans regarder aux suites du moment;
Puis l'âge vient, on change de conduite.
Par le temps seul la raison est instruite.
Nous qui parlons, nous avons été fous;
D'autres le sont, le seront après nous;

Et celui-là disait bien que sagesse
Ne se peut pas rencontrer en jeunesse,
Comme au printemps on ne voit point de fruits,
Ni point de fleurs l'hiver. C'est injustice
De demander à jeunesse novice
D'être asservie à de sages avis.
Elle a ses dons ; et c'est beaucoup pour elle
D'avoir de plus une once de cervelle.
Mais je vous vois en tel excès d'ennui,
Que si je laisse en péril et détresse
Les beaux garçons dont l'intérêt vous presse,
Vous en auriez, mesdames, aujourd'hui
Grand mal au cœur ; j'en aurais grand déboire,
Et vais sauter à la fin de l'histoire
Pour vous servir. Qu'on n'en ait point d'humeur :
Les dames sont la loi de tout rimeur.
Pour mettre à fin cette œuvre salutaire,
Allons chercher le secours nécessaire
De Ferragus et de ses deux géants
Qui ne seront en ceci fainéants.
Le pauvre hermite en ame repentie
Pleure si fort les péchés de sa vie,
Qu'aux saints élans de sa dévotion
Chacun le prend pour un Hilarion.
Son cou, ses reins, sont chargés d'une corde
Dont il se bat les épaules à nu,
Frappant dessus comme sur cuir battu,
Et s'écriant : Jésus ! miséricorde !

La tête basse et les yeux sur le pré
Comme un poulet qui tremble sous la pluie ;
A chaque pas il dit *Miserere*,
Pour écarter le malin qui l'épie.
Le bon Tempête avait bien fort à cœur
Et regardait comme œuvre du Seigneur
De secourir la dame qu'en Libye,
Comptant Richard pour rien dans son orgueil,
Avait porté le prince de Nubie
Comme on voit l'ours enlever un chevreuil.
Tempête aimait Richardet ; il l'appelle
Pour profiter comme eux d'une nacelle
Que la bourrasque amène dans le port,
Venant de l'est. Voyez quel coup du sort !
Le tendre amant à l'aspect du navire
Pâlit, rougit et tremble tour-à-tour ;
Il perd les sens ; sa joie est un délire :
Jugez-en, vous qui connaissez l'amour.
Bientôt la nef avec soin rétablie
Dans ses agrès, ses voiles, ses haubans,
Quitte le port à la faveur des vents,
Et dans son sein porte la compagnie
Qui sans émoi dans les plus grands hasards
Ne craindrait pas les armes du dieu Mars.
La nef prit terre à cette petite île
Que vous savez ; et ce fut au moment
Que s'y faisait le triste enlèvement
Des deux beautés par l'affreux crocodile ;

Ce fut à l'heure où le fils de Roland
Allait descendre au centre de la terre
Pour les chercher, faisant mainte prière
A haute voix : par ferveur seulement,
Non par effroi ; jamais d'aucune crainte
De Rolandin l'ame ne fut atteinte.
Là se faisait grande fête ; et d'abord
Dom Tempesta demande aux gens du port
A quel propos tant de réjouissance.
C'est, lui dit-on, que pour notre défense
Le dieu de l'île est venu parmi nous.
Deux jeunes gens suivis de deux donzelles
Mettaient ici tout sens-dessus-dessous :
Le dieu saisit, enlève les femelles,
Sous l'air d'un monstre ayant caché ses traits.
L'un des garçons comme un fou court après,
Et de la vie a payé son audace ;
Nous l'espérons du moins. A ce propos,
L'épée au poing, l'œil en feu, le cœur gros,
Le bon Richard saute de la pinasse
Sur le terrain ; l'hermite en fait autant ;
Autant en fait l'un et l'autre géant.
Puis saisissant un de ces insulaires,
Tous à la fois lui promettent la mort
S'il ne les mène, et tout droit et d'abord,
A cet enfer où gémissent leurs frères ;
Et par bonheur ce guide de hasard
A cet enfer les conduit sans retard.

Venus au trou, le bon Richard s'écrie :
Mes chers cousins, n'êtes-vous plus en vie?
Il n'entend rien; tout est sourd à ses cris;
Et de douleur arrachant ses habits
Et ses cheveux, il se jette à l'entrée
De la caverne, et tombe au souterrain
Au moment même où le bon Rolandin
Y tient pour morte et pleure son Argée.
Il frappe à plomb de sa terrible épée
Sur l'animal; mais il s'escrime en vain,
Et semble avoir frappé sur de l'airain.
Il a recours à cette herbe enchantée
Qui fait dormir, et la prenant en main
En va frotter le museau du mâtin;
Et dans l'instant que la bête est frottée
Elle s'endort, ronflant comme un verrat.
Alors Richard sur le sein délicat
Des deux beautés, pose l'herbe de vie
Du vieux sylvain; et toutes deux d'abord
Perdant les traits, la pâleur de la mort,
Prennent l'éclat de la rose fleurie.
Mais remonter à terre! quel moyen?
Et cependant, rester là ne vaut rien.
A haute voix Richard alors s'écrie :
Descendez-nous des cordes, je vous prie.
L'hermite est prompt à donner le cordeau
Qu'autour des reins il porte en maint rouleau,
Puis dans le trou le plonge avec prudence.

Dom Tempesta tient le bout dans sa main,
Et s'en saura servir avec aisance
Pour retirer ses amis en souffrance.
Leur premier soin quand le cable est en bas,
C'est d'en lier les pattes de la bête ;
Et puis gaîment on crie à dom Tempête :
Tirez ! tirez ! l'esturgeon est bien gras.
Le géant tire en disant, Dieu nous aide !
Et voit bientôt l'animal à ses piés.
Les assistants restent pétrifiés
A cet aspect de l'affreux quadrupède
Qui ferait fuir les saints du paradis.
Sous le filet tout d'abord il est mis
Pendant qu'il dort, afin qu'étant en cage
A son réveil vainement il enrage.
On redescend le cable une autre fois ;
Et les garçons y garottent leurs belles
Si bien serré, que les tendres pucelles
En ont senti la douleur plus d'un mois.
Pour faire court, la compagnie entière
Sort de la tombe et revoit la lumière
Avec transport ; et ce n'est pas pour peu.
Car où languit, où manque ce beau feu,
Du Créateur vive et sensible image,
Qui porte l'être et la vie en tout lieu,
C'est un enfer, où l'on n'a pour partage
Qu'ennui, regrets et désolation.
Déja l'hermite avec componction

A ramassé sa corde qu'il tortille
Autour des reins ; puis avec ses géants
Il va fêter les deux chevaliers francs,
Et les embrasse en manière gentille.
Eveillons donc ce père des houmars,
Ce vieux démon, dirent les grands frocarts,
Et qu'à vos yeux notre prouesse brille.
Non, s'il vous plaît ; gardons-nous du réveil,
Dit Rolandin : il n'a pas son pareil
Dans l'univers ; sa force est incroyable.
Bon ! dit Fracasse : à l'instant sur le sable
Je vous le fais rouler comme un tonneau
D'un coup de pied. Tempête dit : Tout beau !
Je ne crois pas qu'il soit si méprisable.
Serrons-le bien d'abord sous mon filet ;
Puis éveillons-le, et demeurons au guet.
A son réveil l'animal en furie
Fait tel fracas, que je tremble y songeant ;
Et le filet d'acier, je le parie,
Sans qu'il était ouvrage de féerie,
Eût été mis en pièces comme un gant.
La bête rage et se tord ; et sa bave
Couvre le sol de venimeuse lave.
Fracasse en rit, et le filet au dos
Par la cité le porte au bord des flots.
Les habitants y tenaient l'assemblée,
Pleurant leur dieu qu'ils voyaient en prison.
Fracasse alors entonne l'oraison,

Puis les sermonne, et leur apprend d'emblée
Que le vrai Dieu réside dans les cieux,
Et que le leur n'est qu'un monstre hideux.
Il leur explique enfin les grands mystères
De notre foi, leur enseignant au mieux
Que sans baptême et ses eaux salutaires
On ne va point au séjour bienheureux.
Tous à l'envi demandent le baptême ;
Et les géants, aidés de Ferragus,
Le leur donnant bien vite à l'heure même,
Leur font crier à tous : Vive Jésus !
Lors le géant s'approche de la bête ;
Il la tourmente, et se fait une fête
De l'irriter. La bête est en fureur,
Grogne, rugit, s'agite à faire horreur.
Fracasse enfin, pour terminer l'affaire,
Lui fait en l'air faire le moulinet
Dans le filet, et puis sur une pierre
Comme une paille il l'écrase tout net.
Tel dans un bois le renard fait le mièvre,
Caracollant, joûtant avec un lièvre,
Qui dans la joûte à la fin est occis :
Ou, tel le chat joue avec la souris
Assez longtemps ; puis, quand le jeu l'ennuie,
Le rodilard l'avale toute en vie.
L'animal mort et jeté dans les flots,
Ferragus dit : Je fais le bon propos
De me fixer à jamais dans cette île,

Pour y prêcher à ces gens l'évangile.
Mais plus de corde à me meurtrir les reins;
Car, au milieu de si laides femelles
Que l'univers n'en vit jamais de telles,
Tentation n'est pas ce que je crains.
Je perds la tête auprès d'un beau visage;
Mais je ne vois dans l'île aucun minois
Dont le malin puisse ici faire usage;
Et s'il y vient, il aura sur les doigts.
Les deux géants bénissent mille fois
Le saint hermite et sa bonne pensée.
Chacun s'embarque alors; et Ferragus
Reste dans l'île à prêcher tant et plus,
Faisant du bien, à ce que dit l'histoire.
Mais je ne sais s'il lui réussira
De mettre à fin cette œuvre méritoire:
Gâre qu'un jour il ne survienne là
Par accident quelque gente pucelle
Qui de nouveau lui brouille la cervelle!
Tandis qu'ainsi l'un reste pour prêcher,
Et que sur mer les autres vont chercher
D'autres climats, venez, mes belles dames,
(Car vous avez bonnes et tendres ames)
Venez pleurer avec moi sur le sort
D'une beauté que l'on veut mettre à mort:
La malheureuse et fidèle Despine,
Qu'aux bords d'Afrique un barbare assassine.
Du grand tournois et de l'hymen fatal

Déja paraît l'odieuse journée ;
Et Sarpedon sur un char triomphal
Vient sous les murs où cette infortunée
Va déplorant sa triste destinée.
C'est à grands cris qu'il l'appelle ; il prétend
Que sur son char à l'instant elle vienne,
Et dans sa main il veut tenir la sienne.
Despine tremble à cet ordre pressant :
C'est la colombe à l'aspect du milan ;
Ou la génisse au fond des bois perdue,
Quand elle entend le lion rugissant.
Despine tremble, elle gèle, elle sue :
Elle se voit sous le fer qui la tue ;
Mais ce qui plonge en son cœur le poignard,
C'est la douleur de perdre son Richard.
Le désespoir anime son courage ;
Le jour qui luit sera son dernier jour ;
Elle en accepte en son cœur le présage ;
Et se montrant au balcon de la tour :
Si la raison a sur vous quelque empire,
En m'écoutant, dit-elle, approuvez-moi ;
D'un vain transport si vous suivez la loi,
Dans ma prison, seigneur, je me retire.
Le malfaiteur qui sans aucun danger
Croit dépouiller un faible passager
Qu'il voit de loin, va dans cette espérance
Avec audace attaquer l'étranger ;
Si par hasard il le trouve en défense,

Il perd l'audace en perdant l'assurance :
Tel demeura l'orgueilleux Africain,
Tout stupéfait au dire de Despine.
Aurait-il cru que la jeune héroïne
Dans son dépit eût conçu le dessein
De refuser et son trône et sa main?
Je ne viens point ici, dit-il, pour lire
Dans les replis de ton cœur trop hautain :
Je veux d'abord au tournois te conduire,
Et dans tes bras jouir de mon butin.
Du haut du char au balcon il s'élance,
Ou pour mieux dire il paraît y voler;
Et là, fixant Despine sans parler,
Il garde un morne et funeste silence.
Mais à quoi sert de mettre sous vos yeux
Un tel objet, dont vos sensibles ames
Doivent souffrir? ne ferais-je pas mieux
De m'arrêter tout court? Dites, mesdames?
Mais voulez-vous que j'aille jusqu'au bout?
Vous le voulez; vous m'en faites le signe;
Ecoutez-donc. Sarpedon est debout
Près de Despine; et le brigand insigne
Saisit la belle, et, sans aucun égard,
Avec fureur la traîne sur son char
Par les cheveux. Ce traitement indigne
De la Nubie excite l'intérêt,
Toute brutale et barbare qu'elle est.
Déja Despine est plus morte que vive,

Quand sur le char à la joûte elle arrive
Avec le prince, à qui tout l'alentour
Fait maint honneur. Le bon vieux roi lui-même
Vient en personne avec toute sa cour ;
Et caressant gaîment ce fils qu'il aime,
Il l'entretient de son hymen prochain,
(Il ignorait les scènes du matin)
Quand tout-à-coup Sarpedon dit : Mon père,
C'est celle-là qui doit en ce moment
Etre ta fille ; ou bien je fais serment
Par tous les dieux du ciel et de la terre,
Qu'elle mourra. La sotte encor préfère
A mon hymen l'amour d'un autre amant.
Qu'elle prononce au gré de son envie ;
Un mot décide ou sa mort ou sa vie.
Despine alors se lève en regardant
D'un air serein, les dames, les gens d'armes
Et les seigneurs : son cœur indépendant
Des coups du sort, lui conservait ses charmes ;
Puis, le regard tourné vers l'occident,
Comme un signal d'adieux à son empire,
Elle demande (et ce n'est pas en vain)
Elle demande en étendant la main
Attention pour ce qu'elle va dire.
Le peuple admire, et chacun d'accourir
Pour écouter la charmante étrangère.
Mais moi qui sais comme elle veut mourir,
D'un tel récit j'aurais trop à souffrir ;

Je veux briser ma guitare et me taire.
Modèle unique et d'amour et de foi,
Pourquoi, Despine, ai-je lu ton histoire ?
Ou que ne puis-je en perdre la mémoire !
Ton sort cruel me cause un tel émoi,
Que sans mentir à peine je respire.
Et toi, Richard, où donc es-tu ? dis-moi
Qui te retient quand ta Despine expire,
Victime, hélas ! de son amour pour toi ?
Puissent les vents, touchés de son martire,
Des Nubiens te faire voir le port
Pour la sauver, ou pour venger sa mort !
Hélas ! que fais-je ? il ne saurait m'entendre ;
Je ne saurais éveiller sa pitié ;
Et moi je sens que de la tête au pié
Dans mon travail le frisson vient me prendre,
Et mon papier de mes pleurs est couvert.
Ma lyre tombe, et ma voix qui se perd
Ne forme plus que des accents débiles.
Finissons donc des efforts inutiles ;
Cessons des chants qui se perdent en l'air.

FIN DU CHANT XIV.

CHANT XV.

Je vais songeant par fois que notre vie
Est un tissu de désastreux hasards
Où rarement un peu de bien s'allie.
Comme au milieu d'une ville investie
Par l'ennemi, pleuvent flèches et dards :
Ainsi voit-on fondre de toutes parts
Fléaux divers sur l'humaine nature ;
Et c'est vraiment merveille qu'elle dure.
La pauvreté nous laisse sans soutien,
Et la sottise est sœur de la richesse ;
L'amour tient l'homme à toute heure en détresse,
Et la colère avilit son maintien.
A dire vrai, qu'est-ce que la jeunesse ?
Un océan par les vents agité.
Froide langueur accable la vieillesse ;
Et l'âge mûr est court en vérité.
Le genre humain, à mettre tout ensemble,
Est au malheur en naissant destiné ;
Et l'homme heureux est, à ce qu'il me semble,
Celui qui meurt aussitôt qu'il est né.
Si par bonheur l'un échappe au naufrage
Entrant au port qui ne s'ouvre qu'à lui,
Bientôt il perd un si rare avantage
Au triste aspect des souffrances d'autrui.
Sur un bon luth avec art bien tendues

Les cordes font un accord juste et doux :
Nature ainsi bienfaisante en ses vues
Nous a formés pour nous accorder tous.
Qu'on blesse l'un, c'est la commune injure ;
Chacun reçoit et ressent la blessure :
Heureux instinct, qui par douce pitié
Aux maux d'autrui met chacun de moitié !
Sans le lien de cette grande chaîne,
Nous vivrions comme l'orme et le chêne
Qui, sur le sol fichés sans mouvement,
Ne sentent rien quand leur voisin chancelle
Sous le tranchant de la hache cruelle ;
Le mal d'autrui ne pourrait nullement
Nous affecter. Mais notre âme recèle
Tout à la fois pensée et sentiment :
L'un de ces dons nous apprend à connaître
Les souffreteux, la peine ou le danger
De nos pareils ; et l'autre nous fait être
Au même instant prompts à le partager.
Un sage a dit, d'après l'expérience :
Plus souffrira qui plus a de science ;
Et qui sait moins, souffrira moins aussi.
Je voudrais bien être de ces gens-ci :
Le cœur joyeux, je vivrais sans maudire
Le jour fatal où je pris l'alphabet
Entre les mains, me destinant à lire
Et translater ce funeste décret
Qui de Despine annonce le martire.

Vous avez vu que de sa blanche main
Elle fait signe et demande silence;
Un soupir bref échappe de son sein:
Soupir brûlant; et puis elle commence.
Je ne suis plus à moi, dit-elle, et rien
Ne donne droit à disposer d'un bien
Qu'avec l'aveu de son propriétaire.
C'est Richardet qui possède mon cœur
Et ma personne; il en est le seigneur:
Je suis son bien, et j'aime à m'y complaire;
Rien ne saurait m'en faire repentir.
Je suis sans doute au moment de périr,
Et je crois presque être déja sans vie;
Mais je la hais, et bravant ta furie
Je fuis les dons que tu m'oses offrir,
Prince cruel, toi dont la barbarie
Va sans pitié, pressant mon dernier jour,
Briser les nœuds sacrés d'un tendre amour.
Lors, Sarpedon à Despine s'élance
Comme un limier sur l'animal qu'on lance;
Il la saisit, et serrant de sa main
Son cou d'ivoire, il veut qu'elle périsse.
Le peuple crie, et de l'affreux dessein
Ne souffre pas que l'acte s'accomplisse.
La résistance irrite Sarpedon,
Et dans ces mots exhalant sa colère:
Si vous saviez, dit-il, quelle mégère,
Quelle furie, ou plutôt quel démon

Habite au corps de cette créature
Qui n'est qu'astuce et maligne imposture,
Loin de la plaindre et d'arrêter mon bras,
Vous presseriez vous-mêmes son trépas.
Mais son beau teint, les perles de sa bouche,
Ses grands yeux noirs, voilà ce qui vous touche;
L'intérieur vous ne le voyez pas.
Cinq ans passés, les perfides appas
De la traîtresse embrâsèrent mon âme;
Je brûle encor d'une odieuse flâme.
Un doux accueil m'arrêta dans ses laqs;
Un dur refus en fut bientôt la suite;
Et je la vis enfin prendre la fuite,
Abandonnée à l'amour d'un soldat
Qu'elle et son père, armant tout leur état,
Etaient venus poursuivre jusqu'en France
Pour l'immoler à sa juste vengeance.
J'en ai trop dit: un souverain seigneur
A ses vassaux ne doit rendre aucun compte.
Obéissez. Mais sous mon fer vengeur
La mort serait et trop douce et trop prompte:
Je veux, doublant les horreurs du trépas,
Que la victime y marche pas à pas
Dans les tourments d'une attente cruelle.
Il dit, et fixe en souriant la belle;
Puis il ordonne à quatre cavaliers
De la tenir captive en une tente,
En attendant qu'à de bons ouvriers

De son projet il ait donné l'entente.
Il en assemble à l'instant des milliers,
Pour qu'au plus tôt à son gré se termine
Cette clôture ou tombeau de Despine.
L'emplacement du pavillon royal
Qu'avait choisi Sarpedon pour la fête,
Devient celui du bâtiment fatal.
Le peuple y court; personne ne s'arrête
Pour secourir Despine. Ils sont pressés
De travailler. Ils creusent des fossés
Pour y fonder la funeste bâtisse.
Elle s'élève, et le triste édifice,
Du panthéon semble avoir le coup-d'œil:
Hors que de plus mainte et mainte colonne
De marbre noir, tout autour l'environne.
Dans le dedans cent femelles en deuil
Devront rester sans en passer le seuil,
Et pousseront en ce lieu de ténèbres
A tout instant gémissements funèbres.
De la coupole on couvre les parois
De grands tableaux dont Sarpedon fait choix;
Et l'on y voit les supplices des belles
A leurs amants perfides ou cruelles.
Au point milieu du temple, on pose enfin
Un monument de beau jaspe sanguin.
La porte est d'or, la clef d'or: c'est l'entrée
Du cachot noir où Despine enterrée
Va dans l'horreur d'un martire inhumain

De son trépas attendre la journée.
L'œuvre barbare est bientôt terminée ;
Elle est finie ; et d'un grand manteau noir
On a couvert la belle infortunée.
Toute la cour prend le deuil par devoir
Et par pitié. Despine sans rien voir
Marche pensive et n'ouvre pas la bouche ;
Et Sarpedon, l'œil hagard, l'air farouche,
La voit marcher. Un soldat vient ouvrir :
Entrez ici, dit-il, pour y mourir,
Ma pauvre enfant. Elle se taît, elle entre.
Le roi la suit jusqu'au bord de son antre.
Pourquoi, dit-il, si près de ton berceau
Veux-tu passer dans l'horreur du tombeau?
Donne à mon fils ta main, et sois ma fille.
Chacun en dit autant, et s'égosille
A la prêcher. Elle passe entr'eux tous
Sans s'arrêter, mais l'air tranquille et doux ;
Puis, attachant ses yeux plus noirs qu'ébène
Sur Sarpedon, la courageuse reine
A haute voix l'apostrophe en ces mots :
Me voici donc au passage qui mène
De la lumière à la nuit des tombeaux !
C'est le palais que ta fureur prépare,
Monstre cruel, à la fille des rois !
Va te vanter de tes exploits, barbare !
Et que partout la déesse aux cent voix
Dise comment ta noble frénésie

Sait enterrer les princesses en vie
Quand elles ont gardé fidélité
A leur époux : c'est un crime en Nubie.
Partout ailleurs est justement punie
Femme qui n'a pudeur ni loyauté :
C'est le contraire ici qu'on supplicie.
Si je m'étais jamais donnée à toi,
Si je t'avais jamais manqué de foi,
Je souscrirais sans peine à mon supplice
Dans cet abîme où va finir mon sort.
Femme perfide a mérité la mort :
L'honneur, l'amour, veulent qu'elle périsse.
Mais écoutez, dames et cavaliers :
Que tous les dieux, que vos dieux familiers,
Que ceux du ciel, de l'enfer et de l'onde,
Et que ceux-là surtout qui dans le monde
Sont les soutiens de l'honneur, de la foi,
Viennent juger entre ce monstre et moi.
Vous recevrez entière connaissance
De sa noirceur et de mon innocence.
Bientôt, bientôt un secours étranger
A main armée accourt à ma vengeance.
Ne vois-je pas sur un esquif léger
Mon tendre époux voler à ma défense?
Ah! si jamais nos soupirs et nos vœux
Peuvent du ciel attirer la clémence,
Amenez-moi mon Richard, justes dieux!
Avant qu'ici la mort ferme mes yeux.

Traître ! il viendra tirer de ta poitrine
Ton lâche cœur, et me dira : Despine,
Reçois-le en don de ma main ; et tous deux
Avec plaisir y reposant nos yeux,
L'amour fut là, dirons-nous ; mais la haine
Et le dépit s'emparèrent de lui :
C'est une femme et seule et sans appui
Que le héros mit en horrible gêne
Pour tout exploit. Et ta pensée est vaine,
Tyran cruel, si tu crois aujourd'hui
Par les tourments m'arracher une larme,
Un soupir seul, et voir mon front pâli.
A ta fureur ma fermeté s'égale ;
Et s'il est vrai qu'à notre heure fatale,
Comme on le dit, l'âme brisant ses nœuds,
Va se rejoindre à l'objet de nos vœux,
Quel doux instant ! quel bonheur ! quel délice
Quand mon trépas me rendra mon amant !
Comme tous deux avec ravissement
Nous chérirons ta haine et mon supplice !
Je lui dirai dans quel cachot affreux
Ta cruauté me fit perdre la vie,
Pour n'avoir pas, complaisante à tes vœux,
Eté parjure à la foi qui nous lie.
La mort me plaît sous cet aspect flatteur.
Mais tu te tais ? tu changes de couleur ?
Ton œil se trouble, et tu rougis peut-être
De voir ici ton peuple reconnaître

A quel tyran il aura le malheur
D'être soumis quand il t'aura pour maître!
Pauvre Nubie! infortuné séjour,
A quel destin pourras-tu donc prétendre?
Moi, qui jadis lui donnai tant d'amour,
Il me détruit : à quoi dois-tu t'attendre?
Si les cachots où séjourne la mort,
De ses amis sont l'horrible partage,
Qui n'aura pas aussi le même sort,
Si même il n'a quelque surcroît d'outrage?
Heureux celui, je ne me trompe pas,
Qui périra par le plus prompt trépas
Sous ce tyran! La perspective est dure
Pour qui regarde aux choses d'ici bas;
Mais elle est douce et d'un heureux augure,
Pour qui, lisant aux feuillets du Destin,
Voit dans la mort un passage certain
A des trésors de félicité pure.
Epargnez donc, dames et cavaliers,
Votre pitié pour qui meurt volontiers.
Je meurs contente, et n'ai point d'autre envie :
J'ai le plaisir d'empoisonner la vie
Du scélérat qui perd tout avec moi,
Tandis que j'ai la douceur infinie
De mourir pure, et sans trahir la foi
Dont le nœud saint à Richardet me lie.
Parlant encore, elle passe soudain
Le seuil du temple, et de sa blanche main

Tirant à soi cette porte terrible,
Elle descend d'un pas ferme au caveau.
Là, tout-à-coup un lugubre flambeau,
Dont la lueur est à peine sensible,
Lui laisse voir le funeste tombeau,
Engin de mort plus cruel, plus horrible
Que fer tranchant de hache et de couteau.
Elle s'enferme; et la troupe femelle
Qui la suivait, s'attendrissant pour elle,
Pleure son sort. Sarpedon, furieux,
Met au dehors de ce temple odieux
Mille soldats pour en garder la porte :
C'est sa plus fière et vaillante cohorte.
Lui, sur la tombe il veille jour et nuit :
Ce n'est qu'à lui tout seul qu'il s'en rapporte;
Puis sur un marbre il fait mettre en écrit,
Que si quelqu'un au temple s'introduit,
Il doit jurer que Despine est coupable,
Son trépas juste et son juge équitable:
S'il se refuse à cet affreux serment,
Il combattra le millier de gendarmes
Qui sont de garde autour du monument;
Et si le sort favorise ses armes
Dans le combat contre un tel escadron,
Il bravera les coups de Sarpedon :
De Sarpedon, terreur de la Libye;
Car sous sa force, à sa valeur unie,
Elle est tremblante; elle qui sait chez soi

S'accoutumer à mille objets d'effroi.
Le fier tyran (voyez la barbarie !)
Décrète encor que le guerrier vaincu,
Et sous son bras dans la lice abattu,
Soit conservé trois jours sans nourriture,
Puis sur les bords du fatal monument
Soit immolé, soumis à toute injure ;
Et que Despine y vienne en ce moment
Ouïr sa plainte et voir couler son sang.
Puis il ordonne aux femmes de Nubie
De s'assembler près du tombeau les nuits,
Formant des chants de lugubre harmonie,
Qui de Despine aggravent les ennuis.
On obéit, et deux filles choisies
Viennent le soir en longs habits de deuil
Donner le ton aux tristes litanies
Que l'on répète en chœur la larme à l'œil.
Elles disaient : Hélas ! vierge innocente,
Où te confine un lamentable sort?
Loin des vivants dois-tu rester vivante
Sous cette tombe où séjourne la mort?
Quelle fut donc l'étoile dominante
A ton berceau ! Tu vois notre pitié ;
De notre roi pourquoi fuir l'amitié ?
Tu régnerais et tu vivrais contente.
Le chœur répond : Hélas ! vierge innocente !
Puis les deux voix, d'un ton plus languissant
Et plus éteint, suivent ainsi leur chant :

Déesse, ô vous qu'on adore à Cythère!
Vous qui brillez dans la seconde sphère
Au haut des cieux, venez dans ce séjour
Changer le cœur de cette vierge austère;
Dégagez-la de sa chaîne première,
Et l'attachez aux nœuds d'un autre amour.
Ne tardez pas, si comme on nous l'assure
Votre cœur est tendre et compatissant,
Ne tardez pas; la belle créature
Sous ce tombeau s'éteint incessamment.
Que votre fils du trait le plus perçant
Fasse en son cœur si profonde blessure
Que Sarpedon y trouve un libre accès,
Et que Richard en sorte pour jamais.
A ce discours la sensible Despine
Répond ainsi du fond de son cercueil:
Au fond du cœur je ressens votre deuil;
Mais, croyez-moi, les flots de la marine
Deviendront pierre et pourront s'enflammer,
Et d'Apollon la blonde chevelure
Du sombre jais prendra la teinte obscure,
Avant qu'Amour, qui m'ordonna d'aimer,
A mes serments me voye être parjure.
Elle se taît. L'air retentit alors
D'un bruit de guerre au poste du dehors.
Plus de concerts: les dames nubiennes
Vont se cacher, oubliant leurs antiennes.
Un chevalier, le chevalier des pleurs,

Le vaillant Scric, le père de Despine,
Combattait seul la brigade assassine
De Sarpedon, et bravait ses fureurs.
Il a suivi mainte route diverse,
Cherchant sa fille, et prend terre en ce port
Où de Despine on lui conte le sort.
Il en tomba d'abord à la renverse,
Et ne croit pas échapper à la mort
En combattant contre mille gendarmes.
Il aime mieux expirer sous leurs armes,
Que sans sa fille avoir à vivre encor.
Au milieu d'eux, désespéré, terrible,
Le Scric s'élance, et de son coutelas
Va découpant têtes, jambes et bras.
Mais il n'est plus ce guerrier invincible
Quand son air mâle et son visage frais,
Et ses cheveux aussi noirs que le jais,
Montraient en lui l'indomtable jeunesse.
Ce temps n'est plus ; l'âge a flétri ses traits ;
Ses cheveux blancs décèlent sa faiblesse.
Il est vaincu, conduit à Sarpedon,
Qui de son casque en brutale manière
Violemment arrache la visière,
Le reconnaît, et prenant le haut ton
Que d'un tyran inspire l'insolence :
Te voilà donc, dit-il, en ma puissance!
Au juste ciel je rends grace du don.
Tu dois savoir le décret qui prononce

Ton juste arrêt; mais, si tu veux pourtant,
Tu peux avoir un sort bien différent,
Et Sarpedon lui-même te l'annonce.
Si tu le veux, heureux père, heureux roi,
Tu cueilleras la rose sans l'épine
Qui fait ici sous ma sévère loi
Saigner ton cœur et celui de Despine.
Je t'ouvrirai la porte du caveau :
Va, descends-y; persuade la belle
De préférer un trône à son tombeau,
En couronnant l'amour que j'ai pour elle.
A tous les deux tu me verras fidèle,
L'ami de l'un, et de l'autre l'époux :
Mes biens, mon bras, mes guerriers sont à vous.
Et ne crois pas, grand roi, que je demande
Rien que de juste, et qui ne plaise aux dieux;
Nos dieux communs, à qui je recommande
Et l'entreprise et ma gloire et la leur.
Fais que Despine éteigne dans son cœur
Le fol amour qui cause sa ruine.
Fille qui naît sous la loi sarazine
Ne peut sans crime épouser un chrétien;
Et si l'hymen est fait, il ne vaut rien.
Puis en détail il conte l'aventure :
Comme Despine a Richard pour ami;
Comme aussi lui, par l'amour enhardi,
De la princesse ayant fait la capture,
N'en eut jamais que mépris et qu'injure.

A ce propos le Scric tout étourdi,
Du monument se fait ouvrir la grille,
Descend en hâte et va trouver sa fille.
Mais retournons à Charles, s'il vous plaît;
Laissons un peu Despine comme elle est
Avec son père en sa sombre demeure.
Charle est malade, et j'ai peur qu'il n'en meure.
Déja saigné, déja trois fois purgé,
Il a de plus un grand vésicatoire
Dont le bon roi souffre un mal enragé.
Il se croyait au bord du purgatoire,
Quand saint Denis vêtu de blanc satin
Descend du ciel, et dit : Bonne nouvelle !
Charle, il nous reste un bout de ta chandelle.
Il dit, se taît, et disparaît soudain.
Charle s'essaye alors sur sa couchette
A son séant, et se trouve très sain.
Sa bonne ville en est si satisfaite
Que c'est partout danse, fête et festin.
Charle touchait à l'extrême vieillesse;
Sa guérison fait pleurer de tendresse
Ses bons sujets, qui veulent de grand cœur
Bâtir un temple à Denis son sauveur.
Paris encor montre quelque relique
De cette immense et riche basilique;
Jamais en France on ne vit rien de tel.
Comme on fêtait un jour si solennel,
Vers le midi survient un rabat-joie :

C'est un courier qu'à Charlemagne envoie
Le chaste Alphonse : il est vêtu de deuil,
Et sans tarder conte la larme à l'œil
De son seigneur l'aventure tragique.
Vaincu, chassé par les brigands d'Afrique,
Du grand roi Charle il implore l'appui ;
Mais il s'y faut prendre dès aujourd'hui :
Car les brigands bouleversant l'Espagne,
Mettent à sac la ville et la campagne ;
Rien ne résiste, et dix de ces payens
Mettent partout en fuite cent chétiens.
Profanateurs des filles et des femmes,
Ces scélérats les prennent en tous lieux
Pour assouvir leurs appétits infâmes.
Charle à ces mots élève au ciel les yeux,
Tout attendri de l'accident des dames ;
Puis il répond : Je voudrais bien avoir
L'aile de l'aigle, et volant dès ce soir
Sans m'arrêter jusqu'aux plaines d'Espagne,
Y commencer une fière campagne ;
Mais sans délai vous verrez mes guerriers
Sous mon drapeau prendre votre défense.
Lors il dépêche en tous lieux des couriers
Pour avertir et ramener en France
Roland, Renaud, sa plus belle espérance,
Et même aussi tout autre paladin
Qui se pourrait trouver en leur chemin.
Les Espagnols eurent bonne fortune ;

Car Olivier, Dudon, et leurs amis
Fameux guerriers de valeur peu commune,
Ce jour-là même entrèrent à Paris.
Charles les voit, les embrasse avec joie ;
Et le courier qu'en Espagne il renvoie,
Va rassurer Alphonse de sa part.
Un corps nombreux s'arme, s'assemble et part.
Les cavaliers sont au moins trente mille ;
Les gens de pied tout autant à la file :
Charle est en tête, et marche entre deux rangs
De tambourins, de cors et de trompettes.
Le bon vieillard avec ses cheveux blancs
Court aux combats, comme jeunes fillettes
Courent au bal. Laissons-le dans ses camps,
Et retournons à notre pauvre hermite,
Qui dans cette île où nul chrétien n'habite,
Reste à pleurer jour et nuit son péché.
De ses deux yeux il a fait deux fontaines
Pour y laver ses souillures mondaines.
Mais le démon à le perdre attaché
L'attire encore à nouvelles fredaines.
Il n'attend pas qu'une Hélène aux doux yeux,
Au fin corsage, aux blonds et longs cheveux,
A Ferragus vienne tourner la tête :
Une insulaire, une vilaine bête,
En moins d'un mois acquit cet honneur-là.
Jamais le ciel ne fit ni ne fera
Monstre aussi laid. Sa stature et sa forme

Sont d'un pigmée, et dans sa tête énorme
On ne voit rien qu'une bouche sans dent,
S'équarquillant entre deux grosses giffes ;
Le ventre gros, la jambe à l'avenant,
Et deux grands pieds armés de longues griffes ;
Reins monstrueux, le reste à faire peur :
En y songeant je me sens mal au cœur.
Elle a deux yeux ronds et blancs qui ressortent
Tout en dehors, comme houmars les portent.
D'un bélier noir on croit voir la toison
Sur son poitrail : c'est un flocon de laine
Qui descendant va s'unir au buisson
Qu'on trouve au bas. Si l'on prenait la peine
En s'amusant d'y mettre un jour le feu,
Un tel fagot ne durerait pas peu.
Au par dessus, nez épaté, mains pottes,
Petits bras courts, et pour toutes quenottes
Crocs tout tortus comme le sanglier.
Or voyez-vous ce que fait la luxure
Et l'habitude à ce sale métier ?
Qui meurt de soif boira dans un bourbier,
S'il ne voit pas source ou ruisseau d'eau pure ;
Qui meurt de faim mangera du fumier.
Au libertin tout est bon, tout irrite
Ses appétits. Ainsi le bon hermite
S'amouracha du vilain animal.
La chose est sue, et l'on en parle mal
Dans le pays. Le moine se dépite,

Prend sous le bras la sorcière maudite,
Trouve un chebec, s'embarque et fait canal.
Elle pleurniche en quittant sa patrie ;
Mais Ferragus prompt à la rassurer,
Entre ses bras la serre, et dit : Ma mie,
Plus de regrets, et cesse de pleurer :
Lis dans mon cœur, vois comme il est sincère
Et tout à toi ; jamais père ni mère
N'ont eu moyen de si bien t'adorer.
Ce doux propos fait rire la gouine ;
On croirait voir se pâmer un ânon
Montrant les dents et plissant sa babine
Au doux parfum d'un autre aliboron.
Puis se jetant au cou du tendre hermite :
En quelque lieu, dit-elle, que j'habite,
Quand j'y vivrai, cher amour, avec toi,
Toi mon vrai bien, il sera tout pour moi.
Les matelots, le patron de la barque,
Sans hésiter crurent le moine fou,
Fou sans égal, et des fous le monarque
En lui voyant sa guenon sur le cou.
Chacun s'approche ; on regarde, on admire
Tantôt le monstre, et tantôt son amant ;
Et l'on ne sait lequel est plus plaisant.
Ferragus voit qu'il leur apprête à rire :
Il a fini déja de consoler
Sa tendre nymphe ; il va donner l'aubade
Au capitaine, et lui fait avaler

Deux ou trois dents d'une seule gourmade.
Lors les soldats (c'étaient Anglais, dit-on)
Viennent armés chacun d'un gros bâton
Pour châtier le moine téméraire ;
Mais l'aventure eut une fin contraire.
Ferragus trouve un sabre sous sa main,
Et s'en escrime avec telle furie,
Qu'il les étend tous à ses pieds sans vie.
Sa belle et lui restent au brigantin
Tous deux tout seuls, et s'en mordent les pouces;
Car Ferragus ne sait pas gouverner,
Tendre à propos la voile, ou l'amener
Pour échapper à d'horribles secousses.
Mais il jouit de ce qu'il aime tant;
Il en oublie et la vague et le vent ;
Rien ne l'émeut; et pourvu qu'il jouisse,
Peu lui fera que la mer l'engloutisse.
Rentre en toi-même à la fin, malheureux;
Connais ton crime, évites-en la peine.
Offenser Dieu pour chose si vilaine,
Te rend encor plus coupable à ses yeux.
Durant le jour la nef reste immobile ;
Point de courant, point de vent: mais le soir,
Quand le soleil vers l'océan défile,
Le ciel se couvre ; un gros nuage noir
Crève à grand bruit. Les éclairs, le tonnerre,
Des torrents d'eau répandent la terreur :
Un Jupiter, un Mars auraient eu peur.

La foudre tombe, et frappe l'insulaire
Droit sur la face. Et ce n'est pas le tout :
Le brigantin percé du même coup
S'éclate, effondre, enfonce dans l'arène.
Ferragus prend la morte sur son cou,
Et nage avec en guise de baleine.
La paix renaît; les périls sont passés;
Le ciel est pur. Les filles d'Amphitrite
Viennent jouer sur les flots appaisés.
Voyant nager le désastreux hermite
Le dos chargé de son vilain fardeau,
Tout aussitôt Doris et Galatée
Par un triton mandent au vieux Protée
De s'en venir avec tout son troupeau
Rire et jouir d'un spectacle nouveau.
Même nouvelle en tous lieux est portée
Sur l'océan. Neptune sans retard
En est instruit, fait atteler son char
De deux requins, et se rend tout de suite
A ce parage où l'amoureux hermite
Au fond de l'eau craignait de s'enfouir,
Et se sentait prêt à s'évanouir.
Mille dauphins chargés de Néréides
Vont s'ébattant sur les plaines liquides :
C'est une fête, un rire, un carillon
Tel qu'on l'entend quand le peuple oisillon
Brave en criant la chouette effrayée.
Neptune en rit à gorge déployée,

Et fait sommer Protée au fond des mers
De venir là suivi de son escorte.
Le dieu veut voir dans ces monstres divers,
S'il en est un dont la laideur l'emporte
Sur celle-là de l'insulaire morte.
Le vieux pasteur des grands troupeaux marins,
Amène alors de la mer Carpatée
Tout son bétail, orques et lamentins,
Dont il prend soin pour plaire à Galatée
Qui d'un seul mot dirige ses destins.
Nymphes et dieux, et tritons lui font fête;
Et de la main on lui montre la bête
Dont le nageur s'est affublé les reins.
A cet aspect on voit frémir Protée,
Lui dont la vue est si souvent frappée
D'objets d'effroi dans ses troupeaux nombreux.
Ils sont là tous; et tous prennent la fuite
Dès qu'ils ont vu le corps sale et hideux
De celle-là qui captiva l'hermite
Si bien qu'encore il est en amoureux.
C'est cependant ce paladin fameux
Qui fut jadis un amant d'Angélique.
Les dieux riaient : même la belle Ino,
Que l'on voyait toujours mélancolique
Depuis l'instant qu'elle tomba dans l'eau,
Se met à rire; et Scylla, ce fléau
De la Sicile et de la mer voisine,
Sourit aussi, mais faisant grise mine.

Carybde rit, elle qui d'un vaisseau
A son repas ne fait qu'un seul morceau.
Mais à Thétis le spectacle ne semble
Ni beau ni bon : elle est grosse d'enfant;
Et dans la peur que son fruit ne ressemble
A cet objet, elle veut qu'à l'instant
En un poisson la morte soit changée :
C'est une sèche, et sa forme alongée
Lui donne l'air d'un assez beau serpent.
On se sépare alors. Le dieu Neptune
Prend soin du moine ; et dans la même nuit,
Par diligence aujourd'hui peu commune,
Aux bords français un triton le conduit.
La traite était d'environ deux cents milles :
C'est bien aller ! Ferragus croit rêver
De voir la France, et ses bois et ses villes.
Le plus bizarre encor, c'est de trouver
Auprès de lui son épée et sa lance
Et son écu. Laissons-le en cette transe.
Mon Richardet que j'ai laissé là-bas
Me tient au cœur. Il appelle sans cesse
Celle qu'il aime : elle ne l'entend pas.
Si tu savais que ta belle maitresse
Dans un cachot est vouée au trépas
Pour te vouloir conserver sa tendresse,
Pauvre garçon, tu mourrais de détresse.
Nous avons dit que trois nobles guerriers
S'étaient remis en mer pour la Nubie

Dès que le monstre était tombé sans vie.
Or si Richard s'embarqua volontiers
Vous le savez : il n'a d'autre pensée
Que de punir le ravisseur félon
Dont le forfait tient son âme oppressée,
Et de tremper sans délai son épée
Au sang impur du traître Sarpedon.
Deux fois six jours se passent, et la terre
Ne paraît point. Notre jeune amoureux
Gémit, enrage, arrache ses cheveux,
Aux fiers Autans adresse sa prière,
Les invitant à soufler de leur mieux.
Si sa prière est fervente et sincère
Jugez-en, vous qui connaissez l'amour.
Enfin le soir de leur huitième jour
Les voyageurs aperçoivent la rive
De ce pays sablonneux, infécond,
Domaine impur du tigre et du lion,
Où s'enterra Despine toute vive.
L'espoir renaît; on se hâte, on arrive
Dans ce moment où, le front ceint de fleurs,
En rougissant brille la jeune Aurore.
Richard descend sur le rivage more,
Puis ses cousins et leurs dames aussi.
Un vieux nocher leur conte en raccourci
Le sort affreux de Despine la belle.
Richard frémit de rage; et les guerriers
Prenant hauberts, casques et boucliers,

Vont à grands pas au temple où les appelle
Soif de vengeance implacable et cruelle.
Durant ceci, le chevalier des pleurs
Poussait sa fille à changer de système,
Et se tirer d'un abîme d'horreurs
Pour son salut, et le sien à lui-même.
Mais c'est en vain, et déja le signal
Va se donner pour l'affreux sacrifice.
La trompe sonne, et c'est l'instant fatal
Où sur la tombe il faudra qu'il périsse.
Despine en pleurs s'offre à mourir pour lui;
Mais le tyran veut combler son ennui.
Non, non, dit-il, ta vie encor m'est chère
Pour te voir plus et plus longtemps souffrir.
Il dit : on vient, et l'on force à sortir
Hors du caveau la fille avec le père.
Un drap de deuil recouvre le tombeau,
Et la hache est dans la main d'un bourreau
D'aspect féroce où fureur étincelle.
Tout à l'entour est la troupe femelle
Qui jour et nuit, le soir et le matin,
Pleure Despine et son sort inhumain.
Dans le milieu du cercle, est pour la belle
Un tabouret couvert d'un voile noir,
Où son tyran ordonne de l'asseoir;
Et c'est de là que la triste princesse
Verra son père expirer sous ses yeux.
Lui, d'un air calme et rempli de tendresse :

Ma chère enfant, lui dit-il, que les cieux
Veillent sur toi! Nous sommes la victime
D'un scélérat qui sans crainte des dieux
N'est attaché qu'à consommer son crime.
Je te pressais tantôt de l'épouser
Pour nous tirer tous les deux de l'abîme
Ouvert pour nous : tu m'as su refuser ;
Je t'en rends grace, et descends avec joie
A l'élysée où Sarpedon m'envoie.
Plutôt te voir toi-même sous le fer
De ses bourreaux, que de te voir la proie
De ce tyran, vrai monstre de l'enfer.
Persiste donc dans une juste haine ;
Persistes-y, ma fille, et garde-la
Jusques au bord du Styx, et par-delà.
Toi, scélérat, attends et crains la peine
Que Jupiter te prépare déja.
Le Scric se taît. Sarpedon sans répondre
Donne au bourreau le funeste signal
Pour qu'il assène enfin le coup fatal.
Déja la hache est en l'air, et va fondre
Sur le vieux roi. Mais Despine en fureur
S'élance, embrasse, étreint l'exécuteur
De telle force et d'un bras si robuste,
Qu'il ne saurait frapper la tête auguste
De la victime ; et même peu s'en faut
Que de sa main n'échappe le couteau.
Tandis qu'au temple arrivait cette esclandre,

Les trois guerriers fondent sur ce gros corps,
Ce bataillon qui garde le dehors.
Malheur à qui contre eux veut se défendre!
En moulinet jouant de l'espadon,
Ils font des coups dont il n'est point d'exemple.
L'air sifle au loin, le bruit vient jusqu'au temple,
Et fait sortir en fureur Sarpedon.
Despine alors aussi brave que forte,
Rompt les liens dont son père est serré,
Et court du temple ouvrir en plein la porte :
S'étant déja dans son cœur figuré
Que c'est Richard, qui par bonne aventure
Vient la sauver du tourment qu'elle endure,
Accompagné de ses deux beaux cousins
Si renommés entre les paladins.
Quand Sarpedon paraît, Richard s'élance
Comme un taureau s'élance à son rival.
Il court, il crie : Arrête, déloyal!
Dis-moi : saisir des femmes sans défense,
Les enlever, et te faire un régal
De tout tenter, cachots, chaîne et torture,
Pour asservir leur âme noble et pure,
Est-ce à ton gré l'œuvre d'un cœur royal?
Attends, perfide, attends; et cette épée,
Dans le sang vil des tiens déja trempée,
De tout pervers ce fer toujours vainqueur
Saura bientôt percer ton lâche cœur.
Tel qu'un torrent qui trompant la fatigue

Du laboureur, vient de rompre sa digue,
Tel à ces mots se montra Sarpedon.
La flâme sort de ses yeux, de sa bouche;
L'amour bouillonne en son âme farouche,
Et dans son sang circule le poison
De la fureur qui l'aveugle et l'emporte.
Sans dire gare, il porte à Richardet
Sur le cimier un coup de telle sorte,
Qu'il va lui fendre et la tête et l'armet.
Le heaume était de trempe fine et pure;
Le fer gauchit, et tombant sur le plat
Sauve à Richard la mortelle blessure.
Le paladin qui sait comme on se bat,
D'un coup d'estoc qu'avec force il adresse
Tout droit au cœur, veut finir le combat:
Mais le haubert a la peau trop épaisse;
La pointe y reste et ne pénètre pas.
Richard saisit, étreint entre ses bras
Le Nubien pour le jeter à terre;
Et Sarpedon tout aussi fort le serre:
La lutte était belle à faire plaisir.
Puis tous les deux prompts à se dessaisir,
Et reprenant chacun leur cimeterre,
Frappent des coups redoublés à l'envi
Qui feraient voir la lune en plein midi.
Richard conserve entière son armure:
L'autre a la sienne ouverte de partout;
Ainsi le fer fait grièvе blessure,

A chaque coup entrant par chaque bout.
Sarpedon tremble, et pourtant continue
A s'escrimer, et si bien s'évertue
Qu'à Richardet le fer perce le sein,
Et de son sang abreuve le terrain.
A cet aspect le paladin s'enflame,
Prend à deux mains sa redoutable lame,
L'élève en l'air, et puis en moins de rien
La fait tomber; (voyez quelle tempête!
D'un coup pareil le ciel garde mon chien!)
Le fer tranchant tombe à plomb sur la tête
De l'Africain, la fend jusqu'au menton.
Sarpedon meurt, et le jeune garçon
N'en est pas loin. Despine accourt tremblante,
Bande la plaie avec ses cheveux blonds
Que sur Richard elle étend par flocons.
Il est baigné des pleurs de son amante
Qui près de lui tombe et paraît mourante.
On la délace, on la couvre de fleurs,
On la parfume, on l'arrose d'eau pure
Pour ranimer s'il se peut la nature.
Le Scric se hâte et vient tarir les pleurs:
Il porte un baume extrait de pierres fines;
Non celui-là qui pour trois sous se vend
Aux magasins des villes florentines.
Dès que le Scric de son baume puissant
De la princesse a frotté les narines,

Elle renaît : puis il en fait autant
A Richardet, qui guérit à l'instant.
Figurez-vous dans quel tendre délire
Furent alors ces fidèles amants ;
Car quant à moi je ne puis le décrire.
Tantôt de joie et de plaisir brûlants,
Tantôt de trouble et d'émoi chancelants,
Voulant parler et ne pouvant rien dire,
Se ranimant, se pâmant tour à tour,
Ils se mouraient de plaisir et d'amour.
Richard pourtant retrouve la parole.
Est-ce bien vous, dit-il, vous, mon idole,
Chère Despine ? Oui, dit-elle, c'est moi :
Je ne dors point et je ne suis point folle.
Et vous, Richard, vous à qui je me doi,
Ce sont vos traits, c'est vous que je revoi !
Comme elle dit ces mots parmi les larmes,
Soudain s'approche un grand cliquetis d'armes ;
Et pour le coup j'enrage tout-à-fait.
Dès que j'attrape une bonne aventure
A raconter, on me rompt la mesure ;
On vient briser, déchirer mon filet ;
Le poisson fuit, et je perds ma capture.
Si désormais je m'attache à chanter
Des vérités, que le diable m'emporte !
Pour mon esprit l'entreprise est trop forte ;
Mais je m'y suis laissé tant garotter

Que de mon but je ne puis m'écarter ;
Sans quoi j'allais, laissant là mon grimoire,
Des deux amants vous achever l'histoire
En sons si doux, qu'aux accents de ma voix
Vous vous seriez fort bien léché les doigts.
Car, selon moi, les batailles, les guerres,
Et ces héros distributeurs de mort,
A vous et moi ne nous conviennent guères.
Dites-le moi, mesdames, ai-je tort ?
En bonne foi, lances et cimeterres
Qu'ont-ils à faire avec nous bonnes gens?
Laissons, laissons ces jolis passetemps
A ces grands cœurs qui durs comme des pierres
Ont en pitié l'amour et les amants.
Au coin du feu tandis que l'hiver dure,
Sous un ombrage aux beaux jours de l'été
Chantons l'amour, source féconde et pure
De tout plaisir, toute félicité.
Nous allons voir une fière bataille,
Mais espérons qu'elle durera peu :
Si non, ma foi, je ne me fais qu'un jeu
De raccourcir à votre gré sa taille.
En attendant, mettons là le signet,
Sans oublier la charmante Despine
Qui va buvant aux yeux de Richardet
Une ambroisie encore plus divine
Que celle-là qu'au haut du firmament

Verse à Jupin le garçon de Phrygie.
N'oublions pas non plus ce tendre amant
Qui met son sort, son bonheur et sa vie
Dans un regard de sa fidelle amie.

FIN DU CHANT XV,

ET

DU TOME I.

PQ
2015
N4
1796
t.7

Nivernais, Louis Jules Barbon
Mancini Mazarini
Oeuvres

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY